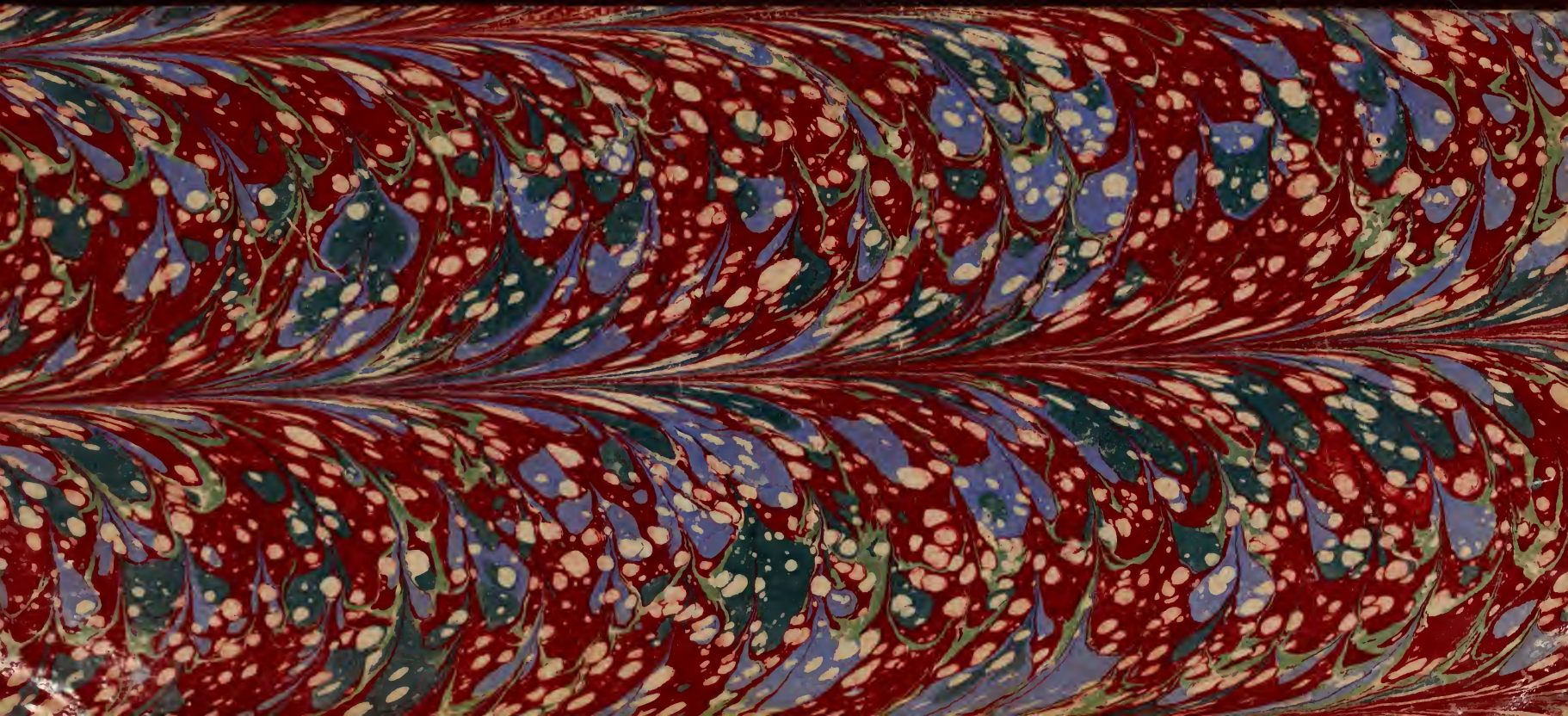
3 1761 08130419 8



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresdoutre02chat

MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE

TOME DEUXIÈME

Imp Vve Sarazin

M^R DE CHATEAUBRIAND

à l'armée des Princes

Garnier frères Éditeurs

MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE

PAR

CHATEAUBRIAND

TOME DEUXIÈME

35801
20/1/95

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

DC
255
C4A4
1840
t. 2

MÉMOIRES

Londres, d'avril à septembre 1822.

OPINION DE M. DE MALESHERBES SUR L'ÉMIGRATION.

Ce me fut une grande satisfaction de retrouver M. de Malesherbes et de lui parler de mes anciens projets. Je rapportais les plans d'un second voyage qui devait durer neuf ans; je n'avais à faire avant qu'un autre petit voyage en Allemagne : je courais à l'armée des princes, je revenais en courant pourfendre la Révolution; le tout étant terminé en deux ou trois mois, je hissais ma voile et retournais au Nouveau Monde avec une révolution de moins et un mariage de plus.

Et cependant mon zèle surpassait ma foi; je sentais que l'émigration était une sottise et une folie : « Pelaudé

« à toutes mains, dit Montaigne, aux Gibelins j'estois « Guelfe, aux Guelfes Gibelin. » Mon peu de goût pour la monarchie absolue ne me laissait aucune illusion sur le parti que je prenais : je nourrissais des scrupules, et, bien que résolu de me sacrifier à l'honneur, je voulus avoir sur l'émigration l'opinion de M. de Malesherbes. Je le trouvai très-animé : les crimes continués sous ses yeux avaient fait disparaître la tolérance politique de l'ami de Rousseau; entre la cause des victimes et celle des bourreaux, il n'hésitait pas. Il croyait que tout valait mieux que l'ordre de choses alors existant; il pensait, dans mon cas particulier, qu'un homme portant l'épée ne se pouvait dispenser de rejoindre les frères d'un roi opprimé et livré à ses ennemis. Il approuvait mon retour d'Amérique et pressait mon frère de partir avec moi.

Je lui fis les objections ordinaires sur l'alliance des étrangers, sur les intérêts de la patrie. etc., etc. Il y répondit; des raisonnements généraux passant aux détails, il me cita des exemples embarrassants. Il me présenta les Guelfes et les Gibelins s'appuyant des troupes de l'empereur ou du pape; en Angleterre, les barons se soulevant contre *Jean sans Terre*. Enfin, de nos jours, il citait la République des États-Unis, implorant le secours de la France. « Ainsi, continuait M. de Malesherbes, les « hommes les plus dévoués à la liberté et à la philoso- « phie, les républicains et les protestants, ne se sont « jamais crus coupables en empruntant une force qui « pût donner la victoire à leur opinion. Sans notre or, « nos vaisseaux et nos soldats, le Nouveau Monde serait-il « aujourd'hui émancipé? Moi, Malesherbes, moi qui vous « parle, n'ai-je pas reçu, en 1776, Franklin, lequel

« venait renouer les négociations de Silas Deane, et « pourtant Franklin était-il un traître? La liberté amé- « ricaine était-elle moins honorable parce qu'elle a été « assistée par La Fayette et conquise par des grenadiers « français? Tout gouvernement qui, au lieu d'offrir des « garanties aux lois fondamentales de la société, trans- « gresse lui-même les lois de l'équité, les règles de la « justice, n'existe plus et rend l'homme à l'état de na- « ture. Il est licite alors de se défendre comme on peut, « de recourir aux moyens qui semblent les plus propres « à renverser la tyrannie, à rétablir les droits de chacun « et de tous. »

Les principes du droit naturel, mis en avant par les plus grands publicistes, développés par un homme tel que M. de Malesherbes, et appuyés de nombreux exemples historiques, me frappèrent sans me convaincre : je ne cédai réellement qu'au mouvement de mon âge, au point d'honneur. — J'ajouterai à ces exemples de M. de Malesherbes des exemples récents : pendant la guerre d'Espagne, en 1823, le parti républicain français est allé servir sous le drapeau des Cortès, et ne s'est pas fait scrupule de porter les armes contre sa patrie; les Polonais et les Italiens constitutionnels ont sollicité, en 1830 et 1831, les secours de la France, et les Portugais de la *charte* ont envahi leur patrie avec l'argent et les soldats de l'étranger. Nous avons deux poids et deux mesures : nous approuvons, pour une idée, un système, un intérêt, un homme, ce que nous blâmons pour une autre idée, un autre système, un autre intérêt, un autre homme.

Londres, d'avril à septembre 1822.

JE JOUE ET JE PERDS.
AVENTURE DU FIACRE. — MADAME ROLAND.
BARRÈRE A L'ERMITAGE. — SECONDE FÉDÉRATION DU 14 JUILLET.
PRÉPARATIFS D'ÉMIGRATION.

Ces conversations entre moi et l'illustre défenseur du roi avaient lieu chez ma belle-sœur : elle venait d'accoucher d'un second fils, dont M. de Malesherbes fut parrain, et auquel il donna son nom, Christian. J'assistai au baptême de cet enfant, qui ne devait voir son père et sa mère qu'à l'âge où la vie n'a point de souvenir et apparaît de loin comme un songe immémorable. Les préparatifs de mon départ traînèrent. On avait cru me faire faire un riche mariage : il se trouva que la fortune de ma femme était en rentes sur le clergé; la nation se chargea de les payer à sa façon. Madame de Chateaubriand avait de plus, du consentement de ses tuteurs, prêté l'inscription d'une forte partie de ces rentes à sa

sœur, la comtesse du Plessis-Parscau, émigrée. L'argent manquait donc toujours; il en fallut emprunter.

Un notaire nous procura dix mille francs : je les apportais en assignats chez moi, cul-de-sac Férou, lorsque je rencontrai, rue de Richelieu, un de mes anciens camarades au régiment de Navarre, le comte Achard. Il était grand joueur; il me proposa d'aller aux salons de M... où nous pourrions causer : le diable me pousse : je monte, je joue, je perds tout, sauf quinze cents francs, avec lesquels, plein de remords et de confusion, je grimpe dans la première voiture venue. Je n'avais jamais joué : le jeu produisit sur moi une espèce d'enivrement douloureux; si cette passion m'eût atteint, elle m'aurait renversé la cervelle. L'esprit à moitié égaré, je quitte la voiture à Saint-Sulpice, et j'y oublie mon portefeuille renfermant l'écornure de mon trésor. Je cours chez moi et je raconte que j'ai laissé les dix mille francs dans un fiacre.

Je sors, je descends la rue Dauphine, je traverse le Pont-Neuf, non sans avoir envie de me jeter à l'eau; je vais sur la place du Palais-Royal, où j'avais pris le malencontreux cabas. J'interroge les Savoyards qui donnent à boire aux rosses, je dépeins mon équipage, on m'indique au hasard un numéro. Le commissaire de police du quartier m'apprend que ce numéro appartient à un loueur de carrosses demeurant au haut du faubourg Saint-Denis. Je me rends à la maison de cet homme; je demeure toute la nuit dans l'écurie, attendant le retour des fiacres : il en arrive successivement un grand nombre qui ne sont pas le mien; enfin, à deux heures du matin, je vois entrer mon char. A peine eus-je le temps de reconnaître mes deux coursiers blancs, que les pauvres

bêtes, éreintées, se laissèrent choir sur la paille, roides, le ventre ballonné, les jambes tendues comme si elles étaient mortes.

Le cocher se souvint de m'avoir mené. Après moi, il avait chargé un citoyen qui s'était fait descendre aux Jacobins; après le citoyen, une dame qu'il avait conduite rue de Cléry, n° 13; après cette dame, un monsieur qu'il avait déposé aux Récollets, rue Saint-Martin. Je promets pour boire au cocher, et me voilà; sitôt que le jour fut venu, procédant à la découverte de mes quinze cents francs, comme à la recherche du passage du nord-ouest. Il me paraissait clair que le citoyen des Jacobins les avait confisqués du droit de sa souveraineté. La demoiselle de la rue de Cléry affirma n'avoir rien vu dans le fiacre. J'arrive à la troisième station, sans aucune espérance; le cocher donne, tant bien que mal, le signalement du monsieur qu'il a voituré. Le portier s'écrie : « C'est le Père tel! » Il me conduit, à travers les corridors et les appartements abandonnés, chez un récollet, resté seul pour inventorier les meubles de son couvent. Ce religieux, en redingote poudreuse, sur un amas de ruines, écoute le récit que je lui fais. « Êtes-vous, me dit-il, le chevalier de Chateaubriand? — Oui, répondis-je. — Voilà votre portefeuille, répliqua-t-il; je vous l'aurais porté après mon travail; j'y avais trouvé votre adresse. » Ce fut ce moine chassé et dépouillé, occupé à compter consciencieusement pour ses proscripteurs les reliques de son cloître, qui me rendit les quinze cents francs avec lesquels j'allais m'acheminer vers l'exil. Faute de cette petite somme, je n'aurais pas émigré : que serais-je devenu? toute ma vie était changée. Si je faisais aujour-

d'hui un pas pour retrouver un million, je veux être pendu.

Ceci se passait le 16 juin 1792.

Fidèle à mes instincts, j'étais revenu d'Amérique pour offrir mon épée à Louis XVI, non pour m'associer à des intrigues de parti. Le licenciement de la nouvelle garde du roi, dans laquelle se trouvait Murat; les ministères successifs de Roland, de Dumouriez, de Duport du Tertre; les petites conspirations de cour, ou les grands soulèvements populaires, ne m'inspiraient qu'ennui et mépris. J'entendais beaucoup parler de madame Roland, que je ne vis point; ses Mémoires prouvent qu'elle possédait une force d'esprit extraordinaire. On la disait fort agréable; reste à savoir si elle l'était assez pour faire supporter à ce point le cynisme des vertus hors nature. Certes, la femme qui, au pied de la guillotine, demandait une plume et de l'encre afin d'écrire les derniers moments de son voyage, de consigner les découvertes qu'elle avait faites dans son trajet de la Conciergerie à la place de la Révolution, une telle femme montre une préoccupation d'avenir, un dédain de la vie dont il y a peu d'exemples. Madame Roland avait du caractère plutôt que du génie : le premier peut donner le second, le second ne peut donner le premier.

Le 19 juin, j'étais allé à la vallée de Montmorency visiter l'Ermitage de J.-J. Rousseau : non que je me plusse au souvenir de madame d'Épinay et de cette société factice et dépravée; mais je voulais dire adieu à la solitude d'un homme antipathique par ses mœurs à mes mœurs, bien que doué d'un talent dont les accents remuaient ma jeunesse. Le lendemain, 20 juin, j'étais

MADAME ROLLAND

encore à l'Ermitage; j'y rencontrai deux hommes qui se promenaient comme moi dans ce lieu désert pendant le jour fatal de la monarchie, indifférents qu'ils étaient ou qu'ils seraient, pensais-je, aux affaires du monde : l'un était M. Maret, de l'Empire; l'autre, M. Barrère, de la République. Le gentil Barrère était venu, loin du bruit, dans sa philosophie sentimentale, conter des fleurettes révolutionnaires à l'ombre de Julie. Le troubadour de la guillotine, sur le rapport duquel la Convention décréta que *la Terreur était à l'ordre du jour,* échappa à cette Terreur en se cachant dans le panier aux têtes; du fond du baquet de sang, sous l'échafaud, on l'entendait seulement croasser *la mort!* Barrère était de l'espèce de ces tigres qu'Oppien fait naître du souffle léger du vent : *velocis Zephyri proles.*

Ginguené, Chamfort, mes anciens amis les gens de lettres, étaient charmés de la journée du 20 juin. La Harpe, continuant ses leçons au Lycée, criait d'une voix de Stentor : « Insensés! vous répondiez à toutes les « représentations du peuple : Les baïonnettes! les baïon- « nettes! Eh bien! les voilà les baïonnettes! » Quoique mon voyage en Amérique m'eût rendu un personnage moins insignifiant, je ne me pouvais élever à une si grande hauteur de principes et d'éloquence. Fontanes courait des dangers par ses anciennes liaisons avec la *Société monarchique.* Mon frère faisait partie d'un club d'*enragés.* Les Prussiens marchaient en vertu d'une convention des cabinets de Vienne et de Berlin; déjà une affaire assez chaude avait eu lieu entre les Français et les Autrichiens, du côté de Mons. Il était plus que temps de prendre une détermination.

Mon frère et moi, nous nous procurâmes de faux passe-ports pour Lille : nous étions deux marchands de vin, gardes nationaux de Paris, dont nous portions l'uniforme, nous proposant de soumissionner les fournitures de l'armée. Le valet de chambre de mon frère, Louis Poullain, appelé Saint-Louis, voyageait sous son propre nom : bien que de Lamballe, en Basse-Bretagne, il allait voir ses parents en Flandre. Le jour de notre émigration fut fixé au 15 de juillet, lendemain de la seconde fédération. Nous passâmes le 14 dans les jardins de Tivoli, avec la famille de Rosambo, mes sœurs et ma femme. Tivoli appartenait à M. Boutin, dont la fille avait épousé M. de Malesherbes. Vers la fin de la journée, nous vîmes errer à la débandade bon nombre de fédérés, sur les chapeaux desquels était écrit à la craie : « Péthion, ou la mort! » Tivoli, point de départ de mon exil, devait devenir un rendez-vous de jeux et de fêtes. Nos parents se séparèrent de nous sans tristesse ; ils étaient persuadés que nous faisions un voyage d'agrément. Mes quinze cents francs retrouvés semblaient un trésor suffisant pour me ramener triomphant à Paris.

Londres, d'avril à 1822.

J'ÉMIGRE AVEC MON FRÈRE.
AVENTURE DE SAINT-LOUIS. — NOUS PASSONS LA FRONTIÈRE.

Le 15 juillet, à six heures du matin, nous montâmes en diligence : nous avions arrêté nos places dans le cabriolet, auprès du conducteur; le valet de chambre, que nous étions censés ne pas connaître, s'enfourna dans le carrosse, avec les autres voyageurs. Saint-Louis était somnambule; il allait la nuit chercher son maître dans Paris, les yeux ouverts, mais parfaitement endormi. Il déshabillait mon frère, le mettait au lit, toujours dormant, répondant à tout ce qu'on lui disait pendant ses attaques : « Je sais, je sais, » ne s'éveillant que quand on lui jetait de l'eau froide au visage; homme d'une quarantaine d'années, haut de près de six pieds, et aussi laid qu'il était grand. Ce pauvre garçon, très-respectueux, n'avait jamais servi d'autre maître que mon frère; il fut tout troublé lorsqu'au souper il lui fallut s'asseoir à table

avec nous. Les voyageurs, fort patriotes, parlant d'accrocher les aristocrates à la lanterne, augmentaient sa frayeur. L'idée qu'au bout de tout cela, il serait obligé de passer à travers l'armée autrichienne, pour s'aller battre à l'armée des princes, acheva de déranger son cerveau. Il but beaucoup et remonta dans la diligence; nous rentrâmes dans le coupé.

Au milieu de la nuit, nous entendons les voyageurs crier, la tête à la portière : « Arrêtez, postillon, arrêtez! » On arrête, la portière de la diligence s'ouvre, et aussitôt des voix de femmes et d'hommes : « Descendez, citoyen, « descendez! on n'y tient pas, descendez, cochon! c'est « un brigand! descendez, descendez! » Nous descendons aussi. Nous voyons Saint-Louis bousculé, jeté en bas du coche, se relevant, promenant ses yeux ouverts et endormis autour de lui, se mettant à fuir à toutes jambes, sans chapeau, du côté de Paris. Nous ne le pouvions réclamer, car nous nous serions trahis; il le fallait abandonner à sa destinée. Pris et appréhendé au premier village, il déclara qu'il était le domestique de M. le comte de Chateaubriand, et qu'il demeurait à Paris, rue de Bondy. La maréchaussée le conduisit de brigade en brigade chez le président de Rosambo; les dépositions de ce malheureux homme servirent à prouver notre émigration, et à envoyer mon frère et ma belle-sœur à l'échafaud.

Le lendemain, au déjeuner de la diligence, il fallut écouter vingt fois toute l'histoire : « Cet homme avait « l'imagination troublée; il rêvait tout haut; il disait des « choses étranges; c'était sans doute un conspirateur, un « assassin qui fuyait la justice. » Les citoyennes bien

élevées rougissaient en agitant de grands éventails de papier vert *à la Constitution*. Nous reconnûmes aisément dans ces récits les effets du somnambulisme, de la peur et du vin.

Arrivés à Lille, nous cherchâmes la personne qui nous devait mener au delà de la frontière. L'émigration avait ses agents de salut qui devinrent, par le résultat, des agents de perdition. Le parti monarchique était encore puissant, la question non décidée; les faibles et les poltrons servaient, en attendant l'événement.

Nous sortîmes de Lille avant la fermeture des portes: nous nous arrêtâmes dans une maison écartée, et nous ne nous mîmes en route qu'à dix heures du soir, lorsque la nuit fut tout à fait close; nous ne portions rien avec nous; nous avions une petite canne à la main; il n'y avait pas plus d'un an que je suivais ainsi mon Hollandais dans les forêts américaines.

Nous traversâmes des blés parmi lesquels serpentaient des sentiers à peine tracés. Les patrouilles françaises et autrichiennes battaient la campagne; nous pouvions tomber dans les unes et dans les autres, ou nous trouver sous le pistolet d'une vedette. Nous entrevîmes de loin des cavaliers isolés, immobiles et l'arme au poing; nous ouîmes des pas de chevaux dans des chemins creux; en mettant l'oreille à terre, nous entendîmes le bruit régulier d'une marche d'infanterie. Après trois heures d'une route tantôt faite en courant, tantôt lentement sur la pointe du pied, nous arrivâmes au carrefour d'un bois où quelques rossignols chantaient en tardivité. Une compagnie de hulans qui se tenait derrière une haie fondit sur nous le sabre haut. Nous criâmes : « Officiers qui

vont rejoindre les princes! » Nous demandâmes à être conduits à Tournay, déclarant être en mesure de nous faire reconnaître. Le commandant du poste nous plaça entre ses cavaliers et nous emmena.

Quand le jour fut venu, les hulans aperçurent nos uniformes de gardes nationaux sous nos redingotes, et insultèrent les couleurs que la France allait faire porter à l'Europe vassale.

Dans le Tournaisis, royaume primitif des Franks, Clovis résida pendant les premières années de son règne : il partit de Tournay avec ses compagnons, appelé qu'il était à la conquête des Gaules : « Les armes attirent à elles tous les droits, » dit Tacite. Dans cette ville d'où sortit en 486 le premier roi de la première race, pour fonder sa longue et puissante monarchie, j'ai passé en 1792 pour aller rejoindre les princes de la troisième race sur le sol étranger, et j'y repassai en 1814, lorsque le dernier roi des Français abandonnait le royaume du premier roi des Franks : *omnia migrant.*

Arrivé à Tournay, je laissai mon frère se débattre avec les autorités, et sous la garde d'un soldat je visitai la cathédrale. Jadis Odon d'Orléans, écolâtre de cette cathédrale, assis pendant la nuit devant le portail de l'église, enseignait à ses disciples le cours des astres, leur montrant du doigt la voie lactée et les étoiles. J'aurais mieux aimé trouver à Tournay ce naïf astronome du XI^e^ siècle que des Pandours. Je me plais à ces temps où les chroniques m'apprennent, sous l'an 1049, qu'en Normandie un homme avait été métamorphosé en âne : c'est ce qui pensa m'arriver à moi-même, comme on l'a vu, chez les demoiselles Couppart, mes maîtresses de

lecture. Hildebert, en 1114, a remarqué une fille des oreilles de laquelle sortaient des épis de blé : c'était peut-être Cérès. La Meuse, que j'allais bientôt traverser, fut suspendue en l'air l'année 1118, témoin Guillaume de Nangis et Albéric. Rigord assure que l'an 1194, entre Compiègne et Clermont en Beauvoisis, il tomba une grêle entremêlée de corbeaux qui portaient des charbons et mettaient le feu. Si la tempête, comme nous l'assure Gervais de Tilbury, ne pouvait éteindre une chandelle sur la fenêtre du prieuré de Saint-Michel de *Camissa*, par lui nous savons aussi qu'il y avait dans le diocèse d'Uzès une belle et pure fontaine, laquelle changeait de place lorsqu'on y jetait quelque chose de sale : les consciences d'aujourd'hui ne se dérangent pas pour si peu. — Lecteur, je ne perds pas de temps; je bavarde avec toi pour te faire prendre patience en attendant mon frère qui négocie : le voici; il revient après s'être expliqué, à la satisfaction du commandant autrichien. Il nous est permis de nous rendre à Bruxelles, exil acheté par trop de soin.

Londres, d'avril à septembre 18 2.

BRUXELLES. — DINER CHEZ LE BARON DE BRETEUIL. RIVAROL. — DÉPART POUR L'ARMÉE DES PRINCES. — ROUTE. RENCONTRE DE L'ARMÉE PRUSSIENNE. J'ARRIVE A TRÈVES.

Bruxelles était le quartier général de la haute émigration : les femmes les plus élégantes de Paris et les hommes les plus à la mode, ceux qui ne pouvaient marcher que comme aides de camp, attendaient dans les plaisirs le moment de la victoire. Ils avaient de beaux uniformes tout neufs : ils paradaient de toute la rigueur de leur légèreté. Des sommes considérables qui les auraient pu faire vivre pendant quelques années, ils les mangèrent en quelques jours : ce n'était pas la peine d'économiser, puisqu'on serait incessamment à Paris... Ces brillants chevaliers se préparaient par les succès de l'amour à la gloire, au rebours de l'ancienne chevalerie.

Ils nous regardaient dédaigneusement cheminer à pied, le sac sur le dos, nous, petits gentilshommes de province, ou pauvres officiers devenus soldats. Ces Hercules filaient aux pieds de leurs Omphales les quenouilles qu'ils nous avaient envoyées et que nous leurs remettions en passant, nous contentant de nos épées.

Je trouvai à Bruxelles mon petit bagage, arrivé en fraude avant moi : il consistait dans mon uniforme du régiment de Navarre, dans un peu de linge et dans mes précieuses paperasses, dont je ne pouvais me séparer.

Je fus invité à dîner avec mon frère chez le baron de Breteuil; j'y rencontrai la baronne de Montmorency, alors jeune et belle, et qui meurt en ce moment; des évêques martyrs, à soutane de moire et à croix d'or; de jeunes magistrats transformés en colonels hongrois, et Rivarol que je n'ai vu que cette unique fois dans ma vie. On ne l'avait point nommé; je fus frappé du langage d'un homme qui pérorait seul et se faisait écouter avec quelque droit comme un oracle. L'esprit de Rivarol nuisait à son talent, sa parole à sa plume. Il disait, à propos des révolutions : « Le premier coup porte sur le « Dieu, le second ne frappe plus qu'un marbre insen- « sible. » J'avais repris l'habit d'un mesquin sous-lieutenant d'infanterie; je devais partir en sortant du dîner et mon havresac était derrière la porte. J'étais encore bronzé par le soleil d'Amérique et l'air de la mer; je portais les cheveux plats et noirs. Ma figure et mon silence gênaient Rivarol; le baron de Breteuil, s'apercevant de sa curiosité inquiète, le satisfit : « D'où vient « votre frère le chevalier? » dit-il à mon frère. Je répondis : « De Niagara. » Rivarol s'écria : « De la cataracte! »

Je me tus. Il hasarda un commencement de question : « Monsieur va...? — Où l'on se bat, » interrompis-je. On se leva de table.

Cette émigration fate m'était odieuse; j'avais hâte de voir mes pairs, des émigrés comme moi, à six cents livres de rente. Nous étions bien stupides, sans doute, mais du moins nous avions notre rapière au vent, et si nous eussions obtenu des succès, ce n'est pas nous qui aurions profité de la victoire.

Mon frère resta à Bruxelles, auprès du baron de Montboissier dont il devint l'aide de camp; je partis seul pour Coblentz.

Rien de plus historique que le chemin que je suivis; il rappelait partout quelques souvenirs ou quelques grandeurs de la France. Je traversai Liége, une de ces républiques municipales qui tant de fois se soulevèrent contre leurs évêques ou contre les comtes de Flandre. Louis XI, allié des Liégeois, fut obligé d'assister au sac de leur ville, pour échapper à sa ridicule prison de Péronne.

J'allais rejoindre et faire partie de ces hommes de guerre qui mettent leur gloire à de pareilles choses. En 1792, les relations entre Liége et la France étaient plus paisibles : l'abbé de Saint-Hubert était obligé d'envoyer tous les ans deux chiens de chasse aux successeurs du roi Dagobert.

A Aix-la-Chapelle, autre don, mais de la part de la France : le drap mortuaire qui servait à l'enterrement d'un monarque très-chrétien était envoyé au tombeau de Charlemagne, comme un drapeau-lige au fief dominant. Nos rois prêtaient ainsi foi et hommage, en prenant possession de l'héritage de l'Éternité; ils juraient, entre

les genoux de la mort, leur dame, qu'ils lui seraient fidèles, après lui avoir donné le baiser féodal sur la bouche. Du reste, c'était la seule suzeraineté dont la France se reconnût vassale. La cathédrale d'Aix-la-Chapelle fut bâtie par Karl le Grand et consacrée par Léon III. Deux prélats ayant manqué à la cérémonie, ils furent remplacés par deux évêques de Maëstricht, depuis longtemps décédés, et qui ressuscitèrent exprès. Charlemagne, ayant perdu une belle maîtresse, pressait son corps dans ses bras et ne s'en voulait point séparer. On attribua cette passion à un charme : la jeune morte examinée, une petite perle se trouva sous sa langue. La perle fut jetée dans un marais; Charlemagne, amoureux fou de ce marais, ordonna de le combler : il y bâtit un palais et une église, pour passer sa vie dans l'un et sa mort dans l'autre. Les autorités sont ici l'archevêque Turpin et Pétrarque.

A Cologne, j'admirai la cathédrale : si elle était achevée, ce serait le plus beau monument gothique de l'Europe. Les moines étaient les peintres, les sculpteurs, les architectes et les maçons de leurs basiliques; ils se glorifiaient du titre de maître maçon, *cæmentarius*.

Il est curieux d'entendre aujourd'hui d'ignorants philosophes et des démocrates bavards crier contre les religieux, comme si ces prolétaires enfroqués, ces ordres mendiants à qui nous devons presque tout, avaient été des gentilshommes.

Cologne me remit en mémoire Caligula et saint Bruno : j'ai vu le reste des digues du premier à Baïes, et la cellule abandonnée du second à la Grande-Chartreuse.

Je remontai le Rhin jusqu'à Coblentz (*Confluentia*). L'armée des princes n'y était plus. Je traversai ces royaumes vides, *inania regna;* je vis cette belle vallée du Rhin, le Tempé des muses barbares, où des chevaliers apparaissaient autour des ruines de leurs châteaux, où l'on entend la nuit des bruits d'armes, quand la guerre doit survenir.

Entre Coblentz et Trèves, je tombai dans l'armée prussienne : je filais le long de la colonne, lorsque, arrivé à la hauteur des gardes, je m'aperçus qu'ils marchaient en bataille avec du canon en ligne; le roi et le duc de Brunswick occupaient le centre du carré, composé des vieux grenadiers de Frédéric. Mon uniforme blanc attira les yeux du roi; il me fit appeler : le duc de Brunswick et lui mirent le chapeau à la main, et saluèrent l'ancienne armée française dans ma personne. Ils me demandèrent mon nom, celui de mon régiment, le lieu où j'allais rejoindre les princes. Cet accueil militaire me toucha : je répondis avec émotion qu'ayant appris en Amérique le malheur de mon roi, j'étais revenu pour verser mon sang à son service. Les officiers et généraux qui environnaient Frédéric-Guillaume firent un mouvement approbatif, et le monarque prussien me dit : « Monsieur, on reconnaît toujours les sentiments de la « noblesse française. » Il ôta de nouveau son chapeau, resta découvert et arrêté, jusqu'à ce que j'eusse disparu derrière la masse des grenadiers. On crie maintenant contre les émigrés; ce sont *des tigres qui déchiraient le sein de leur mère;* à l'époque dont je parle, on s'en tenait aux vieux exemples, et l'honneur comptait autant que la patrie. En 1792, la fidélité au serment passait encore

pour un devoir; aujourd'hui, elle est devenue si rare qu'elle est regardée comme une vertu.

Une scène étrange, qui s'était déjà répétée pour d'autres que moi, faillit me faire rebrousser chemin. On ne voulait pas m'admettre à Trèves, où l'armée des princes était parvenue : « J'étais un de ces hommes qui « attendent l'événement pour se décider; il y avait trois « ans que j'aurais dû être au cantonnement; j'arrivais « quand la victoire était assurée. On n'avait pas besoin « de moi; on n'avait déjà que trop de ces braves après « combat. Tous les jours des escadrons de cavalerie « désertaient; l'artillerie même passait en masse, et, « si cela continuait, on ne saurait que faire de ces « gens-là. »

Prodigieuse illusion des partis!

Je rencontrai mon cousin Armand de Chateaubriand : il me prit sous sa protection, assembla les Bretons et plaida ma cause. On me fit venir; je m'expliquai : je dis que j'arrivais de l'Amérique pour avoir l'honneur de servir avec mes camarades; que la campagne était ouverte, non commencée, de sorte que j'étais encore à temps pour le premier feu; qu'au surplus, je me retirerais si on l'exigeait, mais après avoir obtenu raison d'une insulte non méritée. L'affaire s'arrangea : comme j'étais bon enfant, les rangs s'ouvrirent pour me recevoir et je n'eus plus que l'embarras du choix.

ARMÉE DES PRINCES. — AMPHITHÉATRE ROMAIN.
ATALA. — LES CHEMISES DE HENRI IV.

L'armée des princes était composée de gentilshommes, classés par provinces et servant en qualité de simples soldats : la noblesse remontait à son origine et à l'origine de la monarchie, au moment même où cette noblesse et cette monarchie finissaient, comme un vieillard retourne à l'enfance. Il y avait en outre des brigades d'officiers émigrés de divers régiments, également redevenus soldats : de ce nombre étaient mes camarades de Navarre, conduits par leur colonel, le marquis de Mortemart. Je fus bien tenté de m'enrôler avec La Martinière, dût-il encore être amoureux; mais le patriotisme armoricain l'emporta. Je m'engageai dans la septième compagnie bretonne, que commandait M. de Goyon-Miniac. La noblesse de ma province avait fourni sept compagnies; on en comptait une huitième de jeunes gens du

tiers état : l'uniforme gris de fer de cette dernière compagnie différait de celui des sept autres, couleur bleu de roi avec retroussis à l'hermine. Des hommes attachés à la même cause et exposés aux mêmes dangers perpétuaient leurs inégalités politiques par des signalements odieux : les vrais héros étaient les soldats plébéiens, puisque aucun intérêt personnel ne se mêlait à leur sacrifice.

Dénombrement de notre petite armée :

Infanterie de soldats nobles et d'officiers ; quatre compagnies de déserteurs, habillés des différents uniformes des régiments dont ils provenaient ; une compagnie d'artillerie ; quelques officiers du génie, avec quelques canons, obusiers et mortiers de divers calibres (l'artillerie et le génie, qui embrassèrent presque en entier la cause de la Révolution, en firent le succès au dehors). Une très-belle cavalerie de carabiniers allemands, de mousquetaires sous les ordres du vieux comte de Montmorin, d'officiers de la marine de Brest, de Rochefort et de Toulon, appuyait notre infanterie. L'émigration générale de ces derniers officiers replongea la France maritime dans cette faiblesse dont Louis XVI l'avait retirée. Jamais, depuis Duquesne et Tourville, nos escadres ne s'étaient montrées avec plus de gloire. Mes camarades étaient dans la joie : moi j'avais les larmes aux yeux quand je voyais passer ces dragons de l'Océan, qui ne conduisaient plus les vaisseaux avec lesquels ils humilièrent les Anglais et délivrèrent l'Amérique. Au lieu d'aller chercher des continents nouveaux pour les léguer à la France, ces compagnies de La Pérouse s'enfonçaient dans les boues de l'Allemagne. Ils montaient le cheval consacré à Neptune ; mais ils avaient changé d'élément, et la terre n'était

pas à eux. En vain leur commandant portait à leur tête le pavillon déchiré de *la Belle-Poule,* sainte relique du drapeau blanc, aux lambeaux duquel pendait encore l'honneur, mais d'où était tombée la victoire.

Nous avions des tentes; du reste, nous manquions de tout. Nos fusils, de manufacture allemande, armes de rebut, d'une pesanteur effrayante, nous cassaient l'épaule, et souvent n'étaient pas en état de tirer. J'ai fait toute la campagne avec un de ces mousquets dont le chien ne s'abattait pas.

Nous demeurâmes deux jours à Trèves. Ce me fut un grand plaisir de voir des ruines romaines, après avoir vu les ruines sans nom de l'Ohio, de visiter cette ville si souvent saccagée, dont Salvien disait : « Fugitifs de Trèves, « vous voulez des spectacles, vous redemandez aux em- « pereurs les jeux du cirque : pour quel état, je vous « prie, pour quel peuple, pour quelle ville? » *Theatra igitur quæritis, circum a principibus postulatis? cui, quæso, statui, cui populo, cui civitati?*

Fugitifs de France, où était le peuple pour qui nous voulions rétablir les monuments de saint Louis?

Je m'asseyais, avec mon fusil, au milieu des ruines; je tirais de mon havresac le manuscrit de mon voyage en Amérique; j'en déposais les pages séparées sur l'herbe autour de moi; je relisais et corrigeais une description de forêt, un passage d'*Atala,* dans les décombres d'un amphithéâtre romain, me préparant ainsi à conquérir la France. Puis, je serrais mon trésor dont le poids, mêlé à celui de mes chemises, de ma capote, de mon bidon de fer-blanc, de ma bouteille clissée et de mon petit Homère, me faisait cracher le sang. J'essayais de fourrer *Atala*

avec mes inutiles cartouches dans ma giberne ; mes camarades se moquaient de moi, et arrachaient les feuilles qui débordaient des deux côtés du couvercle de cuir. La Providence vint à mon secours : une nuit, ayant couché dans un grenier à foin, je ne trouvai plus mes chemises dans mon sac à mon réveil ; on avait laissé les paperasses. Je bénis Dieu : cet accident, en assurant ma *gloire,* me sauva la vie, car les soixante livres qui gisaient entre mes deux épaules m'auraient rendu poitrinaire. « Combien ai-je de chemises ? disait Henri IV à son valet de chambre. — Une douzaine, sire, encore y en a-t-il de déchirées. — Et de mouchoirs, est-ce pas huit que j'ai ? — Il n'y en a pour cette heure que cinq. » Le Béarnais gagna la bataille d'Ivry sans chemises ; je n'ai pu rendre son royaume à ses enfants en perdant les miennes.

Londres, d'avril à septembre 1822.

VIE DE SOLDAT.
DERNIÈRE REPRÉSENTATION DE L'ANCIENNE FRANCE MILITAIRE.

L'ordre arriva de marcher sur Thionville. Nous faisions cinq à six lieues par jour. Le temps était affreux; nous cheminions au milieu de la pluie et de la fange, en chantant : *O Richard ! ô mon roi ! Pauvre Jacques !* Arrivés à l'endroit du campement, n'ayant ni fourgons ni vivres, nous allions avec des ânes, qui suivaient la colonne comme une caravane arabe, chercher de quoi manger dans les fermes et les villages. Nous payions très-scrupuleusement : je subis néanmoins une faction correctionnelle pour avoir pris, sans y penser, deux poires dans le jardin d'un château. Un grand clocher, une grande rivière et un grand seigneur, dit le proverbe, sont de mauvais voisins.

Nous plantions au hasard nos tentes, dont nous étions sans cesse obligés de battre la toile afin d'en élargir

les fils et d'empêcher l'eau de la traverser. Nous étions dix soldats par tente; chacun à son tour était chargé du soin de la cuisine : celui-ci allait à la viande, celui-là au pain, celui-là au bois, celui-là à la paille. Je faisais la soupe à merveille; j'en recevais de grands compliments, surtout quand je mêlais à la ratatouille du lait et des choux, à la mode de Bretagne. J'avais appris chez les Iroquois à braver la fumée, de sorte que je me comportais bien autour de mon feu de branches vertes et mouillées. Cette vie de soldat est très-amusante; je me croyais encore parmi les Indiens. En mangeant notre gamelle sous la tente, mes camarades me demandaient des histoires de mes voyages; ils me les payaient en beaux contes; nous mentions tous comme un caporal au cabaret avec un conscrit qui paye l'écot.

Une chose me fatiguait, c'était de laver mon linge; il le fallait, et souvent : car les obligeants voleurs ne m'avaient laissé qu'une chemise empruntée à mon cousin Armand, et celle que je portais sur moi. Lorsque je savonnais mes chausses, mes mouchoirs et ma chemise au bord d'un ruisseau, la tête en bas et les reins en l'air, il me prenait des étourdissements; le mouvement des bras me causait une douleur insupportable à la poitrine. J'étais obligé de m'asseoir parmi les prêles et les cressons, et, au milieu du mouvement de la guerre, je m'amusais à voir couler l'eau paisible. Lope de Vega fait laver le bandeau de l'Amour par une bergère; cette bergère m'eût été bien utile pour un petit turban de toile de bouleau que j'avais reçu de mes Floridiennes.

Une armée est ordinairement composée de soldats à peu près du même âge, de la même taille, de la même

force. Bien différente était la nôtre, assemblage confus d'hommes faits, de vieillards, d'enfants descendus de leurs colombiers, jargonnant normand, breton, picard, auvergnat, gascon, provençal, languedocien. Un père servait avec ses fils, un beau-père avec son gendre, un oncle avec ses neveux, un frère avec un frère, un cousin avec un cousin. Cet arrière-ban, tout ridicule qu'il paraissait, avait quelque chose d'honorable et de touchant, parce qu'il était animé de convictions sincères; il offrait le spectacle de la vieille monarchie et donnait une dernière représentation d'un monde qui passait. J'ai vu de vieux gentilshommes, à mine sévère, à poil gris, habit déchiré, sac sur le dos, fusil en bandoulière, se traînant avec un bâton et soutenus sous le bras par un de leurs fils; j'ai vu M. de Boishue, le père de mon camarade massacré aux États de Rennes auprès de moi, marcher seul et triste, pieds nus dans la boue, portant ses souliers à la pointe de sa baïonnette, de peur de les user; j'ai vu de jeunes blessés couchés sous un arbre, et un aumônier en redingote et en étole, à genoux à leur chevet, les envoyant à saint Louis dont ils s'étaient efforcés de défendre les héritiers. Toute cette troupe pauvre, ne recevant pas un sou des princes, faisait la guerre à ses dépens, tandis que les décrets achevaient de la dépouiller et jetaient nos femmes et nos mères dans les cachots.

Les vieillards d'autrefois étaient moins malheureux et moins isolés que ceux d'aujourd'hui : si, en demeurant sur la terre, ils avaient perdu leurs amis, peu de chose du reste avait changé autour d'eux; étrangers à la jeunesse, ils ne l'étaient pas à la société. Maintenant, un traînard dans ce monde a non-seulement vu mourir

les hommes, mais il a vu mourir les idées : principes, mœurs, goûts, plaisirs, peines, sentiments, rien ne ressemble à ce qu'il a connu. Il est d'une race différente de l'espèce humaine au milieu de laquelle il achève ses jours.

Et pourtant, France du XIX^e^ siècle, apprenez à estimer cette vieille France qui vous valait. Vous deviendrez vieille à votre tour et l'on vous accusera, comme on nous accusait, de tenir à des idées surannées. Ce sont vos pères que vous avez vaincus; ne les reniez pas, vous êtes sortie de leur sang. S'ils n'eussent été généreusement fidèles aux antiques mœurs, vous n'auriez pas puisé dans cette fidélité native l'énergie qui a fait votre gloire dans les mœurs nouvelles; ce n'est, entre les deux Frances, qu'une transformation de vertu.

Londres, d'avril à septembre 1822

COMMENCEMENT DU SIÉGE DE THIONVILLE. LE CHEVALIER DE LA BARONNAIS.

Auprès de notre camp indigent et obscur, en existait un autre brillant et riche. A l'état-major, on ne voyait que fourgons remplis de comestibles; on n'apercevait que cuisiniers, valets, aides de camp. Rien ne représentait mieux la cour et la province, la monarchie expirante à Versailles et la monarchie mourante dans les bruyères de Du Guesclin. Les aides de camp nous étaient devenus odieux; quand il y avait quelque affaire devant Thionville, nous criions : « En avant, les aides de camp! » comme les patriotes criaient : « En avant, les officiers! »

J'éprouvai un saisissement de cœur lorsque arrivés par un jour sombre en vue des bois qui bordaient l'horizon, on nous dit que ces bois étaient en France. Passer

en armes la frontière de mon pays me fit un effet que je ne puis rendre : j'eus comme une espèce de révélation de l'avenir, d'autant que je ne partageais aucune des illusions de mes camarades, ni relativement à la cause qu'ils soutenaient, ni pour le triomphe dont ils se berçaient; j'étais là comme Falkland dans l'armée de Charles Ier. Il n'y avait pas un chevalier de la Manche, malade, écloppé, coiffé d'un bonnet de nuit sous son castor à trois cornes, qui ne se crût très-fermement capable de mettre en fuite, à lui tout seul, cinquante jeunes vigoureux patriotes. Ce respectable et plaisant orgueil, source de prodiges à une autre époque, ne m'avait pas atteint : je ne me sentais pas aussi convaincu de la force de mon invincible bras.

Nous surgîmes invaincus à Thionville, le 1er septembre; car, chemin faisant, nous ne rencontrâmes personne. La cavalerie campa à droite, l'infanterie à gauche du grand chemin qui conduisait à la ville du côté de l'Allemagne. De l'assiette du camp on ne découvrait pas la forteresse; mais à six cents pas en avant on arrivait à la crête d'une colline d'où l'œil plongeait dans la vallée de la Moselle. Les cavaliers de la marine liaient la droite de notre infanterie au corps autrichien du prince de Waldeck, et la gauche de la même infanterie se couvrait des dix-huit cents chevaux de la Maison-Rouge et de Royal-Allemand. Nous nous retranchâmes sur le front par un fossé, le long duquel étaient rangés les faisceaux d'armes. Les huit compagnies bretonnes occupaient deux rues transversales du camp, et au-dessous de nous s'alignait la compagnie des officiers de Navarre, mes camarades.

Ces travaux, qui durèrent trois jours, étant achevés, Monsieur et le comte d'Artois arrivèrent; ils firent la reconnaissance de la place, qu'on somma en vain, quoique Wimpfen la semblât vouloir rendre. Comme le grand Condé, nous n'avions pas gagné la bataille de Rocroi, ainsi nous ne pûmes nous emparer de Thionville; mais nous ne fûmes pas battus sous ses murs, comme Feuquières. On se logea sur la voie publique, dans la tête d'un village servant de faubourg à la ville, en dehors de l'ouvrage à cornes qui défendait le pont de la Moselle. On se fusilla de maison en maison; notre poste se maintint en possession de celles qu'il avait prises. Je n'assistai point à cette première affaire; Armand, mon cousin, s'y trouva et s'y comporta bien. Pendant qu'on se battait dans ce village, ma compagnie était commandée pour une batterie à établir au bord d'un bois qui coiffait le sommet d'une colline. Sur la déclivité de cette colline, des vignes descendaient jusqu'à la plaine adhérente aux fortifications extérieures de Thionville.

L'ingénieur qui nous dirigeait nous fit élever un cavalier gazonné, destiné à nos canons; nous filâmes un boyau parallèle, à ciel ouvert, pour nous mettre au-dessous du boulet. Ces terrasses allaient lentement, car nous étions tous, officiers jeunes et vieux, peu accoutumés à remuer la pelle et la pioche. Nous manquions de brouettes, et nous portions la terre dans nos habits, qui nous servaient de sacs. Le feu d'une lunette s'ouvrit sur nous; il nous incommodait d'autant plus, que nous ne pouvions riposter : deux pièces de huit et un obusier à la Cohorn, qui n'avait pas la portée, étaient toute notre

artillerie. Le premier obus que nous lançâmes tomba en dehors des glacis; il excita les huées de la garnison. Peu de jours après, il nous arriva des canons et des canonniers autrichiens. Cent hommes d'infanterie et un piquet de cavalerie de la marine furent, toutes les vingt-quatre heures, relevés à cette batterie. Les assiégés se disposèrent à l'attaquer; on remarquait avec le télescope du mouvement sur les remparts. A l'entrée de la nuit, on vit une colonne sortir par une poterne et gagner la lunette à l'abri du chemin couvert. Ma compagnie fut commandée de renfort. A la pointe du jour, cinq ou six cents patriotes engagèrent l'action dans le village, sur le grand chemin, au-dessus de la ville; puis, tournant à gauche, ils vinrent à travers les vignes prendre notre batterie en flanc. La marine chargea bravement, mais elle fut culbutée et nous découvrit. Nous étions trop mal armés pour croiser le feu; nous marchâmes la baïonnette en avant. Les assaillants se retirèrent je ne sais pourquoi; s'ils eussent tenu, ils nous enlevaient.

Nous eûmes plusieurs blessés et quelques morts, entre autres le chevalier de La Baronnais, capitaine d'une des compagnies bretonnes. Je lui portai malheur : la balle qui lui ôta la vie fit ricochet sur le canon de mon fusil et le frappa d'une telle roideur, qu'elle lui perça les deux tempes; sa cervelle me sauta au visage. Inutile et noble victime d'une cause perdue! Quand le maréchal d'Aubeterre tint les États de Bretagne, il passa chez M. de La Baronnais le père, pauvre gentilhomme, demeurant à Dinard, près de Saint-Malo; le maréchal, qui l'avait supplié de n'inviter personne, aperçut en entrant une table de vingt-cinq couverts, et gronda

amicalement son hôte. « Monseigneur, lui dit M. de La Baronnais, je n'ai à dîner que mes enfants. » M. de La Baronnais avait vingt-deux garçons et une fille, tous de la même mère. La Révolution a fauché, avant la maturité, cette riche moisson du père de famille.

Londres, d'avril à septembre 1822.

CONTINUATION DU SIÉGE. — CONTRASTE.
SAINTS DANS LES BOIS. — BATAILLE DE BOUVINES. — PATROUILLE.
RENCONTRE IMPRÉVUE.
EFFETS D'UN BOULET ET D'UNE BOMBE.

Le corps autrichien de Waldeck commença d'opérer. L'attaque devint plus vive de notre côté. C'était un beau spectacle la nuit : des pots-à-feu illuminaient les ouvrages de la place, couverts de soldats ; des lueurs subites frappaient les nuages ou le zénith bleu lorsqu'on mettait le feu aux canons, et les bombes, se croisant en l'air, décrivaient une parabole de lumière. Dans les intervalles des détonations, on entendait des roulements de tambour, des éclats de musique militaire, et la voix des factionnaires sur les remparts de Thionville et à nos postes; malheureusement, ils criaient en français dans les deux camps : « Sentinelles, prenez garde à vous ! »

Si les combats avaient lieu à l'aube, il arrivait que l'hymne de l'alouette succédait au bruit de la mousque-

terie, tandis que les canons, qui ne tiraient plus, nous regardaient bouche béante silencieusement par les embrasures. Le chant de l'oiseau, en rappelant les souvenirs de la vie pastorale, semblait faire un reproche aux hommes. Il en était de même lorsque je rencontrais quelques tués parmi des champs de luzerne en fleurs, ou au bord d'un courant d'eau qui baignait la chevelure de ces morts. Dans les bois, à quelques pas des violences de la guerre, je trouvais de petites statues des saints et de la Vierge. Un chevrier, un pâtre, un mendiant portant besace, agenouillés devant ces pacificateurs, disaient leur chapelet au bruit lointain du canon. Toute une commune vint une fois avec son pasteur offrir des bouquets au patron d'une paroisse voisine dont l'image demeurait dans une futaie, en face d'une fontaine. Le curé était aveugle; soldat de la milice de Dieu, il avait perdu la vue dans les bonnes œuvres, comme un grenadier sur le champ de bataille. Le vicaire donnait la communion pour son curé, parce que celui-ci n'aurait pu déposer la sainte hostie sur les lèvres des communiants. Pendant cette cérémonie, et du sein de la nuit, il bénissait la lumière !

Nos pères croyaient que les patrons des hameaux, Jean le *Silentiaire,* Dominique l'*Encuirassé,* Jacques l'*Intercis,* Paul le *Simple,* Basle l'*Ermite,* et tant d'autres, n'étaient point étrangers au triomphe des armes par qui les moissons sont protégées. Le jour même de la bataille de Bouvines, des voleurs s'introduisirent, à Auxerre, dans un couvent sous l'invocation de saint Germain, et dérobèrent les vases sacrés. Le sacristain se présente devant la châsse du bienheureux évêque, et lui dit en gémissant : « Germain, où étais-tu lorsque ces brigands ont osé violer

« ton sanctuaire? » Une voix sortant de la châsse répondit : « J'étais auprès de Cisoing, non loin du pont de Bouvines; « avec d'autres saints, j'aidais les Français et leur roi à « qui une victoire éclatante a été donnée par notre « secours :

« Cui fuit auxilio victoria præstita nostro. »

Nous faisions des battues dans la plaine, et nous les poussions jusqu'aux hameaux sous les premiers retranchements de Thionville. Le village du grand chemin trans-Moselle était sans cesse pris et repris. Je me trouvai deux fois à ces assauts. Les patriotes nous traitaient d'*ennemis de la liberté,* d'*aristocrates,* de *satellites de Capet;* nous les appelions *brigands, coupe-têtes, traîtres et révolutionnaires.* On s'arrêtait quelquefois, et un duel avait lieu au milieu des combattants devenus témoins impartiaux; singulier caractère français que les passions mêmes ne peuvent étouffer!

Un jour, j'étais de patrouille dans une vigne, j'avais à vingt pas de moi un vieux gentilhomme chasseur qui frappait avec le bout de son fusil sur les ceps, comme pour débusquer un lièvre, puis il regardait vivement autour de lui dans l'espoir de voir partir un *patriote;* chacun était là avec ses mœurs.

Un autre jour, j'allai visiter le camp autrichien : entre ce camp et celui de la cavalerie de la marine se déployait le rideau d'un bois contre lequel la place dirigeait mal à propos son feu; la ville tirait trop, elle nous croyait plus nombreux que nous l'étions, ce qui explique les pompeux bulletins du commandant de Thionville. Comme je traversais ce bois, j'aperçois quelque chose qui remuait dans les herbes; je m'approche : un homme

étendu de tout son long, le nez en terre, ne présentait qu'un large dos. Je le crus blessé : je le pris par le chignon du cou, et lui soulevai à demi la tête. Il ouvre des yeux effarés, se redresse un peu en s'appuyant sur ses mains; j'éclate de rire : c'était mon cousin Moreau! Je ne l'avais pas vu depuis notre visite à madame de Chatenay.

Couché sur le ventre à la descente d'une bombe, il lui avait été impossible de se relever. J'eus toutes les peines du monde à le mettre debout; sa bedaine était triplée. Il m'apprit qu'il servait dans les vivres et qu'il allait proposer des bœufs au prince de Waldeck. Au reste, il portait un chapelet; Hugues Métel parle d'un loup qui résolut d'embrasser l'état monastique; mais, n'ayant pu s'habituer au maigre, il se fit chanoine.

En rentrant au camp, un officier du génie passa près de moi, menant son cheval par la bride; un boulet atteint la bête à l'endroit le plus étroit de l'encolure et la coupe net; la tête et le cou restent pendus à la main du cavalier qu'ils entraînent à terre de leur poids. J'avais vu une bombe tomber au milieu d'un cercle d'officiers de marine qui mangeaient assis en rond : la gamelle disparut; les officiers culbutés et ensablés criaient comme le vieux capitaine de vaisseau : « Feu de tribord, feu de bâbord, feu partout! feu dans ma perruque! »

Ces coups singuliers semblent appartenir à Thionville : en 1558, François de Guise mit le siége devant cette place. Le maréchal Strozzi y fut tué *parlant dans la tranchée audit sieur de Guise qui lui tenoit lors la main sur l'épaule.*

Londres, d'avril à septembre 1822.

MARCHÉ DU CAMP.

Il s'était formé derrière notre camp une espèce de marché. Les paysans avaient amené des quartauts de vin blanc de Moselle, qui demeuraient sur les voitures : les chevaux dételés mangeaient attachés à un bout des charrettes, tandis qu'on buvait à l'autre bout. Des fouées brillaient çà et là. On faisait frire des saucisses dans des poêlons, bouillir des gaudes dans des bassines, sauter des crêpes sur des plaques de fonte, enfler des pancakes sur des paniers. On vendait des galettes anisées, des pains de seigle d'un sou, des gâteaux de maïs, des pommes vertes, des œufs rouges et blancs, des pipes et du tabac, sous un arbre aux branches duquel pendaient des capotes de gros drap, marchandées par les passants. Des villageoises, à califourchon sur un escabeau portatif, trayaient des vaches, chacun présentant sa tasse à la laitière et attendant son tour. On voyait rôder devant les fourneaux les

vivandiers en blouse, les militaires en uniforme. Des cantinières allaient criant en allemand et en français. Des groupes se tenaient debout, d'autres assis à des tables de sapin plantées de travers sur un sol raboteux. On s'abritait à l'aventure sous une toile d'emballage ou sous des rameaux coupés dans la forêt, comme à Pâques fleuries. Je crois aussi qu'il y avait des noces dans les fourgons couverts, en souvenir des rois francs. Les patriotes auraient pu facilement, à l'exemple de Majorien, enlever le chariot de la mariée : *Rapit esseda victor, nubentemque nurum.* (Sidoine Apollinaire.) On chantait, on riait, on fumait. Cette scène était extrêmement gaie la nuit, entre les feux qui l'éclairaient à terre et les étoiles qui brillaient au-dessus.

Quand je n'étais ni de garde aux batteries ni de service à la tente, j'aimais à souper à la foire. Là recommençaient les histoires du camp; mais, animées de rogomme et de chère-lie, elles étaient beaucoup plus belles.

Un de nos camarades, capitaine à brevet, dont le nom s'est perdu pour moi dans celui de *Dinarzade* que nous lui avions donné, était célèbre par ses contes; il eût été plus correct de dire *Sheherazade,* mais nous n'y regardions pas de si près. Aussitôt que nous le voyions, nous courions à lui, nous nous le disputions : c'était à qui l'aurait à son écot. Taille courte, cuisses longues, figure avalée, moustaches tristes, yeux faisant la virgule à l'angle extérieur, voix creuse, grande épée à fourreau café au lait, prestance de poëte militaire, entre le suicide et le luron, Dinarzade, goguenard sérieux, ne riait jamais et on ne le pouvait regarder sans rire. Il était le témoin obligé de tous les duels et l'amoureux de toutes les dames

de comptoir. Il prenait au tragique tout ce qu'il disait et n'interrompait sa narration que pour boire à même d'une bouteille, rallumer sa pipe ou avaler une saucisse.

Une nuit qu'il pleuvinait, nous faisions cercle au robinet d'un tonneau penché vers nous sur une charrette dont les brancards étaient en l'air. Une chandelle collée à la futaille nous éclairait; un morceau de serpillière, tendu du bout des brancards à deux poteaux, nous servait de toit. — Dinarzade, son épée de guingois à la façon de Frédéric II, debout entre une roue de la voiture et la croupe d'un cheval, racontait une histoire à notre grande satisfaction. Les cantinières qui nous apportaient la pitance restaient avec nous pour écouter notre Arabe. La troupe attentive des bacchantes et des silènes qui formaient le chœur accompagnait le récit des marques de sa surprise, de son approbation ou de son improbation.

« Messieurs, disait le ramenteur, vous avez tous « connu le chevalier Vert, qui vivait au temps du roi « Jean? » Et chacun de répondre : « Oui, oui. » Dinarzade engloutit, en se brûlant, une crêpe roulée.

« Ce chevalier Vert, messieurs, vous le savez, puis- « que vous l'avez vu, était fort beau : quand le vent « rebroussait ses cheveux roux sur son casque, cela « ressemblait à un tortis de filasse autour d'un turban « vert. »

L'assemblée : « Bravo! »

« Par une soirée de mai, il sonna du cor au pont-levis « d'un château de Picardie, ou d'Auvergne, n'importe. « Dans ce château demeurait la *Dame des grandes compa-* « *gnies*. Elle reçut bien le chevalier, le fit désarmer, con- « duire au bain et se vint asseoir avec lui à une table

« magnifique; mais elle ne mangea point, et les pages-
« servants étaient muets. »

L'assemblée : « Oh! oh! »

« La dame, messieurs, était grande, plate, maigre
« et disloquée comme la femme du major; d'ailleurs
« beaucoup de physionomie et l'air coquet. Lorsqu'elle
« riait et montrait ses dents longues sous son nez court,
« on ne savait plus où l'on en était. Elle devint amou-
« reuse du chevalier et le chevalier amoureux de la
« dame, bien qu'il en eût peur. »

Dinarzade vida la cendre de sa pipe sur la jante de la roue et voulut recharger son brûle-gueule; on le força de continuer :

« Le chevalier Vert, tout anéanti, se résolut de quitter
« le château; mais, avant de partir, il requiert de la châ-
« telaine l'explication de plusieurs choses étranges; il lui
« faisait en même temps une offre loyale de mariage, si
« toutefois elle n'était pas sorcière. »

La rapière de Dinarzade était plantée droite et roide entre ses genoux. Assis et penchés en avant, nous faisions au-dessous de lui, avec nos pipes, une guirlande de flammèches comme l'anneau de Saturne. Tout à coup Dinarzade s'écria comme hors de lui :

« Or, messieurs, la Dame des grandes compagnies,
« c'était la Mort! »

Et le capitaine, rompant les rangs et s'écriant : « La
« mort! la mort! » mit en fuite les cantinières. La séance fut levée : le brouhaha fut grand et les rires prolongés. Nous nous rapprochâmes de Thionville, au bruit du canon de la place.

Londres, d'avril à septembre 1822.

NUIT AUX FAISCEAUX D'ARMES.
CHIENS HOLLANDAIS.
SOUVENIR DES MARTYRS. — QUELLE ÉTAIT MA COMPAGNIE
AUX AVANT-POSTES. — EUDORE. — ULYSSE.

Le siége continuait, ou plutôt il n'y avait pas de siége, car on n'ouvrait point la tranchée et les troupes manquaient pour investir régulièrement la place. On comptait sur des intelligences, et l'on attendait la nouvelle des succès de l'armée prussienne ou de celle de Clairfayt, avec laquelle se trouvait le corps français du duc de Bourbon. Nos petites ressources s'épuisaient; Paris semblait s'éloigner. Le mauvais temps ne cessait; nous étions inondés au milieu de nos travaux; je m'éveillais quelquefois dans un fossé avec de l'eau jusqu'au cou : le lendemain j'étais perclus.

Parmi mes compatriotes, j'avais rencontré Ferron de La Sigonière, mon ancien camarade de classe à Dinan.

Nous dormions mal sous notre pavillon; nos têtes, dépassant la toile, recevaient la pluie de cette espèce de gouttière. Je me levais et j'allais avec Ferron me promener devant les faisceaux, car toutes nos nuits n'étaient pas aussi gaies que celles de Dinarzade. Nous marchions en silence, écoutant la voix des sentinelles, regardant les lumières des rues de nos tentes, de même que nous avions vu autrefois au collége les lampions de nos corridors. Nous causions du passé et de l'avenir, des fautes que l'on avait commises, de celles que l'on commettrait; nous déplorions l'aveuglement des princes, qui croyaient revenir dans leur patrie avec une poignée de serviteurs, et raffermir par le bras de l'étranger la couronne sur la tête de leur frère. Je me souviens d'avoir dit à mon camarade, dans ces conversations, que la France voudrait imiter l'Angleterre, que le roi périrait sur l'échafaud, et que, vraisemblablement, notre expédition devant Thionville serait un des principaux chefs d'accusation contre Louis XVI. Ferron fut frappé de ma prédiction : c'est la première de ma vie. Depuis ce temps j'en ai fait bien d'autres tout aussi vraies, tout aussi peu écoutées; l'accident était-il arrivé, on se mettait à l'abri, et l'on m'abandonnait aux prises avec le malheur que j'avais prévu. Quand les Hollandais essuient un coup de vent « c'est haute mer, ils se retirent dans l'intérieur du navire,

Et ils les écoutilles et boivent du punch, laissant un « mort! la le pont pour aboyer à la tempête; le danger fut levée : le envoie Fidèle à sa niche au fond de la cale, Nous nous ra revient jouir du beau temps sur le gaillard. canon de la pl ien hollandais du vaisseau de la légitimité.

enirs de ma vie militaire se sont gravés

dans ma pensée; ce sont eux que j'ai retracés au sixième livre des *Martyrs*.

Barbare de l'Armorique au camp des princes, je portais Homère avec mon épée; je préférais ma *patrie, la pauvre, la petite île d'*Aaron, *aux cent villes de la Crète.* Je disais comme Télémaque : « L'âpre pays qui ne « nourrit que des chèvres m'est plus agréable que ceux « où l'on élève des chevaux. » Mes paroles auraient fait rire le candide Ménélas, ἀγαθὸς Μενέλαος.

Londres, d'avril à septembre 1822.

PASSAGE DE LA MOSELLE. COMBAT. — LIBBA, SOURDE ET MUETTE. ATTAQUE SUR THIONVILLE.

Le bruit se répandit qu'enfin on allait en venir à une action; le prince de Waldeck devait tenter un assaut, tandis que, traversant la rivière, nous ferions diversion par une fausse attaque sur la place du côté de la France.

Cinq compagnies bretonnes, la mienne comprise, la compagnie des officiers de Picardie et de Navarre, le régiment des volontaires, composé de jeunes paysans lorrains et de déserteurs des divers régiments, furent commandés de service. Nous devions être soutenus de Royal-Allemand, des escadrons des mousquetaires et des différents corps de dragons qui couvraient notre gauche : mon frère se trouvait dans cette cavalerie avec le baron de Montboissier qui avait épousé une fille de M. de Malesherbes, sœur de madame de Rosambo, et par conséquent

tante de ma belle-sœur. Nous escortions trois compagnies d'artillerie autrichienne avec des pièces de gros calibre et une batterie de trois mortiers.

Nous partîmes à six heures du soir; à dix, nous passâmes la Moselle, au-dessus de Thionville, sur des pontons de cuivre :

amœna fluenta
Subterlabentis tacito rumore Mosellæ. (Ausone.)

Au lever du jour, nous étions en bataille sur la rive gauche, la grosse cavalerie s'échelonnant aux ailes, la légère en tête. A notre second mouvement, nous nous formâmes en colonne et nous commençâmes de défiler.

Vers neuf heures, nous entendîmes à notre gauche le feu d'une décharge. Un officier de carabiniers, accourant à bride abattue, vint nous apprendre qu'un détachement de l'armée de Kellermann était près de nous joindre et que l'action était déjà engagée entre les tirailleurs. Le cheval de cet officier avait été frappé d'une balle au chanfrein; il se cabrait en jetant l'écume par la bouche et le sang par les naseaux : ce carabinier, le sabre à la main sur ce cheval blessé, était superbe. Le corps sorti de Metz manœuvrait pour nous prendre en flanc; il avait des pièces de campagne dont le tir entama le régiment de nos volontaires. J'entendis les exclamations de quelques recrues touchées du boulet; ces derniers cris de la jeunesse arrachée toute vivante de la vie me firent une profonde pitié : je pensai aux pauvres mères.

Les tambours battirent la charge, et nous allâmes en désordre à l'ennemi. On s'approcha de si près que la

fumée n'empêchait pas de voir ce qu'il y a de terrible dans le visage d'un homme prêt à verser votre sang. Les patriotes n'avaient point encore acquis cet aplomb que donne la longue habitude des combats et de la victoire : leurs mouvements étaient mous, ils tâtonnaient; cinquante grenadiers de la vieille garde auraient passé sur le ventre d'une masse hétérogène de vieux et jeunes nobles indisciplinés; mille à douze cents fantassins s'étonnèrent de quelques coups de canon de la grosse artillerie autrichienne; ils se retirèrent; notre cavalerie les poursuivit pendant deux lieues.

Une sourde et muette allemande, appelée Libbe ou Libba, s'était attachée à mon cousin Armand et l'avait suivi. Je la trouvai assise sur l'herbe qui ensanglantait sa robe : son coude était posé sur ses genoux pliés et relevés; sa main passée sous ses cheveux blonds épars appuyait sa tête. Elle pleurait en regardant trois ou quatre tués, nouveaux sourds et muets gisant autour d'elle. Elle n'avait point ouï les coups de la foudre dont elle voyait l'effet et n'entendait point les soupirs qui s'échappaient de ses lèvres quand elle regardait Armand; elle n'avait jamais entendu le son de la voix de celui qu'elle aimait, et n'entendrait point le premier cri de l'enfant qu'elle portait dans son sein; si le sépulcre ne renfermait que le silence, elle ne s'apercevrait pas d'y être descendue.

Au surplus, les champs de carnage sont partout; au cimetière de l'Est, à Paris, vingt-sept mille tombeaux, deux cent trente mille corps, vous apprendront quelle bataille la mort livre jour et nuit à votre porte.

Après une halte assez longue, nous reprîmes notre

route, et nous arrivâmes à l'entrée de la nuit sous les murs de Thionville.

Les tambours ne battaient point; le commandement se faisait à voix basse. La cavalerie, afin de repousser toute sortie, se glissa le long des chemins et des haies jusqu'à la porte que nous devions canonner. L'artillerie autrichienne, protégée par notre infanterie, prit position à vingt-cinq toises des ouvrages avancés, derrière des gabions épaulés à la hâte. A une heure du matin, le 6 septembre, une fusée lancée du camp du prince de Waldeck, de l'autre côté de la place, donna le signal. Le prince commença un feu nourri auquel la ville répondit vigoureusement. Nous tirâmes aussitôt.

Les assiégés, ne croyant pas que nous eussions des troupes de ce côté et n'ayant pas prévu cette insulte, n'avaient rien aux remparts du midi; nous ne perdîmes pas pour attendre : la garnison arma une double batterie, qui perça nos épaulements et démonta deux de nos pièces. Le ciel était en feu; nous étions ensevelis dans des torrents de fumée. Il m'arriva d'être un petit Alexandre : exténué de fatigue, je m'endormis profondément presque sous les roues des affûts où j'étais de garde. Un obus, crevé à six pouces de terre, m'envoya un éclat à la cuisse droite. Réveillé du coup, mais ne sentant point la douleur, je ne m'aperçus de ma blessure qu'à mon sang. J'entourai ma cuisse avec mon mouchoir. A l'affaire de la plaine, deux balles avaient frappé mon havresac pendant un mouvement de conversion. Atala, en fille dévouée, se plaça entre son père et le plomb ennemi; il lui restait à soutenir le feu de l'abbé Morellet.

A quatre heures du matin, le tir du prince de Waldeck cessa; nous crûmes la ville rendue; mais les portes ne s'ouvrirent point, et il nous fallut songer à la retraite. Nous rentrâmes dans nos positions, après une marche accablante de trois jours.

Le prince de Waldeck s'était approché jusqu'au bord des fossés qu'il avait essayé de franchir, espérant une reddition au moyen de l'attaque simultanée : on supposait toujours des divisions dans la ville, et l'on se flattait que le parti royaliste apporterait les clefs aux princes. Les Autrichiens, ayant tiré à barbette, perdirent un monde considérable; le prince de Waldeck eut un bras emporté. Tandis que quelques gouttes de sang coulaient sous les murs de Thionville, le sang coulait à torrents dans les prisons de Paris : ma femme et mes sœurs étaient plus en danger que moi.

Londres, d'avril à septembre 1822.

LEVÉE DU SIÉGE.
ENTRÉE A VERDUN. — MALADIE PRUSSIENNE. — RETRAITE.
PETITE VÉROLE.

Nous levâmes le siége de Thionville et nous partîmes pour Verdun, rendu le 2 septembre aux alliés. Longwy, patrie de François de Mercy, était tombé le 23 août. De toutes parts des festons et des couronnes attestaient le passage de Frédéric-Guillaume.

Je remarquai, au milieu des paisibles trophées, l'aigle de Prusse attachée sur les fortifications de Vauban : elle n'y devait pas rester longtemps; quant aux fleurs, elles allaient bientôt voir se faner comme elles les innocentes créatures qui les avaient cueillies. Un des meurtres les plus atroces de la Terreur fut celui des jeunes filles de Verdun.

« Quatorze jeunes filles de Verdun, dit Riouffe, d'une « candeur sans exemple, et qui avaient l'air de jeunes

« vierges parées pour une fête publique, furent menées « ensemble à l'échafaud. Elles disparurent tout à coup « et furent moissonnées dans leur printemps; la *Cour* « *des femmes* avait l'air, le lendemain de leur mort, « d'un parterre dégarni de ses fleurs par un orage. Je « n'ai jamais vu parmi nous de désespoir pareil à celui « qu'excita cette barbarie. »

Verdun est célèbre par ses sacrifices de femmes. Au dire de Grégoire de Tours, Deuteric, voulant dérober sa fille aux poursuites de Théodebert, la plaça dans un tombereau attelé de deux bœufs indomptés et la fit précipiter dans la Meuse. L'instigateur du massacre des jeunes filles de Verdun fut le poëtereau régicide Pons de Verdun, acharné contre sa ville natale. Ce que l'*Almanach des Muses* a fourni d'agents de la Terreur est incroyable; la vanité des médiocrités en souffrance produisit autant de révolutionnaires que l'orgueil blessé des culs-de-jatte et des avortons : révolte analogue des infirmités de l'esprit et de celles du corps. Pons attacha à ses épigrammes émoussées la pointe d'un poignard. Fidèle apparemment aux traditions de la Grèce, le poëte ne voulait offrir à ses dieux que le sang des vierges : car la Convention décréta, sur son rapport, qu'aucune femme enceinte ne pouvait être mise en jugement. Il fit aussi annuler la sentence qui condamnait à mort madame de Bonchamp, veuve du célèbre général vendéen. Hélas! nous autres royalistes à la suite des princes, nous arrivâmes aux revers de la Vendée, sans avoir passé par sa gloire.

Nous n'avions pas à Verdun, pour passer le temps, « cette fameuse comtesse de Saint-Balmont, qui, après « avoir quitté les habits de femme, montait à cheval et

« servait elle-même d'escorte aux dames qui l'accompa-
« gnaient et qu'elle avait laissées dans son carrosse... »
Nous n'étions pas passionnés pour *le vieux gaulois,* et nous ne nous écrivions pas *des billets en langage d'Amadis.* (Arnauld.)

La maladie des Prussiens se communiqua à notre petite armée ; j'en fus atteint. Notre cavalerie était allée rejoindre Frédéric-Guillaume à Valmy. Nous ignorions ce qui se passait, et nous attendions d'heure en heure l'ordre de nous porter en avant; nous reçûmes celui de battre en retraite.

Extrêmement affaibli, et ma gênante blessure ne me permettant de marcher qu'avec douleur, je me traînai comme je pus à la suite de ma compagnie, qui bientôt se débanda. Jean Balue, fils d'un meunier de Verdun, partit fort jeune de chez son père avec un moine qui le chargea de sa besace. En sortant de Verdun, la *colline du gué* selon Saumaise (*ver dunum*), je portais la besace de la monarchie, mais je ne suis devenu ni contrôleur des finances, ni évêque, ni cardinal.

Si, dans les romans que j'ai écrits, j'ai touché à ma propre histoire, dans les histoires que j'ai racontées j'ai placé des souvenirs de l'histoire vivante dont j'avais fait partie. Ainsi, dans la vie du duc de Berry, j'ai retracé quelques-unes des scènes qui s'étaient passées sous mes yeux :

« Quand on licencie une armée, elle retourne dans
« ses foyers; mais les soldats de l'armée de Condé avaient-
« ils des foyers? Où les devait guider le bâton qu'on leur
« permettait à peine de couper dans les bois de l'Alle-
« magne, après avoir déposé le mousquet qu'ils avaient

« pris pour la défense de leur roi? . . . . . .

. . . . . .

« Il fallut se séparer. Les frères d'armes se dirent un « dernier adieu, et prirent divers chemins sur la terre. « Tous allèrent, avant de partir, saluer leur père et leur « capitaine, le vieux Condé en cheveux blancs : le pa- « triarche de la gloire donna sa bénédiction à ses enfants, « pleura sur sa tribu dispersée, et vit tomber les tentes « de son camp avec la douleur d'un homme qui voit « s'écrouler les toits paternels. »

Moins de vingt ans après, le chef de la nouvelle armée française, Bonaparte, prit aussi congé de ses compagnons; tant les hommes et les empires passent vite! tant la renommée la plus extraordinaire ne sauve pas du destin le plus commun!

Nous quittâmes Verdun. Les pluies avaient défoncé les chemins; on rencontrait partout caissons, affûts, canons embourbés, chariots renversés, vivandières avec leurs enfants sur leur dos, soldats expirants ou expirés dans la boue. En traversant une terre labourée, j'y restai enfoncé jusqu'aux genoux; Ferron et un autre de mes camarades m'en arrachèrent malgré moi : je les priais de me laisser là; je préférais mourir.

Le capitaine de ma compagnie, M. de Goyon-Miniac, me délivra le 16 octobre, au camp près de Longwy, un certificat fort honorable. A Arlon, nous aperçûmes sur la grande route une file de chariots attelés : les chevaux, les uns debout, les autres agenouillés, les autres appuyés sur le nez, étaient morts, et leurs cadavres se tenaient roidis entre les brancards : on eût dit des ombres d'une bataille bivouaquant au bord du Styx. Ferron me demanda ce

que je comptais faire, je lui répondis : « Si je puis par-
« venir à Ostende, je m'embarquerai pour Jersey où je
« trouverai mon oncle de Bedée; de là, je serai à même
« de rejoindre les royalistes de Bretagne. »

La fièvre me minait; je ne me soutenais qu'avec peine sur ma cuisse enflée. Je me sentis saisi d'un autre mal. Après vingt-quatre heures de vomissements, une ébullition me couvrit le corps et le visage; une petite vérole confluente se déclara; elle rentrait et sortait alternativement selon les impressions de l'air. Arrangé de la sorte, je commençai à pied un voyage de deux cents lieues, riche que j'étais de dix-huit livres tournois; tout cela pour la plus grande gloire de la monarchie. Ferron, qui m'avait prêté mes six petits écus de trois francs, étant attendu à Luxembourg, me quitta.

Londres, d'avril à septembre 1822.

Revu en février 1845.

LES ARDENNES.

En sortant d'Arlon, une charrette de paysan me prit pour la somme de quatre sous, et me déposa à cinq lieues de là sur un tas de pierres. Ayant sautillé quelques pas à l'aide de ma béquille, je lavai le linge de mon éraflure devenue plaie, dans une source qui ruisselait au bord du chemin, ce qui me fit grand bien. La petite vérole était complétement sortie, et je me sentais soulagé. Je n'avais point abandonné mon sac, dont les bretelles me coupaient les épaules.

Je passai une première nuit dans une grange, et ne mangeai point. La femme du paysan, propriétaire de la grange, refusa le loyer de ma couchée; elle m'apporta, au lever du jour, une grande écuelle de café au lait avec de la miche noire que je trouvai excellente. Je me remis en route tout gaillard, bien que je tombasse souvent. Je fus rejoins par quatre ou cinq de mes camarades qui

prirent mon sac; ils étaient aussi fort malades. Nous rencontrâmes des villageois; de charrettes en charrettes, nous gagnâmes pendant cinq jours assez de chemin dans les Ardennes pour atteindre Attert, Flamizoul et Bellevue. Le sixième jour, je me retrouvai seul. Ma petite vérole blanchissait et s'aplatissait.

Après avoir marché deux lieues, qui me coûtèrent six heures de temps, j'aperçus une famille de bohémiens campée, avec deux chèvres et un âne, derrière un fossé, autour d'un feu de brandes. A peine arrivais-je, je me laissai choir, et les singulières créatures s'empressèrent de me secourir. Une jeune femme en haillons, vive, brune, mutine, chantait, sautait, tournait, en tenant de biais son enfant sur son sein, comme la vielle dont elle aurait animé sa danse, puis elle s'asseyait sur ses talons tout contre moi, me regardait curieusement à la lueur du feu, prenait ma main mourante pour me dire ma bonne aventure, en me demandant un *petit sou;* c'était trop cher. Il était difficile d'avoir plus de science, de gentillesse et de misère que ma sibylle des Ardennes. Je ne sais quand les nomades dont j'aurais été un digne fils me quittèrent; lorsque, à l'aube, je sortis de mon engourdissement, je ne les trouvai plus. Ma bonne aventurière s'en était allée avec le secret de mon avenir. En échange de mon *petit sou,* elle avait déposé à mon chevet une pomme qui servit à me rafraîchir la bouche. Je me secouai comme Jeannot Lapin parmi le *thym* et la *rosée;* mais je ne pouvais ni *brouter,* ni *trotter,* ni faire beaucoup de *tours*. Je me levai néanmoins dans l'intention de faire *ma cour à l'aurore :* elle était bien belle, et j'étais bien laid; son visage rose annonçait sa bonne santé; elle se portait

Philippoteaux, del. Imp Vve Sarazin

LA HUTTE DU BERGER.

mieux que le pauvre Céphale de l'Armorique. Quoique jeunes tous deux, nous étions de vieux amis, et je me figurai que ce matin-là ses pleurs étaient pour moi.

Je m'enfonçai dans la forêt, je n'étais pas trop triste; la solitude m'avait rendu à ma nature. Je chantonnais la romance de l'infortuné Cazotte :

Tout au beau milieu des Ardennes,
Est un château sur le haut d'un rocher, etc., etc.

N'était-ce point dans le donjon de ce château des fantômes que le roi d'Espagne, Philippe II, fit enfermer mon compatriote, le capitaine La Noue, qui eut pour grand'mère une Chateaubriand? Philippe consentait à relâcher l'illustre prisonnier, si celui-ci consentait à se laisser crever les yeux; La Noue fut au moment d'accepter la proposition, tant il avait soif de retrouver sa chère Bretagne. Hélas! j'étais possédé du même désir, et pour m'ôter la vue je n'avais besoin que du mal dont il avait plu à Dieu de m'affliger. Je ne rencontrai pas *sire Enguerrand venant d'Espagne*, mais de pauvres traîne-malheur, de petits marchands forains qui avaient, comme moi, toute leur fortune sur leur dos. Un bûcheron, avec des genouillères de feutre, entrait dans le bois : il aurait dû me prendre pour une branche morte et m'abattre. Quelques corneilles, quelques alouettes, quelques bruants, espèce de gros pinsons, trottaient sur le chemin ou posaient immobiles sur le cordon de pierres, attentifs à l'émouchet qui planait circulairement dans le ciel. De fois à autre, j'entendais le son de la trompe du porcher gardant ses truies et leurs petits à la glandée. Je me reposai à la hutte roulante d'un berger; je n'y trouvai

pour maître que chaton qui me fit mille gracieuses caresses. Le berger se tenait au loin, debout, au centre d'un parcours, ses chiens assis à différentes distances autour des moutons; le jour, ce pâtre cueillait des simples, c'était un médecin et un sorcier; la nuit, il regardait les étoiles, c'était un berger chaldéen.

Je stationnai, une demi-lieue plus haut, dans un viandis de cerfs : des chasseurs passaient à l'extrémité. Une fontaine sourdait à mes pieds; au fond de cette fontaine, dans cette même forêt, Roland *inamorato,* non pas *furioso,* aperçut un palais de cristal rempli de dames et de chevaliers. Si le paladin, qui rejoignit les brillantes naïades, avait du moins laissé Bride-d'Or au bord de la source; si Shakspeare m'eût envoyé Rosalinde et le Duc exilé, ils m'auraient été bien secourables.

Ayant repris haleine, je continuai ma route. Mes idées affaiblies flottaient dans un vague non sans charme; mes anciens fantômes, ayant à peine la consistance d'ombres aux trois quarts effacées, m'entouraient pour me dire adieu. Je n'avais plus la force des souvenirs; je voyais dans un lointain indéterminé, et mêlées à des images inconnues, les formes aériennes de mes parents et de mes amis. Quand je m'asseyais contre une borne du chemin, je croyais apercevoir des visages me souriant au seuil des distantes cabanes, dans la fumée bleue échappée du toit des chaumières, dans la cime des arbres, dans le transparent des nuées, dans les gerbes lumineuses du soleil traînant ses rayons sur les bruyères comme un râteau d'or. Ces apparitions étaient celles des Muses qui venaient assister à la mort du poëte : ma tombe, creusée avec les montants de leurs lyres sous un chêne des Ar-

dennes, aurait assez bien convenu au soldat et au voyageur. Quelques gelinottes, fourvoyées dans le gîte des lièvres sous des troënes, faisaient seules, avec des insectes, quelques murmures autour de moi; vies aussi légères, aussi ignorées que ma vie. Je ne pouvais plus marcher; je me sentais extrêmement mal; la petite vérole rentrait et m'étouffait.

Vers la fin du jour, je m'étendis sur le dos à terre, dans un fossé, la tête soutenue par le sac d'Atala, ma béquille à mes côtés, les yeux attachés sur le soleil, dont les regards s'éteignaient avec les miens. Je saluai de toute la douceur de ma pensée l'astre qui avait éclairé ma première jeunesse dans mes landes paternelles : nous nous couchions ensemble, lui pour se lever plus glorieux, moi, selon toutes les vraisemblances, pour ne me réveiller jamais. Je m'évanouis dans un sentiment de religion : le dernier bruit que j'entendis était la chute d'une feuille et le sifflement d'un bouvreuil.

FOURGONS DU PRINCE DE LIGNE.
FEMMES DE NAMUR. — JE RETROUVE MON FRÈRE A BRUXELLES.
NOS DERNIERS ADIEUX

Il paraît que je demeurai à peu près deux heures en défaillance. Les fourgons du prince de Ligne vinrent à passer; un des conducteurs, s'étant arrêté pour couper un scion de bouleau, trébucha sur moi sans me voir : il me crut mort et me poussa du pied; je donnai un signe de vie. Le conducteur appela ses camarades, et, par un instinct de pitié, ils me jetèrent sur un chariot. Les cahots me ressuscitèrent; je pus parler à mes sauveurs; je leur dis que j'étais un soldat de l'armée des princes, que s'ils voulaient me mener jusqu'à Bruxelles, où ils allaient, je les récompenserais de leur peine. « Bien, camarade, me répondit l'un d'eux, mais il faudra que tu descendes à Namur, car il nous est défendu de nous charger de personne. Nous te reprendrons de l'autre côté de la ville. »

Je demandai à boire ; j'avalai quelques gouttes d'eau-de-vie qui firent reparaître en dehors les symptômes de mon mal et débarrassèrent un moment ma poitrine : la nature m'avait doué d'une force extraordinaire.

Nous arrivâmes vers dix heures du matin dans les faubourgs de Namur. Je mis pied à terre et suivis de loin les chariots ; je les perdis bientôt de vue. A l'entrée de la ville, on m'arrêta. Tandis qu'on examinait mes papiers, je m'assis sous la porte. Les soldats de garde, à la vue de mon uniforme, m'offrirent un chiffon de pain de munition, et le caporal me présenta, dans un godet de verre bleu, du brandevin au poivre. Je faisais quelques façons pour boire à la coupe de l'hospitalité militaire : « Prends donc! » s'écria-t-il en colère, en accompagnant son injonction d'un *Sacrament der teufel* (sacrement du diable)!

Ma traversée de Namur fut pénible : j'allais, m'appuyant contre les maisons. La première femme qui m'aperçut sortit de sa boutique, me donna le bras avec un air de compatissance, et m'aida à me traîner; je la remerciai et elle répondit : « Non, non, soldat. » Bientôt d'autres femmes accoururent, apportèrent du pain, du vin, des fruits, du lait, du bouillon, de vieilles nippes, des couvertures. « Il est blessé, » disaient les unes dans leur patois français-brabançon; « il a la petite vérole, » s'écriaient les autres, et elles écartaient les enfants. « Mais, jeune homme, vous ne pourrez marcher; vous allez mourir; restez à l'hôpital. » Elles me voulaient conduire à l'hôpital, elles se relayaient de porte en porte, et me conduisirent ainsi jusqu'à celle de la ville, en dehors de laquelle je retrouvai les fourgons. On a vu une paysanne me secourir, on verra une autre femme

me recueillir à Guernesey. Femmes, qui m'avez assisté dans ma détresse, si vous vivez encore, que Dieu soit en aide à vos vieux jours et à vos douleurs! Si vous avez quitté la vie, que vos enfants aient en partage le bonheur que le ciel m'a longtemps refusé!

Les femmes de Namur m'aidèrent à monter dans le fourgon, me recommandèrent au conducteur et me forcèrent d'accepter une couverture de laine. Je m'aperçus qu'elles me traitaient avec une sorte de respect et de déférence : il y a dans la nature du Français quelque chose de supérieur et de délicat que les autres peuples reconnaissent. Les gens du prince de Ligne me déposèrent encore sur le chemin à l'entrée de Bruxelles et refusèrent mon dernier écu.

A Bruxelles, aucun hôtelier ne me voulut recevoir. Le Juif errant, Oreste populaire que la complainte conduit dans cette ville :

> Quand il fut dans la ville
> De Bruxelle en Brabant,

y fut mieux accueilli que moi, car il avait toujours cinq sous dans sa poche. Je frappais, on ouvrait; en m'apercevant, on disait : « Passez! passez! » et l'on me fermait la porte au nez. On me chassa d'un café. Mes cheveux pendaient sur mon visage masqué par ma barbe et mes moustaches; j'avais la cuisse entourée d'un torchis de foin; par-dessus mon uniforme en loques, je portais la couverture de laine des Namuriennes, nouée à mon cou en guise de manteau. Le mendiant de l'*Odyssée* était plus insolent, mais n'était pas si pauvre que moi.

Je m'étais présenté d'abord inutilement à l'hôtel

que j'avais habité avec mon frère : je fis une seconde tentative : comme j'approchais de la porte, j'aperçus le comte de Chateaubriand, descendant de voiture avec le baron de Montboissier. Il fut effrayé de mon spectre. On chercha une chambre hors de l'hôtel, car le maître refusa absolument de m'admettre. Un perruquier offrait un bouge convenable à mes misères. Mon frère m'amena un chirurgien et un médecin. Il avait reçu des lettres de Paris; M. de Malesherbes l'invitait à rentrer en France. Il m'apprit la journée du 10 août, les massacres de septembre et les nouvelles politiques dont je ne savais pas un mot. Il approuva mon dessein de passer dans l'île de Jersey, et m'avança vingt-cinq louis. Mes regards affaiblis me permettaient à peine de distinguer les traits de mon malheureux frère; je croyais que ces ténèbres émanaient de moi, et c'étaient les ombres que l'Éternité répandait autour de lui : sans le savoir, nous nous voyions pour la dernière fois. Tous, tant que nous sommes, nous n'avons à nous que la minute présente; celle qui la suit est à Dieu : il y a toujours deux chances pour ne pas retrouver l'ami que l'on quitte : notre mort ou la sienne. Combien d'hommes n'ont jamais remonté l'escalier qu'ils avaient descendu !

La mort nous touche plus avant qu'après le trépas d'un ami : c'est une partie de nous qui se détache, un monde de souvenirs d'enfance, d'intimités de famille, d'affections et d'intérêts communs, qui se dissout. Mon frère me précéda dans le sein de ma mère; il habita le premier ces mêmes et saintes entrailles dont je sortis après lui; il s'assit avant moi au foyer paternel; il m'attendit plusieurs années pour me recevoir, me donner

mon nom en Jésus-Christ et s'unir à toute ma jeunesse. Mon sang, mêlé à son sang dans le vase révolutionnaire, aurait eu la même saveur, comme un lait fourni par le pâturage de la même montagne. Mais si les hommes ont fait tomber la tête de mon aîné, de mon parrain, avant l'heure, les ans n'épargneront pas la mienne : déjà mon front se dépouille; je sens un Ugolin, le temps, penché sur moi qui me ronge le crâne :

. . . come 'l pan per fame si manduca.

Londres, d'avril à septembre 1822.

OSTENDE. — PASSAGE A JERSEY.
ON ME MET A TERRE A GUERNESEY.
LA FEMME DU PILOTE. — JERSEY. — MON ONCLE
DE BEDÉE ET SA FAMILLE. — DESCRIPTION DE L'ILE. — LE DUC
DE BERRY. — PARENTS ET AMIS DISPARUS. — MALHEUR
DE VIEILLIR. — JE PASSE EN ANGLETERRE.
DERNIÈRE RENCONTRE AVEC GESRIL.

Le docteur ne revenait pas de son étonnement : il regardait cette petite vérole sortante et rentrante qui ne me tuait pas, qui n'arrivait à aucune de ses crises naturelles, comme un phénomène dont la médecine n'offrait pas d'exemple. La gangrène s'était mise à ma blessure; on la pansa avec du quinquina. Ces premiers secours obtenus, je m'obstinai à partir pour Ostende. Bruxelles m'était odieux; je brûlais d'en sortir; il se remplissait de nouveau de ces héros de la domesticité, revenus de Verdun en calèche, et que je n'ai pas revus dans ce même Bruxelles lorsque j'ai suivi le roi pendant les Cent-Jours.

J'arrivai doucement à Ostende par les canaux : j'y trouvai quelques Bretons, mes compagnons d'armes. Nous nolisâmes une barque pontée et nous dévalâmes la Manche. Nous couchions dans la cale, sur les galets qui servaient de lest. La vigueur de mon tempérament était enfin épuisée. Je ne pouvais plus parler; les mouvements d'une grosse mer achevèrent de m'abattre. Je humais à peine quelques gouttes d'eau et de citron, et, quand le mauvais temps nous força de relâcher à Guernesey, on crut que j'allais expirer; un prêtre émigré me lut les prières des agonisants. Le capitaine, ne voulant pas que je mourusse à son bord, ordonna de me descendre sur le quai : on m'assit au soleil, le dos appuyé contre un mur, la tête tournée vers la pleine mer, en face de cette île d'Aurigny, où, huit mois auparavant, j'avais vu la mort sous une autre forme.

J'étais apparemment voué à la pitié. La femme d'un pilote anglais vint à passer; elle fut émue, appela son mari qui, aidé de deux ou trois matelots, me transporta dans une maison de pêcheur, moi, l'ami des vagues; on me coucha sur un bon lit, dans des draps bien blancs. La jeune marinière prit tous les soins possibles de l'étranger : je lui dois la vie. Le lendemain, on me rembarqua. Mon hôtesse pleurait presque en se séparant de son malade; les femmes ont un instinct céleste pour le malheur. Ma blonde et belle gardienne, qui ressemblait à une figure des anciennes gravures anglaises, pressait mes mains bouffies et brûlantes dans ses fraîches et longues mains; j'avais honte d'approcher tant de disgrâces de tant de charmes.

Nous mîmes à la voile, et nous abordâmes la pointe

occidentale de Jersey. Un de mes compagnons, M. du Tilleul, se rendit à Saint-Hélier, auprès de mon oncle. M. de Bedée le renvoya me chercher le lendemain avec une voiture. Nous traversâmes l'île entière : tout expirant que je me sentais, je fus charmé de ses bocages : mais je n'en disais que des radoteries, étant tombé dans le délire.

Je demeurai quatre mois entre la vie et la mort. Mon oncle, sa femme, son fils et ses trois filles se relevaient à mon chevet. J'occupais un appartement dans une des maisons que l'on commençait à bâtir le long du port : les fenêtres de ma chambre descendaient à fleur de plancher, et du fond de mon lit j'apercevais la mer. Le médecin, M. Delattre, avait défendu de me parler de choses sérieuses et surtout de politique. Dans les derniers jours de janvier 1793, voyant entrer chez moi mon oncle en grand deuil, je tremblai, car je crus que nous avions perdu quelqu'un de notre famille : il m'apprit la mort de Louis XVI. Je n'en fus pas étonné; je l'avais prévue. Je m'informai des nouvelles de mes parents; mes sœurs et ma femme étaient revenues en Bretagne après les massacres de septembre; elles avaient eu beaucoup de peine à sortir de Paris. Mon frère, de retour en France, s'était retiré à Malesherbes.

Je commençais à me lever; la petite vérole était passée; mais je souffrais de la poitrine et il me restait une faiblesse que j'ai gardée longtemps.

Jersey, la *Cæsarea* de l'itinéraire d'Antonin, est demeurée sujette de la couronne d'Angleterre depuis la mort de Robert, duc de Normandie; nous avons voulu plusieurs fois la prendre, mais toujours sans succès. Cette

île est un débris de notre primitive histoire : les saints venant d'Hibernie et d'Albion dans la Bretagne-Armorique se reposaient à Jersey.

Saint-Hélier, solitaire, demeurait dans les rochers de Césarée; les Vandales le massacrèrent. On retrouve à Jersey un échantillon des vieux Normands; on croit entendre parler Guillaume le Bâtard ou l'auteur du *Roman de Rou.*

L'île est féconde; elle a deux villes et douze paroisses; elle est couverte de maisons de campagne et de troupeaux. Le vent de l'Océan, qui semble démentir sa rudesse, donne à Jersey du miel exquis, de la crème d'une douceur extraordinaire et du beurre d'un jaune foncé, qui sent la violette. Bernardin de Saint-Pierre présume que le pommier nous vient de Jersey; il se trompe : nous tenons la pomme et la poire de la Grèce, comme nous devons la pêche à la Perse, le citron à la Médie, la prune à la Syrie, la cerise à Cérasonte, la châtaigne à Castane, le coing à Cydon et la grenade à Chypre.

J'eus un grand plaisir à sortir aux premiers jours de mai. Le printemps conserve à Jersey toute sa jeunesse; il pourrait encore s'appeler *primevère* comme autrefois, nom qu'en devenant vieux il a laissé à sa fille, la première fleur dont il se couronne.

Ici je vous transcrirai deux pages de la vie du duc de Berry; c'est toujours vous raconter la mienne :

« Après vingt-deux ans de combats, la barrière « d'airain qui fermait la France fut forcée : l'heure de « la Restauration approchait; nos princes quittèrent « leurs retraites. Chacun d'eux se rendit sur différents

« points des frontières, comme ces voyageurs qui cher-
« chent, au péril de leur vie, à pénétrer dans un pays
« dont on raconte des merveilles. MONSIEUR partit pour
« la Suisse; monseigneur le duc d'Angoulême pour
« l'Espagne, et son frère pour Jersey. Dans cette île,
« où quelques juges de Charles Ier moururent ignorés
« de la terre, monseigneur le duc de Berry retrouva des
« royalistes français, vieillis dans l'exil et oubliés pour
« leurs vertus, comme jadis les régicides anglais pour
« leur crime. Il rencontra de vieux prêtres, désormais
« consacrés à la solitude; il réalisa avec eux la fiction
« du poëte qui fait aborder un Bourbon dans l'île de
« Jersey, après un orage. Tel confesseur et martyr pou-
« vait dire à l'héritier de Henri IV, comme l'ermite de
« Jersey à ce grand roi :

Loin de la cour alors, dans cette grotte obscure,
De ma religion je viens pleurer l'injure. (*Henriade.*)

« Monseigneur le duc de Berry passa quelques mois à
« Jersey; la mer, les vents, la politique l'y enchaînèrent.
« Tout s'opposait à son impatience; il se vit au moment
« de renoncer à son entreprise, et de s'embarquer pour
« Bordeaux. Une lettre de lui à madame la maréchale
« Moreau nous retrace vivement ses occupations sur son
« rocher :

« 8 février 1814.

« Me voici donc comme Tantale, en vue de cette
« malheureuse France qui a tant de peine à briser ses
« fers. Vous dont l'âme est si belle, si française, jugez
« de tout ce que j'éprouve; combien il m'en coûterait

« de m'éloigner de ces rivages qu'il ne me faudrait que « deux heures pour atteindre! Quand le soleil les éclaire, « je monte sur les plus hauts rochers, et, ma lunette à la « main, je suis toute la côte; je vois les rochers de Cou- « tances. Mon imagination s'exalte, je me vois sautant « à terre, entouré de Français, cocardes blanches aux « chapeaux; j'entends le cri de *Vive le roi!* ce cri que « jamais Français n'a entendu de sang-froid; la plus « belle femme de la province me ceint d'une écharpe « blanche, car l'amour et la gloire vont toujours en- « semble. Nous marchons sur Cherbourg; quelque vilain « fort, avec une garnison d'étrangers, veut se défendre : « nous l'emportons d'assaut, et un vaisseau part pour « aller chercher le roi, avec le pavillon blanc qui rap- « pelle les jours de gloire et de bonheur de la France! « Ah! Madame, quand on n'est qu'à quelques heures « d'un rêve si probable, peut-on penser à s'éloigner! »

Il y a trois ans que j'écrivais ces pages à Paris; j'avais précédé M. le duc de Berry de vingt-deux années à Jersey, ville de bannis; j'y devais laisser mon nom, puisque Armand de Chateaubriand s'y maria et que son fils Frédéric y est né.

La joyeuseté n'avait point abandonné la famille de mon oncle de Bedée; ma tante choyait toujours un grand chien descendant de celui dont j'ai raconté les vertus; comme il mordait tout le monde et qu'il était galeux, mes cousines le firent pendre en secret, malgré sa no- blesse. Madame de Bedée se persuada que des officiers anglais, charmés de la beauté d'Azor, l'avaient volé, et qu'il vivait comblé d'honneurs et de dîners dans le plus riche château des trois royaumes. Hélas! notre hilarité

présente ne se composait que de notre gaieté passée. En nous retraçant les scènes de Montchoix, nous trouvions le moyen de rire à Jersey. La chose est assez rare, car dans le cœur humain les plaisirs ne gardent pas entre eux les relations que les chagrins y conservent : les joies nouvelles ne rendent point le printemps aux anciennes joies, mais les douleurs récentes font reverdir les vieilles douleurs.

Au surplus, les émigrés excitaient alors la sympathie générale ; notre cause paraissait la cause de l'ordre européen : c'est quelque chose qu'un malheur honoré, et le nôtre l'était.

M. de Bouillon protégeait à Jersey les réfugiés français : il me détourna du dessein de passer en Bretagne, hors d'état que j'étais de supporter une vie de cavernes et de forêts ; il me conseilla de me rendre en Angleterre et d'y chercher l'occasion d'y prendre du service régulier. Mon oncle, très-peu pourvu d'argent, commençait à se sentir mal à l'aise avec sa nombreuse famille ; il s'était vu forcé d'envoyer son fils à Londres se nourrir de misère et d'espérance. Craignant d'être à charge à M. de Bedée, je me décidai à le débarrasser de ma personne.

Trente louis qu'un bateau fraudeur de Saint-Malo m'apporta me mirent à même d'exécuter mon dessein et j'arrêtai ma place au paquebot de Southampton. En disant adieu à mon oncle, j'étais profondément attendri : il venait de me soigner avec l'affection d'un père ; à lui se rattachait le peu d'instants heureux de mon enfance ; il connaissait tout ce qui fut aimé de moi ; je retrouvais sur son visage quelques ressemblances de ma mère. J'avais quitté cette excellente mère, et je ne devais plus

la revoir; j'avais quitté ma sœur Julie et mon frère, et j'étais condamné à ne plus les retrouver; je quittais mon oncle, et sa mine épanouie ne devait plus réjouir mes yeux. Quelques mois avaient suffi à toutes ces pertes, car la mort de nos amis ne compte pas du moment où ils meurent, mais de celui où nous cessons de vivre avec eux.

Si l'on pouvait dire au temps : « Tout beau! » on l'arrêterait aux heures des délices; mais comme on ne le peut, ne séjournons pas ici-bas; allons-nous-en avant d'avoir vu fuir nos amis et ces années que le poëte trouvait seules dignes de la vie : *Vitâ dignior ætas*. Ce qui enchante dans l'âge des liaisons devient dans l'âge délaissé un objet de souffrance et de regret. On ne souhaite plus le retour des mois riant à la terre; on le craint plutôt : les oiseaux, les fleurs, une belle soirée de la fin d'avril, une belle nuit commencée le soir avec le premier rossignol, achevée le matin avec la première hirondelle, ces choses que donnent le besoin et le désir du bonheur, vous tuent. De pareils charmes, vous les sentez encore, mais ils ne sont plus pour vous : la jeunesse qui les goûte à vos côtés, et qui vous regarde dédaigneusement, vous rend jaloux et vous fait mieux comprendre la profondeur de votre abandon. La fraîcheur et la grâce de la nature, en vous rappelant vos félicités passées, augmentent la laideur de vos misères. Vous n'êtes plus qu'une tache dans cette nature, vous en gâtez les harmonies et la suavité par votre présence, par vos paroles, et même par les sentiments que vous oseriez exprimer. Vous pouvez aimer, mais on ne peut plus vous aimer. La fontaine printanière a renouvelé ses eaux sans vous rendre votre

jouvence, et la vue de tout ce qui renaît, de tout ce qui est heureux, vous réduit à la douloureuse mémoire de vos plaisirs.

Le paquebot sur lequel je m'embarquai était encombré de familles émigrées. J'y fis connaissance avec M. Hingant, ancien collègue de mon frère au parlement de Bretagne, homme d'esprit et de goût dont j'aurai trop à parler. Un officier de marine jouait aux échecs dans la chambre du capitaine; il ne se remit pas mon visage, tant j'étais changé; mais moi, je reconnus Gesril. Nous ne nous étions pas vus depuis Brest; nous devions nous séparer à Southampton. Je lui racontai mes voyages, il me raconta les siens. Ce jeune homme, né auprès de moi parmi les vagues, embrassa pour la dernière fois son premier ami au milieu de ces vagues qu'il allait prendre à témoin de sa glorieuse mort. Lamba Doria, amiral des Génois, ayant battu la flotte des Vénitiens, apprend que son fils a été tué : *Qu'on le jette à la mer,* dit ce père, à la façon des Romains, comme s'il eût dit : *Qu'on le jette à sa victoire.* Gesril ne sortit volontairement des flots dans lesquels il s'était précipité que pour mieux leur montrer sa *victoire* sur leur rivage.

J'ai déjà donné au commencement du sixième livre de ces *Mémoires* le certificat de mon débarquement de Jersey à Southampton. Voilà donc qu'après mes courses dans les bois de l'Amérique et dans les camps de l'Allemagne, j'arrive en 1793, pauvre émigré, sur cette terre où j'écris tout ceci en 1822 et où je suis aujourd'hui magnifique ambassadeur.

Londres, d'avril à septembre 182?

LITERARY FUND. — GRENIER DE HOLBORN.
DÉPÉRISSEMENT DE MA SANTÉ. — VISITE AUX MÉDECINS.
ÉMIGRÉS A LONDRES.

Il s'est formé à Londres une société pour venir au secours des gens de lettres, tant anglais qu'étrangers. Cette société m'a invité à sa réunion annuelle; je me suis fait un devoir de m'y rendre et d'y porter ma souscription. S. A. R. le duc d'York occupait le fauteuil du président; à sa droite étaient le duc de Sommerset, les lords Torrington et Bolton; il m'a fait placer à sa gauche. J'ai rencontré là mon ami M. Canning. Le poëte, l'orateur, le ministre illustre a prononcé un discours où se trouve ce passage trop honorable pour moi, que les journaux ont répété : « Quoique la personne de mon noble « ami, l'ambassadeur de France, soit encore peu connue « ici, son caractère et ses écrits sont bien connus de toute « l'Europe. Il commença sa carrière par exposer les

« principes du christianisme; il l'a continuée en défen-
« dant ceux de la monarchie, et maintenant il vient d'ar-
« river dans ce pays pour unir les deux États par les
« liens communs des principes monarchiques et des
« vertus chrétiennes. »

Il y a bien des années que M. Canning, homme de lettres, s'instruisait à Londres aux leçons de la politique de M. Pitt; il y a presque le même nombre d'années que je commençai à écrire obscurément dans cette même capitale de l'Angleterre. Tous les deux, arrivés à une haute fortune, nous voilà membres d'une société consacrée au soulagement des écrivains malheureux. Est-ce l'affinité de nos grandeurs ou le rapport de nos souffrances qui nous a réunis ici? Que feraient au banquet des Muses affligées le gouverneur des Indes orientales et l'ambassadeur de France? C'est Georges Canning et François de Chateaubriand qui s'y sont assis, en souvenir de leur adversité et peut-être de leur félicité passées; ils ont bu à la mémoire d'Homère, chantant ses vers pour un morceau de pain.

Si le *Literary fund* eût existé lorsque j'arrivai de Southampton à Londres, le 21 mai 1793, il aurait peut-être payé la visite du médecin dans le grenier de Holborn, où mon cousin de La Bouëtardais, fils de mon oncle de Bedée, me logea. On avait espéré merveille du changement d'air pour me rendre les forces nécessaires à la vie d'un soldat; mais ma santé, au lieu de se rétablir, déclina. Ma poitrine s'entreprit; j'étais maigre et pâle, je toussais fréquemment, je respirais avec peine; j'avais des sueurs et des crachements de sang. Mes amis, aussi pauvres que moi, me traînaient de médecin en médecin.

Ces Hippocrates faisaient attendre cette bande de gueux à leur porte, puis me déclaraient, au prix d'une guinée, qu'il fallait prendre mon mal en patience, ajoutant : *Tis done, dear sir :* « C'est fait, cher monsieur. » Le docteur Godwin, célèbre par ses expériences relatives aux noyés et faites sur sa propre personne d'après ses ordonnances, fut plus généreux : il m'assista gratuitement de ses conseils; mais il me dit, avec la dureté dont il usait pour lui-même, que je pourrais *durer* quelques mois, peut-être une ou deux années, pourvu que je renonçasse à toute fatigue. « Ne comptez pas sur une longue carrière; » tel fut le résumé de ses consultations.

La certitude acquise ainsi de ma fin prochaine, en augmentant le deuil naturel de mon imagination, me donna un incroyable repos d'esprit. Cette disposition intérieure explique un passage de la notice placée à la tête de l'*Essai historique*, et cet autre passage de l'*Essai* même : « Attaqué d'une maladie qui me laisse peu d'espoir, je « vois les objets d'un œil tranquille; l'air calme de la « tombe se fait sentir au voyageur qui n'en est plus qu'à « quelques journées. » L'amertume des réflexions répandues dans l'*Essai* n'étonnera donc pas : c'est sous le coup d'un arrêt de mort, entre la sentence et l'exécution, que j'ai composé cet ouvrage. Un écrivain qui croyait toucher au terme, dans le dénûment de son exil, ne pouvait guère promener des regards riants sur le monde.

Mais comment traverser le temps de grâce qui m'était accordé? J'aurais pu vivre ou mourir promptement de mon épée : on m'en interdisait l'usage; que me restait-il? une plume? elle n'était ni connue, ni éprouvée, et j'en ignorais la puissance. Le goût des lettres inné en moi,

des poésies de mon enfance, des ébauches de mes voyages, suffiraient-ils pour attirer l'attention du public? L'idée d'écrire un ouvrage sur les Révolutions comparées m'était venue; je m'en occupais dans ma tête comme d'un sujet plus approprié aux intérêts du jour; mais qui se chargerait de l'impression d'un manuscrit sans prôneurs, et, pendant la composition de ce manuscrit, qui me nourrirait? Si je n'avais que peu de jours à passer sur la terre, force était néanmoins d'avoir quelque moyen de soutenir ce peu de jours. Mes trente louis, déjà fort écornés, ne pouvaient aller bien loin, et, en surcroît de mes afflictions particulières, il me fallait supporter la détresse commune de l'émigration. Mes compagnons à Londres avaient tous des occupations : les uns s'étaient mis dans le commerce du charbon, les autres faisaient avec leurs femmes des chapeaux de paille, les autres enseignaient le français qu'ils ne savaient pas. Ils étaient tous très-gais. Le défaut de notre nation, la légèreté, s'était dans ce moment changé en vertu. On riait au nez de la fortune; cette voleuse était toute penaude d'emporter ce qu'on ne lui redemandait pas.

Londres, d'avril à septembre 1822.

PELLETIER. — TRAVAUX LITTÉRAIRES.
MA SOCIÉTÉ AVEC HINGANT. — NOS PROMENADES. — UNE NUIT DANS L'ÉGLISE DE WESTMINSTER.

Pelletier, auteur du *Domine salvum fac regem* et principal rédacteur des *Actes des Apôtres*, continuait à Londres son entreprise de Paris. Il n'avait pas précisément de vices; mais il était rongé d'une vermine de petits défauts dont on ne pouvait l'épurer : libertin, mauvais sujet, gagnant beaucoup d'argent et le mangeant de même, à la fois serviteur de la légitimité et ambassadeur du roi nègre Christophe auprès de George III, correspondant diplomatique de M. le comte de *Limonade*, et buvant en vin de Champagne les appointements qu'on lui payait en sucre. Cette espèce de M. Violet, jouant les grands airs de la Révolution sur un violon de poche, me vint voir et m'offrit ses services en qualité de Breton. Je lui parlai de mon plan de l'*Essai;* il l'approuva fort : « Ce

sera superbe! » s'écria-t-il, et il me proposa une chambre chez son imprimeur Baylie, lequel imprimerait l'ouvrage au fur et à mesure de la composition. Le libraire Deboffe aurait la vente; lui, Pelletier, emboucherait la trompette dans son journal *l'Ambigu*, tandis qu'on pourrait s'introduire dans *le Courrier Français* de Londres, dont la rédaction passa bientôt à M. de Montlosier. Pelletier ne doutait de rien : il parlait de me faire donner la croix de Saint-Louis pour mon siége de Thionville. Mon Gil Blas, grand, maigre, escalabreux, les cheveux poudrés, le front chauve, toujours criant et rigolant, met son chapeau rond sur l'oreille, me prend par le bras et me conduit chez l'imprimeur Baylie, où il me loue sans façon une chambre, au prix d'une guinée par mois.

J'étais en face de mon avenir doré ; mais le présent, sur quelle planche le traverser? Pelletier me procura des traductions du latin et de l'anglais; je travaillais le jour à ces traductions, la nuit à l'*Essai historique* dans lequel je faisais entrer une partie de mes voyages et de mes rêveries. Baylie me fournissait les livres, et j'employais mal à propos quelques schellings à l'achat des bouquins étalés sur les échoppes.

Hingant, que j'avais rencontré sur le paquebot de Jersey, s'était lié avec moi. Il cultivait les lettres, il était savant, écrivait en secret des romans dont il me lisait des pages. Il se logea, assez près de Baylie, au fond d'une rue qui donnait dans Holborn. Tous les matins, à dix heures, je déjeunais avec lui; nous parlions de politique et surtout de mes travaux. Je lui disais ce que j'avais bâti de mon édifice de nuit, l'*Essai;* puis je retournais à mon œuvre de jour, les traductions. Nous nous réunissions

pour dîner, à un schelling par tête, dans un estaminet; de là, nous allions aux champs. Souvent aussi nous nous promenions seuls, car nous aimions tous deux à rêvasser.

Je dirigeais alors ma course à Kensington ou à Westminster. Kensington me plaisait; j'errais dans sa partie solitaire, tandis que la partie qui touchait à Hyde-Park se couvrait d'une multitude brillante. Le contraste de mon indigence et de la richesse, de mon délaissement et de la foule, m'était agréable. Je voyais passer de loin les jeunes Anglaises avec cette confusion désireuse que me faisait éprouver autrefois ma sylphide, lorsque après l'avoir parée de toutes mes folies, j'osais à peine lever les yeux sur mon ouvrage. La mort, à laquelle je croyais toucher, ajoutait un mystère à cette vision d'un monde dont j'étais presque sorti. S'est-il jamais attaché un regard sur l'étranger assis au pied d'un pin? Quelque belle femme avait-elle deviné l'invisible présence de René?

A Westminster, autre passe-temps : dans ce labyrinthe de tombeaux, je pensais au mien prêt à s'ouvrir. Le buste d'un homme inconnu comme moi ne prendrait jamais place au milieu de ces illustres effigies! Puis se montraient les sépulcres des monarques : Cromwel n'y était plus, et Charles Ier n'y était pas. Les cendres d'un traître, de Robert d'Artois, reposaient sous les dalles que je pressais de mes pas fidèles. La destinée de Charles Ier venait de s'étendre sur Louis XVI; chaque jour le fer moissonnait en France, et les fosses de mes parents étaient déjà creusées.

Les chants des maîtres de chapelle et les causeries des étrangers interrompaient mes réflexions. Je ne pouvais multiplier mes visites, car j'étais obligé de donner

aux gardiens de ceux qui ne vivaient plus le schelling qui m'était nécessaire pour vivre. Mais alors je tournoyais au dehors de l'abbaye avec les corneilles, ou je m'arrêtais à considérer les clochers, jumeaux de grandeur inégale, que le soleil couchant ensanglantait de ses feux sur la tenture noire des fumées de la Cité.

Une fois, cependant, il arriva qu'ayant voulu contempler au jour tombé l'intérieur de la basilique, je m'oubliai dans l'admiration de cette architecture pleine de fougue et de caprice. Dominé par le sentiment de la *vastité sombre des églises chrestiennes* (Montaigne), j'errais à pas lents et je m'anuitai : on ferma les portes. J'essayai de trouver une issue; j'appelai l'*usher,* je heurtai aux *gates :* tout ce bruit, épandu et délayé dans le silence, se perdit; il fallut me résigner à coucher avec les défunts.

Après avoir hésité dans le choix de mon gîte, je m'arrêtai près du mausolée de lord Chatam, au bas du jubé et du double étage de la chapelle des Chevaliers et de Henri VII. A l'entrée de ces escaliers, de ces ailes fermées de grilles, un sarcophage engagé dans le mur, vis-à-vis d'une mort de marbre armée de sa faux, m'offrit son abri. Le pli d'un linceul, également de marbre, me servit de niche : à l'exemple de Charles-Quint, je m'habituais à mon enterrement.

J'étais aux premières loges pour voir le monde tel qu'il est. Quel amas de grandeurs renfermé sous ces dômes! Qu'en reste-t-il? Les afflictions ne sont pas moins vaines que les félicités; l'infortunée Jane Gray n'est pas différente de l'heureuse Alix de Salisbury; son squelette est seulement moins horrible, parce qu'il est sans tête; sa carcasse s'embellit de son supplice et de l'absence de

ce qui fit sa beauté. Les tournois du vainqueur de Crécy, les jeux du camp du Drap-d'or de Henri VIII, ne recommenceront pas dans cette salle des spectacles funèbres. Bacon, Newton, Milton, sont aussi profondément ensevelis, aussi passés à jamais que leurs plus obscurs contemporains. Moi banni, vagabond, pauvre, consentirais-je à n'être plus la petite chose oubliée et douloureuse que je suis, pour avoir été un de ces morts fameux, puissants, rassasiés de plaisirs? Oh! la vie n'est pas tout cela! Si du rivage de ce monde nous ne découvrons pas distinctement les choses divines, ne nous en étonnons pas : le temps est un voile interposé entre nous et Dieu, comme notre paupière entre notre œil et la lumière.

Tapi sous mon linge de marbre, je redescendis de ces hauts pensers aux impressions naïves du lieu et du moment. Mon anxiété mêlée de plaisir était analogue à celle que j'éprouvais l'hiver dans ma tourelle de Combourg, lorsque j'écoutais le vent : un souffle et une ombre sont de nature pareille.

Peu à peu, m'accoutumant à l'obscurité, j'entrevis les figures placées aux tombeaux. Je regardais les encorbellements du Saint-Denis d'Angleterre, d'où l'on eût dit que descendaient en lampadaires gothiques les événements passés et les années qui furent : l'édifice entier était comme un temple monolithe de siècles pétrifiés.

J'avais compté dix heures, onze heures à l'horloge; le marteau qui se soulevait et retombait sur l'airain était le seul être vivant avec moi dans ces régions. Au dehors une voiture roulante, le cri du *watchman*, voilà tout : ces bruits lointains de la terre me parvenaient d'un monde dans un autre monde. Le brouillard de la Tamise

et la fumée du charbon de terre s'infiltrèrent dans la basilique, et y répandirent de secondes ténèbres.

Enfin, un crépuscule s'épanouit dans un coin des ombres les plus éteintes : je regardais fixement croître la lumière progressive; émanait-elle des deux fils d'Édouard IV, assassinés par leur oncle? « Ces aimables « enfants, dit le grand tragique, étaient couchés en- « semble; ils se tenaient entourés de leurs bras innocents « et blancs comme l'albâtre. Leurs lèvres semblaient « quatre roses vermeilles sur une seule tige, qui, dans « tout l'éclat de leur beauté, se baisent l'une l'autre. » Dieu ne m'envoya pas ces âmes tristes et charmantes; mais le léger fantôme d'une femme à peine adolescente parut portant une lumière abritée dans une feuille de papier tournée en coquille : c'était la petite sonneuse de cloches. J'entendis le bruit d'un baiser, et la cloche tinta le point du jour. La sonneuse fut tout épouvantée lorsque je sortis avec elle par la porte du cloître. Je lui contai mon aventure; elle me dit qu'elle était venue remplir les fonctions de son père malade : nous ne parlâmes pas du baiser.

Londres, d'avril à septembre 1822.

DÉTRESSE. — SECOURS IMPRÉVU.
LOGEMENT SUR UN CIMETIÈRE. — NOUVEAUX CAMARADES D'INFORTUNE.
NOS PLAISIRS. — MON COUSIN DE LA BOUETARDAIS.

J'amusai Hingant de mon aventure, et nous fîmes le projet de nous enfermer à Westminster; mais nos misères nous appelaient chez les morts d'une manière moins poétique.

Mes fonds s'épuisaient : Baylie et Deboffe s'étaient hasardés, moyennant un billet de remboursement en cas de non-vente, à commencer l'impression de l'*Essai;* là finissait leur générosité, et rien n'était plus naturel; je m'étonne même de leur hardiesse. Les traductions ne venaient plus; Pelletier, homme de plaisir, s'ennuyait d'une obligeance prolongée. Il m'aurait bien donné ce qu'il avait, s'il n'eût préféré le manger; mais quêter des travaux çà et là, faire une bonne œuvre de patience, impossible à lui. Hingant voyait aussi s'amoindrir son

trésor; entre nous deux, nous ne possédions que soixante francs. Nous diminuâmes la ration de vivres, comme sur un vaisseau lorsque la traversée se prolonge. Au lieu d'un schelling par tête, nous ne dépensions plus à dîner qu'un demi-schelling. Le matin, à notre thé, nous retranchâmes la moitié du pain, et nous supprimâmes le beurre. Ces abstinences fatiguaient les nerfs de mon ami. Son esprit battait la campagne; il prêtait l'oreille, et avait l'air d'écouter quelqu'un; en réponse, il éclatait de rire, ou versait des larmes. Hingant croyait au magnétisme, et s'était troublé la cervelle du galimatias de Swedenborg. Il me disait le matin qu'on lui avait fait du bruit la nuit; il se fâchait si je lui niais ses imaginations. L'inquiétude qu'il me causait m'empêchait de sentir mes souffrances.

Elles étaient grandes pourtant : cette diète rigoureuse, jointe au travail, échauffait ma poitrine malade; je commençais à avoir de la peine à marcher, et néanmoins je passais les jours et une partie des nuits dehors, afin qu'on ne s'aperçût pas de ma détresse. Arrivés à notre dernier schelling, je convins avec mon ami de le garder pour faire semblant de déjeuner. Nous arrangeâmes que nous achèterions un pain de deux sous; que nous nous laisserions servir comme de coutume l'eau chaude et la théière; que nous n'y mettrions point de thé; que nous ne mangerions pas le pain, mais que nous boirions l'eau chaude avec quelques petites miettes de sucre restées au fond du sucrier.

Cinq jours s'écoulèrent de la sorte. La faim me dévorait; j'étais brûlant; le sommeil m'avait fui; je suçais des morceaux de linge que je trempais dans de

l'eau; je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des boutiques de boulangers, mon tourment était horrible. Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais : j'aurais mangé, non-seulement les comestibles, mais leurs boîtes, paniers et corbeilles.

Le matin du cinquième jour, tombant d'inanition, je me traîne chez Hingant; je heurte à la porte, elle était fermée; j'appelle; Hingant est quelque temps sans répondre; il se lève enfin et m'ouvre. Il riait d'un air égaré; sa redingote était boutonnée; il s'assit devant la table à thé : « Notre déjeuner va venir, » me dit-il d'une voix extraordinaire. Je crus voir quelques taches de sang à sa chemise; je déboutonne brusquement sa redingote : il s'était donné un coup de canif profond de deux pouces dans le bout du sein gauche. Je criai au secours. La servante alla chercher un chirurgien. La blessure était dangereuse.

Ce nouveau malheur m'obligea de prendre un parti. Hingant, conseiller au parlement de Bretagne, s'était refusé à recevoir le traitement que le gouvernement anglais accordait aux magistrats français, de même que je n'avais pas voulu accepter le schelling aumôné par jour aux émigrés : j'écrivis à M. de Barentin et lui révélai la situation de mon ami. Les parents de Hingant accoururent et l'emmenèrent à la campagne. Dans ce moment même, mon oncle de Bedée me fit parvenir quarante écus, oblation touchante de ma famille persécutée; il me sembla voir tout l'or du Pérou : le denier des prisonniers de France nourrit le Français exilé.

Ma misère avait mis obstacle à mon travail. Comme je ne fournissais plus de manuscrit, l'impression fut suspendue. Privé de la compagnie de Hingant, je ne gardai pas chez Baylie un logement d'une guinée par mois; je payai le terme échu et m'en allai. Au-dessous des émigrés indigents qui m'avaient d'abord servi de patrons à Londres, il y en avait d'autres, plus nécessiteux encore. Il est des degrés entre les pauvres comme entre les riches; on peut aller depuis l'homme qui se couvre l'hiver avec son chien, jusqu'à celui qui grelotte dans ses haillons tailladés. Mes amis me trouvèrent une chambre mieux appropriée à ma fortune décroissante (on n'est pas toujours au comble de la prospérité); ils m'installèrent aux environs de Mary-Le-Bone-Street, dans un *garret* dont la lucarne donnait sur un cimetière : chaque nuit la crécelle du *watchman* m'annonçait que l'on venait de voler des cadavres. J'eus la consolation d'apprendre que Hingant était hors de danger.

Des camarades me visitaient dans mon atelier. A notre indépendance et à notre pauvreté, on nous eût pris pour des peintres sur les ruines de Rome; nous étions des artistes en misère sur les ruines de la France. Ma figure servait de modèle et mon lit de siége à mes élèves. Ce lit consistait dans un matelas et une couverture. Je n'avais point de draps; quand il faisait froid, mon habit et une chaise, ajoutés à ma couverture, me tenaient chaud. Trop faible pour remuer ma couche, elle restait comme Dieu me l'avait retournée.

Mon cousin de La Bouëtardais, chassé, faute de payement, d'un taudis irlandais, quoiqu'il eût mis son violon en gage, vint chercher chez moi un abri contre le

constable; un vicaire bas breton lui prêta un lit de sangle. La Bouëtardais était, ainsi que Hingant, conseiller au parlement de Bretagne; il ne possédait pas un mouchoir pour s'envelopper la tête; mais il avait déserté avec armes et bagages, c'est-à-dire qu'il avait emporté son bonnet carré et sa robe rouge, et il couchait *sous* la pourpre à mes côtés. Facétieux, bon musicien, ayant la voix belle, quand nous ne dormions pas, il s'asseyait tout nu sur ses sangles, mettait son bonnet carré, et chantait des romances en s'accompagnant d'une guitare qui n'avait que trois cordes. Une nuit que le pauvre garçon fredonnait ainsi l'*Hymne à Vénus* de Métastase : *Scendi propizia,* il fut frappé d'un vent coulis; la bouche lui tourna, et il en mourut, mais pas tout de suite, car je lui frottai cordialement la joue. Nous tenions des conseils dans notre chambre haute, nous raisonnions sur la politique, nous nous occupions des cancans de l'émigration. Le soir, nous allions chez nos tantes et cousines danser, après les modes enrubanées et les chapeaux faits.

Londres, d'avril à septembre 1822.

FÊTE SOMPTUEUSE. — FIN DE MES QUARANTE ÉCUS.
NOUVELLE DÉTRESSE.
TABLE D'HÔTE. — ÉVÊQUES. — DINER A LONDON-TAVERN.
MANUSCRITS DE CAMDEN.

Ceux qui lisent cette partie de mes *Mémoires* ne se sont pas aperçus que je les ai interrompus deux fois : une fois, pour offrir un grand dîner au duc d'York, frère du roi d'Angleterre; une autre fois, pour donner une fête pour l'anniversaire de la rentrée du roi de France à Paris, le 8 juillet. Cette fête m'a coûté quarante mille francs. Les pairs et les pairesses de l'empire britannique, les ambassadeurs, les étrangers de distinction, ont rempli mes salons magnifiquement décorés. Mes tables étincelaient de l'éclat des cristaux de Londres et de l'or des porcelaines de Sèvres. Ce qu'il y a de plus délicat en mets, vins et fleurs, abondait. Portland-Place était encombré de brillantes voitures. Collinet et la musique

d'Almack's enchantaient la mélancolie fashionable des dandys et les élégances rêveuses des ladies pensivement dansantes. L'opposition et la majorité ministérielles avaient fait trêve : lady Canning causait avec lord Londonderry, lady Jersey avec le duc de Wellington. Monsieur, qui m'a fait faire cette année des compliments de mes somptuosités de 1822, ne savait pas, en 1793, qu'il existait non loin de lui un futur ministre, lequel, en attendant ses grandeurs, jeûnait au-dessus d'un cimetière pour péché de fidélité. Je me félicite aujourd'hui d'avoir essayé du naufrage, entrevu la guerre, partagé les souffrances des classes les plus humbles de la société, comme je m'applaudis d'avoir rencontré, dans les temps de prospérité, l'injustice et la calomnie. J'ai profité à ces leçons : la vie, sans les maux qui la rendent grave, est un hochet d'enfant.

J'étais l'homme aux quarante écus; mais le niveau des fortunes n'étant pas encore établi, et les denrées n'ayant pas baissé de valeur, rien ne fit contre-poids à ma bourse qui se vida. Je ne devais pas compter sur de nouveaux secours de ma famille, exposée en Bretagne au double fléau de la *chouannerie* et de la Terreur. Je ne voyais plus devant moi que l'hôpital ou la Tamise.

Des domestiques d'émigrés, que leurs maîtres ne pouvaient plus nourrir, s'étaient transformés en restaurateurs pour nourrir leurs maîtres. Dieu sait la chère-lie que l'on faisait à ces tables d'hôtes! Dieu sait aussi la politique qu'on y entendait! Toutes les victoires de la République étaient métamorphosées en défaites, et si par hasard on doutait d'une restauration immédiate, on était déclaré Jacobin. Deux vieux évêques, qui avaient un

faux air de la mort, se promenaient au printemps dans le parc Saint-James : « Monseigneur, disait l'un, croyez-vous que nous soyons en France au mois de juin? — Mais, monseigneur, répondait l'autre après avoir mûrement réfléchi, je n'y vois pas d'inconvénient. »

L'homme aux ressources, Pelletier, me déterra, ou plutôt me dénicha dans mon aire. Il avait lu dans un journal de Yarmouth qu'une société d'antiquaires s'allait occuper d'une histoire du comté de Suffolk, et qu'on demandait un Français capable de déchiffrer des manuscrits français du XII^e^ siècle, de la collection de Camden. Le *parson*, ou ministre, de Beccles, était à la tête de l'entreprise, c'était à lui qu'il se fallait adresser. « Voilà votre affaire, me dit Pelletier, partez, vous déchiffrerez ces vieilles paperasses; vous continuerez à envoyer de la copie de l'*Essai* à Baylie; je forcerai ce pleutre à reprendre son impression; vous reviendrez à Londres avec deux cents guinées, votre ouvrage fait, et vogue la galère! »

Je voulus balbutier quelques objections : « Eh! que diable, s'écria mon homme, comptez-vous rester dans ce *palais* où j'ai déjà un froid horrible? Si Rivarol, Champcenetz, Mirabeau-Tonneau et moi avions eu la bouche en cœur, nous aurions fait de belle besogne dans les *Actes des Apôtres!* Savez-vous que cette histoire de Hingant fait un boucan d'enfer? Vous vouliez donc vous laisser mourir de faim tous deux? Ah! ah! ah! pouf!... Ah! ah!... » Pelletier, plié en deux, se tenait les genoux à force de rire. Il venait de placer cent exemplaires de son journal aux colonies; il en avait reçu le payement et faisait sonner ses guinées dans sa poche. Il m'emmena

de force, avec La Bouëtardais apoplectique, et deux émigrés en guenilles qui se trouvèrent sous sa main, dîner à *London-Tavern*. Il nous fit boire du vin de Porto, manger du roastbeef et du plumpudding à en crever. « Comment, monsieur le comte, disait-il à mon cousin, avez-vous ainsi la gueule de travers? » La Bouëtardais, moitié choqué, moitié content, expliquait la chose de son mieux; il racontait qu'il avait été tout à coup saisi en chantant ces deux mots : *O bella Venere!* Mon pauvre paralysé avait un air si mort, si transi, si râpé, en barbouillant sa *bella Venere*, que Pelletier se renversa d'un fou rire et pensa culbuter la table, en la frappant en dessous de ses deux pieds.

A la réflexion, le conseil de mon compatriote, vrai personnage de mon autre compatriote Le Sage, ne me parut pas si mauvais. Au bout de trois jours d'enquêtes, après m'être fait habiller par le tailleur de Pelletier, je partis pour Beccles avec quelque argent que me prêta Deboffe, sur l'assurance de ma reprise de l'*Essai*. Je changeai mon nom, qu'aucun Anglais ne pouvait prononcer, en celui de *Combourg* qu'avait porté mon frère et qui me rappelait les peines et les plaisirs de ma première jeunesse. Descendu a l'auberge, je présentai au ministre du lieu une lettre de Deboffe, fort estimé dans la librairie anglaise, laquelle lettre me recommandait comme un savant du premier ordre. Parfaitement accueilli, je vis tous les *gentlemen* du canton, et je rencontrai deux officiers de notre marine royale qui donnaient des leçons de français dans le voisinage.

Londres, d'avril à septembre 1822.

MES OCCUPATIONS DANS LA PROVINCE.
MORT DE MON FRÈRE. — MALHEURS DE MA FAMILLE.
DEUX FRANCES. — LETTRES DE HINGANT.

Je repris des forces; les courses que je faisais à cheval me rendirent un peu de santé. L'Angleterre, vue ainsi en détail, était triste, mais charmante; partout la même chose et le même aspect. M. de Combourg était invité à toutes les parties. Je dus à l'étude le premier adoucissement de mon sort. Cicéron avait raison de recommander le commerce des lettres dans les chagrins de la vie. Les femmes étaient charmées de rencontrer un Français pour parler français.

Les malheurs de ma famille, que j'appris par les journaux, et qui me firent connaître sous mon véritable nom (car je ne pus cacher ma douleur), augmentèrent à mon égard l'intérêt de la société. Les feuilles publiques annoncèrent la mort de M. de Malesherbes; celle de sa

fille, madame la présidente de Rosambo; celle de sa petite-fille, madame la comtesse de Chateaubriand; et celle de son petit-gendre, le comte de Chateaubriand, mon frère, immolés ensemble, le même jour, à la même heure, au même échafaud. M. de Malesherbes était l'objet de l'admiration et de la vénération des Anglais; mon alliance de famille avec le défenseur de Louis XVI ajouta à la bienveillance de mes hôtes.

Mon oncle de Bedée me manda les persécutions éprouvées par le reste de mes parents. Ma vieille et incomparable mère avait été jetée dans une charrette avec d'autres victimes, et conduite du fond de la Bretagne dans les geôles de Paris, afin de partager le sort du fils qu'elle avait tant aimé. Ma femme et ma sœur Lucile, dans les cachots de Rennes, attendaient leur sentence; il avait été question de les enfermer au château de Combourg, devenu forteresse d'État : on accusait leur innocence du crime de mon émigration. Qu'étaient-ce que nos chagrins en terre étrangère, comparés à ceux des Français demeurés dans leur patrie? Et pourtant, quel malheur, au milieu des souffrances de l'exil, de savoir que notre exil même devenait le prétexte de la persécution de nos proches!

Il y a deux ans que l'anneau de mariage de ma belle-sœur fut ramassé dans le ruisseau de la rue Cassette; on me l'apporta; il était brisé; les deux cerceaux de l'alliance étaient ouverts et pendaient enlacés l'un à l'autre; les noms s'y lisaient parfaitement gravés. Comment cette bague s'était-elle retrouvée? Dans quel lieu et quand avait-elle été perdue? La victime, emprisonnée au Luxembourg, avait-elle passé par la rue Cassette en

allant au supplice? Avait-elle laissé tomber la bague du haut du tombereau? Cette bague avait-elle été arrachée de son doigt après l'exécution? Je fus tout saisi à la vue de ce symbole, qui, par sa brisure et son inscription, me rappelait de si cruelles destinées. Quelque chose de mystérieux et de fatal s'attachait à cet anneau que ma belle-sœur semblait m'envoyer du séjour des morts, en mémoire d'elle et de mon frère. Je l'ai remis à son fils : puisse-t-il ne pas lui porter malheur!

Cher orphelin, image de ta mère,
Au ciel pour toi je demande ici-bas
Les jours heureux retranchés à ton père
Et les enfants que ton oncle n'a pas.

Ce mauvais couplet et deux ou trois autres sont le seul présent de noces que j'aie pu faire à mon neveu lorsqu'il s'est marié.

Un autre monument m'est resté de ces malheurs : voici ce que m'écrit M. de Contencin, qui, en fouillant dans les archives de la ville, a trouvé l'ordre du tribunal révolutionnaire qui envoyait mon frère et sa famille à l'échafaud :

« Monsieur le vicomte,

« Il y a une sorte de cruauté à réveiller dans une « âme qui a beaucoup souffert le souvenir des maux qui « l'ont affectée le plus douloureusement. Cette pensée « m'a fait hésiter quelque temps à vous offrir un bien « triste document qui, dans mes recherches historiques, « m'est tombé sous la main. C'est un acte de décès signé « avant la mort par un homme qui s'est toujours montré

« implacable comme elle, toutes les fois qu'il a trouvé « réunies sur la même tête l'illustration et la vertu.

« Je désire, monsieur le vicomte, que vous ne me « sachiez pas trop mauvais gré d'ajouter à vos archives « de famille un titre qui rappelle de si cruels souvenirs. « J'ai supposé qu'il aurait de l'intérêt pour vous, puisqu'il « avait du prix à mes yeux, et dès lors j'ai songé à vous « l'offrir. Si je ne suis point indiscret, je m'en féliciterai « doublement, car je trouve aujourd'hui dans ma dé- « marche l'occasion de vous exprimer les sentiments de « profond respect et d'admiration sincère que vous m'avez « inspirés depuis longtemps, et avec lesquels je suis, mon- « sieur le vicomte,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« A. DE CONTENCIN. »

Hôtel de la préfecture de la Seine.

Paris, le 28 mars 1835.

Voici ma réponse à cette lettre :

« J'avais fait, monsieur, chercher à la Sainte-Cha- « pelle les pièces du procès de mon malheureux frère et « de sa femme, mais on n'avait pas trouvé *l'ordre* que « vous avez bien voulu m'envoyer. Cet ordre et tant « d'autres, avec leurs ratures, leurs noms estropiés, au- « ront été présentés à Fouquier au tribunal de Dieu : il « lui aura bien fallu reconnaître sa signature. Voilà les « temps qu'on regrette, et sur lesquels on écrit des vo- « lumes d'admiration ! Au surplus, j'envie mon frère : « depuis longues années du moins il a quitté ce triste « monde. Je vous remercie infiniment, monsieur, de « l'estime que vous voulez bien me témoigner dans votre

« belle et noble lettre, et vous prie d'agréer l'assurance « de la considération très-distinguée avec laquelle j'ai « l'honneur d'être, etc. »

Cet ordre de mort est surtout remarquable par les preuves de la légèreté avec laquelle les meurtres étaient commis : des noms sont mal orthographiés, d'autres sont effacés. Ces défauts de forme, qui auraient suffi pour annuler la plus simple sentence, n'arrêtaient point les bourreaux ; ils ne tenaient qu'à l'heure exacte de la mort : *à cinq heures précises*. Voici la pièce authentique, je la copie fidèlement :

EXÉCUTEUR DES JUGEMENTS CRIMINELS

TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

« L'exécuteur des jugements criminels ne fera faute « de se rendre à la maison de justice de la Conciergerie, « pour y mettre à exécution le jugement qui condamne « Mousset, d'Esprémenil, Chapelier, Thouret, Hell, La- « moignon Malsherbes, la femme Lepelletier Rosambo, « Chateau Brian et sa femme (le nom propre affacé, illi- « sible), la veuve Duchatelet, la femme de Grammont, « ci-devant duc, la femme Rochechuart (Rochechouart), « et Parmentier ; — 14, à la peine de mort. L'exécution « aura lieu aujourd'hui, à cinq heures précises, sur la « place de la Révolution de cette ville.

« L'accusateur public,

« H.-Q. Fouquier. »

Fait au Tribunal, le 3 floréal, l'an II de la République française.

Deux voitures.

Le 9 thermidor sauva les jours de ma mère; mais elle fut oubliée à la Conciergerie. Le commissaire conventionnel la trouva : « Que fais-tu là, citoyenne? lui dit-il; qui es-tu? pourquoi restes-tu ici? » Ma mère répondit qu'ayant perdu son fils, elle ne s'informait point de ce qui se passait, et qu'il lui était indifférent de mourir dans la prison ou ailleurs. « Mais tu as peut-être d'autres enfants? » répliqua le commissaire. Ma mère nomma ma femme et mes sœurs détenues à Rennes. L'ordre fut expédié de mettre celles-ci en liberté, et l'on contraignit ma mère de sortir.

Dans les histoires de la Révolution, on a oublié de placer le tableau de la France extérieure auprès du tableau de la France intérieure, de peindre cette grande colonie d'exilés, variant son industrie et ses peines de la diversité des climats et de la différence des mœurs des peuples.

En dehors de la France, tout s'opérant par individu, métamorphoses d'états, afflictions obscures, sacrifices sans bruit, sans récompense; et dans cette variété d'individus de tout rang, de tout âge, de tout sexe, une idée fixe conservée; la vieille France voyageuse avec ses préjugés et ses fidèles, comme autrefois l'Église de Dieu errante sur la terre avec ses vertus et ses martyrs.

En dedans de la France, tout s'opérant par masse : Barrère annonçant des meurtres et des conquêtes, des guerres civiles et des guerres étrangères; les combats gigantesques de la Vendée et des bords du Rhin; les trônes croulant au bruit de la marche de nos armées; nos flottes abîmées dans les flots; le peuple déterrant les monarques à Saint-Denis et jetant la poussière des rois morts au visage des rois vivants pour les aveugler; la

nouvelle France, glorieuse de ses nouvelles libertés, fière même de ses crimes, stable sur son propre sol, tout en reculant ses frontières, doublement armée du glaive du bourreau et de l'épée du soldat.

Au milieu de mes chagrins de famille, quelques lettres de mon ami Hingant vinrent me rassurer sur son sort, lettres d'ailleurs fort remarquables : il m'écrivait au mois de septembre 1795 : « Votre lettre du 23 août est « pleine de la sensibilité la plus touchante. Je l'ai montrée « à quelques personnes qui avaient les yeux mouillés en « la lisant. J'ai été presque tenté de leur dire ce que « Diderot disait le jour que J.-J. Rousseau vint pleurer « dans sa prison, à Vincennes : *Voyez comme mes amis « m'aiment.* Ma maladie n'a été, au vrai, qu'une de ces « fièvres de nerfs qui font beaucoup souffrir, et dont le « temps et la patience sont les meilleurs remèdes. Je « lisais pendant cette fièvre des extraits du *Phédon* et du « *Timée.* Ces livres-là donnent appétit de mourir, et je « disais comme Caton :

« It must be so, Plato; thou reason' st well !

« Je me faisais une idée de mon voyage, comme on se « ferait une idée d'un voyage aux grandes Indes. Je me « représentais que je verrais beaucoup d'objets nouveaux « dans le *monde des esprits* (comme l'appelle Swedenborg), « et surtout que je serais exempt des fatigues et des dan- « gers du voyage. »

Londres, d'avril à septembre 1824.

CHARLOTTE.

A quatre lieues de Beccles, dans une petite ville appelée Bungay, demeurait un ministre anglais, le révérend M. Ives, grand helléniste et grand mathématicien. Il avait une femme jeune encore, charmante de figure, d'esprit et de manières, et une fille unique, âgée de quinze ans. Présenté dans cette maison, j'y fus mieux reçu que partout ailleurs. On buvait à la manière des anciens Anglais, et on restait deux heures à table après les femmes. M. Ives, qui avait vu l'Amérique, aimait à conter ses voyages, à entendre le récit des miens, à parler de Newton et d'Homère. Sa fille, devenue savante pour lui plaire, était excellente musicienne et chantait comme aujourd'hui madame Pasta. Elle reparaissait au thé et charmait le sommeil communicatif du vieux ministre. Appuyé au bout du piano, j'écoutais miss Ives en silence.

La musique finie, la *young lady* me questionnait sur la France, sur la littérature; elle me demandait des plans d'études; elle désirait particulièrement connaître les auteurs italiens, et me pria de lui donner quelques notes sur la *Divina Commedia* et la *Gerusalemme*. Peu à peu, j'éprouvai le charme timide d'un attachement sorti de l'âme : j'avais paré les Floridiennes, je n'aurais pas osé relever le gant de miss Ives; je m'embarrassais quand j'essayais de traduire quelque passage du Tasse. J'étais plus à l'aise avec un génie plus chaste et plus mâle, Dante.

Les années de Charlotte Ives et les miennes concordaient. Dans les liaisons qui ne se forment qu'au milieu de votre carrière, il entre quelque mélancolie; si l'on ne se rencontre pas de prime abord, les souvenirs de la personne qu'on aime ne se trouvent point mêlés à la partie des jours où l'on respira sans la connaître : ces jours, qui appartiennent à une autre société, sont pénibles à la mémoire et comme retranchés de notre existence. Y a-t-il disproportion d'âge, les inconvénients augmentent : le plus vieux a commencé la vie avant que le plus jeune fût au monde; le plus jeune est destiné à demeurer seul à son tour : l'un a marché dans une solitude en deçà d'un berceau, l'autre traversera une solitude au delà d'une tombe; le passé fut un désert pour le premier, l'avenir sera un désert pour le second. Il est difficile d'aimer avec toutes les conditions de bonheur, jeunesse, beauté, temps opportun, harmonie de cœur, de goût, de caractère, de grâces et d'années.

Ayant fait une chute de cheval, je restai quelque temps chez M. Ives. C'était l'hiver; les songes de ma vie

Philippoteaux del. Imp Vve Sarazin Mauduison fils sc.

CHARLOTTE

Garnier frères Editeurs

commencèrent à fuir devant la réalité. Miss Ives devenait plus réservée; elle cessa de m'apporter des fleurs; elle ne voulut plus chanter.

Si l'on m'eût dit que je passerais le reste de ma vie, ignoré au sein de cette famille solitaire, je serais mort de plaisir : il ne manque à l'amour que la durée pour être à la fois l'Éden avant la chute et l'Hosanna sans fin. Faites que la beauté reste, que la jeunesse demeure, que le cœur ne se puisse lasser, et vous reproduirez le ciel. L'amour est si bien la félicité souveraine qu'il est poursuivi de la chimère d'être toujours; il ne veut prononcer que des serments irrévocables; au défaut de ses joies, il cherche à éterniser ses douleurs; ange tombé, il parle encore le langage qu'il parlait au séjour incorruptible; son espérance est de ne cesser jamais; dans sa double nature et dans sa double illusion ici-bas, il prétend se perpétuer par d'immortelles pensées et par des générations intarissables.

Je voyais venir avec consternation le moment où je serais obligé de me retirer. La veille du jour annoncé comme celui de mon départ, le dîner fut morne. A mon grand étonnement, M. Ives se retira au dessert en emmenant sa fille, et je restai seul avec madame Ives : elle était dans un embarras extrême. Je crus qu'elle m'allait faire des reproches d'une inclination qu'elle avait pu découvrir, mais dont jamais je n'avais parlé. Elle me regardait, baissait les yeux, rougissait; elle-même séduisante dans ce trouble, il n'y a point de sentiment qu'elle n'eût pu revendiquer pour elle. Enfin, brisant avec effort l'obstacle qui lui ôtait la parole : « Monsieur, me dit-elle en anglais, vous avez vu ma confusion : je ne sais si

Charlotte vous plaît, mais il est impossible de tromper une mère; ma fille a certainement conçu de l'attachement pour vous. M. Ives et moi nous nous sommes consultés; vous nous convenez sous tous les rapports; nous croyons que vous rendrez notre fille heureuse. Vous n'avez plus de patrie; vous venez de perdre vos parents; vos biens sont vendus; qui pourrait donc vous rappeler en France? En attendant notre héritage, vous vivrez avec nous. »

De toutes les peines que j'avais endurées, celle-là me fut la plus sensible et la plus grande. Je me jetai aux genoux de madame Ives; je couvris ses mains de mes baisers et de mes larmes. Elle croyait que je pleurais de bonheur, et elle se mit à sangloter de joie. Elle étendit le bras pour tirer le cordon de la sonnette; elle appela son mari et sa fille : « Arrêtez! m'écriai-je; je suis marié! » Elle tomba évanouie.

Je sortis, et, sans rentrer dans ma chambre, je partis à pied. J'arrivai à Beccles, et je pris la poste pour Londres, après avoir écrit à madame Ives une lettre dont je regrette de n'avoir pas gardé de copie.

Le plus doux, le plus tendre et le plus reconnaissant souvenir m'est resté de cet événement. Avant ma renommée, la famille de M. Ives est la seule qui m'ait voulu du bien et qui m'ait accueilli d'une affection véritable. Pauvre, ignoré, proscrit, sans séduction, sans beauté, je trouve un avenir assuré, une patrie, une épouse charmante pour me retirer de mon délaissement, une mère presque aussi belle pour me tenir lieu de ma vieille mère, un père instruit, aimant et cultivant les lettres pour remplacer le père dont le ciel m'avait

privé; qu'apportais-je en compensation de tout cela? Aucune illusion ne pouvait entrer dans le choix que l'on faisait de moi; je devais croire être aimé. Depuis cette époque, je n'ai rencontré qu'un attachement assez élevé pour m'inspirer la même confiance. Quant à l'intérêt dont j'ai paru être l'objet dans la suite, je n'ai jamais pu démêler si des causes extérieures, si le fracas de la renommée, la parure des partis, l'éclat des hautes positions littéraires ou politiques, n'étaient pas l'enveloppe qui m'attirait des empressements.

Au reste, en épousant Charlotte Ives, mon rôle changeait sur la terre : enseveli dans un comté de la Grande-Bretagne, je serais devenu un *gentleman* chasseur : pas une seule ligne ne serait tombée de ma plume; j'eusse même oublié ma langue, car j'écrivais en anglais, et mes idées commençaient à se former en anglais dans ma tête. Mon pays aurait-il beaucoup perdu à ma disparition? Si je pouvais mettre à part ce qui m'a consolé, je dirais que je compterais déjà bien des jours de calme, au lieu des jours de trouble échus à mon lot. L'Empire, la Restauration, les divisions, les querelles de la France, que m'eût fait tout cela? Je n'aurais pas eu chaque matin à pallier des fautes, à combattre des erreurs. Est-il certain que j'aie un talent véritable et que ce talent ait valu la peine du sacrifice de ma vie? Dépasserai-je ma tombe? Si je vais au delà, y aura-t-il dans la transformation qui s'opère, dans un monde changé et occupé de toute autre chose, y aura-t-il un public pour m'entendre? Ne serai-je pas un homme d'autrefois, inintelligible aux générations nouvelles? Mes idées, mes sentiments, mon style même, ne seront-ils pas à la dédaigneuse postérité choses

ennuyeuses et vieillies? Mon ombre pourra-t-elle dire comme celle de Virgile à Dante : « *Poeta fui et cantai :* Je fus poëte, et je chantai? »

RETOUR A LONDRES

Revenu à Londres, je n'y trouvai pas le repos : j'avais fui devant ma destinée comme un malfaiteur devant son crime. Combien il avait dû être pénible à une famille si digne de mes hommages, de mes respects, de ma reconnaissance, d'éprouver une sorte de refus de l'homme inconnu qu'elle avait accueilli, auquel elle avait offert de nouveaux foyers avec une simplicité, une absence de soupçon, de précaution qui tenaient des mœurs patriarcales! Je me représentais le chagrin de Charlotte, les justes reproches que l'on pouvait et qu'on devait m'adresser : car enfin j'avais mis de la complaisance à m'abandonner à une inclination dont je connaissais l'insurmontable illégitimité. Était-ce donc une séduction que j'avais vaguement tentée, sans me rendre compte de cette blâmable conduite? Mais en m'arrêtant, comme je le fis, pour rester honnête homme, ou en

passant par-dessus l'obstacle pour me livrer à un penchant flétri d'avance par ma conduite, je n'aurais pu que plonger l'objet de cette séduction dans le regret ou la douleur.

De ces réflexions amères, je me laissais aller à d'autres sentiments non moins remplis d'amertume : je maudissais mon mariage qui, selon les fausses perceptions de mon esprit, alors très-malade, m'avait jeté hors de mes voies et me privait du bonheur. Je ne songeais pas qu'en raison de cette nature souffrante à laquelle j'étais soumis et de ces notions romanesques de liberté que je nourrissais, un mariage avec miss Ives eût été pour moi aussi pénible qu'une union plus indépendante.

Une chose restait pure et charmante en moi, quoique profondément triste : l'image de Charlotte; cette image finissait par dominer mes révoltes contre mon sort. Je fus cent fois tenté de retourner à Bungay, d'aller, non me présenter à la famille troublée, mais me cacher sur le bord du chemin pour voir passer Charlotte, pour la suivre au temple où nous avions le même Dieu, sinon le même autel, pour offrir à cette femme, à travers le ciel, l'inexprimable ardeur de mes vœux, pour prononcer, du moins en pensée, cette prière de la bénédiction nuptiale que j'aurais pu entendre de la bouche d'un ministre dans ce temple :

« O Dieu, unissez, s'il vous plaît, les esprits de ces « époux, et versez dans leurs cœurs une sincère amitié. « Regardez d'un œil favorable votre servante. Faites que « son joug soit un joug d'amour et de paix, qu'elle ob- « tienne une heureuse fécondité; faites, Seigneur, que « ces époux voient tous deux les enfants de leurs enfants

« jusqu'à la troisième et quatrième génération, et qu'ils « parviennent à une heureuse vieillesse. »

Errant de résolution en résolution, j'écrivais à Charlotte de longues lettres que je déchirais. Quelques billets insignifiants, que j'avais reçus d'elle, me servaient de talisman ; attachée à mes pas par ma pensée, Charlotte, gracieuse, attendrie, me suivait, en les purifiant, par les sentiers de la sylphide. Elle absorbait mes facultés ; elle était le centre à travers lequel plongeait mon intelligence, de même que le sang passe par le cœur ; elle me dégoûtait de tout, car j'en faisais un objet perpétuel de comparaison à son avantage. Une passion vraie et malheureuse est un levain empoisonné qui reste au fond de l'âme et qui gâterait le pain des anges.

Les lieux que j'avais parcourus, les heures et les paroles que j'avais échangées avec Charlotte, étaient gravés dans ma mémoire : je voyais le sourire de l'épouse qui m'avait été destinée ; je touchais respectueusement ses cheveux noirs ; je pressais ses beaux bras contre ma poitrine, ainsi qu'une chaîne de lis que j'aurais portée à mon cou. Je n'étais pas plutôt dans un lieu écarté, que Charlotte, aux blanches mains, se venait placer à mes côtés. Je devinais sa présence, comme la nuit on respire le parfum des fleurs qu'on ne voit pas.

Privé de la société d'Hingant, mes promenades, plus solitaires que jamais, me laissaient en pleine liberté d'y mener l'image de Charlotte. A la distance de trente milles de Londres, il n'y a pas une bruyère, un chemin, une église que je n'aie visités. Les endroits les plus abandonnés, un préau d'orties, un fossé planté de chardons, tout ce qui était négligé des hommes, devenaient pour

moi des lieux préférés, et dans ces lieux Byron respirait déjà. La tête appuyée sur ma main, je regardais les sites dédaignés; quand leur impression pénible m'affectait trop, le souvenir de Charlotte venait me ravir : j'étais alors comme ce pèlerin, lequel, arrivé dans une solitude à la vue des rochers du Sinaï, entendit chanter le rossignol.

A Londres, on était surpris de mes façons. Je ne regardais personne, je ne répondais point, je ne savais ce que l'on me disait : mes anciens camarades me soupçonnaient atteint de folie.

RENCONTRE EXTRAORDINAIRE.

Qu'arriva-t-il à Bungay après mon départ? Qu'est devenue cette famille où j'avais apporté la joie et le deuil?

Vous vous souvenez toujours bien que je suis ambassadeur auprès de George IV, et que j'écris à Londres, en 1822, ce qui m'arriva à Londres en 1795.

Quelques affaires, depuis huit jours, m'ont obligé d'interrompre la narration que je reprends aujourd'hui. Dans cet intervalle, mon valet de chambre est venu me dire, un matin entre midi et une heure, qu'une voiture était arrêtée à ma porte, et qu'une dame anglaise demandait à me parler. Comme je me suis fait une règle, dans ma position publique, de ne refuser personne, j'ai dit de laisser monter cette dame.

J'étais dans mon cabinet; on a annoncé lady Sulton; j'ai vu entrer une femme en deuil, accompagnée de deux

beaux garçons également en deuil : l'un pouvait avoir seize ans et l'autre quatorze. Je me suis avancé vers l'étrangère; elle était si émue qu'elle pouvait à peine marcher. Elle m'a dit d'une voix altérée : « *Mylord, do you remember me?* Me reconnaissez-vous? » Oui, j'ai reconnu miss Ives! les années qui avaient passé sur sa tête ne lui avaient laissé que leur printemps. Je l'ai prise par la main, je l'ai fait asseoir et je me suis assis à ses côtés. Je ne lui pouvais parler; mes yeux étaient pleins de larmes; je la regardais en silence à travers ces larmes; je sentais que je l'avais profondément aimée par ce que j'éprouvais. Enfin, j'ai pu lui dire à mon tour : « Et vous, madame, me reconnaissez-vous? » Elle a levé les yeux qu'elle tenait baissés, et, pour toute réponse, elle m'a adressé un regard souriant et mélancolique comme un long souvenir. Sa main était toujours entre les deux miennes. Charlotte m'a dit : « Je suis en deuil de ma mère; mon père est mort depuis plusieurs années. Voilà mes enfants. » A ces derniers mots, elle a retiré sa main et s'est enfoncée dans son fauteuil, en couvrant ses yeux de son mouchoir.

Bientôt elle a repris : « Mylord, je vous parle à présent dans la langue que j'essayais avec vous à Bungay. Je suis honteuse : excusez-moi. Mes enfants sont fils de l'amiral Sulton, que j'épousai trois ans après votre départ d'Angleterre. Mais aujourd'hui je n'ai pas la tête assez à moi pour entrer dans le détail. Permettez-moi de revenir. » Je lui ai demandé son adresse en lui donnant le bras pour la reconduire à sa voiture. Elle tremblait, et je serrai sa main contre mon cœur.

Je me rendis le lendemain chez lady Sulton; je la

trouvai seule. Alors commença entre nous la série de ces *vous souvient-il,* qui font renaître toute une vie. A chaque *vous souvient-il,* nous nous regardions; nous cherchions à découvrir sur nos visages ces traces du temps qui mesurent cruellement la distance du point de départ et l'étendue du chemin parcouru. J'ai dit à Charlotte : « Comment votre mère vous apprit-elle...? » Charlotte rougit et m'interrompit vivement : « Je suis venue à Londres pour vous prier de vous intéresser aux enfants de l'amiral Sulton : l'aîné désirerait passer à Bombay. M. Canning, nommé gouverneur des Indes, est votre ami; il pourrait emmener mon fils avec lui. Je serais bien reconnaissante, et j'aimerais à vous devoir le bonheur de mon premier enfant. » Elle appuya sur ces derniers mots.

« Ah! Madame, lui répondis-je, que me rappelez-vous? Quel bouleversement de destinées! Vous qui avez reçu à la table hospitalière de votre père un pauvre banni; vous qui n'avez point dédaigné ses souffrances; vous qui peut-être aviez pensé à l'élever jusqu'à un rang glorieux et inespéré, c'est vous qui réclamez sa protection dans votre pays! Je verrai M. Canning; votre fils, quoi qu'il m'en coûte de lui donner ce nom, votre fils, si cela dépend de moi, ira aux Indes. Mais, dites-moi, madame, que vous fait ma fortune nouvelle? Comment me voyez-vous aujourd'hui? Ce mot de *mylord* que vous employez me semble bien dur. »

Charlotte répliqua : « Je ne vous trouve point changé, pas même vieilli. Quand je parlais de vous à mes parents pendant votre absence, c'était toujours le titre de *mylord* que je vous donnais; il me semblait que

vous le deviez porter : n'étiez-vous pas pour moi comme un mari, *my lord and master*, mon seigneur et maître? » Cette gracieuse femme avait quelque chose de l'Ève de Milton, en prononçant ces paroles : elle n'était point née du sein d'une autre femme; sa beauté portait l'empreinte de la main divine qui l'avait pétrie.

Je courus chez M. Canning et chez lord Londonderry; ils me firent des difficultés pour une petite place, comme on m'en aurait fait en France; mais ils promettaient comme on promet à la cour. Je rendis compte à lady Sulton de ma démarche. Je la revis trois fois : à ma quatrième visite, elle me déclara qu'elle allait retourner à Bungay. Cette dernière entrevue fut douloureuse. Charlotte m'entretint encore du passé de notre vie cachée, de nos lectures, de nos promenades, de la musique, des fleurs d'antan, des espérances d'autrefois. « Quand je vous ai connu, me disait-elle, personne ne prononçait votre nom; maintenant, qui l'ignore? Savez-vous que je possède un ouvrage et plusieurs lettres, écrits de votre main? Les voilà. » Et elle me remit un paquet. « Ne vous offensez pas si je ne veux rien garder de vous, » et elle se prit à pleurer. « *Farewel! farewell!* me dit-elle, souvenez-vous de mon fils. Je ne vous reverrai jamais, car vous ne viendrez pas me chercher à Bungay. — J'irai, m'écriai-je; j'irai vous porter le brevet de votre fils. » Elle secoua la tête d'un air de doute, et se retira.

Rentré à l'ambassade, je m'enfermai et j'ouvris le paquet. Il ne contenait que des billets de moi insignifiants et un plan d'études, avec des remarques sur les poëtes anglais et italiens. J'avais espéré trouver une lettre de

Charlotte; il n'y en avait point; mais j'aperçus aux marges du manuscrit quelques notes anglaises, françaises et latines, dont l'encre vieillie et la jeune écriture témoignaient qu'elles étaient depuis longtemps déposées sur ces marges.

Voilà mon histoire avec miss Ives. En achevant de la raconter, il me semble que je perds une seconde fois Charlotte, dans cette même île où je la perdis une première. Mais entre ce que j'éprouve à cette heure pour elle, et ce que j'éprouvais aux heures dont je rappelle les tendresses, il y a tout l'espace de l'innocence : des passions se sont interposées entre miss Ives et lady Sulton. Je ne porterais plus à une femme ingénue la candeur des désirs, la suave ignorance d'un amour resté à la limite du rêve. J'écrivais alors sur le vague des tristesses; je n'en suis plus au vague de la vie. Eh bien! si j'avais serré dans mes bras, épouse et mère, celle qui me fut destinée vierge et épouse, c'eût été avec une sorte de rage, pour flétrir, remplir de douleur et étouffer ces vingt-sept années livrées à un autre, après m'avoir été offertes.

Je dois regarder le sentiment que je viens de rappeler comme le premier de cette espèce entré dans mon cœur; il n'était cependant point sympathique à ma nature orageuse; elle l'aurait corrompu; elle m'eût rendu incapable de savourer longuement de saintes délectations. C'était alors qu'aigri par les malheurs, déjà pèlerin d'outre-mer, ayant commencé mon solitaire voyage, c'était alors que les folles idées peintes dans le mystère de René m'obsédaient et faisaient de moi l'être le plus tourmenté qui fût sur la terre. Quoi qu'il en soit, la

chaste image de Charlotte, en faisant pénétrer au fond de mon âme quelques rayons d'une lumière vraie, dissipa d'abord une nuée de fantômes : ma démone, comme un mauvais génie, se replongea dans l'abîme; elle attendit l'effet du temps pour renouveler ses apparitions.

Londres, d'avril à septembre 1822.

Revu en décembre 1846.

DÉFAUT DE MON CARACTÈRE.

Mes rapports avec Deboffe n'avaient jamais été interrompus complétement pour l'*Essai sur les Révolutions,* et il m'importait de les reprendre au plus vite à Londres pour soutenir ma vie matérielle. Mais d'où m'était venu mon dernier malheur? de mon obstination au silence. Pour comprendre ceci, il faut entrer dans mon caractère.

En aucun temps il ne m'a été possible de surmonter cet esprit de retenue et de solitude intérieure qui m'empêche de causer de ce qui me touche. Personne ne saurait affirmer sans mentir que j'aie raconté ce que la plupart des gens racontent dans un moment de peine, de plaisir ou de vanité. Un nom, une confession de quelque gravité, ne sort point ou ne sort que rarement de ma bouche. Je n'entretiens jamais les passants de mes intérêts, de mes desseins, de mes travaux, de mes

idées, de mes attachements, de mes joies, de mes chagrins, persuadé de l'ennui profond que l'on cause aux autres en leur parlant de soi. Sincère et véridique, je manque d'ouverture de cœur : mon âme tend incessamment à se fermer; je ne dis point une chose entière et je n'ai laissé passer ma vie complète que dans ces *Mémoires*. Si j'essaye de commencer un récit, soudain l'idée de sa longueur m'épouvante; au bout de quatre paroles, le son de ma voix me devient insupportable et je me tais. Comme je ne crois à rien, excepté en religion, je me défie de tout : la malveillance et le dénigrement sont les deux caractères de l'esprit français; la moquerie et la calomnie, le résultat certain d'une confidence.

Mais qu'ai-je gagné à ma nature réservée? d'être devenu, parce que j'étais impénétrable, un je ne sais quoi de fantaisie, qui n'a aucun rapport avec ma réalité. Mes amis mêmes se trompent sur moi, en croyant me faire mieux connaître et en m'embellissant des illusions de leur attachement. Toutes les médiocrités d'antichambre, de bureaux, de gazettes, de cafés m'ont supposé de l'ambition, et je n'en ai aucune. Froid et sec en matière usuelle, je n'ai rien de l'enthousiaste et du sentimental : ma perception distincte et rapide traverse vite le fait et l'homme, et les dépouille de toute importance. Loin de m'entraîner, d'idéaliser les vérités applicables, mon imagination ravale les plus hauts événements, me déjoue moi-même; le côté petit et ridicule des objets m'apparaît tout d'abord; de grands génies et de grandes choses, il n'en existe guère à mes yeux. Poli, laudatif, admiratif pour les suffisances qui se proclament intelligences supérieures, mon mépris caché rit et place

sur tous ces visages enfumés d'encens des masques de Callot. En politique, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la longueur de mon discours ou de ma brochure. Dans l'existence intérieure et théorique, je suis l'homme de tous les songes; dans l'existence extérieure et pratique, l'homme des réalités. Aventureux et ordonné, passionné et méthodique, il n'y a jamais eu d'être à la fois plus chimérique et plus positif que moi, de plus ardent et de plus glacé; androgyne bizarre, pétri des sangs divers de ma mère et de mon père.

Les portraits qu'on a faits de moi, hors de toute ressemblance, sont principalement dus à la réticence de mes paroles. La foule est trop légère, trop inattentive pour se donner le temps, lorsqu'elle n'est pas avertie, de voir les individus tels qu'ils sont. Quand, par hasard, j'ai essayé de redresser quelques-uns de ces faux jugements dans mes préfaces, on ne m'a pas cru. En dernier résultat, tout m'étant égal, je n'insistais pas; un *comme vous voudrez* m'a toujours débarrassé de l'ennui de persuader personne ou de chercher à établir une vérité. Je rentre dans mon for intérieur, comme un lièvre dans son gîte: là je me remets à contempler la feuille qui remue ou le brin d'herbe qui s'incline.

Je ne me fais pas une vertu de ma circonspection invincible autant qu'involontaire: si elle n'est pas une fausseté, elle en a l'apparence; elle n'est pas en harmonie avec des natures plus heureuses, plus aimables, plus faciles, plus naïves, plus abondantes, plus communicatives que la mienne. Souvent elle m'a nui dans les sentiments et dans les affaires, parce que je n'ai jamais pu souffrir les explications, les raccommodements par pro-

testation et éclaircissement, lamentation et pleurs, verbiage et reproches, détails et apologie.

Au cas de la famille Ives, ce silence obstiné de moi sur moi-même me fut extrêmement fatal. Vingt fois la mère de Charlotte s'était enquise de mes parents et m'avait mis sur la voie des révélations. Ne prévoyant pas où mon mutisme me mènerait, je me contentai, comme d'usage, de répondre quelques mots vagues et brefs. Si je n'eusse été atteint de cet odieux travers d'esprit, toute méprise devenant impossible, je n'aurais pas eu l'air d'avoir voulu tromper la plus généreuse hospitalité; la vérité, dite par moi au moment décisif, ne m'excusait pas : un mal réel n'en avait pas moins été fait.

Je repris mon travail au milieu de mes chagrins et des justes reproches que je me faisais. Je m'accommodais même de ce travail, car il m'était venu en pensée qu'en acquérant du renom, je rendrais la famille Ives moins repentante de l'intérêt qu'elle m'avait témoigné. Charlotte, que je cherchais ainsi à me réconcilier par la gloire, présidait à mes études. Son image était assise devant moi tandis que j'écrivais. Quand je levais les yeux de dessus mon papier, je les portais sur l'image adorée, comme si le modèle eût été là en effet. Les habitants de l'île de Ceylan virent un matin l'astre du jour se lever dans une pompe extraordinaire, son globe s'ouvrit, et il en sortit une brillante créature qui dit aux Ceylanais : « Je viens régner sur vous. » Charlotte, éclose d'un rayon de lumière, régnait sur moi.

Abandonnons-les, ces souvenirs; les souvenirs vieillissent et s'effacent comme les espérances. Ma vie va changer, elle va couler sous d'autres cieux, dans d'autres

vallées. Premier amour de ma jeunesse, vous fuyez avec vos charmes ! Je viens de revoir Charlotte, il est vrai, mais après combien d'années l'ai-je revue? Douce lueur du passé, rose pâle du crépuscule qui borde la nuit, quand le soleil depuis longtemps est couché !

Londres, d'avril à septembre 1822.

L'ESSAI HISTORIQUE SUR LES RÉVOLUTIONS.
SON EFFET. — LETTRE DE LEMIERRE, NEVEU DU POETE.

On a souvent représenté la vie (moi tout le premier) comme une montagne que l'on gravit d'un côté et que l'on dévale de l'autre : il serait aussi vrai de la comparer à une Alpe, au sommet chauve couronné de glace, et qui n'a pas de revers. En suivant cette image, le voyageur monte toujours et ne descend plus; il voit mieux alors l'espace qu'il a parcouru, les sentiers qu'il n'a pas choisis et à l'aide desquels il se fût élevé par une pente adoucie : il regarde avec regret et douleur le point où il a commencé de s'égarer. Ainsi, c'est à la publication de l'*Essai historique* que je dois marquer le premier pas qui me fourvoya du chemin de la paix. J'achevai la première partie du grand travail que je m'étais tracé; j'en écrivis le dernier mot entre l'idée de la mort (j'étais retombé malade) et un rêve évanoui : *In somnis venit imago conjugis.*

Imprimé chez Baylie, l'*Essai* parut chez Deboffe en 1797. Cette date est celle d'une des transformations de ma vie. Il y a des moments où notre destinée, soit qu'elle cède à la société, soit qu'elle obéisse à la nature, soit qu'elle commence à nous faire ce que nous devons demeurer, se détourne soudain de sa ligne première, telle qu'un fleuve qui change son cours par une subite inflexion.

L'*Essai* offre le compendium de mon existence, comme poëte, moraliste, publiciste et politique. Dire que j'espérais, autant du moins que je puis espérer, un grand succès de l'ouvrage, cela va sans dire : nous autres auteurs, petits prodiges d'une ère prodigieuse, nous avons la prétention d'entretenir des intelligences avec les races futures; mais nous ignorons, que je crois, la demeure de la postérité, nous mettons mal son adresse. Quand nous nous engourdirons dans la tombe, la mort glacera si dur nos paroles, écrites ou chantées, qu'elles ne se fondront pas comme les *paroles gelées* de Rabelais.

L'*Essai* devait être une sorte d'encyclopédie historique. Le seul volume publié est déjà une assez grande investigation; j'en avais la suite en manuscrit; puis venaient, auprès des recherches et annotations de l'annaliste, les lais et virelais du poëte, les *Natchez*, etc. Je comprends à peine aujourd'hui comment j'ai pu me livrer à des études aussi considérables, au milieu d'une vie active, errante et sujette à tant de revers. Mon opiniâtreté à l'ouvrage explique cette fécondité : dans ma jeunesse, j'ai souvent écrit douze et quinze heures sans quitter la table où j'étais assis, raturant et recomposant dix fois la même page. L'âge ne m'a rien fait perdre de cette faculté d'application : aujourd'hui mes correspon-

dances diplomatiques, qui n'interrompent point mes compositions littéraires, sont entièrement de ma main.

L'*Essai* fit du bruit dans l'émigration : il était en contradiction avec les sentiments de mes compagnons d'infortune; mon indépendance dans mes diverses positions sociales a presque toujours blessé les hommes avec qui je marchais. J'ai tour à tour été le chef d'armées différentes dont les soldats n'étaient pas de mon parti : j'ai mené les vieux royalistes à la conquête des libertés publiques, et surtout de la liberté de la presse, qu'ils détestaient; j'ai rallié les libéraux au nom de cette même liberté sous le drapeau des Bourbons qu'ils ont en horreur. Il arriva que l'opinion émigrée s'attacha, par amour-propre, à ma personne : les *Revues* anglaises ayant parlé de moi avec éloge, la louange rejaillit sur tout le corps des *fidèles*.

J'avais adressé des exemplaires de l'*Essai* à La Harpe, Ginguené et de Sales. Lemierre, neveu du poëte du même nom et traducteur des poésies de Gray, m'écrivit de Paris, le 15 de juillet 1797, que mon *Essai* avait le plus grand succès. Il est certain que si l'*Essai* fut un moment connu, il fut presque aussitôt oublié : une ombre subite engloutit le premier rayon de ma gloire.

Étant devenu presque un personnage, la haute émigration me rechercha à Londres. Je fis mon chemin de rue en rue; je quittai d'abord Holborn-Tottenham-Court-road, et m'avançai jusque sur la route d'Hampstead. Là, je stationnai quelques mois chez madame O'Larry, veuve irlandaise, mère d'une très-jolie fille de quatorze ans et aimant tendrement les chats. Liés par cette conformité de passion, nous eûmes le malheur de perdre deux élé-

gantes minettes, toutes blanches comme deux hermines, avec le bout de la queue noir.

Chez madame O'Larry venaient de vieilles voisines avec lesquelles j'étais obligé de prendre du thé à l'ancienne façon. Madame de Staël a peint cette scène dans *Corinne* chez lady Edgermond : « Ma chère, croyez-vous que l'eau soit assez bouillante pour la jeter sur le thé? — Ma chère, je crois que ce serait trop tôt. »

Venait aussi à ces soirées une grande belle jeune Irlandaise, Marie Neale, sous la garde d'un tuteur. Elle trouvait au fond de mon regard quelque blessure, car elle me disait : *You carry your heart in a sling* (vous portez votre cœur en écharpe). Je portais mon cœur je ne sais comment.

Madame O'Larry partit pour Dublin; alors, m'éloignant derechef du canton de la colonie de la pauvre émigration de l'est, j'arrivai, de logement en logement, jusqu'au quartier de la riche émigration de l'ouest, parmi les évêques, les familles de cour et les colons de la Martinique.

Pelletier m'était revenu; il s'était marié à la vanvole; toujours hâbleur, gaspillant son obligeance et fréquentant l'argent de ses voisins plus que leur personne.

Je fis plusieurs connaissances nouvelles, surtout dans la société où j'avais des rapports de famille : Christian de Lamoignon, blessé grièvement d'une jambe à l'affaire de Quiberon, et aujourd'hui mon collègue à la Chambre des pairs, devint mon ami. Il me présenta à madame Lindsay, attachée à Auguste de Lamoignon, son frère : le président Guillaume n'était pas emménagé

de la sorte à Basville, entre Boileau, madame de Sévigné et Bourdaloue.

Madame Lindsay, Irlandaise d'origine, d'un esprit sec, d'une humeur un peu cassante, élégante de taille, agréable de figure, avait de la noblesse d'âme et de l'élévation de caractère : les émigrés de mérite passaient la soirée au foyer de la dernière des Ninon. La vieille monarchie périssait avec tous ses abus et toutes ses grâces. On la déterrera un jour, comme ces squelettes de reines, ornés de colliers, de bracelets, de pendants d'oreilles, qu'on exhume en Étrurie. Je rencontrai à ce rendez-vous M. Malouët et madame du Belloy, femme digne d'attachement, le comte de Montlosier et le chevalier de Panat. Ce dernier avait une réputation méritée d'esprit, de malpropreté et de gourmandise : il appartenait à ce parterre d'hommes de goût, assis autrefois les bras croisés devant la société française; oisifs dont la mission était de tout regarder et de tout juger, ils exerçaient les fonctions qu'exercent maintenant les journaux, sans en avoir l'âpreté, mais aussi sans arriver à leur grande influence populaire.

Montlosier était resté à cheval sur la renommée de sa fameuse phrase de la *croix de bois*, phrase un peu ratissée par moi quand je l'ai reproduite, mais vraie au fond. En quittant la France, il se rendit à Coblentz : mal reçu des princes, il eut une querelle, se battit la nuit au bord du Rhin et fut embroché. Ne pouvant remuer et n'y voyant goutte, il demanda aux témoins si la pointe de l'épée passait par derrière : « De trois pouces, lui dirent ceux-ci qui tâtèrent. — Alors ce n'est rien, répondit Montlosier : monsieur, retirez votre botte. »

Montlosier, accueilli de la sorte pour son royalisme, passa en Angleterre et se réfugia dans les lettres, grand hôpital des émigrés où j'avais une paillasse auprès de la sienne. Il obtint la rédaction du *Courrier français*. Outre son journal, il écrivait des ouvrages physico-politico-philosophiques : il prouvait dans l'une de ces œuvres que le bleu était la couleur de la vie par la raison que les veines bleuissent après la mort, la vie venant à la surface du corps pour s'évaporer et retourner au ciel bleu; comme j'aime beaucoup le bleu, j'étais tout charmé.

Féodalement libéral, aristocrate et démocrate, esprit bigarré, fait de pièces et de morceaux, Montlosier accouche avec difficulté d'idées disparates; mais s'il parvient à les dégager de leur délivre, elles sont quelquefois belles, surtout énergiques : antiprêtre comme noble, chrétien par sophisme et comme amateur des vieux siècles, il eût été, sous le paganisme, chaud partisan de l'indépendance en théorie et de l'esclavage en pratique, faisant jeter l'esclave aux murènes, au nom de la liberté du genre humain. Brise-raison, ergoteur, roide et hirsute, l'ancien député de la noblesse de Riom se permet néanmoins des condescendances au pouvoir; il sait ménager ses intérêts, mais il ne souffre pas qu'on s'en aperçoive, et met à l'abri ses faiblesses d'homme derrière son honneur de gentilhomme. Je ne veux point dire du mal de mon *Auvernat fumeux*, avec ses romances du *Mont-d'Or* et sa polémique de la *Plaine;* j'ai du goût pour sa personne hétéroclite. Ses longs développements obscurs et tournoiements d'idées, avec parenthèses, bruits de gorge et *oh! oh!* chevrotants, m'ennuient (le ténébreux,

l'embrouillé, le vaporeux, le pénible me sont abominables); mais, d'un autre côté, je suis diverti par ce naturaliste de volcans, ce Pascal manqué, cet orateur de montagnes qui pérore à la tribune comme ses petits compatriotes chantent au haut d'un cheminée; j'aime ce gazetier de tourbières et de castels, ce libéral expliquant la Charte à travers une fenêtre gothique, ce seigneur pâtre quasi marié à sa vachère, semant lui-même son orge parmi la neige, dans son petit champ de cailloux : je lui saurai toujours gré de m'avoir consacré, dans son chalet du Puy-de-Dôme, une vieille roche noire, prise d'un cimetière des Gaulois par lui découvert.

L'abbé Delille, autre compatriote de Sidoine Apollinaire, du chancelier de L'Hospital, de La Fayette, de Thomas, de Chamfort, chassé du continent par le débordement des victoires républicaines, était venu aussi s'établir à Londres. L'émigration le comptait avec orgueil dans ses rangs; il chantait nos malheurs, raison de plus pour aimer sa muse. Il besognait beaucoup; il le fallait bien, car madame Delille l'enfermait et ne le lâchait que quand il avait gagné sa journée par un certain nombre de vers. Un jour, j'étais allé chez lui; il se fit attendre, puis il parut les joues fort rouges : on prétend que madame Delille le soufletait; je n'en sais rien; je dis seulement ce que j'ai vu.

Qui n'a entendu l'abbé Delille dire ses vers? Il racontait très-bien; sa figure, laide, chiffonnée, animée par son imagination, allait à merveille à la nature coquette de son débit, au caractère de son talent et à sa profession d'abbé. Le chef-d'œuvre de l'abbé Delille est sa traduc-

tion des *Géorgiques*, aux morceaux de sentiment près; mais c'est comme si vous lisiez Racine traduit dans la langue de Louis XV.

La littérature du XVIII^e^ siècle, à part quelques beaux génies qui la dominent, cette littérature, placée entre la littérature classique du XVII^e^ siècle et la littérature romantique du XIX^e^, sans manquer de naturel, manque de nature; vouée à des arrangements de mots, elle n'est ni assez originale comme école nouvelle, ni assez pure comme école antique. L'abbé Delille était le poëte des châteaux modernes, de même que le troubadour était le poëte des vieux châteaux; les vers de l'un, les ballades de l'autre, font sentir la différence qui existait entre l'aristocratie dans la force de l'âge et l'aristocratie dans la décrépitude : l'abbé peint des lectures et des parties d'échecs dans les manoirs où les troubadours chantaient des croisades et des tournois.

Les personnages distingués de notre Église militante étaient alors en Angleterre : l'abbé Carron, dont je vous ai déjà parlé en lui empruntant la vie de ma sœur Julie; l'évêque de Saint-Pol-de-Léon, prélat sévère et borné, qui contribuait à rendre M. le comte d'Artois de plus en plus étranger à son siècle; l'archevêque d'Aix, calomnié peut-être à cause de ses succès dans le monde; un autre évêque savant et pieux, mais d'une telle avarice, que s'il avait eu le malheur de perdre son âme, il ne l'aurait jamais rachetée. Presque tous les avares sont gens d'esprit : il faut que je sois bien bête.

Parmi les Françaises de l'ouest, on nommait madame de Boignes, aimable, spirituelle, remplie de talents, extrêmement jolie et la plus jeune de toutes; elle a depuis

représenté avec son père, le marquis d'Osmond, la cour de France en Angleterre, bien mieux que ma sauvagerie ne l'a fait. Elle écrit maintenant, et ses talents reproduiront à merveille ce qu'elle a vu.

Mesdames de Caumont, de Gontaut et du Cluzel habitaient aussi le quartier des félicités exilées, si toutefois je ne fais pas de confusion à l'égard de madame de Caumont et de madame du Cluzel, que j'avais entrevues à Bruxelles.

Très-certainement, à cette époque, madame la duchesse de Duras était à Londres : je ne devais la connaître que dix ans plus tard. Que de fois on passe dans la vie à côté de ce qui en ferait le charme, comme le navigateur franchit les eaux d'une terre aimée du ciel, qu'il n'a manquée que d'un horizon et d'un jour de voile! J'écris ceci au bord de la Tamise, et demain une lettre ira dire, par la poste, à madame de Duras, au bord de la Seine, que j'ai rencontré son premier souvenir.

Londres, d'avril à septembre 1822.

FONTANES. — CLÉRY.

De temps en temps la Révolution nous envoyait des émigrés d'une espèce et d'une opinion nouvelles; il se formait diverses couches d'exilés : la terre renferme des lits de sable ou d'argile déposés par les flots du déluge. Un de ces flots m'apporta un homme dont je déplore aujourd'hui la perte, un homme qui fut mon guide dans les lettres, et de qui l'amitié a été un des honneurs comme une des consolations de ma vie.

On a vu, dans un des livres de ces *Mémoires,* que j'avais connu M. de Fontanes en 1789 : c'est à Berlin, l'année dernière, que j'appris la nouvelle de sa mort. Il était né à Niort, d'une famille noble et protestante : son père avait eu le malheur de tuer en duel son beau-frère. Le jeune Fontanes, élevé par un frère d'un grand mérite, vint à Paris. Il vit mourir Voltaire, et ce grand représentant du XVIII^e^ siècle lui inspira ses premiers vers : ses essais poétiques furent remarqués de La Harpe. Il entreprit quelques travaux pour le théâtre, et se lia avec une

actrice charmante, mademoiselle Desgarcins. Logé auprès de l'Odéon, en errant autour de la Chartreuse, il en célébra la solitude. Il avait rencontré un ami destiné à devenir le mien, M. Joubert. La Révolution arrivée, le poëte s'engagea dans un de ces partis stationnaires qui meurent toujours déchirés par le parti du progrès qui les tire en avant, et le parti rétrograde qui les tire en arrière. Les monarchiens attachèrent M. de Fontanes à la rédaction du *Modérateur*. Quand les jours devinrent mauvais, il se réfugia à Lyon et s'y maria. Sa femme accoucha d'un fils : pendant le siége de la ville que les révolutionnaires avaient nommée *Commune affranchie*, de même que Louis XI, en en bannissant les citoyens, avait appelé Arras *Ville franchise*, madame de Fontanes était obligée de changer de place le berceau de son nourrisson pour le mettre à l'abri des bombes. Retourné à Paris le 9 thermidor, M. de Fontanes établit le *Mémorial* avec M. de La Harpe et l'abbé de Vauxelles. Proscrit au 18 fructidor, l'Angleterre fut son port de salut.

M. de Fontanes a été, avec Chénier, le dernier écrivain de l'école classique de la branche aînée : sa prose et ses vers se ressemblent et ont un mérite de même nature. Ses pensées et ses images ont une mélancolie ignorée du siècle de Louis XIV, qui connaissait seulement l'austère et sainte tristesse de l'éloquence religieuse. Cette mélancolie se trouve mêlée aux ouvrages du chantre du *Jour des morts*, comme l'empreinte de l'époque où il a vécu ; elle fixe la date de sa venue ; elle montre qu'il est né depuis J.-J. Rousseau, tenant par son goût à Fénelon. Si l'on réduisait les écrits de M. de Fontanes à deux très-petits volumes, l'un de prose, l'autre de vers, ce serait le

plus élégant monument funèbre qu'on pût élever sur la tombe de l'école classique[1].

Parmi les papiers que mon ami a laissés, se trouvent plusieurs chants du poëme de *la Grèce sauvée,* des livres d'odes, des poésies diverses, etc. Il n'eût plus rien publié lui-même : car ce critique si fin, si éclairé, si impartial lorsque les opinions politiques ne l'aveuglaient pas, avait une frayeur horrible de la critique. Il a été souverainement injuste envers madame de Staël. Un article envieux de Garat, sur la *Forêt de Navarre,* pensa l'arrêter net au début de sa carrière poétique. Fontanes, en paraissant, tua l'école affectée de Dorat, mais il ne put rétablir l'école classique qui touchait à son terme avec la langue de Racine.

Parmi les odes posthumes de M. de Fontanes, il en est une sur l'*Anniversaire de sa naissance :* elle a tout le charme du *Jour des Morts,* avec un sentiment plus pénétrant et plus individuel. Je ne me souviens que de ces deux strophes :

La vieillesse déjà vient avec ses souffrances :
Que m'offre l'avenir ? De courtes espérances.
Que m'offre le passé ? Des fautes, des regrets.
Tel est le sort de l'homme ; il s'instruit avec l'âge :
Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près ?

Le passé, le présent, l'avenir, tout m'afflige.
La vie à son déclin est pour moi sans prestige ;
Dans le miroir du temps elle perd ses appas.
Plaisirs ! allez chercher l'amour et la jeunesse ;
Laissez-moi ma tristesse,
Et ne l'insultez pas !

[1] Il vient d'être élevé par la piété filiale de madame Christine de Fontanes ; M. de Sainte-Beuve a orné de son ingénieuse notice le fronton du monument. (Paris, note de 1839.)

Si quelque chose au monde devait être antipathique à M. de Fontanes, c'était ma manière d'écrire. En moi commençait, avec l'école dite romantique, une révolution dans la littérature française : toutefois, mon ami, au lieu de se révolter contre ma barbarie, se passionna pour elle. Je voyais bien de l'ébahissement sur son visage quand je lui lisais des fragments des *Natchez*, d'*Atala*, de *René;* il ne pouvait ramener ces productions aux règles communes de la critique, mais il sentait qu'il entrait dans un monde nouveau; il voyait une nature nouvelle; il comprenait une langue qu'il ne parlait pas. Je reçus de lui d'excellents conseils; je lui dois ce qu'il y a de correct dans mon style; il m'apprit à respecter l'oreille; il m'empêcha de tomber dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de mes disciples.

Ce me fut un grand bonheur de le revoir à Londres, fêté de l'émigration; on lui demandait des chants de *la Grèce sauvée;* on se pressait pour l'entendre. Il se logea auprès de moi; nous ne nous quittions plus. Nous assistâmes ensemble à une scène digne de ces temps d'infortune : Cléry, dernièrement débarqué, nous lut ses *Mémoires* manuscrits. Qu'on juge de l'émotion d'un auditoire d'exilés, écoutant le valet de chambre de Louis XVI raconter, témoin oculaire, les souffrances et la mort du prisonnier du Temple! Le Directoire, effrayé des *Mémoires* de Cléry, en publia une édition interpolée, dans laquelle il faisait parler l'auteur comme un laquais, et Louis XVI comme un portefaix : entre les turpitudes révolutionnaires, celle-ci est peut-être une des plus sales.

UN PAYSAN VENDÉEN.

M. du Theil, chargé des affaires de M. le comte d'Artois à Londres, s'était hâté de chercher Fontanes : celui-ci me pria de le conduire chez l'agent des princes. Nous le trouvâmes environné de tous ces défenseurs du trône et de l'autel qui battaient les pavés de Picadilly, d'une foule d'espions et de chevaliers d'industrie échappés de Paris sous divers noms et divers déguisements, et d'une nuée d'aventuriers belges, allemands, irlandais, vendeurs de contre-révolution. Dans un coin de cette foule était un homme de trente à trente-deux ans qu'on ne regardait point, et qui ne faisait lui-même attention qu'à une gravure de la mort du général Wolf. Frappé de son air, je m'enquis de sa personne : un de mes voisins me répondit : « Ce n'est rien ; c'est un paysan vendéen, porteur d'une lettre de ses chefs. »

Cet homme, *qui n'était rien,* avait vu mourir Cathelineau, premier général de la Vendée et paysan comme lui; Bonchamp, en qui revivait Bayard; Lescure, armé d'un cilice non à l'épreuve de la balle; d'Elbée, fusillé dans un fauteuil, ses blessures ne lui permettant pas d'embrasser la mort debout; La Rochejaquelein, dont les patriotes ordonnèrent de *vérifier* le cadavre, afin de rassurer la Convention au milieu de ses victoires. Cet homme, *qui n'était rien,* avait assisté à deux cents prises et reprises de villes, villages et redoutes, à sept cents actions particulières et à dix-sept batailles rangées; il avait combattu trois cent mille hommes de troupes réglées, six à sept cent mille réquisitionnaires et gardes nationaux; il avait aidé à enlever cent pièces de canon

et cinquante mille fusils; il avait traversé les *colonnes infernales,* compagnies d'incendiaires commandées par des Conventionnels; il s'était trouvé au milieu de l'océan de feu qui, à trois reprises, roula ses vagues sur les bois de la Vendée; enfin, il avait vu périr trois cent mille Hercules de charrue, compagnons de ses travaux, et se changer en un désert de cendres cent lieues carrées d'un pays fertile.

Les deux Frances se rencontrèrent sur ce sol nivelé par elles. Tout ce qui restait de sang et de souvenir dans la France des Croisades lutta contre ce qu'il y avait de nouveau sang et d'espérances dans la France de la Révolution. Le vainqueur sentit la grandeur du vaincu. Thureau, général des républicains, déclarait que « les Ven-« déens seraient placés dans l'histoire au premier rang « des peuples soldats. » Un autre général écrivait à Merlin de Thionville : « Des troupes qui ont battu de tels Fran-« çais peuvent bien se flatter de battre tous les autres « peuples. » Les légions de Probus, dans leur chanson, en disaient autant de nos pères. Bonaparte appela les combats de la Vendée « des combats de géants. »

Dans la cohue du parloir, j'étais le seul à considérer avec admiration et respect le représentant de ces anciens *Jacques* qui, tout en brisant le joug de leurs seigneurs, repoussaient, sous Charles V, l'invasion étrangère : il me semblait voir un enfant de ces communes du temps de Charles VII, lesquelles, avec la petite noblesse de province, reconquirent pied à pied, de sillon en sillon, le sol de la France. Il avait l'air indifférent du sauvage; son regard était grisâtre et inflexible comme une verge de fer; sa lèvre inférieure tremblait sur ses dents serrées;

ses cheveux descendaient de sa tête en serpents engourdis, mais prêts à se redresser; ses bras, pendant à ses côtés, donnaient une secousse nerveuse à d'énormes poignets tailladés de coups de sabre; on l'aurait pris pour un scieur de long. Sa physionomie exprimait une nature populaire rustique, mise, par la puissance des mœurs, au service d'intérêts et d'idées contraires à cette nature; la fidélité native du vassal, la simple foi du chrétien, s'y mêlaient à la rude indépendance plébéienne accoutumée à s'estimer et à se faire justice. Le sentiment de sa liberté paraissait n'être en lui que la conscience de la force de sa main et de l'intrépidité de son cœur. Il ne parlait pas plus qu'un lion; il se grattait comme un lion, bâillait comme un lion, se mettait sur le flanc comme un lion ennuyé, et rêvait apparemment de sang et de forêts.

Quels hommes dans tous les partis que les Français d'alors, et quelle race aujourd'hui nous sommes! Mais les républicains avaient leur principe en eux, au milieu d'eux, tandis que le principe des royalistes était hors de France. Les Vendéens députaient vers les exilés; les géants envoyaient demander des chefs aux pygmées. L'agreste messager que je contemplais avait saisi la Révolution à la gorge, il avait crié : « Entrez; passez der- « rière moi; elle ne vous fera aucun mal; elle ne bougera « pas; je la tiens. » Personne ne voulut passer : alors Jacques Bonhomme relâcha la Révolution, et Charette brisa son épée.

PROMENADES AVEC FONTANES.

Tandis que je faisais ces réflexions à propos de ce laboureur, comme j'en avais fait d'une autre sorte à la

vue de Mirabeau et de Danton, Fontanes obtenait une audience particulière de celui qu'il appelait plaisamment le *contrôleur général des finances :* il en sortit fort satisfait, car M. du Theil avait promis d'encourager la publication de mes ouvrages, et Fontanes ne pensait qu'à moi. Il n'était pas possible d'être meilleur homme : timide en ce qui le regardait, il devenait tout courage pour l'amitié; il me le prouva lors de ma démission à l'occasion de la mort du duc d'Enghien. Dans la conversation, il éclatait en colères littéraires risibles. En politique, il déraisonnait; les crimes conventionnels lui avaient donné l'horreur de la liberté. Il détestait les journaux, la philosophaillerie, l'idéologie, et il communiqua cette haine à Bonaparte, quand il s'approcha du maître de l'Europe.

Nous allions nous promener dans la campagne; nous nous arrêtions sous quelques-uns de ces larges ormes répandus dans les prairies. Appuyé contre le tronc de ces ormes, mon ami me contait son ancien voyage en Angleterre avant la Révolution, et les vers qu'il adressait alors à deux jeunes ladies, devenues vieilles à l'ombre des tours de Westminster; tours qu'il retrouvait debout comme il les avait laissées, durant qu'à leur base s'étaient ensevelies les illusions et les heures de sa jeunesse.

Nous dînions souvent dans quelque taverne solitaire à Chelsea, sur la Tamise, en parlant de Milton et de Shakspeare : ils avaient vu ce que nous voyions; ils s'étaient assis, comme nous, au bord de ce fleuve, pour nous fleuve étranger, pour eux fleuve de la patrie. Nous rentrions de nuit à Londres, aux rayons défaillants des étoiles, submergées l'une après l'autre dans le brouillard

de la ville. Nous regagnions notre demeure, guidés par d'incertaines lueurs qui nous traçaient à peine la route à travers la fumée de charbon rougissant autour de chaque réverbère : ainsi s'écoule la vie du poëte.

Nous vîmes Londres en détail : ancien banni, je servais de *cicerone* aux nouveaux réquisitionnaires de l'exil que la Révolution prenait, jeunes ou vieux : il n'y a point d'âge légal pour le malheur. Au milieu d'une de ces excursions, nous fûmes surpris d'une pluie mêlée de tonnerre et forcés de nous réfugier dans l'allée d'une chétive maison dont la porte se trouvait ouverte par hasard. Nous y rencontrâmes le duc de Bourbon : je vis pour la première fois, à ce Chantilly, un prince qui n'était pas encore le dernier des Condé.

Le duc de Bourbon, Fontanes et moi également proscrits, cherchant en terre étrangère, sous le toit du pauvre, un abri contre le même orage ! *Fata viam invenient.*

Fontanes fut rappelé en France. Il m'embrassa en faisant des vœux pour notre prochaine réunion. Arrivé en Allemagne, il m'écrivit la lettre suivante :

« 28 juillet 1798.

« Si vous avez senti quelques regrets à mon départ « de Londres, je vous jure que les miens n'ont pas été « moins réels. Vous êtes la seconde personne à qui, dans « le cours de ma vie, j'aie trouvé une imagination et un « cœur à ma façon. Je n'oublierai jamais les consolations « que vous m'avez fait trouver dans l'exil et sur une « terre étrangère. Ma pensée la plus chère et la plus « constante, depuis que je vous ai quitté, se tourne sur

« les *Natchez*. Ce que vous m'en avez lu, et surtout dans « les derniers jours, est admirable, et ne sortira plus de « ma mémoire. Mais le charme des idées poétiques que « vous m'avez laissées a disparu un moment à mon « arrivée en Allemagne. Les plus affreuses nouvelles de « France ont succédé à celles que je vous avais montrées « en vous quittant. J'ai été cinq ou six jours dans les « plus cruelles perplexités. Je craignais même des persé- « cutions contre ma famille. Mes terreurs sont aujour- « d'hui fort diminuées. Le mal même n'a été que fort « léger; on menace plus qu'on ne frappe, et ce n'était « pas à ceux de ma *date* qu'en voulaient les exterminа- « teurs. Le dernier courrier m'a porté des assurances « de paix et de bonne volonté. Je puis continuer ma « route, et je vais me mettre en marche dès les premiers « jours du mois prochain. Mon séjour sera fixé près de « la forêt de Saint-Germain, entre ma famille, la Grèce « et mes livres, que ne puis-je dire aussi les *Natchez!* « L'orage inattendu qui vient d'avoir lieu à Paris est « causé, j'en suis sûr, par l'étourderie des agents et des « chefs que vous connaissez. J'en ai la preuve évidente « entre les mains. D'après cette certitude, j'écris *Great-* « *Pulteney-street* (rue où demeurait M. du Theil), avec « toute la politesse possible, mais aussi avec tous les « ménagements qu'exige la prudence. Je veux éviter « toute correspondance au moins prochaine, et je laisse « dans le plus grand doute sur le parti que je dois « prendre et sur le séjour que je veux choisir. Au reste, « je parle encore de vous avec l'accent de l'amitié, et je « souhaite du fond du cœur que les espérances d'utilité « qu'on peut fonder sur moi réchauffent les bonnes dis-

« positions qu'on m'a témoignées à cet égard, et qui sont « si bien dues à votre personne et à vos grands talents. « Travaillez, travaillez, mon cher ami, devenez illustre. « Vous le pouvez : l'avenir est à vous. J'espère que la « parole si souvent donnée par le *contrôleur général des* « *finances* est au moins acquittée en partie. Cette partie « me console, car je ne puis soutenir l'idée qu'un bel « ouvrage est arrêté faute de quelques secours. Écrivez- « moi; que nos cœurs communiquent, que nos muses « soient toujours amies. Ne doutez pas que, lorsque je « pourrai me promener librement dans ma patrie, je ne « vous y prépare une ruche et des fleurs à côté des « miennes. Mon attachement est inaltérable. Je serai « seul tant que je ne serai point auprès de vous. Parlez- « moi de vos travaux. Je veux vous réjouir en finissant : « j'ai fait la moitié d'un nouveau chant sur les bords de « l'Elbe, et j'en suis plus content que de tout le reste.

« Adieu, je vous embrasse tendrement, et suis votre « ami.

« Fontanes. »

Fontanes m'apprend qu'il faisait des vers en changeant d'exil. On ne peut jamais tout ravir au poëte; il emporte avec lui sa lyre. Laissez au cygne ses ailes; chaque soir, des fleuves inconnus répéteront les plaintes mélodieuses qu'il eût mieux aimé faire entendre à l'Eurotas.

L'avenir est à vous : Fontanes disait-il vrai? Dois-je me féliciter de sa prédiction? Hélas! cet avenir annoncé est déjà passé : en aurai-je un autre?

Cette première et affectueuse lettre du premier ami

que j'aie compté dans ma vie, et qui depuis la date de cette lettre a marché vingt-trois ans à mes côtés, m'avertit douloureusement de mon isolement progressif. Fontanes n'est plus; un chagrin profond, la mort tragique d'un fils, l'a jeté dans la tombe avant l'heure. Presque toutes les personnes dont j'ai parlé dans ces *Mémoires* ont disparu; c'est un registre obituaire que je tiens. Encore quelques années, et moi, condamné à cataloguer les morts, je ne laisserai personne pour inscrire mon nom au livre des absents.

Mais s'il faut que je reste seul, si nul être qui m'aima ne demeure après moi pour me conduire à mon dernier asile, moins qu'un autre j'ai besoin de guide : je me suis enquis du chemin, j'ai étudié les lieux où je dois passer, j'ai voulu voir ce qui arrive au dernier moment. Souvent, au bord d'une fosse dans laquelle on descendait une bière avec des cordes, j'ai entendu le râlement de ces cordes; ensuite, j'ai ouï le bruit de la première pelletée de terre tombant sur la bière : à chaque nouvelle pelletée, le bruit creux diminuait; la terre, en comblant la sépulture, faisait peu à peu monter le silence éternel à la surface du cercueil.

Fontanes! vous m'avez écrit : *Que nos muses soient toujours amies;* vous ne m'avez pas écrit en vain.

Londres, d'avril à septembre 1822.

MORT DE MA MÈRE. — RETOUR A LA RELIGION.

Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Aspiciam posthac? at, certe, semper amabo?

« Ne te parlerai-je plus? jamais n'entendrai-je tes « paroles? Jamais, frère plus aimable que la vie, ne te « verrai-je? Ah! toujours je t'aimerai! »

Je viens de quitter un ami, je vais quitter une mère : il faut toujours répéter les vers que Catulle adressait à son frère. Dans notre vallée de larmes, ainsi qu'aux enfers, il est je ne sais quelle plainte éternelle, qui fait le fond ou la note dominante des lamentations humaines; on l'entend sans cesse, et elle continuerait quand toutes les douleurs créées viendraient à se taire.

Un lettre de Julie, que je reçus peu de temps après celle de Fontanes, confirmait ma triste remarque sur mon isolement progressif : Fontanes m'invitait à *tra-*

vailler, à devenir illustre; ma sœur m'engageait à *renoncer à écrire :* l'un me proposait la gloire, l'autre l'oubli. Vous avez vu dans l'histoire de madame de Farcy qu'elle était dans ce train d'idées; elle avait pris la littérature en haine, parce qu'elle la regardait comme une des tentations de sa vie.

« Saint-Servan, 1er juillet 1798.

« Mon ami, nous venons de perdre la meilleure des « mères; je t'annonce à regret ce coup funeste. Quand « tu cesseras d'être l'objet de nos sollicitudes, nous au- « rons cessé de vivre. Si tu savais combien de pleurs tes « erreurs ont fait répandre à notre respectable mère, com- « bien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et « fait profession non-seulement de piété, mais de raison; « si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir « les yeux, à te faire renoncer à écrire; et si le ciel, « touché de nos vœux, permettait notre réunion, tu trou- « verais au milieu de nous tout le bonheur qu'on peut « goûter sur la terre; tu nous donnerais ce bonheur, car « il n'en est point pour nous tandis que tu nous manques « et que nous avons lieu d'être inquiètes de ton sort. »

Ah! que n'ai-je suivi le conseil de ma sœur! Pourquoi ai-je continué d'écrire? Mes écrits de moins dans mon siècle, y aurait-il eu quelque chose de changé aux événements et à l'esprit de ce siècle?

Ainsi, j'avais perdu ma mère; ainsi, j'avais affligé l'heure suprême de sa vie! Tandis qu'elle rendait le dernier soupir loin de son dernier fils, en priant pour lui, que faisais-je à Londres! Je me promenais peut-être par une fraîche matinée, au moment où les sueurs de la

mort couvraient le front maternel et n'avaient pas ma main pour les essuyer!

La tendresse filiale que je conservais pour madame de Chateaubriand était profonde. Mon enfance et ma jeunesse se liaient intimement au souvenir de ma mère; tout ce que je savais me venait d'elle. L'idée d'avoir empoisonné les vieux jours de la femme qui me porta dans ses entrailles me désespéra : je jetai au feu avec horreur des exemplaires de l'*Essai,* comme l'instrument de mon crime; s'il m'eût été possible d'anéantir l'ouvrage, je l'aurais fait sans hésiter. Je ne me remis de ce trouble que lorsque la pensée m'arriva d'expier mon premier ouvrage par un ouvrage religieux : telle fut l'origine du *Génie du christianisme.*

« Ma mère, » ai-je dit dans la première préface de cet ouvrage, « après avoir été jetée à soixante-douze ans « dans des cachots où elle vit périr une partie de ses « enfants, expira enfin sur un grabat, où ses malheurs « l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements « répandit sur ses derniers jours une grande amertume; « elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me « rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. « Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère. Quand « la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-« même n'existait plus; elle était morte aussi des suites « de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tom-« beau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, « m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point « cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnatu-« relles : ma conviction est sortie du cœur; j'ai pleuré et « j'ai cru. »

Je m'exagérais ma faute; l'*Essai* n'était pas un livre impie, mais un livre de doute et de douleur. A travers les ténèbres de cet ouvrage, se glisse un rayon de la lumière chrétienne qui brilla sur mon berceau. Il ne fallait pas un grand effort pour revenir du scepticisme de l'*Essai* à la certitude du *Génie du christianisme*.

Londres, d'avril à septembre 1822.

GÉNIE DU CHRISTIANISME.
LETTRE DU CHEVALIER DE PANAT.

Lorsque après la triste nouvelle de la mort de madame de Chateaubriand, je me résolus à changer subitement de voie, le titre de *Génie du christianisme* que je trouvai sur-le-champ m'inspira; je me mis à l'ouvrage; je travaillai avec l'ardeur d'un fils qui bâtit un mausolée à sa mère. Mes matériaux étaient dégrossis et rassemblés de longue main par mes précédentes études. Je connaissais les ouvrages des Pères mieux qu'on ne les connaît de nos jours; je les avais étudiés même pour les combattre, et entré dans cette route à mauvaise intention, au lieu d'en être sorti vainqueur, j'en étais sorti vaincu.

Quant à l'histoire proprement dite, je m'en étais spécialement occupé en composant l'*Essai sur les Révolutions*. Les authentiques de Camden que je venais d'examiner m'avaient rendu familières les mœurs et les insti-

tutions du moyen âge. Enfin mon terrible manuscrit des *Natchez*, de deux mille trois cent quatre-vingt-treize pages in-folio, contenait tout ce dont le *Génie du christianisme* avait besoin en descriptions de la nature ; je pouvais prendre largement dans cette source, comme j'y avais déjà pris pour l'*Essai*.

J'écrivis la première partie du *Génie du christianisme*. MM. Dulau, qui s'étaient faits libraires du clergé français émigré, se chargèrent de la publication. Les premières feuilles du premier volume furent imprimées.

L'ouvrage ainsi commencé à Londres en 1799 ne fut achevé qu'à Paris en 1802 ; voyez les différentes préfaces du *Génie du christianisme*. Une espèce de fièvre me dévora pendant tout le temps de ma composition : on ne saura jamais ce que c'est que de porter à la fois dans son cerveau, dans son sang, dans son âme, *Atala* et *René*, et de mêler à l'enfantement douloureux de ces brûlants jumeaux le travail de conception des autres parties du *Génie du christianisme*. Le souvenir de Charlotte traversait et réchauffait tout cela, et, pour m'achever, le premier désir de gloire enflammait mon imagination exaltée. Ce désir me venait de la tendresse filiale ; je voulais un grand bruit, afin qu'il montât jusqu'au séjour de ma mère, et que les anges lui portassent ma sainte expiation.

Comme une étude mène à une autre, je ne pouvais m'occuper de mes scolies françaises sans tenir note de la littérature et des hommes du pays au milieu duquel je vivais : je fus entraîné dans ces autres recherches. Mes jours et mes nuits se passaient à lire, à écrire, à prendre d'un savant prêtre, l'abbé Capelan, des leçons d'hébreu,

à consulter les bibliothèques et les gens instruits, à rôder dans les campagnes avec mes opiniâtres rêveries, à recevoir et à rendre des visites. S'il est des effets rétroactifs et symptomatiques des événements futurs, j'aurais pu augurer le mouvement et le fracas de l'ouvrage qui devait me faire un nom. aux bouillonnements de mes esprits et aux palpitations de ma muse.

Quelques lectures de mes premières ébauches servirent à m'éclairer. Les lectures sont excellentes comme instruction, lorsqu'on ne prend pas pour argent comptant les flagorneries obligées. Pourvu qu'un auteur soit de bonne foi, il sentira vite, par l'impression instinctive des autres, les endroits faibles de son travail, et surtout si ce travail est trop long ou trop court, s'il garde, ne remplit pas, ou dépasse la juste mesure. Je retrouve une lettre du chevalier de Panat sur les lectures d'un ouvrage, alors si inconnu. La lettre est charmante : l'esprit positif et moqueur du sale chevalier ne paraissait pas susceptible de se frotter ainsi de poésie. Je n'hésite pas à donner cette lettre, document de mon histoire, bien qu'elle soit entachée d'un bout à l'autre de mon éloge, comme si le malin auteur se fût complu à verser son encrier sur son épître :

« Ce lundi

« Mon Dieu ! l'intéressante lecture que j'ai due ce « matin à votre extrême complaisance ! Notre religion « avait compté parmi ses défenseurs de grands génies, « d'illustres Pères de l'Église : ces athlètes avaient manié « avec vigueur toutes les armes du raisonnement ; l'in- « crédulité était vaincue ; mais ce n'était pas assez :

« il fallait montrer encore tous les charmes de cette « religion admirable; il fallait montrer combien elle « est appropriée au cœur humain et les magnifiques « tableaux qu'elle offre à l'imagination. Ce n'est plus « un théologien dans l'école, c'est le grand peintre et « l'homme sensible qui s'ouvrent un nouvel horizon. « Votre ouvrage manquait et vous étiez appelé à le faire. « La nature vous a éminemment doué des belles qualités « qu'il exige : vous appartenez à un autre siècle...

« Ah! si les vérités de sentiment sont les premières « dans l'ordre de la nature, personne n'aura mieux « prouvé que vous celles de notre religion; vous aurez « confondu à la porte du temple les impies, et vous aurez « introduit dans le sanctuaire les esprits délicats et les « cœurs sensibles. Vous me retracez ces philosophes « anciens qui donnaient leurs leçons la tête couronnée « de fleurs et les mains remplies de doux parfums. C'est « une bien faible image de votre esprit si doux, si pur « et si antique.

« Je me félicite chaque jour de l'heureuse circon- « stance qui m'a rapproché de vous; je ne puis plus « oublier que c'est un bienfait de Fontanes; je l'en aime « davantage, et mon cœur ne séparera jamais deux noms « que la même gloire doit unir, si la Providence nous « ouvre les portes de notre patrie.

« Ch^er^ DE PANAT. »

L'abbé Delille entendit aussi la lecture de quelques fragments du *Génie du christianisme*. Il parut surpris, et il me fit l'honneur, peu après, de rimer la prose qui lui avait plu. Il naturalisa mes fleurs sauvages de l'Amé-

rique dans ses divers jardins français, et mit refroidir mon vin un peu chaud dans l'eau frigide de sa claire fontaine.

L'édition inachevée du *Génie du christianisme,* commencée à Londres, différait un peu, dans l'ordre des matières, de l'édition publiée en France. La censure consulaire, qui devint bientôt impériale, se montrait fort chatouilleuse à l'endroit des rois : leur personne, leur honneur et leur vertu lui étaient chers d'avance. La police de Fouché voyait déjà descendre du ciel, avec la fiole sacrée, le pigeon blanc, symbole de la candeur de Bonaparte et de l'innocence révolutionnaire. Les sincères croyants des processions républicaines de Lyon me forcèrent de retrancher un chapitre intitulé les *Rois athées,* et d'en disséminer çà et là les paragraphes dans le corps de l'ouvrage.

Londres, d'avril à septembre 1822.

MON ONCLE M. DE BEDÉE : SA FILLE AINÉE.

Avant de continuer ces investigations littéraires, il me les faut interrompre un moment pour prendre congé de mon oncle de Bedée : hélas! c'est prendre congé de la première joie de ma vie : « *freno non remorante dies,* aucun frein n'arrête les jours. » Voyez les vieux sépulcres dans les vieilles cryptes : eux-mêmes vaincus par l'âge, caducs et sans mémoire, ayant perdu leurs épitaphes, ils ont oublié jusqu'aux noms de ceux qu'ils renferment.

J'avais écrit à mon oncle au sujet de la mort de ma mère; il me répondit par une longue lettre, dans laquelle on trouvait quelques mots touchants de regrets; mais les trois quarts de sa double feuille in-folio étaient consacrés à ma généalogie. Il me recommandait surtout, quand je rentrerais en France, de rechercher les titres du *quartier des Bedée,* confié à mon frère. Ainsi, pour ce

vénérable émigré, ni l'exil, ni la ruine, ni la destruction de ses proches, ni le sacrifice de Louis XVI, ne l'avertissaient de la Révolution ; rien n'avait passé, rien n'était advenu ; il en était toujours aux États de Bretagne et à l'Assemblée de la noblesse. Cette fixité de l'idée de l'homme est bien frappante au milieu et comme en présence de l'altération de son corps, de la fuite de ses années, de la perte de ses parents et de ses amis.

Au retour de l'émigration, mon oncle de Bedée s'est retiré à Dinan, où il est mort, à six lieues de Monchoix, sans l'avoir revu. Ma cousine Caroline, l'aînée de mes trois cousines, existe encore. Elle est restée vieille fille malgré les sommations respectueuses de son ancienne jeunesse. Elle m'écrit des lettres sans orthographe, où elle me tutoie, m'appelle *chevalier*, et me parle de notre bon temps : *in illo tempore*. Elle était nantie de deux beaux yeux noirs et d'une jolie taille ; elle dansait comme la Camargo, et elle croit avoir souvenance que je lui portais en secret un farouche amour. Je lui réponds sur le même ton, mettant de côté, à son exemple, mes ans, mes honneurs et ma renommée : « Oui, *chère Caroline*, ton chevalier, etc. » Il y a bien quelque six ou sept lustres que nous ne nous sommes rencontrés : le ciel en soit loué ! car, Dieu sait, si nous venions à nous embrasser, quelle figure nous nous trouverions !

Douce, patriarcale, innocente, honorable amitié de famille, votre siècle est passé ! On ne tient plus au sol par une multitude de fleurs, de rejetons et de racines ; on naît et l'on meurt maintenant un à un. Les vivants sont pressés de jeter le défunt à l'Éternité et de se débarrasser de son cadavre. Entre les amis, les uns vont attendre le

cercueil à l'église, en grommelant d'être désheurés et dérangés de leurs habitudes ; les autres poussent le dévouement jusqu'à suivre le convoi au cimetière ; la fosse comblée, tout souvenir est effacé. Vous ne reviendrez plus, jours de religion et de tendresse, où le fils mourait dans la même maison, dans le même fauteuil, près du même foyer où étaient morts son père et son aïeul, entouré, comme ils l'avaient été, d'enfants et de petits-enfants en pleurs, sur qui descendait la dernière bénédiction paternelle!

Adieu, mon oncle chéri! Adieu, famille maternelle, qui disparaissez ainsi que l'autre partie de ma famille! Adieu, ma cousine de jadis, qui m'aimez toujours comme vous m'aimiez lorsque nous écoutions ensemble la complainte de notre bonne tante de Boisteilleul sur l'*Épervier*, ou lorsque vous assistiez au relèvement du vœu de ma nourrice, à l'abbaye de Nazareth! Si vous me survivez, agréez la part de reconnaissance et d'affection que je vous lègue ici. Ne croyez pas au faux sourire ébauché sur mes lèvres en parlant de vous : mes yeux, je vous assure, sont pleins de larmes.

Londres, d'avril à septembre 1822.

Revu en février 1845.

INCIDENCES.

LITTÉRATURE ANGLAISE.
DÉPÉRISSEMENT DE L'ANCIENNE ÉCOLE. — HISTORIENS.
POETES. — PUBLICISTES. — SHAKSPEARE.

Mes études corrélatives au *Génie du christianisme* m'avaient de proche en proche (je vous l'ai dit) conduit à un examen plus approfondi de la littérature anglaise. Lorsqu'en 1792 je me réfugiai en Angleterre, il me fallut réformer la plupart des jugements que j'avais puisés dans les critiques. En ce qui touche les historiens, Hume était réputé écrivain tory et rétrograde : on l'accusait, ainsi que Gibbon, d'avoir surchargé la langue anglaise de gallicismes; on lui préférait son continuateur Smollett. Philosophe pendant sa vie, devenu chrétien à sa mort, Gibbon demeurait, en cette qualité, atteint et convaincu d'être un pauvre homme. On parlait encore de Robertson, parce qu'il était sec.

Pour ce qui regarde les poëtes, les *elegant Extracts* servaient d'exil à quelques pièces de Dryden; on ne pardonnait point aux rimes de Pope, bien qu'on visitât sa maison à Twickenham et que l'on coupât des morceaux du saule pleureur planté par lui, et dépéri comme sa renommée.

Blair passait pour un critique ennuyeux à la française : on le mettait bien au-dessous de Johnson. Quant au vieux *Spectator*, il était au grenier.

Les ouvrages politiques anglais ont peu d'intérêt pour nous. Les traités économiques sont moins circonscrits; les calculs sur la richesse des nations, sur l'emploi des capitaux, sur la balance du commerce, s'appliquent en partie aux sociétés européennes.

Burke sortait de l'individualité nationale politique : en se déclarant contre la Révolution française, il entraîna son pays dans cette longue voie d'hostilités qui aboutit aux champs de Waterloo.

Toutefois, de grandes figures demeuraient. On retrouvait partout Milton et Shakspeare. Montmorency, Biron, Sully, tour à tour ambassadeurs de France auprès d'Élisabeth et de Jacques I^er^, entendirent-ils jamais parler d'un baladin, acteur dans ses propres farces et dans celles des autres? Prononcèrent-ils jamais le nom, si barbare en français, de Shakspeare? Soupçonnèrent-ils qu'il y eût là une gloire devant laquelle leurs honneurs, leurs pompes, leurs rangs, viendraient s'abîmer? Eh bien! le comédien chargé du rôle du spectre, dans *Hamlet*, était le grand fantôme, l'ombre du moyen âge qui se levait sur le monde, comme l'astre de la nuit, au moment où le moyen âge achevait de descendre parmi les morts :

siècles énormes que Dante ouvrit et que ferma Shakspeare.

Dans le *Précis historique* de Whitelocke, contemporain du chantre du *Paradis perdu*, on lit : « Un certain aveugle, « nommé Milton, secrétaire du Parlement pour les dé- « pêches latines. » Molière, l'*histrion*, jouait son *Pourceaugnac*, de même que Shakspeare, le *bateleur*, grimaçait son *Falstaff*.

Ces voyageurs voilés, qui viennent de fois à autre s'asseoir à notre table, sont traités par nous en hôtes vulgaires; nous ignorons leur nature jusqu'au jour de leur disparition. En quittant la terre, ils se transfigurent, et nous disent comme l'envoyé du ciel à Tobie : « Je suis « l'un des sept qui sommes présents devant le Seigneur. » Mais si elles sont méconnues des hommes à leur passage, ces divinités ne se méconnaissent point entre elles. « Qu'a « besoin mon Shakspeare, dit Milton, pour ses os vénérés, « de pierres entassées par le travail d'un siècle? » Michel-Ange, enviant le sort et le génie de Dante, s'écrie :

Pur fuss' io tal. . .
Per l' aspro esilio suo con sua virtute
Darei del mondo più felice stato.

« Que n'ai-je été tel que lui! Pour son dur exil avec « sa vertu, je donnerais toutes les félicités de la terre! »

Le Tasse célèbre Camoëns encore presque ignoré, et lui sert de *renommée*. Est-il rien de plus admirable que cette société d'illustres égaux se révélant les uns aux autres par des signes, se saluant et s'entretenant ensemble dans une langue d'eux seuls comprise?

Shakspeare était-il boiteux comme lord Byron, Walter Scott et les Prières, filles de Jupiter? S'il l'était

en effet, le *Boy* de Stratford, loin d'être honteux de son infirmité, ainsi que Childe-Harold, ne craint pas de la rappeler à l'une de ses maîtresses :

. . . . . lame by fortune's dearest spite.

« Boiteux par la moquerie la plus chère de la fortune. »

Shakspeare aurait eu beaucoup d'amours, si l'on en comptait un par sonnet. Le créateur de Desdémone et de Juliette vieillissait sans cesser d'être amoureux. La femme inconnue à laquelle il s'adresse en vers charmants était-elle fière et heureuse d'être l'objet des sonnets de Shakspeare? On peut en douter : la gloire est pour un vieil homme ce que sont les diamants pour une vieille femme; ils la parent et ne peuvent l'embellir.

« Ne pleurez pas longtemps pour moi quand je serai « mort, dit le tragique anglais à sa maîtresse. Si vous « lisez ces mots, ne vous rappelez pas la main qui les a « tracés; je vous aime tant que je veux être oublié dans « vos doux souvenirs, si en pensant à moi vous pouviez « être malheureuse. Oh! si vous jetez un regard sur ces « lignes, quand peut-être je ne serai plus qu'une masse « d'argile, ne redites pas même mon pauvre nom, et « laissez votre amour se faner avec ma vie. »

Shakspeare aimait, mais il ne croyait pas plus à l'amour qu'il ne croyait à autre chose : une femme pour lui était un oiseau, une brise, une fleur, chose qui charme et passe. Par l'insouciance ou l'ignorance de sa renommée, par son état, qui le jetait à l'écart de la société, en dehors des conditions où il ne pouvait atteindre, il semblait avoir pris la vie comme une heure légère et désoccupée, comme un loisir rapide et doux.

Shakspeare, dans sa jeunesse, rencontra de vieux moines chassés de leur cloître, lesquels avaient vu Henri VIII, ses réformes, ses destructions de monastères, ses *fous*, ses épouses, ses maîtresses, ses bourreaux. Lorsque le poëte quitta la vie, Charles I^er^ comptait seize ans.

Ainsi, d'une main Shakspeare avait pu toucher les têtes blanchies que menaça le glaive de l'avant-dernier des Tudors, de l'autre la tête brune du second des Stuarts, que la hache des parlementaires devait abattre. Appuyé sur ces fronts tragiques, le grand tragique s'enfonça dans la tombe; il remplit l'intervalle des jours où il vécut de ses spectres, de ses rois aveugles, de ses ambitieux punis, de ses femmes infortunées, afin de joindre, par des fictions analogues, les réalités du passé aux réalités de l'avenir.

Shakspeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée; ces génies-mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité : Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Horace, Virgile, sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne, depuis Pétrarque jusqu'au Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises; Montaigne, La Fontaine, Molière, viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakspeare, et, jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron, son dialogue à Walter Scott.

On renie souvent ces maîtres suprêmes; on se révolte contre eux; on compte leurs défauts; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles; mais

on se débat en vain sous leur joug. Tout tient de leurs couleurs; partout s'impriment leurs traces; ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples; leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière; ils sèment des idées, germes de mille autres; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont les mines ou les entrailles de l'esprit humain.

De tels génies occupent le premier rang; leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité, les font reconnaître tout d'abord pour lois, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes sorties d'une seule souche, dont les autres ne sont que des rameaux. Donnons-nous de garde d'insulter aux désordres dans lesquels tombent quelquefois ces êtres puissants; n'imitons pas Cham le maudit; ne rions pas si nous rencontrons, nu et endormi, à l'ombre de l'arche échouée sur les montagnes d'Arménie, l'unique et solitaire nautonier de l'abîme. Respectons ce navigateur diluvien qui recommença la création après l'épuisement des cataractes du ciel : pieux enfants, bénis de notre père, couvrons-le pudiquement de notre manteau.

Shakspeare, de son vivant, n'a jamais pensé à vivre après sa vie : que lui importe aujourd'hui mon cantique d'admiration? En admettant toutes les suppositions, en raisonnant d'après les vérités ou les erreurs dont l'esprit humain est pénétré ou imbu, que fait à Shakspeare une

renommée dont le bruit ne peut monter jusqu'à lui? Chrétien? au milieu des félicités éternelles, s'occupe-t-il du néant du monde? Déiste? dégagé des ombres de la matière, perdu dans les splendeurs de Dieu, abaisse-t-il un regard sur le grain de sable où il a passé? Athée? il dort de ce sommeil sans souffle et sans réveil qu'on appelle la mort. Rien donc de plus vain que la gloire au delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié, qu'elle n'ait été utile à la vertu, secourable au malheur, et qu'il ne nous soit donné de jouir dans le ciel d'une idée consolante, généreuse, libératrice, laissée par nous sur la terre.

Londres, d'avril à septembre 1822.

INCIDENCES.

ROMANS ANCIENS. — ROMANS NOUVEAUX.
RICHARDSON. — WALTER SCOTT.

Les romans, à la fin du dernier siècle, avaient été compris dans la proscription générale. Richardson dormait oublié; ses compatriotes trouvaient dans son style des traces de la société inférieure au sein de laquelle il avait vécu. Fielding se soutenait; Sterne, entrepreneur d'originalité, était passé. On lisait encore *le Vicaire de Wakefield*.

Si Richardson n'a pas de style (ce dont nous ne sommes pas juges, nous autres étrangers), il ne vivra pas, parce que l'on ne vit que par le style. En vain on se révolte contre cette vérité : l'ouvrage le mieux composé, orné de portraits d'une bonne ressemblance, rempli de mille autres perfections, est mort-né si le style manque. Le style, et il y en a de mille sortes, ne s'apprend pas;

c'est le don du ciel, c'est le talent. Mais si Richardson n'a été abandonné que pour certaines locutions bourgeoises, insupportables à une société élégante, il pourra renaître; la révolution qui s'opère, en abaissant l'aristocratie et en élevant les classes moyennes, rendra moins sensibles ou fera disparaître les traces des habitudes de ménage et d'un langage inférieur.

De *Clarisse* et de *Tom Jones* sont sorties les deux principales branches de la famille des romans modernes anglais, les romans à tableaux de famille et drames domestiques, les romans à aventures et à peinture de la société générale. Après Richardson, les mœurs de l'*ouest* de la ville firent une irruption dans le domaine des fictions : les romans se remplirent de châteaux, de lords et de ladies, de scènes aux eaux, d'aventures aux courses de chevaux, au bal, à l'Opéra, au Ranelagh, avec un *chit-chat*, un caquetage qui ne finissait plus. La scène ne tarda pas à se transporter en Italie; les amants traversèrent les Alpes avec des périls effroyables et des douleurs d'âme à attendrir les lions : *le lion répandit des pleurs!* un jargon de bonne compagnie fut adopté.

Dans ces milliers de romans qui ont inondé l'Angleterre depuis un demi-siècle, deux ont gardé leur place : *Caleb Williams* et *le Moine*. Je ne vis point Godwin pendant ma retraite à Londres; mais je rencontrai deux fois Lewis. C'était un jeune membre des Communes, fort agréable, et qui avait l'air et les manières d'un Français. Les ouvrages d'Anne Radcliffe font une espèce à part. Ceux de mistress Barbauld, de miss Edgeworth, de miss Burnet, etc., ont, dit-on, des chances de vivre. « Il y « devroit, dit Montaigne, avoir coertion des lois contre

« les *escrivains* ineptes et inutiles, comme il y a contre « les vagabonds et fainéans. On banniroit des mains de « notre peuple et moy et cent autres. L'escrivaillerie « semble être quelque symptosme d'un siècle des- « bordé. »

Mais ces écoles diverses de romanciers sédentaires, de romanciers voyageurs en diligence ou en calèche, de romanciers de lacs et de montagnes, de ruines et de fantômes, de romanciers de villes et de salons, sont venues se perdre dans la nouvelle école de Walter Scott, de même que la poésie s'est précipitée sur les pas de lord Byron.

L'illustre peintre de l'Écosse débuta dans la carrière des lettres, lors de mon exil à Londres, par la traduction du *Berlichingen* de Gœthe. Il continua à se faire connaître par la poésie, et la pente de son génie le conduisit enfin au roman. Il me semble avoir créé un genre faux; il a perverti le roman et l'histoire : le romancier s'est mis à faire des romans historiques, et l'historien des histoires romanesques. Si, dans Walter Scott, je suis obligé de passer quelquefois des conversations interminables, c'est ma faute, sans doute; mais un des grands mérites de Walter Scott, à mes yeux, c'est de pouvoir être mis entre les mains de tout le monde. Il faut de plus grands efforts de talent pour intéresser en restant dans l'ordre que pour plaire en passant toute mesure; il est moins facile de régler le cœur que de le troubler.

Burke retint la politique de l'Angleterre dans le passé. Walter Scott refoula les Anglais jusqu'au moyen âge : tout ce qu'on écrivit, fabriqua, bâtit, fut gothique : livres, meubles, maisons, églises, châteaux. Mais les

lairds de la Grande-Charte sont aujourd'hui des *fashionables* de Bond-Street, race frivole qui campe dans les manoirs antiques, en attendant l'arrivée des générations nouvelles qui s'apprêtent à les en chasser.

Londres, d'avril à septembre 1822.

INCIDENCES.

POÉSIE NOUVELLE. — BEATTIE.

En même temps que le roman passait à l'état *romantique*, la poésie subissait une transformation semblable. Cowper abandonna l'école française pour faire revivre l'école nationale; Burns, en Écosse, commença la même révolution. Après eux vinrent les restaurateurs des ballades. Plusieurs de ces poëtes de 1792 à 1800 appartenaient à ce qu'on appelait *Lake school* (nom qui est resté), parce que les romanciers demeuraient aux bords des lacs du Cumberland et du Westmoreland, et qu'ils les chantaient quelquefois.

Thomas Moore, Campbell, Rogers, Crabbe, Wordsworth, Southey, Hunt, Knowles, lord Holland, Canning, Croker, vivent encore pour l'honneur des lettres anglaises; mais il faut être né Anglais pour apprécier tout le mérite d'un genre intime de composition qui se fait particulièrement sentir aux hommes du sol.

Nul, dans une littérature vivante, n'est juge compétent que des ouvrages écrits dans sa propre langue. En vain vous croyez posséder à fond un idiome étranger, le lait de la nourrice vous manque, ainsi que les premières paroles qu'elle vous apprit à son sein et dans vos langes; certains accents ne sont que de la patrie. Les Anglais et les Allemands ont de nos gens de lettres les notions les plus baroques : ils adorent ce que nous méprisons, ils méprisent ce que nous adorons; ils n'entendent ni Racine, ni La Fontaine, ni même complétement Molière. C'est à rire de savoir quels sont nos grands écrivains à Londres, à Vienne, à Berlin, à Pétersbourg, à Munich, à Leipzig, à Gœttingue, à Cologne, de savoir ce qu'on y lit avec fureur et ce qu'on n'y lit pas.

Quand le mérite d'un auteur consiste spécialement dans la diction, un étranger ne comprendra jamais bien ce mérite. Plus le talent est intime, individuel, national, plus ses mystères échappent à l'esprit qui n'est pas, pour ainsi dire, *compatriote* de ce talent. Nous admirons sur parole les Grecs et les Romains; notre admiration nous vient de tradition, et les Grecs et les Romains ne sont pas là pour se moquer de nos jugements de barbares. Qui de nous se fait une idée de l'harmonie de la prose de Démosthène et de Cicéron, de la cadence des vers d'Alcée et d'Horace, telles qu'elles étaient saisies par une oreille grecque et latine? On soutient que les beautés réelles sont de tous les temps, de tous les pays : oui, les beautés de sentiment et de pensée; non les beautés de style. Le style n'est pas, comme la pensée, cosmopolite : il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui.

Burns, Mason, Cowper moururent pendant mon

émigration à Londres, avant 1800 et en 1800; ils finissaient le siècle; je le commençais. Darvin et Beattie moururent deux ans après mon retour de l'exil.

Beattie avait annoncé l'ère nouvelle de la lyre. Le *Minstrel*, ou le *Progrès du génie*, est la peinture des premiers effets de la muse sur un jeune barde, lequel ignore encore le souffle dont il est tourmenté. Tantôt le poëte futur va s'asseoir au bord de la mer pendant une tempête; tantôt il quitte les jeux du village pour écouter à l'écart, dans le lointain, le son des musettes.

Beattie a parcouru la série entière des rêveries et des idées mélancoliques, dont cent autres poëtes se sont crus les *discovers*. Beattie se proposait de continuer son poëme; en effet, il en a écrit le second chant : Edwin entend un soir une voix grave s'élevant du fond d'une vallée; c'est celle d'un solitaire qui, après avoir connu les illusions du monde, s'est enseveli dans cette retraite, pour y recueillir son âme et chanter les merveilles du Créateur. Cet ermite instruit le jeune *minstrel* et lui révèle le secret de son génie. L'idée était heureuse; l'exécution n'a pas répondu au bonheur de l'idée. Beattie était destiné à verser des larmes; la mort de son fils brisa son cœur paternel : comme Ossian après la perte de son Oscar, il suspendit sa harpe aux branches d'un chêne. Peut-être le fils de Beattie était-il ce jeune *minstrel* qu'un père avait chanté et dont il ne voyait plus les pas sur la montagne.

Londres, d'avril à septembre 1822.

INCIDENCES.

LORD BYRON.

On retrouve dans les vers de lord Byron des imitations frappantes du *Minstrel :* à l'époque de mon exil en Angleterre, lord Byron habitait l'école de Harrow, dans un village à dix milles de Londres. Il était enfant, j'étais jeune et aussi inconnu que lui; il avait été élevé sur les bruyères de l'Écosse, au bord de la mer, comme moi dans les landes de la Bretagne, au bord de la mer; il aima d'abord la Bible et Ossian, comme je les aimai; il chanta dans Newstead-Abbey les souvenirs de l'enfance, comme je les chantai dans le château de Combourg.

« Lorsque j'explorais, jeune montagnard, la noire « bruyère, et gravissais ta cime penchée, ô Morven cou- « ronné de neige, pour m'ébahir au torrent qui tonnait « au-dessous de moi, ou aux vapeurs de la tempête qui « s'amoncelaient à mes pieds. . . . . »

Dans mes courses aux environs de Londres, lorsque j'étais si malheureux, vingt fois j'ai traversé le village de Harrow, sans savoir quel génie il renfermait. Je me suis assis dans le cimetière, au pied de l'orme sous lequel, en 1807, lord Byron écrivait ces vers, au moment où je revenais de la Palestine :

> Spot of my youth! whose hoary branches sigh,
> Swept by the breeze that funs thy cloudless sky, etc.

« Lieu de ma jeunesse, où soupirent les branches « chenues, effleurées par la brise qui rafraîchit ton ciel « sans nuage ! Lieu où je vague aujourd'hui seul, moi qui « souvent ai foulé, avec ceux que j'aimais, ton gazon mol « et vert; quand la destinée glacera ce sein qu'une fièvre « dévore; quand elle aura calmé les soucis et les pas- « sions;... ici où il palpita, ici mon cœur pourra reposer. « Puissé-je m'endormir où s'éveillèrent mes espérances,... « mêlé à la terre où coururent mes pas,... pleuré de « ceux qui furent en société avec mes jeunes années, « oublié du reste du monde ! »

Et moi je dirai : Salut, antique ormeau, au pied duquel Byron enfant s'abandonnait aux caprices de son âge, alors que je rêvais *René* sous ton ombre, sous cette même ombre où plus tard le poëte vint à son tour rêver *Childe-Harold !* Byron demandait au cimetière, témoin des premiers jeux de sa vie, une tombe ignorée : inutile prière que n'exaucera point la gloire. Cependant Byron n'est plus ce qu'il a été; je l'avais trouvé de toutes parts vivant à Venise : au bout de quelques années, dans cette même ville où je trouvais son nom partout, je l'ai retrouvé effacé et inconnu partout. Les échos du Lido ne le répè-

tent plus, et si vous le demandez à des Vénitiens, ils ne savent plus de qui vous parlez. Lord Byron est entièrement mort pour eux; ils n'entendent plus les hennissements de son cheval : il en est de même à Londres, où sa mémoire périt. Voilà ce que nous devenons.

Si j'ai passé à Harrow sans savoir que lord Byron enfant y respirait, des Anglais ont passé à Combourg sans se douter qu'un petit vagabond, élevé dans ces bois, laisserait quelque trace. Le voyageur Arthur Young, traversant Combourg, écrivait :

« Jusqu'à Combourg (de Pontorson) le pays a un « aspect sauvage; l'agriculture n'y est pas plus avancée « que chez les Hurons, ce qui paraît incroyable dans un « pays enclos; le peuple y est presque aussi sauvage que « le pays, et la ville de Combourg, une des places les « plus sales et les plus rudes que l'on puisse voir : des « maisons de terre sans vitres, et un pavé si rompu qu'il « arrête les passagers, mais aucune aisance. — Cependant il s'y trouve un château, et il est même habité. « Qui est ce M. de Chateaubriand, propriétaire de cette « habitation, qui a des nerfs assez forts pour résider au « milieu de tant d'ordures et de pauvreté? Au-dessous de « cet amas hideux de misère est un beau lac environné « d'enclos bien boisés. »

Ce M. de Chateaubriand était mon père; la retraite qui paraissait si hideuse à l'agronome de mauvaise humeur n'en était pas moins une belle et noble demeure, quoique sombre et grave. Quant à moi, faible plant de lierre commençant à grimper au pied de ces tours sauvages, M. Young eût-il pu m'apercevoir, lui qui n'était occupé que de la revue de nos moissons?

Qu'il me soit permis d'ajouter à ces pages, écrites en Angleterre en 1822, ces autres pages écrites en 1814 et 1840 : elles achèveront le morceau de lord Byron; ce morceau se trouvera surtout complété quand on aura lu ce que je redirai du grand poëte en passant à Venise.

Il y aura peut-être quelque intérêt à remarquer dans l'avenir la rencontre des deux chefs de la nouvelle école française et anglaise, ayant un même fonds d'idées, des destinées, sinon des mœurs, à peu près pareilles : l'un pair d'Angleterre, l'autre pair de France, tous deux voyageurs dans l'Orient, assez souvent l'un près de l'autre, et ne se voyant jamais : seulement la vie du poëte anglais a été mêlée à de moins grands événements que la mienne.

Lord Byron est allé visiter après moi les ruines de la Grèce : dans *Childe-Harold,* il semble embellir de ses propres couleurs les descriptions de l'*Itinéraire*. Au commencement de mon pèlerinage, je reproduis l'adieu du sire de Joinville à son château; Byron dit un égal adieu à sa demeure gothique.

Dans *les Martyrs,* Eudore part de la Messénie pour se rendre à Rome : « Notre navigation fut longue, dit-il,... « nous vîmes tous ces promontoires marqués par des « temples ou des tombeaux... Mes jeunes compagnons « n'avaient entendu parler que des métamorphoses de « Jupiter, et ils ne comprirent rien aux débris qu'ils « avaient sous les yeux; moi, je m'étais déjà assis, avec « le prophète, sur les ruines des villes désolées, et Baby- « lone m'enseignait Corinthe. »

Le poëte anglais est comme le prosateur français, derrière la lettre de Sulpicius à Cicéron; — une rencontre si parfaite m'est singulièrement glorieuse, puisque j'ai

devancé le chantre immortel au rivage où nous avons eu les mêmes souvenirs, et où nous avons commémoré les mêmes ruines.

J'ai encore l'honneur d'être en rapport avec lord Byron, dans la description de Rome : *les Martyrs* et ma *Lettre sur la campagne romaine* ont l'inappréciable avantage, pour moi, d'avoir deviné les inspirations d'un beau génie.

Les premiers traducteurs, commentateurs et admirateurs de lord Byron se sont bien gardés de faire remarquer que quelques pages de mes ouvrages avaient pu rester un moment dans les souvenirs du peintre de *Childe-Harold;* ils auraient cru ravir quelque chose à son génie. Maintenant que l'enthousiasme s'est un peu calmé, on me refuse moins cet honneur. Notre immortel chansonnier, dans le dernier volume de ses *Chansons,* a dit : « Dans un des couplets qui précèdent celui-ci, je parle « des *lyres* que la France doit à M. de Chateaubriand. Je « ne crains pas que ce vers soit démenti par la nouvelle « école poétique, qui, née sous les ailes de l'aigle, s'est, « avec raison, glorifiée souvent d'une telle origine. L'in- « fluence de l'auteur du *Génie du christianisme* s'est fait « ressentir également à l'étranger, et il y aurait peut-être « justice à reconnaître que le chantre de *Childe-Harold* « est de la famille de René. »

Dans un excellent article sur lord Byron, M. Villemain a renouvelé la remarque de M. de Béranger : « Quelques pages incomparables de *René,* dit-il, avaient, « il est vrai, épuisé ce caractère poétique. Je ne sais si « Byron les imitait ou les renouvelait de génie. »

Ce que je viens de dire sur les affinités d'imagina-

tion et de destinée entre le chroniqueur de *René* et le chantre de *Childe-Harold* n'ôte pas un seul cheveu à la tête du barde immortel. Que peut à la muse de la *Dee*, portant une lyre et des ailes, ma muse pédestre et sans luth? Lord Byron vivra, soit qu'enfant de son siècle comme moi, il en ait exprimé, comme moi et comme Gœthe avant nous, la passion et le malheur; soit que mes périples et le falot de ma barque gauloise aient montré la route au vaisseau d'Albion sur des mers inexplorées.

D'ailleurs, deux esprits d'une nature analogue peuvent très-bien avoir des conceptions pareilles sans qu'on puisse leur reprocher d'avoir marché servilement dans les mêmes voies. Il est permis de profiter des idées et des images exprimées dans une langue étrangère, pour en enrichir la sienne : cela s'est vu dans tous les siècles et dans tous les temps. Je reconnais tout d'abord que, dans ma première jeunesse, *Ossian*, *Werther*, *les Rêveries du promeneur solitaire*, *les Études de la nature*, ont pu s'apparenter à mes idées; mais je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir que me causaient des ouvrages où je me délectais.

S'il était vrai que *René* entrât pour quelque chose dans le fond du personnage unique mis en scène sous des noms divers dans *Childe-Harold*, *Conrad*, *Lara*, *Manfred*, le *Giaour;* si, par hasard, lord Byron m'avait fait vivre de sa vie, il aurait donc eu la faiblesse de ne jamais me nommer? J'étais donc un de ces pères qu'on renie quand on est arrivé au pouvoir? Lord Byron peut-il m'avoir complétement ignoré, lui qui cite presque tous les auteurs français ses contemporains? N'a-t-il jamais

entendu parler de moi, quand les journaux anglais, comme les journaux français, ont retenti vingt ans auprès de lui de la controverse sur mes ouvrages, lorsque le *New-Times* a fait un parallèle de l'auteur du *Génie du christianisme* et de l'auteur de *Childe-Harold ?*

Point d'intelligence, si favorisée qu'elle soit, qui n'ait ses susceptibilités, ses défiances : on veut garder le sceptre, on craint de le partager, on s'irrite des comparaisons. Ainsi, un autre talent supérieur a évité mon nom dans un ouvrage sur la *Littérature*. Grâce à Dieu, m'estimant à ma juste valeur, je n'ai jamais prétendu à l'empire ; comme je ne crois qu'à la vérité religieuse dont la liberté est une forme, je n'ai pas plus de foi en moi qu'en toute autre chose ici-bas. Mais je n'ai jamais senti le besoin de me taire quand j'ai admiré ; c'est pourquoi je proclame mon enthousiasme pour madame de Staël et pour lord Byron. Quoi de plus doux que l'admiration ? c'est de l'amour dans le ciel, de la tendresse élevée jusqu'au culte ; on se sent pénétré de reconnaissance pour la divinité qui étend les bases de nos facultés, qui ouvre de nouvelles vues à notre âme, qui nous donne un bonheur si grand, si pur, sans aucun mélange de crainte ou d'envie.

Au surplus, la petite chicane que je fais dans ces *Mémoires* au plus grand poëte que l'Angleterre ait eu depuis Milton ne prouve qu'une chose : le haut prix que j'aurais attaché au souvenir de sa muse.

Lord Byron a ouvert une déplorable école : je présume qu'il a été aussi désolé des Childe-Harold auxquels il a donné naissance, que je le suis des René qui rêvent autour de moi.

La vie de lord Byron est l'objet de beaucoup d'investigations et de calomnies : les jeunes gens ont pris au sérieux des paroles magiques; les femmes se sont senties disposées à se laisser séduire, avec frayeur, par ce *monstre,* à consoler ce Satan solitaire et malheureux. Qui sait? il n'avait peut-être pas trouvé la femme qu'il cherchait, une femme assez belle, un cœur aussi vaste que le sien. Byron, d'après l'opinion fantasmagorique, est l'ancien serpent séducteur et corrupteur, parce qu'il voit la corruption de l'espèce humaine; c'est un génie fatal et souffrant, placé entre les mystères de la matière et de l'intelligence, qui ne trouve point de mot à l'énigme de l'univers, qui regarde la vie comme une affreuse ironie sans cause, comme un sourire pervers du mal; c'est le fils du désespoir, qui méprise et renie, qui, portant en soi-même une incurable plaie, se venge en menant à la douleur par la volupté tout ce qui l'approche; c'est un homme qui n'a point passé par l'âge de l'innocence, qui n'a jamais eu l'avantage d'être rejeté et maudit de Dieu; un homme qui, sorti réprouvé du sein de la nature, est le damné du néant.

Tel est le Byron des imaginations échauffées : ce n'est point, ce me semble, celui de la vérité.

Deux hommes différents, comme dans la plupart des hommes, sont unis dans lord Byron : l'homme de la *nature* et l'homme du *système.* Le poëte, s'apercevant du rôle que le public lui faisait jouer, l'a accepté et s'est mis à maudire le monde qu'il n'avait pris d'abord qu'en rêverie : cette marche est sensible dans l'ordre chronologique de ses ouvrages.

Quant à son *génie,* loin d'avoir l'étendue qu'on lui

attribue, il est assez réservé; sa pensée poétique n'est qu'un gémissement, une plainte, une imprécation; en cette qualité, elle est admirable : il ne faut pas demander à la lyre ce qu'elle pense, mais ce qu'elle chante.

Quant à son *esprit,* il est sarcastique et varié, mais d'une nature qui agite et d'une influence funeste : l'écrivain avait bien lu Voltaire, et il l'imite.

Lord Byron, doué de tous les avantages, avait peu de chose à reprocher à sa naissance; l'accident même qui le rendait malheureux et qui rattachait ses supériorités à l'infirmité humaine n'aurait pas dû le tourmenter, puisqu'il ne l'empêchait pas d'être aimé. Le chantre immortel connut par lui-même combien est vraie la maxime de Zénon : « La voix est la fleur de la beauté. »

Une chose déplorable, c'est la rapidité avec laquelle les renommées fuient aujourd'hui. Au bout de quelques années, que dis-je? de quelques mois, l'engouement disparaît; le dénigrement lui succède. On voit déjà pâlir la gloire de lord Byron; son génie est mieux compris de nous; il aura plus longtemps des autels en France qu'en Angleterre. Comme Childe-Harold excelle principalement à peindre les sentiments particuliers de l'individu, les Anglais, qui préfèrent les sentiments communs à tous, finiront par méconnaître le poëte dont le cri est si profond et si triste. Qu'ils y prennent garde : s'ils brisent l'image de l'homme qui les a fait revivre, que leur restera-t-il?

Lorsque j'écrivis, pendant mon séjour à Londres, en 1822, mes sentiments sur lord Byron, il n'avait plus

que deux ans à vivre sur la terre : il est mort en 1824, à l'heure où les désenchantements et les dégoûts allaient commencer pour lui. Je l'ai précédé dans la vie; il m'a précédé dans la mort; il a été appelé avant son tour; mon numéro primait le sien, et pourtant le sien est sorti le premier. Childe-Harold aurait dû rester : le monde me pouvait perdre sans s'apercevoir de ma disparition. J'ai rencontré, en continuant ma route, madame Guiccioli à Rome, lady Byron à Paris. La faiblesse et la vertu me sont ainsi apparues : la première avait peut-être trop de réalités, la seconde pas assez de songes.

Londres, d'avril à septembre 1822.

L'ANGLETERRE, DE RICHMOND A GREENWICH.
COURSE AVEC PELLETIER.
BLEINHEIM. — STOWE. — HAMPTON-COURT. — OXFORD.
COLLÉGE D'ÉTON. — MŒURS PRIVÉES ; MŒURS POLITIQUES. — FOX.
PITT. — BURKE. — GEORGE III.

Maintenant, après vous avoir parlé des écrivains anglais à l'époque où l'Angleterre me servait d'asile, il ne me reste qu'à vous dire quelque chose de l'Angleterre elle-même à cette époque, de son aspect, de ses sites, de ses châteaux, de ses mœurs privées et politiques.

Toute l'Angleterre peut être vue dans l'espace de quatre lieues, depuis Richmond, au-dessus de Londres, jusqu'à Greenwich et au-dessous.

Au-dessous de Londres, c'est l'Angleterre industrielle et commerçante avec ses docks, ses magasins, ses douanes, ses arsenaux, ses brasseries, ses manufactures, ses fonderies, ses navires ; ceux-ci, à chaque marée, remontent la Tamise en trois divisions : les plus petits d'abord, les

moyens ensuite, enfin les grands vaisseaux qui rasent de leurs voiles les colonnes de l'hôpital des vieux marins et les fenêtres de la taverne où festoient les étrangers.

Au-dessus de Londres, c'est l'Angleterre agricole et pastorale avec ses prairies, ses troupeaux, ses maisons de campagne, ses parcs, dont l'eau de la Tamise, refoulée par le flux, baigne deux fois le jour les arbustes et les gazons. Au milieu de ces deux points opposés, Richmond et Greenwich, Londres confond toutes les choses de cette double Angleterre : à l'ouest l'aristocratie, à l'est la démocratie, la Tour de Londres et Westminster, bornes entre lesquelles l'histoire entière de la Grande-Bretagne se vient placer.

Je passai une partie de l'été de 1799 à Richmond avec Christian de Lamoignon, m'occupant du *Génie du christianisme*. Je faisais des nagées en bateau sur la Tamise, ou des courses dans le parc de Richmond. J'aurais bien voulu que le Richmond-lès-Londres fût le Richmond du traité *Honor Richemundiæ*, car alors je me serais retrouvé dans ma patrie, et voici comment : Guillaume le Bâtard fit présent à Alain, duc de Bretagne, son gendre, de quatre cent quarante-deux terres seigneuriales en Angleterre, qui formèrent depuis le comté de Richmond[1] : les ducs de Bretagne, successeurs d'Alain, inféodèrent ces domaines à des chevaliers bretons, cadets des familles de Rohan, de Tinteniac, de Chateaubriand, de Goyon, de Montboucher. Mais, malgré ma bonne volonté, il me faut chercher dans le Yorkshire le comté de Richmond érigé en duché sous Charles II pour un bâtard : le Richmond sur la Tamise est l'ancien Sheen d'Édouard III.

[1] Voir le *Domesday book*.

Là expira, en 1377, Édouard III, ce fameux roi volé par sa maîtresse Alix Pearce, qui n'était plus Alix ou Catherine de Salisbury des premiers jours de la vie du vainqueur de Crécy : n'aimez qu'à l'âge où vous pouvez être aimé. Henri VIII et Élisabeth moururent aussi à Richmond : où ne meurt-on pas? Henri VIII se plaisait à cette résidence. Les historiens anglais sont fort embarrassés de cet abominable homme; d'un côté, ils ne peuvent dissimuler la tyrannie et la servitude du Parlement; de l'autre, s'ils disaient trop anathème au chef de la Réformation, ils se condamneraient en le condamnant :

Plus l'oppresseur est vil, plus l'esclave est infâme.

On montre dans le parc de Richmond le tertre qui servait d'observatoire à Henri VIII pour épier la nouvelle du supplice d'Anne Boleyn. Henri tressaillit d'aise au signal parti de la Tour de Londres. Quelle volupté! le fer avait tranché le col délicat, ensanglanté les beaux cheveux auxquels le poëte-roi avait attaché ses fatales caresses.

Dans le parc abandonné de Richmond, je n'attendais aucun signal homicide, je n'aurais pas même souhaité le plus petit mal à qui m'aurait trahi. Je me promenais avec quelques daims paisibles : accoutumés à courir devant une meute, ils s'arrêtaient lorsqu'ils étaient fatigués; on les rapportait, fort gais et tout amusés de ce jeu, dans un tombereau rempli de paille. J'allais voir à Kew les kanguroos, ridicules bêtes, tout juste l'inverse de la girafe : ces innocents quadrupèdes-sauterelles peuplaient mieux l'Australie que les prostituées du vieux duc de Queensbury ne peuplaient les ruelles de Richmond. La Tamise

bordait le gazon d'un cottage à demi caché sous un cèdre du Liban et parmi des saules pleureurs : un couple nouvellement marié était venu passer la lune de miel dans ce paradis.

Voici qu'un soir, lorsque je marchais tout doux sur les pelouses de Twickenham, apparaît Pelletier, tenant son mouchoir sur sa bouche : « Quel sempiternel tonnerre de brouillard! s'écria-t-il aussitôt qu'il fut à portée de la voix. Comment diable pouvez-vous rester là? j'ai fait ma liste : Stowe, Bleinheim, Hampton-Court, Oxford; avec votre façon songearde, vous seriez chez John Bull *in vitam æternam*, que vous ne verriez rien. »

Je demandai grâce inutilement, il fallut partir. Dans la calèche, Pelletier m'énuméra ses espérances; il en avait des relais; une crevée sous lui, il en enfourchait une autre, et en avant, jambe de ci, jambe de çà, jusqu'au bout de la journée. Une de ses espérances, la plus robuste, le conduisit dans la suite à Bonaparte qu'il prit au collet : Napoléon eut la simplicité de boxer avec lui. Pelletier avait pour second James Makintosh; condamné devant les tribunaux, il fit une nouvelle fortune (qu'il mangea incontinent) en vendant les pièces de son procès.

Bleinheim me fut désagréable : je souffrais d'autant plus d'un ancien revers de ma patrie, que j'avais eu à supporter l'insulte d'un récent affront : un bateau en amont de la Tamise m'aperçut sur la rive; les rameurs avisant un Français poussèrent des hourras; on venait de recevoir la nouvelle du combat naval d'Aboukir : ces succès de l'étranger, qui pouvaient m'ouvrir les portes de la France, m'étaient odieux. Nelson, que j'avais rencontré plusieurs fois dans Hyde-Park, enchaîna ses vic-

toires à Naples dans le châle de lady Hamilton, tandis que les lazzaroni jouaient à la boule avec des têtes. L'amiral mourut glorieusement à Trafalgar, et sa maîtresse misérablement à Calais, ayant perdu beauté, jeunesse et fortune. Et moi qu'outragea sur la Tamise le triomphe d'Aboukir, j'ai vu les palmiers de la Libye border la mer calme et déserte qui fut rougie du sang de mes compatriotes.

Le parc de Stowe est célèbre par ses fabriques : j'aime mieux ses ombrages. Le *cicerone* du lieu nous montra, dans une ravine noire, la copie d'un temple dont je devais admirer le modèle dans la brillante vallée du Céphise. De beaux tableaux de l'école italienne s'attristaient au fond de quelques chambres inhabitées, dont les volets étaient fermés : pauvre Raphaël, prisonnier dans un château des vieux Bretons, loin du ciel de la Farnésine!

Hampton-Court conservait la collection des portraits des maîtresses de Charles II : voilà comme ce prince avait pris les choses en sortant d'une révolution qui fit tomber la tête de son père et qui devait chasser sa race.

Nous vîmes, à Slough, Herschell avec sa savante sœur et son grand télescope de quarante pieds; il cherchait de nouvelles planètes : cela faisait rire Pelletier qui s'en tenait aux sept vieilles.

Nous nous arrêtâmes deux jours à Oxford. Je me plus dans cette république d'Alfred le Grand; elle représentait les libertés privilégiées et les mœurs des institutions lettrées du moyen âge. Nous ravaudâmes les vingt-cinq colléges, les bibliothèques, les tableaux, le muséum, le jardin des plantes. Je feuilletai avec un plaisir extrême,

parmi les manuscrits du collége de Worcester, une vie du Prince Noir, écrite en vers français par le héraut d'armes de ce prince.

Oxford, sans leur ressembler, rappelait à ma mémoire les modestes colléges de Dol, de Rennes et de Dinan. J'avais traduit l'élégie de Gray sur le *Cimetière de campagne :*

The curfew tolls the knell of parting day.

Imitation de ce vers de Dante :

Squilla di lontano
Che paja 'l giorno pianger che si muore.

Pelletier s'était empressé de publier à son de trompe, dans son journal, ma traduction. A la vue d'Oxford, je me souvins de l'ode du même poëte sur *une vue lointaine du collége d'Éton.*

« Heureuses collines, charmants bocages, champs « aimés en vain, où jadis mon enfance insouciante errait « étrangère à la peine! je sens les brises qui viennent de « vous : elles semblent caresser mon âme abattue, et, « parfumées de joie et de jeunesse, me souffler un second « printemps.

« Dis, paternelle Tamise..., dis quelle génération « volage l'emporte aujourd'hui à précipiter la course du « cerceau roulant, ou à lancer la balle fugitive. Hélas! « sans souci de leur destinée, folâtrent les petites vic- « times! Elles n'ont ni prévision des maux à venir, ni « soin d'outre-journée. »

Qui n'a éprouvé les sentiments et les regrets exprimés ici avec toute la douceur de la muse? qui ne s'est attendri au souvenir des jeux, des études, des amours de ses

premières années? Mais peut-on leur rendre la vie? Les plaisirs de la jeunesse reproduits par la mémoire sont des ruines vues au flambeau.

VIE PRIVÉE DES ANGLAIS.

Séparés du continent par une longue guerre, les Anglais conservaient, à la fin du dernier siècle, leurs mœurs et leur caractère national. Il n'y avait encore qu'un peuple, au nom duquel s'exerçait la souveraineté par un gouvernement aristocratique; on ne connaissait que deux grandes classes amies et liées d'un commun intérêt, les patrons et les clients. Cette classe jalouse, appelée bourgeoisie en France, qui commence à naître en Angleterre, n'existait pas : rien ne s'interposait entre les riches propriétaires et les hommes occupés de leur industrie. Tout n'était pas encore machine dans les professions manufacturières, folie dans les rangs privilégiés. Sur ces mêmes trottoirs où l'on voit maintenant se promener des figures sales et des hommes en redingote, passaient de petites filles en mantelet blanc, chapeau de paille noué sous le menton avec un ruban, corbeille au bras, dans laquelle étaient des fruits ou un livre; toutes tenant les yeux baissés, toutes rougissant lorsqu'on les regardait. « L'Angleterre, dit Shakspeare, est un nid de « cygnes au milieu des eaux. » Les redingotes sans habit étaient si peu d'usage à Londres, en 1793, qu'une femme, qui pleurait à chaudes larmes la mort de Louis XVI, me disait : « Mais, cher monsieur, est-il vrai que le pauvre roi était vêtu d'une redingote quand on lui coupa la tête?

Les *gentlemen-farmers* n'avaient point encore vendu leur patrimoine pour habiter Londres; ils formaient encore dans la chambre des Communes cette fraction indépendante qui, se portant de l'opposition au ministère, maintenait les idées de liberté, d'ordre et de propriété. Ils chassaient le renard ou le faisan en automne, mangeaient l'oie grasse à Noël, criaient *vivat* au *roastbeef*, se plaignaient du présent, vantaient le passé, maudissaient Pitt et la guerre, laquelle augmentait le prix du vin de Porto, et se couchaient ivres pour recommencer le lendemain la même vie. Ils se tenaient assurés que la gloire de la Grande-Bretagne ne périrait point tant qu'on chanterait *God save the King*, que les bourgs-pourris seraient maintenus, que les lois sur la chasse resteraient en vigueur, et que l'on vendrait furtivement au marché les lièvres et les perdrix sous le nom de *lions* et d'*autruches*.

Le clergé anglican était savant, hospitalier et généreux; il avait reçu le clergé français avec une charité toute chrétienne. L'université d'Oxford fit imprimer à ses frais et distribuer gratis aux curés un Nouveau Testament, selon la leçon romaine, avec ces mots : *A l'usage du clergé catholique exilé pour la religion*. Quant à la haute société anglaise, chétif exilé, je n'en apercevais que les dehors. Lors des réceptions à la cour ou chez la princesse de Galles, passaient des ladies assises de côté dans des chaises à porteurs; leurs grands paniers sortaient par la porte de la chaise comme des devants d'autel. Elles ressemblaient elles-mêmes, sur ces autels de leur ceinture, à des madones ou à des pagodes. Ces belles dames étaient les filles dont le duc de Guiche et le duc de

Lauzun avaient adoré les mères; ces filles sont, en 1822, les mères et grand'mères des petites filles qui dansent chez moi aujourd'hui en robes courtes, au son du galoubet de Collinet, rapides générations de fleurs.

MŒURS POLITIQUES.

L'Angleterre de 1688 était, vers la fin du siècle dernier, à l'apogée de sa gloire. Pauvre émigré à Londres, de 1792 à 1800, j'ai entendu parler les Pitt, les Fox, les Sheridan, les Wilberfoce, les Grenville, les Whitebread, les Lauderdale, les Erskine; magnifique ambassadeur à Londres aujourd'hui, en 1822, je ne saurais dire à quel point je suis frappé, lorsque, au lieu des grands orateurs que j'avais admirés autrefois, je vois se lever ceux qui étaient leurs seconds à la date de mon premier voyage, les écoliers à la place des maîtres. Les idées *générales* ont pénétré dans cette société *particulière*. Mais l'aristocratie éclairée, placée à la tête de ce pays depuis cent quarante ans, aura montré au monde une des plus belles et des plus grandes sociétés qui aient fait honneur à l'espèce humaine depuis le patriciat romain. Peut-être quelque vieille famille, dans le fond d'un comté, reconnaîtra la société que je viens de peindre, et regrettera le temps dont je déplore ici la perte.

En 1792, M. Burke se sépara de M. Fox. Il s'agissait de la Révolution française que M. Burke attaquait et que M. Fox défendait. Jamais les deux orateurs, qui jusqu'alors avaient été amis, ne déployèrent autant d'éloquence. Toute la Chambre fut émue, et des larmes remplissaient les yeux de M. Fox, quand M. Burke ter-

mina sa réplique par ces paroles : « Le très-honorable « gentleman, dans le discours qu'il a fait, m'a traité à « chaque phrase avec une dureté peu commune; il a « censuré ma vie entière, ma conduite et mes opinions. « Nonobstant cette grande et sérieuse attaque, non mé- « ritée de ma part, je ne serai pas épouvanté; je ne crains « pas de déclarer mes sentiments dans cette Chambre « ou partout ailleurs. Je dirai au monde entier que la « Constitution est en péril. C'est certainement une chose « indiscrète en tout temps, et beaucoup plus indiscrète « encore à cet âge de ma vie, que de provoquer des « ennemis, ou de donner à mes amis des raisons de « m'abandonner. Cependant, si cela doit arriver pour « mon adhérence à la Constitution britannique, je ris- « querai tout, et comme le devoir public et la prudence « publique me l'ordonnent, dans mes dernières paroles « je m'écrierai : Fuyez la Constitution française! — *Fly* « *from the French Constitution.* »

M. Fox ayant dit qu'il ne s'agissait pas de *perdre des amis*, M. Burke s'écria :

« Oui, il s'agit de perdre des amis! Je connais le « résultat de ma conduite; j'ai fait mon devoir au prix « de mon ami, notre amitié est finie : *I have done my duty* « *at the price of my friend; our friendship is at an end.* « J'avertis les très-honorables gentlemen, qui sont les « deux grands rivaux dans cette chambre, qu'ils doivent « à l'avenir (soit qu'ils se meuvent dans l'hémisphère « politique comme deux grands météores, soit qu'ils « marchent ensemble comme deux frères), je les avertis « qu'ils doivent préserver et chérir la Constitution bri- « tannique, qu'ils doivent se mettre en garde contre les

« innovations et se sauver du danger de ces nouvelles « théories. — *From the danger of these new theories.* » Mémorable époque du monde!

M. Burke, que je connus vers la fin de sa vie, accablé de la mort de son fils unique, avait fondé une école consacrée aux enfants des pauvres émigrés. J'allai voir ce qu'il appelait sa pépinière, *his nursery*. Il s'amusait de la vivacité de la race étrangère qui croissait sous la paternité de son génie. En regardant sauter les insouciants exilés, il me disait : « Nos petits garçons ne feraient pas cela : *our boys could not do that,* » et ses yeux se mouillaient de larmes : il pensait à son fils parti pour un plus long exil.

Pitt, Fox, Burke ne sont plus, et la Constitution anglaise a subi l'influence des *nouvelles théories*. Il faut avoir vu la gravité des débats parlementaires à cette époque, il faut avoir entendu ces orateurs dont la voix prophétique semblait annoncer une révolution prochaine, pour se faire une idée de la scène que je rappelle. La liberté, contenue dans les limites de l'ordre, semblait se débattre à Westminster sous l'influence de la liberté anarchique, qui parlait à la tribune encore sanglante de la Convention.

M. Pitt, grand et maigre, avait un air triste et moqueur. Sa parole était froide, son intonation monotone, son geste insensible; toutefois, la lucidité et la fluidité de ses pensées, la logique de ses raisonnements, subitement illuminés d'éclairs d'éloquence, faisaient de son talent quelque chose hors de ligne.

J'apercevais assez souvent M. Pitt, lorsque de son hôtel, à travers le parc Saint-James, il allait à pied chez

le roi. De son côté, George III arrivait de Windsor, après avoir bu de la bière dans un pot d'étain avec les fermiers du voisinage; il franchissait les vilaines cours de son vilain châtelet, dans une voiture grise que suivaient quelques gardes à cheval; c'était là le maître des rois de l'Europe, comme cinq ou six marchands de la Cité sont les maîtres de l'Inde. M. Pitt, en habit noir, épée à poignée d'acier au côté, chapeau sous le bras, montait, enjambant deux ou trois marches à la fois. Il ne trouvait sur son passage que trois ou quatre émigrés désœuvrés : laissant tomber sur nous un regard dédaigneux, il passait, le nez au vent, la figure pâle.

Ce grand financier n'avait aucun ordre chez lui; point d'heures réglées pour ses repas ou son sommeil. Criblé de dettes, il ne payait rien, et ne se pouvait résoudre à faire l'addition d'un mémoire. Un valet de chambre conduisait sa maison. Mal vêtu, sans plaisir, sans passions, avide seulement de pouvoir, il méprisait les honneurs, et ne voulait être que *William Pitt*.

Lord Liverpool, au mois de juin dernier 1822, me mena dîner à sa campagne : en traversant la bruyère de Pulteney, il me montra la petite maison où mourut pauvre le fils de lord Chatam, l'homme d'État qui avait mis l'Europe à sa solde et distribué de ses propres mains tous les milliards de la terre.

George III survécut à M. Pitt, mais il avait perdu la raison et la vue. Chaque session, à l'ouverture du Parlement, les ministres lisaient aux chambres silencieuses et attendries le bulletin de la santé du roi. Un jour, j'étais allé visiter Windsor : j'obtins pour quelques schellings de l'obligeance d'un concierge qu'il me cachât de manière

à voir le roi. Le monarque, en cheveux blancs et aveugle, parut, errant comme le roi Lear, dans ses palais et tâtonnant avec ses mains les murs des salles. Il s'assit devant un piano dont il connaissait la place, et joua quelques morceaux d'une sonate de Hændel : c'était une belle fin de la *vieille Angleterre*. *Old England!*

Londres, d'avril à septembre 1822.

RENTRÉE DES ÉMIGRÉS EN FRANCE.
LE MINISTRE DE PRUSSE ME DONNE UN FAUX PASSE-PORT
SOUS LE NOM DE LASSAGNE, HABITANT DE NEUCHATEL EN SUISSE.
MORT DE LORD LONDONDERRY. — FIN DE MA CARRIÈRE
DE SOLDAT ET DE VOYAGEUR. — JE DÉBARQUE
A CALAIS.

Je commençais à tourner les yeux vers ma terre natale. Une grande révolution s'était opérée. Bonaparte, devenu premier consul, rétablissait l'ordre par le despotisme; beaucoup d'exilés rentraient; la haute émigration, surtout, s'empressait d'aller recueillir les débris de sa fortune : la fidélité périssait par la tête, tandis que son cœur battait encore dans la poitrine de quelques gentilshommes de province à demi nus. Madame Lindsay était partie; elle écrivait à MM. de Lamoignon de revenir; elle invitait aussi madame d'Aguesseau, sœur de MM. de Lamoignon, à passer le détroit. Fontanes m'appelait, pour achever à Paris l'impression du *Génie du christia-*

nisme. Tout en me souvenant de mon pays, je ne me sentais aucun désir de le revoir; des dieux plus puissants que les Lares paternels me retenaient; je n'avais plus en France de biens et d'asile; la patrie était devenue pour moi un sein de pierre, une mamelle sans lait : je n'y trouverais ni ma mère, ni mon frère, ni ma sœur Julie. Lucile existait encore, mais elle avait épousé M. de Caud, et ne portait plus mon nom; ma jeune *veuve* ne me connaissait que par une union de quelques mois, par le malheur et une absence de huit années.

Livré à moi seul, je ne sais si j'aurais eu la force de partir; mais je voyais ma petite société se dissoudre; madame d'Aguesseau me proposait de me mener à Paris : je me laissai aller. Le ministre de Prusse me procura un passe-port, sous le nom de Lassagne, habitant de Neuchâtel. MM. Dulau interrompirent le tirage du *Génie du christianisme,* et m'en donnèrent les feuilles composées. Je détachai des *Natchez* les esquisses d'*Atala* et de *René;* j'enfermai le reste du manuscrit dans une malle dont je confiai le dépôt à mes hôtes, à Londres, et je me mis en route pour Douvres avec madame d'Aguesseau : madame Lindsay nous attendait à Calais.

Ainsi j'abandonnai l'Angleterre en 1800; mon cœur était autrement occupé qu'il ne l'est à l'époque où j'écris ceci, en 1822. Je ne ramenais de la terre d'exil que des regrets et des songes; aujourd'hui ma tête est remplie de scènes d'ambition, de politique, de grandeurs et de cours, si messéantes à ma nature. Que d'événements sont entassés dans ma présente existence! Passez, hommes, passez; viendra mon tour. Je n'ai déroulé à vos yeux qu'un tiers de mes jours; si les souffrances que j'ai

endurées ont pesé sur mes sérénités printanières, maintenant, entrant dans un âge plus fécond, le germe de *René* va se développer, et des amertumes d'une autre sorte se mêleront à mon récit! Que n'aurai-je point à dire en parlant de ma patrie, de ses révolutions dont j'ai déjà montré le premier plan; de cet Empire et de l'homme gigantesque que j'ai vu tomber; de cette Restauration à laquelle j'ai pris tant de part, aujourd'hui glorieuse en 1822, mais que je ne puis néanmoins entrevoir qu'à travers je ne sais quel nuage funèbre?

Je termine ce livre, qui atteint au printemps de 1800. Arrivé au bout de ma première carrière, s'ouvre devant moi *la carrière de l'écrivain;* d'homme privé, je vais devenir homme public; je sors de l'asile virginal et silencieux de la solitude pour entrer dans le carrefour souillé et bruyant du monde; le grand jour va éclairer ma vie rêveuse, la lumière pénétrer dans le royaume des ombres. Je jette un regard attendri sur ces livres qui renferment mes heures immémorées; il me semble dire un dernier adieu à la maison paternelle; je quitte les pensées et les chimères de ma jeunesse comme des sœurs, comme des amantes que je laisse au foyer de la famille et que je ne reverrai plus.

Nous mîmes quatre heures à passer de Douvres à Calais. Je me glissai dans ma patrie à l'abri d'un nom étranger : caché doublement dans l'obscurité du Suisse Lassagne et dans la mienne, j'abordai la France avec le siècle.

Dieppe, 1836.

Revu en décembre 1846.

SÉJOUR A DIEPPE. — DEUX SOCIÉTÉS.

Vous savez que j'ai maintes fois changé de lieu en écrivant ces *Mémoires;* que j'ai souvent peint ces lieux, parlé des sentiments qu'ils m'inspiraient et retracé mes souvenirs, mêlant ainsi l'histoire de mes pensers et de mes foyers errants à l'histoire de ma vie.

Vous voyez où j'habite maintenant. En me promenant ce matin sur les falaises, derrière le château de Dieppe, j'ai aperçu la poterne qui communique à ces falaises au moyen d'un pont jeté sur un fossé : madame de Longueville avait échappé par là à la reine Anne d'Autriche; embarquée furtivement au Havre, mise à terre à Rotterdam, elle se rendit à Stenay, auprès du maréchal de Turenne. Les lauriers du grand capitaine n'étaient plus innocents, et la moqueuse exilée ne traitait pas trop bien le coupable.

Madame de Longueville, qui relevait de l'hôtel de

Rambouillet, du trône de Versailles et de la municipalité de Paris, se prit de passion pour l'auteur des *Maximes*, et lui fut fidèle autant qu'elle le pouvait. Celui vit moins de ses *pensées* que de l'amitié de madame de La Fayette et de madame de Sévigné, des vers de La Fontaine et de l'amour de madame de Longueville : voilà ce que c'est que les attachements illustres.

La princesse de Condé, près d'expirer, dit à madame de Brienne : « Ma chère amie, mandez à cette pauvre « misérable qui est à Stenay l'état où vous me voyez, « et qu'elle apprenne à mourir. » Belles paroles; mais la princesse oubliait qu'elle-même avait été aimée de Henri IV, qu'emmenée à Bruxelles par son mari, elle avait voulu rejoindre le Béarnais, *s'échapper la nuit par une fenêtre, et faire ensuite trente ou quarante lieues à cheval;* elle était alors une *pauvre misérable* de dix-sept ans.

Descendu de la falaise, je me suis trouvé sur le grand chemin de Paris; il monte rapidement au sortir de Dieppe. A droite, sur la ligne ascendante d'une berge, s'élève le mur d'un cimetière; le long de ce mur est établi un rouet de corderie. Deux cordiers, marchant parallèlement à reculons et se balançant d'une jambe sur l'autre, chantaient ensemble à demi-voix. J'ai prêté l'oreille; ils en étaient à ce couplet du *Vieux caporal :* beau mensonge poétique, qui nous a conduits où nous sommes :

Qui là-bas sanglote et regarde?
Eh! c'est la veuve du tambour, etc, etc.

Ces hommes prononçaient le refrain : *Conscrits au pas; ne pleurez pas... Marchez au pas, au pas,* d'un ton si mâle et si pathétique que les larmes me sont venues aux

yeux. En marquant eux-mêmes le pas et en dévidant leur chanvre, ils avaient l'air de filer le dernier moment du vieux caporal : je ne saurais dire ce qu'il y avait dans cette gloire particulière à Béranger, solitairement révélée par deux matelots qui chantaient à la vue de la mer la mort d'un soldat.

La falaise m'a rappelé une grandeur monarchique, le chemin une célébrité plébéienne : j'ai comparé en pensée les hommes aux deux extrémités de la société je me suis demandé à laquelle de ces époques j'aurais préféré appartenir. Quand le présent aura disparu comme le passé, laquelle de ces deux renommées attirera le plus les regards de la postérité?

Et néanmoins, si les faits étaient tout, si la valeur des noms ne contre-pesait dans l'histoire la valeur des événements, quelle différence entre mon temps et le temps qui s'écoula depuis la mort de Henri IV jusqu'à celle de Mazarin! Qu'est-ce que les troubles de 1648 comparés à cette Révolution, laquelle a dévoré l'ancien monde, dont elle mourra peut-être, en ne laissant après elle ni vieille, ni nouvelle société? N'avais-je pas à peindre dans mes *Mémoires* des tableaux d'une importance incomparablement au-dessus des scènes racontées par le duc de La Rochefoucauld? A Dieppe même, qu'est-ce que la nonchalante et voluptueuse idole de Paris séduit et rebelle, auprès de madame la duchesse de Berry? Les coups de canon qui annonçaient à la mer la présence de la veuve royale n'éclatent plus; la flatterie de poudre et de fumée n'a laissé sur le rivage que le gémissement des flots.

Les deux filles de Bourbon, Anne-Geneviève et Marie-

Caroline, se sont retirées; les deux matelots de la chanson du poëte plébéien s'abîmeront; Dieppe est vide de moi-même : c'était un autre *moi*, un *moi* de mes premiers jours finis, qui jadis habita ces lieux, et ce *moi* a succombé, car nos jours meurent avant nous. Ici vous m'avez vu, sous-lieutenant au régiment de Navarre, exercer des recrues sur les galets; vous m'y avez revu exilé sous Bonaparte; vous m'y rencontrerez de nouveau lorsque les journées de Juillet m'y surprendront. M'y voici encore; j'y reprends la plume pour continuer mes confessions.

Afin de nous reconnaître, il est utile de jeter un coup d'œil sur l'état de mes *Mémoires*.

OU EN SONT MES MÉMOIRES.

Il m'est arrivé ce qui arrive à tout entrepreneur qui travaille sur une grande échelle : j'ai, en premier lieu, élevé les pavillons des extrémités, puis, déplaçant et replaçant çà et là mes échafauds, j'ai monté la pierre et le ciment des constructions intermédiaires; on employait plusieurs siècles à l'achèvement des cathédrales gothiques. Si le ciel m'accorde de vivre, le monument sera fini par mes diverses années; l'architecte, toujours le même, aura seulement changé d'âge. Du reste, c'est un supplice de conserver intact son être intellectuel, emprisonné dans une enveloppe matérielle usée. Saint Augustin, sentant son argile tomber, disait à Dieu : « Servez « de tabernacle à mon âme ; » et il disait aux hommes : « Quand vous m'aurez connu dans ce livre, priez pour « moi. »

Il faut compter trente-six ans entre les choses qui

commencent mes *Mémoires* et celles qui m'occupent. Comment renouer avec quelque ardeur la narration d'un sujet rempli jadis pour moi de passion et de feu, quand ce ne sont plus des vivants avec qui je vais m'entretenir, quand il s'agit de réveiller des effigies glacées au fond de l'Éternité, de descendre dans un caveau funèbre pour y jouer à la vie? Ne suis-je pas moi-même quasi mort? Mes opinions ne sont-elles pas changées? Vois-je les objets du même point de vue? Ces événements personnels dont j'étais si troublé, les événements généraux et prodigieux qui les ont accompagnés ou suivis, n'en ont-ils pas diminué l'importance aux yeux du monde, ainsi qu'à mes propres yeux? Quiconque prolonge sa carrière sent se refroidir ses heures; il ne retrouve plus le lendemain l'intérêt qu'il portait à la veille. Lorsque je fouille dans mes pensées, il y a des noms, et jusqu'à des personnages, qui échappent à ma mémoire, et cependant ils avaient peut-être fait palpiter mon cœur : vanité de l'homme oubliant et oublié! Il ne suffit pas de dire aux songes, aux amours : « Renaissez! » pour qu'ils renaissent; on ne se peut ouvrir la région des ombres qu'avec le rameau d'or, et il faut une jeune main pour le cueillir.

Dieppe, 1836

ANNÉE 1800. — VUE DE LA FRANCE. J'ARRIVE A PARIS.

Aucuns venants des Lares patries. (RABELAIS.)

Depuis huit ans enfermé dans la Grande-Bretagne, je n'avais vu que le monde anglais, si différent, surtout alors, du reste du monde européen. A mesure que le *packet-boat* de Douvres approchait de Calais, au printemps de 1800, mes regards me devançaient au rivage. J'étais frappé de l'air pauvre du pays : à peine quelques mâts se montraient dans le port; une population en carmagnole et en bonnet de coton s'avançait au-devant de nous le long de la jetée : les vainqueurs du continent me furent annoncés par un bruit de sabots. Quand nous accostâmes le môle, les gendarmes et les douaniers sautèrent sur le pont, visitèrent nos bagages et nos passeports : en France, un homme est toujours suspect, et la première chose que l'on aperçoit dans nos affaires, comme

dans nos plaisirs, est un chapeau à trois cornes ou une baïonnette.

Madame Lindsay nous attendait à l'auberge : le lendemain nous partîmes avec elle pour Paris, madame d'Aguesseau, une jeune personne sa parente, et moi. Sur la route, on n'apercevait presque point d'hommes; des femmes noircies et hâlées, les pieds nus, la tête découverte ou entourée d'un mouchoir, labouraient les champs : on les eût prises pour des esclaves. J'aurais dû plutôt être frappé de l'indépendance et de la virilité de cette terre où les femmes maniaient le hoyau, tandis que les hommes maniaient le mousquet. On eût dit que le feu avait passé dans les villages; ils étaient misérables et à moitié démolis : partout de la boue ou de la poussière, du fumier et des décombres.

A droite et à gauche du chemin, se montraient des châteaux abattus; de leurs futaies rasées, il ne restait que quelques troncs équarris, sur lesquels jouaient des enfants. On voyait des murs d'enclos ébréchés, des églises abandonnées, dont les morts avaient été chassés, des clochers sans cloches, des cimetières sans croix, des saints sans tête et lapidés dans leurs niches. Sur les murailles étaient barbouillées ces inscriptions républicaines déjà vieillies : Liberté, Égalité, Fraternité, ou la Mort. Quelquefois on avait essayé d'effacer le mot Mort, mais les lettres noires ou rouges reparaissaient sous une couche de chaux. Cette nation, qui semblait au moment de se dissoudre, recommençait un monde, comme ces peuples sortant de la nuit de la barbarie et de la destruction du moyen âge.

En approchant de la capitale, entre Écouen et Paris,

les ormeaux n'avaient point été abattus ; je fus frappé de ces belles avenues itinéraires, inconnues au sol anglais. La France m'était aussi nouvelle que me l'avaient été autrefois les forêts de l'Amérique. Saint-Denis était découvert, les fenêtres en étaient brisées ; la pluie pénétrait dans ses nefs verdies, et il n'avait plus de tombeaux : j'y ai vu, depuis, les os de Louis XVI, les Cosaques, le cercueil du duc de Berry et le catafalque de Louis XVIII.

Auguste de Lamoignon vint au-devant de madame Lindsay : son élégant équipage contrastait avec les lourdes charrettes, les diligences sales, délabrées, traînées par des haridelles attelées de cordes, que j'avais rencontrées depuis Calais. Madame Lindsay demeurait aux Thernes. On me mit à terre sur le chemin de la Révolte, et je gagnai, à travers champs, la maison de mon hôtesse. Je demeurai vingt-quatre heures chez elle ; j'y rencontrai un grand et gros monsieur Lasalle qui lui servait à arranger des affaires d'émigrés. Elle fit prévenir M. de Fontanes de mon arrivée ; au bout de quarante-huit heures, il me vint chercher au fond d'une petite chambre que madame Lindsay m'avait louée dans une auberge, presque à sa porte.

C'était un dimanche : vers trois heures de l'après-midi, nous entrâmes à pied dans Paris par la barrière de l'Étoile. Nous n'avons pas une idée aujourd'hui de l'impression que les excès de la Révolution avaient faite sur les esprits en Europe, et principalement parmi les hommes absents de la France pendant la Terreur ; il me semblait, à la lettre, que j'allais descendre aux enfers. J'avais été témoin, il est vrai, des commencements de la Révolution ; mais les grands crimes n'étaient pas alors

accomplis, et j'étais resté sous le joug des faits subséquents, tels qu'on les racontait au milieu de la société paisible et régulière de l'Angleterre.

M'avançant sous mon faux nom, et persuadé que je compromettais mon ami Fontanes, j'ouïs, à mon grand étonnement, en entrant dans les Champs-Élysées, des sons de violon, de cor, de clarinette et de tambour. J'aperçus des *bastringues* où dansaient des hommes et des femmes; plus loin, le palais des Tuileries m'apparut dans l'enfoncement de ses deux grands massifs de marronniers. Quant à la place Louis XV, elle était nue; elle avait le délabrement, l'air mélancolique et abandonné d'un vieil amphithéâtre; on y passait vite; j'étais tout surpris de ne pas entendre des plaintes; je craignais de mettre le pied dans un sang dont il ne restait aucune trace; mes yeux ne se pouvaient détacher de l'endroit du ciel où s'était élevé l'instrument de mort; je croyais voir en chemise, liés auprès de la machine sanglante, mon frère et ma belle-sœur : là était tombée la tête de Louis XVI. Malgré les joies de la rue, les tours des églises étaient muettes; il me semblait être rentré le jour de l'immense douleur, le jour du vendredi saint.

M. de Fontanes demeurait dans la rue Saint-Honoré, aux environs de Saint-Roch. Il me mena chez lui, me présenta à sa femme, et me conduisit ensuite chez son ami, M. Joubert, où je trouvai un abri provisoire : je fus reçu comme un voyageur dont on avait entendu parler.

Le lendemain, j'allai à la police, sous le nom de Lassagne, déposer mon passe-port étranger et recevoir en échange, pour rester à Paris, une permission qui fut renouvelée de mois en mois. Au bout de quelques jours,

je louai un entre-sol rue de Lille, du côté de la rue des Saints-Pères.

J'avais apporté le *Génie du christianisme* et les premières feuilles de cet ouvrage, imprimées à Londres. On m'adressa à M. Migneret, digne homme, qui consentit à se charger de recommencer l'impression interrompue et à me donner d'avance quelque chose pour vivre. Pas une âme ne connaissait mon *Essai sur les révolutions,* malgré ce que m'en avait mandé M. Lemierre. Je déterrai le vieux philosophe Delisle de Sales, qui venait de publier son *Mémoire en faveur de Dieu,* et je me rendis chez Ginguené. Celui-ci était logé rue de Grenelle-Saint-Germain, près de l'hôtel du Bon La Fontaine. On lisait encore sur la loge de son concierge : *Ici on s'honore du titre de citoyen, et on se tutoie. Ferme la porte, s'il vous plaît.* Je montai : M. Ginguené, qui me reconnut à peine, me parla du haut de la grandeur de tout ce qu'il était et avait été. Je me retirai humblement, et n'essayai pas de renouer des liaisons si disproportionnées.

Je nourrissais toujours au fond du cœur les regrets et les souvenirs de l'Angleterre; j'avais vécu si longtemps dans ce pays que j'en avais pris les habitudes : je ne pouvais me faire à la saleté de nos maisons, de nos escaliers, de nos tables, à notre malpropreté, à notre bruit, à notre familiarité, à l'indiscrétion de notre bavardage : j'étais Anglais de manières, de goût et, jusqu'à un certain point, de pensées; car si, comme on le prétend, lord Byron s'est inspiré quelquefois de *René* dans son *Childe-Harold,* il est vrai de dire aussi que huit années de résidence dans la Grande-Bretagne, précédées d'un voyage en Amérique, qu'une longue habitude de parler, d'écrire et même de

penser en anglais, avaient nécessairement influé sur le tour et l'expression de mes idées. Mais peu à peu je goûtai la sociabilité qui nous distingue, ce commerce charmant, facile et rapide des intelligences, cette absence de toute morgue et de tout préjugé, cette inattention à la fortune et aux noms, ce nivellement naturel de tous les rangs, cette égalité des esprits qui rend la société française incomparable et qui rachète nos défauts : après quelques mois d'établissement au milieu de nous, on sent qu'on ne peut plus vivre qu'à Paris.

Paris, 1837.

ANNEE 1800. — MA VIE A PARIS.

Je m'enfermai au fond de mon entre-sol, et je me livrai tout entier au travail. Dans les intervalles de repos, j'allais faire de divers côtés des reconnaissances. Au milieu du Palais-Royal, le Cirque avait été comblé; Camille Desmoulins ne pérorait plus en plein vent; on ne voyait plus circuler des troupes de prostituées, compagnes virginales de la déesse Raison, et marchant sous la conduite de David, costumier et corybante. Au débouché de chaque allée, dans les galeries, on rencontrait des hommes qui criaient des curiosités, *ombres chinoises, vues d'optique, cabinets de physique, bêtes étranges;* malgré tant de têtes coupées, il restait encore des oisifs. Du fond des caves du Palais-Marchand sortaient des éclats de musique, accompagnés du bourdon des grosses caisses : c'était peut-être là qu'habitaient ces géants que je cherchais et que devaient avoir nécessairement produits des événe-

ments immenses. Je descendais ; un bal souterrain s'agitait au milieu de spectateurs assis et buvant de la bière. Un petit bossu, planté sur une table, jouait du violon et chantait un hymne à Bonaparte, qui se terminait par ces vers :

Par ses vertus, par ses attraits,
Il méritait d'être leur père !

On lui donnait un sou après la ritournelle. Tel est le fond de cette société humaine qui porta Alexandre et qui portait Napoléon.

Je visitais les lieux où j'avais promené les rêveries de mes premières années. Dans mes couvents d'autrefois, les clubistes avaient été chassés après les moines. En errant derrière le Luxembourg, je fus conduit à la Chartreuse ; on achevait de la démolir.

La place des Victoires et celle de Vendôme pleuraient les effigies absentes du grand roi ; la communauté des Capucines était saccagée : le cloître intérieur servait de retraite à la fantasmagorie de Robertson. Aux Cordeliers, je demandai en vain la nef gothique où j'avais aperçu Marat et Danton dans leur primeur. Sur le quai des Théatins, l'église de ces religieux était devenue un café et une salle de danseurs de corde. A la porte, une enluminure représentait des funambules, et on lisait en grosses lettres : *Spectacle gratis*. Je m'enfonçai avec la foule dans cet antre perfide : je ne fus pas plutôt assis à ma place, que des garçons entrèrent serviette à la main et criant comme des enragés : « Consommez, messieurs ! consommez ! » Je ne me le fis pas dire deux fois, et je m'évadai piteusement aux cris moqueurs de l'assemblée, parce que je n'avais pas de quoi *consommer*.

CHANGEMENT DE LA SOCIÉTÉ.

La Révolution s'est divisée en trois parties qui n'ont rien de commun entre elles : la République, l'Empire et la Restauration; ces trois mondes divers, tous trois aussi complétement finis les uns que les autres, semblent séparés par des siècles. Chacun de ces trois mondes a eu un principe fixe : le principe de la République était l'égalité, celui de l'Empire la force, celui de la Restauration la liberté. L'époque républicaine est la plus originale et la plus profondément gravée, parce qu'elle a été unique dans l'histoire : jamais on n'avait vu, jamais on ne reverra l'ordre physique produit par le désordre moral, l'unité sortie du gouvernement de la multitude, l'échafaud substitué à la loi et obéi au nom de l'humanité.

J'assistai, en 1801, à la seconde transformation sociale. Le pêle-mêle était bizarre : par un travestissement convenu, une foule de gens devenaient des personnages

qu'ils n'étaient pas : chacun portait son nom de guerre ou d'emprunt suspendu à son cou, comme les Vénitiens, au carnaval, portent à la main un petit masque pour avertir qu'ils sont masqués. L'un était réputé Italien ou Espagnol, l'autre Prussien ou Hollandais : j'étais Suisse. La mère passait pour être la tante de son fils, le père pour l'oncle de sa fille; le propriétaire d'une terre n'en était que le régisseur. Ce mouvement me rappelait, dans un sens contraire, le mouvement de 1789, lorsque les moines et les religieux sortirent de leur cloître et que l'ancienne société fut envahie par la nouvelle : celle-ci, après avoir remplacé celle-là, était remplacée à son tour.

Cependant le monde ordonné commençait à renaître; on quittait les cafés et la rue pour rentrer dans sa maison; on recueillait les restes de sa famille; on recomposait son héritage en en rassemblant les débris, comme, après une bataille, on bat le rappel et on fait le compte de ce que l'on a perdu. Ce qui demeurait d'églises entières se rouvrait : j'eus le bonheur de sonner la trompette à la porte du temple. On distinguait les vieilles générations républicaines qui se retiraient, des générations impériales qui s'avançaient. Des généraux de la réquisition, pauvres, au langage rude, à la mine sévère, et qui, de toutes leurs campagnes, n avaient remporté que des blessures et des habits en lambeaux, croisaient les officiers brillants de dorure de l'armée consulaire. L'émigré rentré causait tranquillement avec les assassins de quelques-uns de ses proches. Tous les portiers, grands partisans de feu M. de Robespierre, regrettaient les spectacles de la place Louis XV, où l'on coupait la tête à *des femmes qui,* me disait mon propre concierge de la rue de Lille, *avaient le cou blanc*

comme de la chair de poulet. Les septembriseurs, ayant changé de nom et de quartier, s'étaient faits marchands de pommes cuites au coin des bornes; mais ils étaient souvent obligés de déguerpir, parce que le peuple, qui les reconnaissait, renversait leur échoppe et les voulait assommer. Les révolutionnaires enrichis commençaient à s'emménager dans les grands hôtels vendus du faubourg Saint-Germain. En train de devenir barons et comtes, les Jacobins ne parlaient que des horreurs de 1793, de la nécessité de châtier les prolétaires et de réprimer les excès de la populace. Bonaparte, plaçant les Brutus et les Scévola à sa police, se préparait à les barioler de rubans, à les salir de titres, à les forcer de trahir leurs opinions et de déshonorer leurs crimes. Entre tout cela poussait une génération vigoureuse semée dans le sang, et s'élevant pour ne plus répandre que celui de l'étranger : de jour en jour s'accomplissait la métamorphose des républicains en impérialistes et de la tyrannie de tous dans le despotisme d'un seul.

Paris, 1837.

Revu en décembre 1846.

ANNÉE DE MA VIE 1801. — LE MERCURE. — ATALA.

Tout en m'occupant à retrancher, augmenter, changer les feuilles du *Génie du christianisme*, la nécessité me forçait de suivre quelques autres travaux. M. de Fontanes rédigeait alors le *Mercure de France :* il me proposa d'écrire dans ce journal. Ces combats n'étaient pas sans quelque péril : on ne pouvait arriver à la politique que par la littérature, et la police de Bonaparte entendait à demi-mot. Une circonstance singulière, en m'empêchant de dormir, allongeait mes heures et me donnait plus de temps. J'avais acheté deux tourterelles; elles roucoulaient beaucoup : en vain je les enfermais la nuit dans ma petite malle de voyageur; elles n'en roucoulaient que mieux. Dans un des moments d'insommie qu'elles me causaient, je m'avisai d'écrire pour le *Mercure* une lettre à madame de Staël. Cette boutade me fit tout à coup sortir de l'ombre; ce que n'avaient pu faire mes deux

gros volumes sur les *Révolutions*, quelques pages d'un journal le firent. Ma tête se montrait un peu au-dessus de l'obscurité.

Ce premier succès semblait annoncer celui qui l'allait suivre. Je m'occupais à revoir les épreuves d'*Atala* (épisode renfermé, ainsi que *René*, dans le *Génie du christianisme*) lorsque je m'aperçus que des feuilles me manquaient. La peur me prit : je crus qu'on avait dérobé mon roman, ce qui assurément était une crainte bien peu fondée, car personne ne pensait que je valusse la peine d'être volé. Quoi qu'il en soit, je me déterminai à publier *Atala* à part, et j'annonçai ma résolution dans une lettre adressée au *Journal des Débats* et au *Publiciste*.

Avant de risquer l'ouvrage au grand jour, je le montrai à M. de Fontanes : il en avait déjà lu des fragments en manuscrit à Londres. Quand il fut arrivé au discours du père Aubry, au bord du lit de mort d'Atala, il me dit brusquement d'une voix rude : « Ce n'est pas cela; c'est mauvais; refaites cela! » Je me retirai désolé; je ne me sentais pas capable de mieux faire. Je voulais jeter le tout au feu; je passai depuis huit heures jusqu'à onze heures du soir dans mon entre-sol, assis devant ma table, le front appuyé sur le dos de mes mains étendues et ouvertes sur mon papier. J'en voulais à Fontanes; je m'en voulais; je n'essayais pas même d'écrire, tant je désespérais de moi. Vers minuit, la voix de mes tourterelles m'arriva, adoucie par l'éloignement et rendue plus plaintive par la prison où je les tenais renfermées : l'inspiration me revint; je traçai de suite le discours du missionnaire, sans une seule interligne, sans en rayer un seul mot, tel qu'il est resté et tel qu'il existe aujourd'hui.

Le cœur palpitant, je le portai le matin à Fontanes, qui s'écria : « C'est cela! c'est cela! je vous l'avais bien dit, que vous feriez mieux! »

C'est de la publication d'*Atala* que date le bruit que j'ai fait dans ce monde : je cessai de vivre de moi-même et ma carrière publique commença. Après tant de succès militaires, un succès littéraire paraissait un prodige; on en était affamé. L'étrangeté de l'ouvrage ajoutait à la surprise de la foule. *Atala* tombant au milieu de la littérature de l'Empire, de cette école classique, vieille rajeunie dont la seule vue inspirait l'ennui, était une sorte de production d'un genre inconnu. On ne savait si l'on devait la classer parmi les *monstruosités* ou parmi les *beautés;* était-elle Gorgone ou Vénus? Les académiciens assemblés dissertèrent doctement sur son sexe et sur sa nature, de même qu'ils firent des rapports sur le *Génie du christianisme*. Le vieux siècle la repoussa, le nouveau l'accueillit.

Atala devint si populaire qu'elle alla grossir, avec la Brinvilliers, la collection de *Curtius*. Les auberges de rouliers étaient ornées de gravures rouges, vertes et bleues, représentant Chactas, le père Aubry et la fille de Simaghan. Dans des boîtes de bois, sur les quais, on montrait mes personnages en cire, comme on montre des images de Vierge et de saints à la foire. Je vis sur un théâtre du boulevard ma sauvagesse coiffée de plumes de coq, qui parlait de l'*âme de la solitude* à un sauvage de son espèce, de manière à me faire suer de confusion. On représentait aux Variétés une pièce dans laquelle une jeune fille et un jeune garçon, sortant de leur pension, s'en allaient par le coche se marier dans leur petite ville;

comme en débarquant ils ne parlaient, d'un air égaré, que crocodiles, cigognes et forêts, leurs parents croyaient qu'ils étaient devenus fous. Parodies, caricatures, moqueries m'accablaient. L'abbé Morellet, pour me confondre, fit asseoir sa servante sur ses genoux et ne put tenir les pieds de la jeune vierge dans ses mains, comme Chactas tenait les pieds d'Atala pendant l'orage : si le Chactas de la rue d'Anjou s'était fait peindre ainsi, je lui aurais pardonné sa critique.

Tout ce train servait à augmenter le fracas de mon apparition. Je devins à la mode. La tête me tourna : j'ignorais les jouissances de l'amour-propre, et j'en fus enivré. J'aimai la gloire comme une femme, comme un premier amour. Cependant, poltron que j'étais, mon effroi égalait ma passion : conscrit, j'allais mal au feu. Ma sauvagerie naturelle, le doute que j'ai toujours eu de mon talent, me rendaient humble au milieu de mes triomphes. Je me dérobais à mon éclat; je me promenais à l'écart, cherchant à éteindre l'auréole dont ma tête était couronnée. Le soir, mon chapeau rabattu sur mes yeux, de peur qu'on ne reconnût le grand homme, j'allais à l'estaminet lire à la dérobée mon éloge dans quelque petit journal inconnu. Tête à tête avec ma renommée, j'étendais mes courses jusqu'à la pompe à feu de Chaillot, sur ce même chemin où j'avais tant souffert en allant à la cour; je n'étais pas plus à mon aise avec mes nouveaux honneurs. Quand ma supériorité dînait à trente sous au pays latin, elle avalait de travers, gênée par les regards dont elle se croyait l'objet. Je me contemplais, je me disais : « C'est pourtant toi, créature extraordinaire, qui manges comme un autre homme! »

Il y avait aux Champs-Élysées un café que j'affectionnais à cause de quelques rossignols suspendus en cage au pourtour intérieur de la salle; madame Rousseau, la maîtresse du lieu, me connaissait de vue sans savoir qui j'étais. On m'apportait vers dix heures du soir une tasse de café, et je cherchais *Atala* dans les *Petites-Affiches*, à la voix de mes cinq ou six Philomèles. Hélas! je vis bientôt mourir la pauvre madame Rousseau; notre société des rossignols et de l'Indienne qui chantait : « *Douce habitude d'aimer, si nécessaire à la vie!* » ne dura qu'un moment.

Si le succès ne pouvait prolonger en moi ce stupide engouement de ma vanité, ni pervertir ma raison, il avait des dangers d'une autre sorte; ces dangers s'accrurent à l'apparition du *Génie du christianisme*, et à ma démission pour la mort du duc d'Enghien. Alors vinrent se presser autour de moi, avec les jeunes femmes qui pleurent aux romans, la foule des chrétiennes, et ces autres nobles enthousiastes dont une action d'honneur fait palpiter le sein. Les éphèbes de treize et quatorze ans étaient les plus périlleuses; car ne sachant ni ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles vous veulent, elles mêlent avec séduction votre image à un monde de fables, de rubans et de fleurs. J.-J. Rousseau parle des déclarations qu'il reçut à la publication de la *Nouvelle Héloïse* et des conquêtes qui lui étaient offertes : je ne sais si l'on m'aurait ainsi livré des empires, mais je sais que j'étais enseveli sous un amas de billets parfumés; si ces billets n'étaient aujourd'hui des billets de grand'mères, je serais embarrassé de raconter avec une modestie convenable comment on se disputait un mot de ma main, comment on ramassait une enveloppe suscrite par moi, et comment, avec rou-

geur, on la cachait, en baissant la tête, sous le voile tombant d'une longue chevelure. Si je n'ai pas été gâté, il faut que ma nature soit bonne.

Politesse réelle ou curieuse faiblesse, je me laissais quelquefois aller jusqu'à me croire obligé de remercier chez elles les dames inconnues qui m'envoyaient leurs noms avec leurs flatteries : un jour, à un quatrième étage, je trouvai une créature ravissante sous l'aile de sa mère, et chez qui je n'ai pas remis le pied. Une Polonaise m'attendait dans des salons de soie ; mélange de l'odalisque et de la Valkyrie, elle avait l'air d'un perce-neige à blanches fleurs, ou d'une de ces élégantes bruyères qui remplacent les autres filles de Flore, lorsque la saison de celles-ci n'est pas encore venue ou qu'elle est passée : ce chœur féminin, varié d'âge et de beauté, était mon ancienne sylphide réalisée. Le double effet sur ma vanité et mes sentiments pouvait être d'autant plus redoutable que jusqu'alors, excepté un attachement sérieux, je n'avais été ni recherché, ni distingué de la foule. Toutefois je le dois dire : m'eût-il été facile d'abuser d'une illusion passagère, l'idée d'une volupté advenue par les voies chastes de la religion révoltait ma sincérité : être aimé à travers le *Génie du christianisme*, aimé pour l'*Extrême-Onction*, pour la *Fête des morts !* Je n'aurais jamais été ce honteux tartufe.

J'ai connu un médecin provençal, le docteur Vigaroux ; arrivé à l'âge où chaque plaisir retranche un jour, « il n'avait point, disait-il, de regret du temps ainsi perdu ; sans s'embarrasser s'il donnait le bonheur qu'il recevait, il allait à la mort dont il espérait faire sa dernière délice. » Je fus cependant témoin de ses pauvres

larmes lorsqu'il expira ; il ne put me dérober son affliction ; il était trop tard : ses cheveux blancs ne descendaient pas assez bas pour cacher et essuyer ses pleurs. Il n'y a de véritablement malheureux en quittant la terre que l'incrédule : pour l'homme sans foi, l'existence a cela d'affreux qu'elle fait sentir le néant ; si l'on n'était point né, on n'éprouverait pas l'horreur de ne plus être : la vie de l'athée est un effrayant éclair qui ne sert qu'à découvrir un abîme.

Dieu de grandeur et de miséricorde ! vous ne nous avez point jetés sur la terre pour des chagrins peu dignes et pour un misérable bonheur ! Notre désenchantement inévitable nous avertit que nos destinées sont plus sublimes. Quelles qu'aient été nos erreurs, si nous avons conservé une âme sérieuse et pensé à vous au milieu de nos faiblesses, nous serons transportés, quand votre bonté nous délivrera, dans cette région où les attachements sont éternels !

Paris, 1837.

ANNÉE DE MA VIE 1801.
MADAME DE BEAUMONT : SA SOCIÉTÉ.

Je ne tardai pas à recevoir le châtiment de ma vanité d'auteur, la plus détestable de toutes, si elle n'en était la plus bête : j'avais cru pouvoir savourer *in petto* la satisfaction d'être un sublime génie, non en portant, comme aujourd'hui, une barbe et un habit extraordinaires, mais en restant accoutré de la même façon que les honnêtes gens, distingué seulement par ma supériorité : inutile espoir ! mon orgueil devait être puni ; la correction me vint des personnes politiques que je fus obligé de connaître : la célébrité est un bénéfice à charge d'âmes.

M. de Fontanes était lié avec madame Bacciochi ; il me présenta à la sœur de Bonaparte, et bientôt au frère du premier consul, Lucien. Celui-ci avait une maison de campagne près de Senlis (le Plessis), où j'étais contraint d'aller dîner ; ce château avait appartenu au cardinal de Bernis. Lucien avait dans son jardin le tombeau de sa

première femme, une dame moitié allemande et moitié espagnole, et le souvenir du poëte cardinal. La nymphe nourricière d'un ruisseau creusé à la bêche était une mule qui tirait de l'eau d'un puits : c'était là le commencement de tous les fleuves que Bonaparte devait faire couler dans son empire. On travaillait à ma radiation; on me nommait déjà, et je me nommais moi-même tout haut *Chateaubriand*, oubliant qu'il me fallait appeler *Lassagne*. Des émigrés m'arrivèrent, entre autres MM. de Bonald et Chênedollé. Christian de Lamoignon, mon camarade d'exil à Londres, me conduisit chez madame Récamier : le rideau se baissa subitement entre elle et moi.

La personne qui tint le plus de place dans mon existence, à mon retour de l'émigration, fut madame la comtesse de Beaumont. Elle demeurait une partie de l'année au château de Passy, près Villeneuve-sur-Yonne, que M. Joubert habitait pendant l'été. Madame de Beaumont revint à Paris et désira me connaître.

Pour faire de ma vie une longue chaîne de regrets, la Providence voulut que la première personne dont je fus accueilli avec bienveillance au début de ma carrière publique fût aussi la première à disparaître. Madame de Beaumont ouvre la marche funèbre de ces femmes qui ont passé devant moi. Mes souvenirs les plus éloignés reposent sur des cendres, et ils ont continué de tomber de cercueil en cercueil; comme le Pandit indien, je récite les prières des morts, jusqu'à ce que les fleurs de mon chapelet soient fanées.

Madame de Beaumont était fille d'Armand-Marc de Saint-Herem, comte de Montmorin, ambassadeur de

France à Madrid, commandant en Bretagne, membre de l'assemblée des Notables en 1787, et chargé du portefeuille des affaires étrangères sous Louis XVI, dont il était fort aimé : il périt sur l'échafaud, où le suivit une partie de sa famille.

Madame de Beaumont, plutôt mal que bien de figure, est fort ressemblante dans un portrait fait par madame Lebrun. Son visage était amaigri et pâle ; ses yeux, coupés en amande, auraient peut-être jeté trop d'éclat, si une suavité extraordinaire n'eût éteint à demi ses regards en les faisant briller languissamment, comme un rayon de lumière s'adoucit en traversant le cristal de l'eau. Son caractère avait une sorte de roideur et d'impatience qui tenait à la force de ses sentiments et au mal intérieur qu'elle éprouvait. Ame élevée, courage grand, elle était née pour le monde d'où son esprit s'était retiré par choix et malheur; mais quand une voix amie appelait au dehors cette intelligence solitaire, elle venait et vous disait quelques paroles du ciel. L'extrême faiblesse de madame de Beaumont rendait son expression lente, et cette lenteur touchait; je n'ai connu cette femme affligée qu'au moment de sa fuite ; elle était déjà frappée de mort, et je me consacrai à ses douleurs. J'avais pris un logement rue Saint-Honoré, à l'hôtel d'Étampes, près de la rue Neuve-du-Luxembourg. Madame de Beaumont occupait dans cette dernière rue un appartement ayant vue sur les jardins du ministère de la justice. Je me rendais chaque soir chez elle, avec ses amis et les miens, M. Joubert, M. de Fontanes, M. de Bonald, M. Molé, M. Pasquier, M. Chênedollé, hommes qui ont occupé une place dans les lettres et dans les affaires.

Plein de manies et d'originalités, M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur, et quand une fois il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser. Sa grande prétention était au calme et personne n'était aussi troublé que lui : il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne se pouvait empêcher d'être ému de leur tristesse ou de leur joie : c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres. Afin de retrouver des forces, il se croyait souvent obligé de fermer les yeux et de ne point parler pendant des heures entières. Dieu sait quel bruit et quel mouvement se passaient intérieurement chez lui, pendant ce silence et ce repos qu'il s'ordonnait. M. Joubert changeait à chaque moment de diète et de régime, vivant un jour de lait, un autre jour de viande hachée, se faisant cahoter au grand trot sur les chemins les plus rudes, ou traîner au petit pas dans les allées les plus unies. Quand il lisait, il déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient, ayant, de la sorte, une bibliothèque à son usage, composée d'ouvrages évidés, renfermés dans des couvertures trop larges.

Profond métaphysicien, sa philosophie, par une élaboration qui lui était propre, devenait peinture ou poésie; Platon à cœur de La Fontaine, il s'était fait l'idée d'une perfection qui l'empêchait de rien achever. Dans des manuscrits trouvés après sa mort, il dit : « Je suis comme « une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons et

« qui n'exécute aucun air. » Madame Victorine de Chastenay prétendait *qu'il avait l'air d'une âme qui avait rencontré par hasard un corps, et qui s'en tirait comme elle pouvait :* définition charmante et vraie.

Nous riions des ennemis de M. de Fontanes, qui le voulaient faire passer pour un politique profond et dissimulé : c'était tout simplement un poëte irascible, franc jusqu'à la colère, un esprit que la contrariété poussait à bout, et qui ne pouvait pas plus cacher son opinion qu'il ne pouvait prendre celle d'autrui. Les principes littéraires de son ami Joubert n'étaient pas les siens : celui-ci trouvait quelque chose de bon partout et dans tout écrivain ; Fontanes, au contraire, avait horreur de telle ou telle doctrine, et ne pouvait entendre prononcer le nom de certains auteurs. Il était ennemi juré des principes de la composition moderne : transporter sous les yeux du lecteur l'action matérielle, le crime besognant ou le gibet avec sa corde, lui paraissait des énormités ; il prétendait qu'on ne devait jamais apercevoir l'objet que dans un milieu poétique, comme sous un globe de cristal. La douleur s'épuisant machinalement par les yeux ne lui semblait qu'une sensation du Cirque ou de la Grève ; il ne comprenait le sentiment tragique qu'ennobli par l'admiration, et changé, au moyen de l'art, en une *pitié charmante*. Je lui citais des vases grecs : dans les arabesques de ces vases, on voit le corps d'Hector traîné au char d'Achille, tandis qu'une petite figure, qui vole en l'air, représente l'ombre de Patrocle, consolée par la vengeance du fils de Thétis. « Eh bien ! Joubert, s'écria Fontanes, que dites-vous de cette métamorphose de la muse ? comme ces Grecs respectaient l'âme ! » Joubert se crut

attaqué, et il mit Fontanes en contradiction avec lui-même en lui reprochant son indulgence pour moi.

Ces débats, souvent très-comiques, étaient à ne point finir : un soir, à onze heures et demie, quand je demeurais place Louis XV, dans l'attique de l'hôtel de madame de Coislin, Fontanes remonta mes quatre-vingt-quatre marches pour venir furieux, en frappant du bout de sa canne, achever un argument qu'il avait laissé interrompu : il s'agissait de Picard, qu'il mettait, dans ce moment-là, fort au-dessus de Molière; il se serait donné de garde d'écrire un seul mot de ce qu'il disait : Fontanes parlant et Fontanes la plume à la main étaient deux hommes.

C'est M. de Fontanes, j'aime à le redire, qui encouragea mes premiers essais; c'est lui qui annonça le *Génie du christianisme;* c'est sa muse qui, pleine d'un dévouement étonné, dirigea la mienne dans les voies nouvelles où elle s'était précipitée; il m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer; à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. Il y avait jadis des hommes conservateurs du goût, comme ces dragons qui gardaient les pommes d'or du jardin des Hespérides; ils ne laissaient entrer la jeunesse que quand elle pouvait toucher au fruit sans le gâter.

Les écrits de mon ami vous entraînent par un cours heureux; l'esprit éprouve un bien-être et se trouve dans une situation harmonieuse où tout charme et rien ne blesse. M. de Fontanes revoyait sans cesse ses ouvrages; nul, plus que ce maître des vieux jours, n'était convaincu de l'excellence de la maxime : « Hâte-toi len-

tement. » Que dirait-il donc, aujourd'hui qu'au moral comme au physique, on s'évertue à supprimer le chemin, et que l'on croit ne pouvoir jamais aller assez vite? M. de Fontanes préférait voyager au gré d'une délicieuse mesure. Vous avez vu ce que j'ai dit de lui quand je le retrouvai à Londres; les regrets que j'exprimais alors, il me faut les répéter ici : la vie nous oblige sans cesse à pleurer par anticipation ou par souvenir.

M. de Bonald avait l'esprit délié; on prenait son ingéniosité pour du génie; il avait rêvé sa politique métaphysique à l'armée de Condé, dans la Forêt-Noire, de même que ces professeurs d'Iéna et de Gœttingue qui marchèrent depuis à la tête de leurs écoliers et se firent tuer pour la liberté de l'Allemagne. Novateur, quoiqu'il eût été mousquetaire sous Louis XVI, il regardait les anciens comme des enfants en politique et en littérature; et il prétendait, en employant le premier la fatuité du langage actuel, que le grand maître de l'Université n'était *pas encore assez avancé pour entendre cela.*

Chênedollé, avec du savoir et du talent, non pas naturel, mais appris, était si triste qu'il se surnommait le Corbeau : il allait à la maraude dans mes ouvrages. Nous avions fait un traité : je lui avais abandonné mes ciels, mes vapeurs, mes nuées; mais il était convenu qu'il me laisserait mes brises, mes vagues et mes forêts.

Je ne parle maintenant que de mes amis littéraires; quant à mes amis politiques, je ne sais si je vous en entretiendrai : des principes et des discours ont creusé entre nous des abîmes!

Madame Hocquart et madame de Vintimille venaient à la réunion de la rue Neuve-du-Luxembourg. Madame de

Vintimille, femme d'autrefois, comme il en reste peu, fréquentait le monde et nous rapportait ce qui s'y passait : je lui demandais si l'on *bâtissait encore des villes*. La peinture des petits scandales qu'ébauchait une piquante raillerie, sans être offensante, nous faisait mieux sentir le prix de notre sûreté. Madame de Vintimille avait été chantée avec sa sœur par M. de La Harpe. Son langage était circonspect, son caractère contenu, son esprit acquis : elle avait vécu avec mesdames de Chevreuse, de Longueville, de La Vallière, de Maintenon, avec madame Geoffrin et madame du Deffant. Elle se mêlait bien à une société dont l'agrément tenait à la variété des esprits et à la combinaison de leurs différentes valeurs.

Madame Hocquart fut fort aimée du frère de madame de Beaumont, lequel s'occupa de la dame de ses pensées jusque sur l'échafaud, comme Aubiac allait à la potence en baisant un manchon de velours ras bleu qui lui restait des bienfaits de Marguerite de Valois. Nulle part désormais ne se rassembleront sous un même toit tant de personnes distinguées appartenant à des rangs divers et à diverses destinées, pouvant causer des choses les plus communes comme des choses les plus élevées : simplicité de discours qui ne venait pas d'indigence, mais de choix. C'est peut-être la dernière société où l'esprit français de l'ancien temps ait paru. Chez les français nouveaux on ne trouvera plus cette urbanité, fruit de l'éducation et transformée par un long usage en aptitude du caractère. Qu'est-il arrivé à cette société? Faites donc des projets, rassemblez des amis, afin de vous préparer un deuil éternel! Madame de Beaumont n'est plus, Joubert n'est plus, Chênedollé n'est plus, madame

de Vintimille n'est plus. Autrefois, pendant les vendanges, je visitais à Villeneuve M. Joubert; je me promenais avec lui sur les coteaux de l'Yonne; il cueillait des oronges dans les taillis et moi des veilleuses dans les prés. Nous causions de toutes choses et particulièrement de notre amie madame de Beaumont, absente pour jamais : nous rappelions le souvenir de nos anciennes espérances. Le soir nous rentrions dans Villeneuve, ville environnée de murailles décrépites du temps de Philippe-Auguste, et de tours à demi rasées au-dessus desquelles s'élevait la fumée de l'âtre des vendangeurs. Joubert me montrait de loin sur la colline un sentier sablonneux au milieu des bois et qu'il prenait lorsqu'il allait voir sa voisine, cachée au château de Passy pendant la Terreur.

Depuis la mort de mon cher hôte, j'ai traversé quatre ou cinq fois le Senonais. Je voyais du grand chemin les coteaux : Joubert ne s'y promenait plus; je reconnaissais les arbres, les champs, les vignes, les petits tas de pierres où nous avions accoutumé de nous reposer. En passant dans Villeneuve, je jetais un regard sur la rue déserte et sur la maison fermée de mon ami. La dernière fois que cela m'arriva, j'allais en ambassade à Rome : ah! s'il eût été à ses foyers, je l'aurais emmené à la tombe de madame de Beaumont! Il a plu à Dieu d'ouvrir à M. Joubert une Rome céleste, mieux appropriée encore à son âme platonique, devenue chrétienne. Je ne le rencontrerai plus ici-bas : *Je m'en irai vers lui; il ne reviendra pas vers moi.* (Psalm.)

Paris, 1837.

ANNÉE DE MA VIE 1801. — ÉTÉ A SAVIGNY.

Le succès d'*Atala* m'ayant déterminé à recommencer le *Génie du christianisme*, dont il y avait déjà deux volumes imprimés, madame de Beaumont me proposa de me donner une chambre à la campagne, dans une maison qu'elle venait de louer à Savigny. Je passai six mois dans sa retraite, avec M. Joubert et nos autres amis.

La maison était située à l'entrée du village, du côté de Paris, près d'un vieux grand chemin qu'on appelle dans le pays le *Chemin de Henri IV;* elle était adossée à un coteau de vignes, et avait en face le parc de Savigny, terminé par un rideau de bois et traversé par la petite rivière de l'Orge. Sur la gauche s'étendait la plaine de Viry jusqu'aux fontaines de Juvisy. Tout autour de ce pays, on trouve des vallées, où nous allions le soir à la découverte de quelques promenades nouvelles.

Le matin, nous déjeunions ensemble; après déjeuner,

je me retirais à mon travail; madame de Beaumont avait la bonté de copier les citations que je lui indiquais. Cette noble femme m'a offert un asile lorsque je n'en avais pas : sans la paix qu'elle m'a donnée, je n'aurais peut-être jamais fini un ouvrage que je n'avais pu achever pendant mes malheurs.

Je me rappellerai éternellement quelques soirées passées dans cet abri de l'amitié : nous nous réunissions, au retour de la promenade, auprès d'un bassin d'eau vive, placé au milieu d'un gazon dans le potager : madame Joubert, madame de Beaumont et moi, nous nous asseyions sur un banc ; le fils de madame Joubert se roulait à nos pieds sur la pelouse : cet enfant a déjà disparu. M. Joubert se promenait à l'écart dans une allée sablée; deux chiens de garde et une chatte se jouaient autour de nous, tandis que des pigeons roucoulaient sur le bord du toit. Quel bonheur pour un homme nouvellement débarqué de l'exil, après avoir passé huit ans dans un abandon profond, excepté quelques jours promptement écoulés! C'était ordinairement dans ces soirées que mes amis me faisaient parler de mes voyages; je n'ai jamais si bien peint qu'alors le désert du Nouveau Monde. La nuit, quand les fenêtres de notre salon champêtre étaient ouvertes, madame de Beaumont remarquait diverses constellations, en me disant que je me rappellerais un jour qu'elle m'avait appris à les connaître : depuis que je l'ai perdue, non loin de son tombeau, à Rome, j'ai plusieurs fois, du milieu de la campagne, cherché au firmament les étoiles qu'elles m'avaient nommées; je les ai aperçues brillant au-dessus des montagnes de la Sabine; le rayon prolongé de ces astres venait frapper la surface du Tibre.

Le lieu où je les ai vus sur les bois de Savigny, et les lieux où je les revoyais, la mobilité de mes destinées, ce signe qu'une femme m'avait laissé dans le ciel pour me souvenir d'elle, tout cela brisait mon cœur. Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur cette terre, lui qui doit mourir?

Un soir, nous vîmes dans notre retraite quelqu'un entrer à la dérobée par une fenêtre et sortir par une autre : c'était M. Laborie; il se sauvait des serres de Bonaparte. Peu après apparut une de ces âmes en peine qui sont une espèce différente des autres âmes, et qui mêlent, en passant, leur malheur inconnu aux vulgaires souffrances de l'espèce humaine : c'était Lucile, ma sœur.

Après mon arrivée en France, j'avais écrit à ma famille pour l'informer de mon retour. Madame la comtesse de Marigny, ma sœur aînée, me chercha la première, se trompa de rue et rencontra cinq messieurs Lassagne, dont le dernier monta du fond d'une trappe de savetier pour répondre à son nom. Madame de Chateaubriand vint à son tour : elle était charmante et remplie de toutes les qualités propres à me donner le bonheur que j'ai trouvé auprès d'elle, depuis que nous sommes réunis. Madame la comtesse de Caud, Lucile, se présenta ensuite. M. Joubert et madame de Beaumont se prirent d'un attachement passionné et d'une tendre pitié pour elle. Alors commença entre eux une correspondance qui n'a fini qu'à la mort des deux femmes qui s'étaient penchées l'une vers l'autre, comme deux fleurs de même nature prêtes à se faner. Madame Lucile s'étant arrêtée à Versailles, le 30 septembre 1802, je reçus d'elle ce billet : « Je t'écris pour te « prier de remercier de ma part madame de Beaumont

« de l'invitation qu'elle me fait d'aller à Savigny. Je « compte avoir ce plaisir à peu près dans quinze jours, à « moins que du côté de madame de Beaumont il ne se « trouve quelque empêchement. » Madame de Caud vint à Savigny comme elle l'avait annoncé.

Je vous ai raconté que, dans ma jeunesse, ma sœur, chanoinesse du chapitre de l'Argentière et destinée à celui de Remiremont, avait eu pour M. de Malfilâtre, conseiller au parlement de Bretagne, un attachement qui, renfermé dans son sein, avait augmenté sa mélancolie naturelle. Pendant la Révolution, elle épousa M. le comte de Caud et le perdit après quinze moins de mariage. La mort de madame la comtesse de Farcy, sœur qu'elle aimait tendrement, accrut la tristesse de madame de Caud. Elle s'attacha ensuite à madame de Chateaubriand, ma femme, et prit sur elle un empire qui devint pénible, car Lucile était violente, impérieuse, déraisonnable, et madame de Chateaubriand, soumise à ses caprices, se cachait d'elle pour lui rendre les services qu'une amie plus riche rend à une amie susceptible et moins heureuse.

Le génie de Lucile et son caractère étaient arrivés presque à la folie de J.-J. Rousseau; elle se croyait en butte à des ennemis secrets : elle donnait à madame de Beaumont, à M. Joubert, à moi, de fausses adresses pour lui écrire; elle examinait les cachets, cherchait à découvrir s'ils n'avaient point été rompus; elle errait de domicile en domicile, ne pouvait rester ni chez mes sœurs ni avec ma femme; elle les avait prises en antipathie, et madame de Chateaubriand, après lui avoir été dévouée au delà de tout ce qu'on peut imaginer, avait fini par être accablée du fardeau d'un attachement si cruel.

Une autre fatalité avait frappé Lucile : M. de Chênedollé, habitant auprès de Vire, l'était allé voir à Fougères; bientôt il fut question d'un mariage qui manqua. Tout échappait à la fois à ma sœur, et, retombée sur elle-même, elle n'avait pas la force de se porter. Ce spectre plaintif s'assit un moment sur une pierre, dans la solitude riante de Savigny : tant de cœurs l'y avaient reçue avec joie! ils l'auraient rendue avec tant de bonheur à une douce réalité d'existence! Mais le cœur de Lucile ne pouvait battre que dans un air fait exprès pour elle et qui n'avait point été respiré. Elle dévorait avec rapidité les jours du monde à part dans lequel le ciel l'avait placée. Pourquoi Dieu avait-il créé un être uniquement pour souffrir? Quel rapport mystérieux y a-t-il donc entre une nature pâtissante et un principe éternel?

Ma sœur n'était point changée; elle avait pris seulement l'expression fixe de ses maux : sa tête était un peu baissée, comme une tête sur laquelle les heures ont pesé. Elle me rappelait mes parents; ces premiers souvenirs de famille, évoqués de la tombe, m'entouraient comme des larves accourues pour se réchauffer la nuit à la flamme mourante d'un bûcher funèbre. En la contemplant, je croyais apercevoir dans Lucile toute mon enfance, qui me regardait derrière ses yeux un peu égarés.

La vision de douleur s'évanouit : cette femme, grevée de la vie, semblait être venue chercher l'autre femme abattue qu'elle devait emporter.

Weill,

Imp Vve Sarazin

TALMA

Garnier frères Éditeurs

ANNÉE DE MA VIE 1802. — TALMA.

L'été passa : selon la coutume, je m'étais promis de le recommencer l'année suivante ; mais l'aiguille ne revient point à l'heure qu'on voudrait ramener. Pendant l'hiver à Paris, je fis quelques nouvelles connaissances. M. Jullien, homme riche, obligeant, et convive joyeux, quoique d'une famille où l'on se tuait, avait une loge aux Français ; il la prêtait à madame de Beaumont ; j'allai quatre ou cinq fois au spectacle avec M. de Fontanes et M. Joubert. A mon entrée dans le monde, l'ancienne comédie était dans toute sa gloire ; je la retrouvai dans sa complète décomposition ; la tragédie se soutenait encore, grâce à mademoiselle Duchesnois et surtout à Talma, arrivé à la plus grande hauteur du talent dramatique. Je l'avais vu à son début ; il était moins beau et pour ainsi dire moins jeune qu'à l'âge où je le revoyais : il avait pris la distinction, la noblesse et la gravité des années.

Le portrait que madame de Staël a fait de Talma dans son ouvrage sur l'Allemagne n'est qu'à moitié vrai : le brillant écrivain apercevait le grand acteur avec une imagination de femme, et lui donna ce qui lui manquait.

Il ne fallait pas à Talma le monde intermédiaire : il ne savait pas le *gentilhomme;* il ne connaissait pas notre ancienne société; il ne s'était pas assis à la table des châtelaines, dans la tour gothique au fond des bois; il ignorait la flexibilité, la variété de ton, la galanterie, l'allure légère des mœurs, la naïveté, la tendresse, l'héroïsme d'honneur, les dévouements chrétiens de la chevalerie : il n'était pas Tancrède, Coucy, ou, du moins, il les transformait en héros d'un moyen âge de sa création : Othello était au fond de Vendôme.

Qu'était-il donc, Talma? Lui, son siècle et le temps antique. Il avait les passions profondes et concentrées de l'amour et de la patrie; elles sortaient de son sein par explosion. Il avait l'inspiration funeste, le dérangement de génie de la Révolution à travers laquelle il avait passé. Les terribles spectacles dont il fut environné se répétaient dans son talent avec les accents lamentables et lointains des chœurs de Sophocle et d'Euripide. Sa grâce, qui n'était point la grâce convenue, vous saisissait comme le le malheur. La noire ambition, le remords, la jalousie, la mélancolie de l'âme, la douleur physique, la folie par les dieux et l'adversité, le deuil humain : voilà ce qu'il savait. Sa seule entrée en scène, le seul son de sa voix étaient puissamment tragiques. La souffrance et la pensée se mêlaient sur son front, respiraient dans son immobilité, ses poses, ses gestes, ses pas. *Grec,* il arrivait, pantelant et funèbre, des ruines d'Argos, immortel Oreste, tourmenté

Il était depuis trois mille ans par les Euménides; *Français,* il venait des solitudes de Saint-Denis, où les Parques de 1793 avaient coupé le fil de la vie tombale des rois. Tout entier triste, attendant quelque chose d'inconnu, mais d'arrêté dans l'injuste ciel, il marchait, forçat de la destinée, inexorablement enchaîné entre la fatalité et la terreur.

Le temps jette une obscurité inévitable sur les chefs-d'œuvre dramatiques vieillissants; son ombre portée change en Rembrandt les Raphaël les plus purs ; sans Talma une partie des merveilles de Corneille et de Racine serait demeurée inconnue. Le talent dramatique est un flambeau; il communique le feu à d'autres flambeaux à demi éteints, et fait revivre des génies qui vous ravissent par leur splendeur renouvelée.

On doit à Talma la perfection de la tenue de l'acteur. Mais la vérité du théâtre et le rigorisme du vêtement sont-ils aussi nécessaires à l'art qu'on le suppose? Les personnages de Racine n'empruntent rien de la coupe de l'habit : dans les tableaux des premiers peintres, les fonds sont négligés et les costumes inexacts. Les *fureurs* d'Oreste ou la *prophétie* de Joad, lues dans un salon par Talma en frac, faisaient autant d'effet que déclamées sur la scène par Talma en manteau grec ou en robe juive. Iphigénie était accoutrée comme madame de Sévigné, lorsque Boileau adressait ces beaux vers à son ami :

> Jamais Iphigénie en Aulide immolée
> N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
> Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
> N'en a fait sous son nom verser la Champmesle.

Cette correction dans la représentation de l'objet

inanimé est l'esprit des arts de notre temps : elle annonce la décadence de la haute poésie et du vrai drame ; on se contente des petites beautés, quand on est impuissant aux grandes ; on imite, à tromper l'œil, des fauteuils et du velours, quand on ne peut plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans ces fauteuils. Cependant, une fois descendu à cette vérité de la forme matérielle, on se trouve forcé de la reproduire ; car le public, matérialisé lui-même, l'exige.

ANNÉES DE MA VIE 1802 ET 1803.
GÉNIE DU CHRISTIANISME. — CHUTE ANNONCÉE.
CAUSE DU SUCCÈS FINAL.

Cependant j'achevais le *Génie du christianisme :* Lucien en désira voir quelques épreuves; je les lui communiquai; il mit aux marges des notes assez communes.

Quoique le succès de mon grand livre fût aussi éclatant que celui de la petite *Atala,* il fut néanmoins plus contesté : c'était un ouvrage grave où je ne combattais plus les principes de l'ancienne littérature et de la philosophie par un roman, mais où je les attaquais directement par des raisonnements et des faits. L'empire voltairien poussa un cri et courut aux armes. Madame de Staël se méprit sur l'avenir de mes études religieuses : on lui apporta l'ouvrage sans être coupé; elle passa ses doigts entre les feuillets, tomba sur le chapitre *la Virginité,* et elle dit à M. Adrien de Montmorency, qui se

trouvait avec elle : « Ah ! mon Dieu ! notre pauvre Chateaubriand ! Cela va tomber à plat ! » L'abbé de Boullogne ayant entre les mains quelques parties de mon travail, avant la mise sous presse, répondit à un libraire qui le consultait : « Si vous voulez vous ruiner, imprimez cela. » Et l'abbé de Boullogne a fait depuis un trop magnifique éloge de mon livre.

Tout paraissait en effet annoncer ma chute : quelle espérance pouvais-je avoir, moi sans nom et sans prôneurs, de détruire l'influence de Voltaire, dominante depuis plus d'un demi-siècle, de Voltaire qui avait élevé l'énorme édifice achevé par les encyclopédistes et consolidé par tous les hommes célèbres en Europe? Quoi ! les Diderot, les d'Alembert, les Duclos, les Dupuis, les Helvétius, les Condorcet étaient des esprits sans autorité? Quoi ! le monde devait retourner à la Légende dorée, renoncer à son admiration acquise à des chefs-d'œuvre de science et de raison? Pouvais-je jamais gagner une cause que n'avaient pu sauver Rome armée de ses foudres, le clergé de sa puissance ; une cause en vain défendue par l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, appuyé des arrêts du parlement, de la force armée et du nom du roi? N'était-il pas aussi ridicule que téméraire à un homme obscur de s'opposer à un mouvement philosophique tellement irrésistible qu'il avait produit la Révolution? Il était curieux de voir un pygmée *roidir ses petits bras* pour étouffer les progrès du siècle, arrêter la civilisation et faire rétrograder le genre humain ! Grâce à Dieu, il suffirait d'un mot pour pulvériser l'insensé : aussi M. Ginguené, en maltraitant le *Génie du christianisme* dans la *Décade*, déclarait que la critique venait trop tard.

puisque mon rabâchage était déjà oublié. Il disait cela cinq ou six mois après la publication d'un ouvrage que l'attaque de l'Académie française entière, à l'occasion des prix décennaux, n'a pu faire mourir.

Ce fut au milieu des débris de nos temples que je publiai le *Génie du christianisme*. Les fidèles se crurent sauvés : on avait alors un besoin de foi, une avidité de consolations religieuses, qui venaient de la privation de ces consolations depuis longues années. Que de forces surnaturelles à demander pour tant d'adversités subies! Combien de familles mutilées avaient à chercher auprès du Père des hommes les enfants qu'elles avaient perdus! Combien de cœurs brisés, combien d'âmes devenues solitaires, appelaient une main divine pour les guérir! On se précipitait dans la maison de Dieu, comme on entre dans la maison du médecin le jour d'une contagion. Les victimes de nos troubles (et que de sortes de victimes!) se sauvaient à l'autel; naufragés s'attachant au rocher sur lequel ils cherchent leur salut.

Bonaparte, désirant alors fonder sa puissance sur la première base de la société, venait de faire des arrangements avec la cour de Rome : il ne mit d'abord aucun obstacle à la publication d'un ouvrage utile à la popularité de ses desseins; il avait à lutter contre les hommes qui l'entouraient et contre des ennemis déclarés du culte; il fut donc heureux d'être défendu au dehors par l'opinion que le *Génie du christianisme* appelait. Plus tard il se repentit de sa méprise : les idées monarchiques régulières étaient arrivées avec les idées religieuses.

Un épisode du *Génie du christianisme*, qui fit moins de bruit alors qu'*Atala*, a déterminé un des caractères de la

littérature moderne; mais, au surplus, si *René* n'existait pas, je ne l'écrirais plus; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais. Une famille de René poëtes et de René prosateurs a pullulé : on n'a plus entendu que des phrases lamentables et décousues; il n'a plus été question que de vents et d'orages, que de mots inconnus livrés aux nuages et à la nuit. Il n'y a pas de grimaud sortant du collége qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes; de bambin qui à seize ans n'ait épuisé la vie, qui ne se soit cru tourmenté par son génie; qui, dans l'abîme de ses pensées, ne se soit livré au *vague de ses passions;* qui n'ait frappé son front pâle et échevelé, et n'ait étonné les hommes stupéfaits d'un malheur dont il ne savait pas le nom, ni eux non plus.

Dans *René,* j'avais exposé une infirmité de mon siècle; mais c'était une autre folie aux romanciers d'avoir voulu rendre universelles des afflictions en dehors de tout. Les sentiments généraux qui composent le fond de l'humanité, la tendresse paternelle et maternelle, la piété filiale, l'amitié, l'amour, sont inépuisables; mais les manières particulières de sentir, les individualités d'esprit et de caractère, ne peuvent s'étendre et se multiplier que dans de grands et nombreux tableaux. Les petits coins non découverts du cœur de l'homme sont un champ étroit; il ne reste rien à recueillir dans ce champ après la main qui l'a moissonné la première. Une maladie de l'âme n'est pas un état permanent et naturel : on ne peut la reproduire, en faire une littérature, en tirer parti comme d'une passion générale incessamment modifiée au gré des artistes qui la manient et en changent la forme.

Quoi qu'il en soit, la littérature se teignit des cou-

leurs de mes tableaux religieux, comme les affaires ont gardé la phraséologie de mes écrits sur la cité ; *la Monarchie selon la Charte* a été le rudiment de notre gouvernement représentatif, et mon article du *Conservateur*, sur *les intérêts moraux et les intérêts matériels*, a laissé ces deux désignations à la politique.

Des écrivains me firent l'honneur d'imiter *Atala* et *René*, de même que la chaire emprunta mes récits des missions et des bienfaits du christianisme. Les passages dans lesquels je démontre qu'en chassant les divinités païennes des bois, notre culte élargi a rendu la nature à sa solitude ; les paragraphes où je traite de l'influence de notre religion dans notre manière de voir et de peindre, où j'examine les changements opérés dans la poésie et l'éloquence ; les chapitres que je consacre à des recherches sur les sentiments étrangers introduits dans les caractères dramatiques de l'antiquité, renferment le germe de la critique nouvelle. Les personnages de Racine, comme je l'ai dit, sont et ne sont point des personnages grecs, ce sont des personnages chrétiens : c'est ce qu'on n'avait point du tout compris.

Si l'effet du *Génie du christianisme* n'eût été qu'une réaction contre des doctrines auxquelles on attribuait les malheurs révolutionnaires, cet effet aurait cessé avec la cause disparue ; il ne se serait pas prolongé jusqu'au moment où j'écris. Mais l'action du *Génie du christianisme* sur les opinions ne se borna pas à une résurrection momentanée d'une religion qu'on prétendait au tombeau : une métamorphose plus durable s'opéra. S'il y avait dans l'ouvrage innovation de style, il y avait aussi changement de doctrine ; le fond était altéré comme la forme ;

l'athéisme et le matérialisme ne furent plus la base de la croyance ou de l'incroyance des jeunes esprits; l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme reprit son empire : dès lors, altération dans la chaîne des idées qui se lient les unes aux autres. On ne fut plus cloué dans sa place par un préjugé antireligieux; on ne se crut plus obligé de rester momie du néant, entourée de bandelettes philosophiques; on se permit d'examiner tout système, si absurde qu'on le trouvât, *fût-il même chrétien*.

Outre les fidèles qui revenaient à la voix de leur pasteur, il se forma, par ce droit de libre examen, d'autres fidèles *à priori*. Posez Dieu pour principe, et le Verbe va suivre : le Fils naît forcément du Père.

Les diverses combinaisons abstraites ne font que substituer aux mystères chrétiens des mystères encore plus incompréhensibles : le panthéisme, qui, d'ailleurs, est de trois ou quatre espèces, et qu'il est de mode aujourd'hui d'attribuer aux intelligences éclairées, est la plus absurde des rêveries de l'Orient, remise en lumière par Spinosa : il suffit de lire à ce sujet l'article du sceptique Bayle sur ce juif d'Amsterdam. Le ton tranchant dont quelques-uns parlent de tout cela révolterait, s'il ne tenait au défaut d'études : on se paye de mots que l'on n'entend pas, et l'on se figure être des génies transcendants. Que l'on se persuade bien que les Abailard, les saint Bernard, les saint Thomas d'Aquin, ont porté dans la métaphysique une supériorité de lumières dont nous n'approchons pas; que les systèmes saint-simonien, phalanstérien, fouriériste, humanitaire, ont été trouvés et pratiqués par les diverses hérésies; que ce que l'on nous donne pour des progrès et des découvertes sont

des vieilleries qui traînent depuis quinze cents ans dans les écoles de la Grèce et dans les colléges du moyen âge. Le mal est que les premiers sectaires ne purent parvenir à fonder leur république néo-platonicienne, lorsque Gallien permit à Plotin d'en faire l'essai dans la Campanie : plus tard, on eut le très-grand tort de brûler les sectaires quand ils voulurent établir la communauté des biens, déclarer la prostitution sainte, en avançant qu'une femme ne peut, sans pécher, refuser un homme qui lui demande une union passagère au nom de Jésus-Christ : il ne fallait, disaient-ils, pour arriver à cette union, qu'anéantir son âme et la mettre un moment en dépôt dans le sein de Dieu.

Le heurt que le *Génie du christianisme* donna aux esprits fit sortir le XVIII^e^ siècle de l'ornière, et le jeta pour jamais hors de sa voie : on recommença, ou plutôt on commença à étudier les sources du christianisme : en relisant les Pères (en supposant qu'on les eût jamais lus) on fut frappé de rencontrer tant de faits curieux, tant de science philosophique, tant de beautés de style de tous les genres, tant d'idées, qui, par une gradation plus ou moins sensible, faisaient le passage de la société antique à la société moderne : ère unique et mémorable de l'humanité, où le ciel communique avec la terre au travers d'âmes placées dans des hommes de génie.

Auprès du monde croulant du paganisme, s'éleva autrefois, comme en dehors de la société, un autre monde, spectateur de ces grands spectacles, pauvre, à l'écart, solitaire, ne se mêlant des affaires de la vie que quand on avait besoin de ses leçons ou de ses secours. C'était une chose merveilleuse de voir ces premiers

évêques, presque tous honorés du nom de saints et de martyrs, ces simples prêtres veillant aux reliques et aux cimetières, ces religieux et ces ermites dans leurs couvents ou dans leurs grottes, faisant des règlements de paix, de morale, de charité, quand tout était guerre, corruption, barbarie; allant des tyrans de Rome aux chefs des Tartares et des Goths, afin de prévenir l'injustice des uns et la cruauté des autres, arrêtant des armées avec une croix de bois et une parole pacifique; les plus faibles des hommes, et protégeant le monde contre Attila; placés entre deux univers pour en être le lien, pour consoler les derniers moments d'une société expirante, et soutenir les premiers pas d'une société au berceau.

GÉNIE DU CHRISTIANISME, SUITE.
DÉFAUTS DE L'OUVRAGE.

Il était impossible que les vérités développées dans le *Génie du christianisme* ne contribuassent pas au changement des idées. C'est encore à cet ouvrage que se rattache le goût actuel pour les édifices du moyen âge : c'est moi qui ai rappelé le jeune siècle à l'admiration des vieux temples. Si l'on a abusé de mon opinion; s'il n'est pas vrai que nos cathédrales aient approché de la beauté du Parthénon; s'il est faux que ces églises nous apprennent dans leurs documents de pierre des faits ignorés; s'il est insensé de soutenir que ces mémoires de granit nous révèlent des choses échappées aux savants Bénédictins; si à force d'entendre rabâcher du gothique on en meurt d'ennui, ce n'est pas ma faute. Du reste, sous le rapport des arts, je sais ce qui manque au *Génie du christianisme;* cette partie de ma composition est défectueuse, parce

qu'en 1800 je ne connaissais pas les arts : je n'avais vu ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Égypte. De même, je n'ai pas tiré un parti suffisant des vies des saints et des légendes; elles m'offraient pourtant des histoires merveilleuses : en y choisissant avec goût, on y pouvait faire une moisson abondante. Ce champ des richesses de l'imagination du moyen âge surpasse en fécondité les *Métamorphoses* d'Ovide et les fables milésiennes. Il y a, de plus, dans mon ouvrage des jugements étriqués ou faux, tels que celui que je porte sur Dante, auquel j'ai rendu depuis un éclatant hommage.

Sous le rapport sérieux, j'ai complété le *Génie du christianisme* dans mes *Études historiques,* un de mes écrits dont on a le moins parlé et qu'on a le plus volé.

Le succès d'*Atala* m'avait enchanté, parce que mon âme était encore neuve; celui du *Génie du christianisme* me fut pénible : je fus obligé de sacrifier mon temps à des correspondances au moins inutiles et à des politesses étrangères. Une admiration prétendue ne me dédommageait point des dégoûts qui attendent un homme dont la foule a retenu le nom. Quel bien peut remplacer la paix que vous avez perdue en introduisant le public dans votre intimité? Joignez à cela les inquiétudes dont les Muses se plaisent à affliger ceux qui s'attachent à leur culte, les embarras d'un caractère facile, l'inaptitude à la fortune, la perte des loisirs, une humeur inégale, des affections plus vives, des tristesses sans raison, des joies sans cause : qui voudrait, s'il en était le maître, acheter à de pareilles conditions les avantages incertains d'une réputation qu'on n'est pas sûr d'obtenir, qui vous sera contestée pendant votre vie, que la pos-

térité ne confirmera pas, et à laquelle votre mort vous rendra à jamais étranger?

La controverse littéraire sur les nouveautés du style, qu'avait excitée *Atala*, se renouvela à la publication du *Génie du christianisme*.

Un trait caractéristique de l'école impériale, et même de l'école républicaine, est à observer : tandis que la société avançait en mal ou en bien, la littérature demeurait stationnaire; étrangère au changement des idées, elle n'appartenait pas à son temps. Dans la comédie, les seigneurs de village, les Colin, les Babet ou les intrigues de ces salons que l'on ne connaissait plus, se jouaient (comme je l'ai déjà fait remarquer) devant des hommes grossiers et sanguinaires, destructeurs des mœurs dont on leur offrait le tableau; dans la tragédie, un parterre plébéien s'occupait des familles des nobles et des rois.

Deux choses arrêtaient la littérature à la date du XVIII^e^ siècle : l'impiété qu'elle tenait de Voltaire et de la Révolution, le despotisme dont la frappait Bonaparte. Le chef de l'État trouvait du profit dans ces lettres subordonnées qu'il avait mises à la caserne, qui lui présentaient les armes, qui sortaient lorsqu'on criait : « Hors la garde! » qui marchaient en rang et qui manœuvraient comme des soldats. Toute indépendance semblait rébellion à son pouvoir; il ne voulait pas plus d'émeute de mots et d'idées qu'il ne souffrait d'insurrection. Il suspendit l'*Habeas corpus* pour la pensée comme pour la liberté individuelle. Reconnaissons aussi que le public, fatigué d'anarchie, reprenait volontiers le joug des règles.

La littérature qui exprime l'ère nouvelle n'a régné

que quarante ou cinquante ans après le temps dont elle était l'idiome. Pendant ce demi-siècle elle n'était employée que par l'opposition. C'est madame de Staël, c'est Benjamin Constant, c'est Lemercier, c'est Bonald, c'est moi enfin, qui les premiers avons parlé cette langue. Le changement de littérature dont le XIX^e^ siècle se vante lui est arrivé de l'émigration et de l'exil; ce fut M. de Fontanes qui couva ces oiseaux d'une autre espèce que lui, parce que, remontant au XVII^e^ siècle, il avait pris la puissance de ce temps fécond et perdu la stérilité du XVIII^e^. Une partie de l'esprit humain, celle qui traite de matières transcendantes, s'avança seule d'un pas égal avec la civilisation; malheureusement la gloire du savoir ne fut pas sans tache : les Laplace, les Lagrange, les Monge, les Chaptal, les Berthollet, tous ces prodiges, jadis fiers démocrates, devinrent les plus obséquieux serviteurs de Napoléon. Il faut le dire à l'honneur des lettres : la littérature nouvelle fut libre, la science servile; le caractère ne répondit point au génie, et ceux dont la pensée était montée au plus haut du ciel ne purent élever leur âme au-dessus des pieds de Bonaparte : ils prétendaient n'avoir pas besoin de Dieu, c'est pourquoi ils avaient besoin d'un tyran.

Le classique napoléonien était le génie du XIX^e^ siècle affublé de la perruque de Louis XIV, ou frisé comme au temps de Louis XV. Bonaparte avait voulu que les hommes de la Révolution ne parussent à la cour qu'en habit habillé, l'épée au côté. On ne voyait pas la France du moment; ce n'était pas de l'ordre, c'était de la discipline. Aussi rien n'était plus ennuyeux que cette pâle résurrection de la littérature d'autrefois. Ce calque froid, cet

anachronisme improductif, disparut quand la littérature nouvelle fit irruption avec fracas par le *Génie du christianisme*. La mort du duc d'Enghien eut pour moi l'avantage, en me jetant à l'écart, de me laisser suivre dans la solitude mon inspiration particulière et de m'empêcher de m'enrégimenter dans l'infanterie régulière du vieux Pinde : je dus à ma liberté morale ma liberté intellectuelle.

Au dernier chapitre du *Génie du christianisme*, j'examine ce que serait devenu le monde si la foi n'eût pas été prêchée au moment de l'invasion des Barbares ; dans un autre paragraphe, je mentionne un important travail à entreprendre sur les changements que le christianisme apporta dans les lois après la conversion de Constantin.

En supposant que l'opinion religieuse existât telle qu'elle est à l'heure où j'écris maintenant, le *Génie du christianisme* étant encore à faire, je le composerais tout différemment : au lieu de rappeler les bienfaits et les institutions de notre religion au passé, je ferais voir que le christianisme est la pensée de l'avenir et de la liberté humaine ; que cette pensée rédemptrice et messie est le seul fondement de l'égalité sociale ; qu'elle seule la peut établir, parce qu'elle place auprès de cette égalité la nécessité du devoir, correctif et régulateur de l'instinct démocratique. La légalité ne suffit pas pour contenir, parce qu'elle n'est pas permanente ; elle tire sa force de la loi ; or, la loi est l'ouvrage des hommes qui passent et varient. Une loi n'est pas toujours obligatoire ; elle peut toujours être changée par une autre loi : contrairement à cela, la morale est permanente ; elle a sa force en elle-

même, parce qu'elle vient de l'ordre immuable; elle seule peut donc donner la durée.

Je ferais voir que partout où le christianisme a dominé, il a changé l'idée, il a rectifié les notions du juste et de l'injuste, substitué l'affirmation au doute, embrassé l'humanité entière dans ses doctrines et ses préceptes. Je tâcherais de deviner la distance où nous sommes encore de l'accomplissement total de l'Évangile, en supputant le nombre des maux détruits et des améliorations opérées dans les dix-huit siècles écoulés de ce côté-ci de la croix. Le christianisme agit avec lenteur parce qu'il agit partout; il ne s'attache pas à la réforme d'une société particulière, il travaille sur la société générale; sa philanthropie s'étend à tous les fils d'Adam : c'est ce qu'il exprime avec une merveilleuse simplicité dans ses oraisons les plus communes, dans ses vœux quotidiens, lorsqu'il dit à la foule dans le temple : « Prions pour tout ce qui souffre sur la terre. » Quelle religion a jamais parlé de la sorte? Le Verbe ne s'est point fait chair dans l'homme de plaisir, il s'est incarné à l'homme de douleur, dans le but de l'affranchissement de tous, d'une fraternité universelle et d'une salvation immense.

Quand le *Génie du christianisme* n'aurait donné naissance qu'à de telles investigations, je me féliciterais de l'avoir publié : reste à savoir si, à l'époque de l'apparition de ce livre, un autre *Génie du christianisme,* élevé sur le nouveau plan dont j'indique à peine le tracé, aurait obtenu le même succès. En 1803, lorsqu'on n'accordait rien à l'ancienne religion, qu'elle était l'objet du dédain, que l'on ne savait pas le premier mot de la question, aurait-on été bien venu à parler de la liberté future descendant du

Calvaire, quand on était encore meurtri des excès de la liberté des passions? Bonaparte eût-il souffert un pareil ouvrage? Il était peut-être utile d'exciter les regrets, d'intéresser l'imagination à une cause si méconnue, d'attirer les regards sur l'objet méprisé, de le rendre aimable, avant de montrer comment il était sérieux, puissant et salutaire.

Maintenant, dans la supposition que mon nom laisse quelque trace, je le devrai au *Génie du christianisme :* sans illusion sur la valeur intrinsèque de l'ouvrage, je lui reconnais une valeur accidentelle; il est venu juste et à son moment. Par cette raison, il m'a fait prendre place à l'une de ces époques historiques qui, mêlant un individu aux choses, contraignent à se souvenir de lui. Si l'influence de mon travail ne se bornait pas au changement que, depuis quarante années, il a produit parmi les générations vivantes; s'il servait encore à ranimer chez les tard-venus une étincelle des vérités civilisatrices de la terre; si le léger symptôme de vie que l'on croit apercevoir s'y soutenait dans les générations à venir, je m'en irais plein d'espérance dans la miséricorde divine. Chrétien réconcilié, ne m'oublie pas dans tes prières, quand je serai parti; mes fautes m'arrêteront peut-être à ces portes où ma charité avait crié pour toi : « Ouvrez-vous, portes éternelles! *Elevamini, portæ æternales!* »

Paris, 1837.

Revu en décembre 1846.

ANNÉES DE MA VIE 1802 ET 1803
CHATEAUX. — MADAME DE CUSTINE. — M. DE SAINT-MARTIN, MADAME D'HOUDETOT ET SAINT-LAMBERT.

Ma vie se trouva toute dérangée aussitôt qu'elle cessa d'être à moi. J'avais une foule de connaissances en dehors de ma société habituelle. J'étais appelé dans les châteaux que l'on rétablissait. On se rendait comme on pouvait dans ces manoirs demi-démeublés, demi-meublés, où un vieux fauteuil succédait à un fauteuil neuf. Cependant quelques-uns de ces manoirs étaient restés intacts, tels que le Marais, échu à madame de La Briche, excellente femme dont le bonheur n'a jamais pu se débarrasser. Je me souviens que mon immortalité allait rue Saint-Dominique-d'Enfer prendre une place pour le Marais dans une méchante voiture de louage, où je rencontrais madame de Vintimille et madame de Fezensac. A Champlâtreux, M. Molé faisait refaire de petites chambres au second

étage. Son père, tué révolutionnairement, était remplacé, dans un grand salon délabré, par un tableau dans lequel Matthieu Molé était représenté arrêtant une émeute avec son bonnet carré : tableau qui faisait sentir la différence des temps. Une superbe patte d'oie de tilleuls avait été coupée ; mais une des trois avenues existait encore dans la magnificence de son vieux ombrage ; on l'a mêlée depuis à de nouvelles plantations : nous en sommes aux peupliers.

Au retour de l'émigration, il n'y avait si pauvre banni qui ne dessinât les tortillons d'un jardin anglais dans les dix pieds de terre ou de cour qu'il avait retrouvés : moi-même, n'ai-je pas planté jadis la Vallée-aux-Loups? N'y ai-je pas commencé ces *Mémoires?* Ne les ai-je pas continués dans le parc de Montboissier, dont on essayait alors de raviver l'aspect défiguré par l'abandon? Ne les ai-je pas prolongés dans le parc de Maintenon rétabli tout à l'heure, proie nouvelle pour la démocratie qui revient? Les châteaux brûlés en 1789 auraient dû avertir le reste des châteaux de demeurer cachés dans leurs décombres : mais les clochers des villages engloutis qui percent les laves du Vésuve n'empêchent pas de replanter sur la surface de ces mêmes laves d'autres églises et d'autres hameaux.

Parmi les abeilles qui composaient leur ruche, était la marquise de Custine, héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang. J'assistai à sa prise de possession de Fervaques, et j'eus l'honneur de coucher dans le lit du Béarnais, de même que dans le lit de la reine Christine à Combourg. Ce n'était pas une petite affaire que ce voyage ; il

fallait embarquer dans la voiture Astolphe de Custine, enfant, M. Berschtett, le gouverneur, une vieille bonne alsacienne ne parlant qu'allemand, Jenny la femme de chambre, et Trim, chien fameux qui mangeait les provisions de la route. N'aurait-on pas pu croire que cette colonie se rendait à Fervaques pour jamais? et cependant le château n'était pas achevé de meubler que le signal du délogement fut donné. J'ai vu celle qui affronta l'échafaud d'un si grand courage, je l'ai vue, plus blanche qu'une Parque, vêtue de noir, la taille amincie par la mort, la tête ornée de sa seule chevelure de soie, je l'ai vue me sourire de ses lèvres pâles et de ses belles dents, lorsqu'elle quittait Sécherons, près Genève, pour expirer à Bex, à l'entrée du Valais; j'ai entendu son cercueil passer la nuit dans les rues solitaires de Lausanne, pour aller prendre sa place éternelle à Fervaques : elle se hâtait de se cacher dans une terre qu'elle n'avait possédée qu'un moment, comme sa vie. J'avais lu sur le coin d'une cheminée du château ces méchantes rimes attribuées à l'amant de Gabrielle :

La dame de Fervaques
Mérite de vives attaques.

Le soldat-roi en avait dit autant à bien d'autres : déclarations passagères des hommes, vite effacées et descendues de beautés en beautés jusqu'à madame de Custine. Fervaques a été vendu.

Je rencontrai encore la duchesse de Châtillon, laquelle, pendant mon absence des Cent-Jours, décora ma vallée d'Aulnay. Madame Lindsay, que je n'avais cessé de voir, me fit connaître Julie Talma. Madame de Cler-

mont-Tonnerre m'attira chez elle. Nous avions une grand'-mère commune, et elle voulait bien m'appeler son cousin. Veuve du comte de Clermont-Tonnerre, elle se remaria depuis au marquis de Talaru. Elle avait, en prison, converti M. de La Harpe. Ce fut par elle que je connus le peintre Neveu, enrôlé au nombre de ses cavaliers servants; Neveu me mit un moment en rapport avec Saint-Martin.

M. de Saint-Martin avait cru trouver dans *Atala* certain argot dont je ne me doutais pas, et qui lui prouvait une affinité de doctrines avec moi. Neveu, afin de lier deux frères, nous donna à dîner dans une chambre haute qu'il habitait dans les communs du Palais-Bourbon. J'arrivai au rendez-vous à six heures : le philosophe du ciel était à son poste. A sept heures, un valet discret posa un potage sur la table, se retira et ferma la porte. Nous nous assîmes et nous commençâmes à manger en silence. M. de Saint-Martin, qui, d'ailleurs, avait de très-belles façons, ne prononçait que de courtes paroles d'oracle. Neveu répondait par des exclamations, avec des attitudes et des grimaces de peintre; je ne disais mot.

Au bout d'une demi-heure, le nécroman rentra, enleva la soupe, et mit un autre plat sur la table : les mets se succédèrent ainsi un à un et à de longues distances. M. de Saint-Martin, s'échauffant peu à peu, se mit à parler en façon d'archange; plus il parlait, plus son langage devenait ténébreux. Neveu m'avait insinué, en me serrant la main, que nous verrions des choses extraordinaires, que nous entendrions des bruits : depuis six mortelles heures, j'écoutais et je ne découvrais rien. A minuit, l'homme des visions se lève tout à coup : je crus que

l'esprit des ténèbres ou l'esprit divin descendait, que les sonnettes allaient faire retentir les mystérieux corridors; mais M. de Saint-Martin déclara qu'il était épuisé, et que nous reprendrions la conversation une autre fois; il mit son chapeau et s'en alla. Malheureusement pour lui, il fut arrêté à la porte et forcé de rentrer par une visite inattendue : néanmoins, il ne tarda pas à disparaître. Je ne l'ai jamais revu : il courut mourir dans le jardin de M. Lenoir-Laroche, mon voisin d'Aulnay.

Je suis un sujet rebelle pour le Swedenborgisme : l'abbé Furia, à un dîner chez madame de Custine, se vanta de tuer un serin en le magnétisant : le serin fut le plus fort, et l'abbé, hors de lui, fut obligé de quitter la partie, de peur d'être tué par le serin : chrétien, ma seule présence avait rendu le trépied impuissant.

Une autre fois, le célèbre Gall, toujours chez madame de Custine, dîna près de moi sans me connaître, se trompa sur mon angle facial, me prit pour une grenouille, et voulut, quand il sut qui j'étais, raccommoder sa science d'une manière dont j'étais honteux pour lui. La forme de la tête peut aider à distinguer le sexe dans les individus, à indiquer ce qui appartient à la bête, aux passions animales; quant aux facultés intellectuelles, la phrénologie en ignorera toujours. Si l'on pouvait rassembler les crânes divers des grands hommes morts depuis le commencement du monde, et qu'on les mît sous les yeux des phrénologistes sans leur dire à qui ils ont appartenu, ils n'enverraient pas un cerveau à son adresse : l'examen des *bosses* produirait les méprises les plus comiques.

Il me prend un remords : j'ai parlé de M. de Saint-Martin avec un peu de moquerie, je m'en repens. Cette

moquerie, que je repousse continuellement et qui me revient sans cesse, me met en souffrance; car je hais l'esprit satirique comme étant l'esprit le plus petit, le plus commun et le plus facile de tous; bien entendu que je ne fais pas ici le procès à la haute comédie. M. de Saint-Martin était, en dernier résultat, un homme d'un grand mérite, d'un caractère noble et indépendant. Quand ses idées étaient explicables, elles étaient élevées et d'une nature supérieure. Ne devrais-je pas le sacrifice des deux pages précédentes à la généreuse et beaucoup trop flatteuse déclaration de l'auteur du *Portrait de M. de Saint-Martin fait par lui-même?* Je ne balancerais pas à les effacer, si ce que je dis pouvait nuire le moins du monde à la renommée grave de M. de Saint-Martin et à l'estime qui s'attachera toujours à sa mémoire. Je vois du reste avec plaisir que mes souvenirs ne m'avaient pas trompé : M. de Saint-Martin n'a pas pu être tout à fait frappé de la même manière que moi dans le dîner dont je parle; mais on voit que je n'avais pas inventé la scène et que le récit de M. de Saint-Martin ressemble au mien par le fond.

« Le 27 janvier 1803, dit-il, j'ai eu une entrevue « avec M. de Chateaubriand dans un dîner arrangé pour « cela, chez M. Neveu, à l'École polytechnique. J'aurais « beaucoup gagné à le connaître plus tôt : c'est le seul « homme de lettres honnête avec qui je me sois trouvé « en présence depuis que j'existe, et encore n'ai-je joui « de sa conversation que pendant le repas. Car aussitôt « après parut une visite qui le rendit muet pour le reste « de la séance, et je ne sais quand l'occasion pourra re- « naître, parce que le roi de ce monde a grand soin de

« mettre des bâtons dans les roues de ma carriole. Au « reste, de qui ai-je besoin, excepté de Dieu? »

M. de Saint-Martin vaut mille fois mieux que moi : la dignité de sa dernière phrase écrase du poids d'une nature sérieuse ma raillerie inoffensive.

J'avais aperçu M. de Saint-Lambert et madame d'Houdetot au Marais, représentant l'un et l'autre les opinions et les libertés d'autrefois, soigneusement empaillées et conservées : c'était le XVIII^e^ siècle expiré et marié à sa manière. Il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent des légitimités. On se sent une estime infinie pour l'immoralité parce qu'elle n'a pas cessé d'être et que le temps l'a décorée de rides. A la vérité, deux vertueux époux, qui ne sont pas époux, et qui restent unis par respect humain, souffrent un peu de leur vénérable état; ils s'ennuient et se détestent cordialement dans toute la mauvaise humeur de l'âge : c'est la justice de Dieu.

Malheur à qui le ciel accorde de longs jours!

Il devenait difficile de comprendre quelques pages des *Confessions*, quand on avait vu l'objet des transports de Rousseau : madame d'Houdetot avait-elle conservé les lettres que Jean-Jacques lui écrivait, et qu'il dit avoir été plus brûlantes que celles de la *Nouvelle Héloïse?* On croit qu'elle en avait fait le sacrifice à Saint-Lambert.

A près de quatre-vingts ans, madame d'Houdetot s'écriait encore, dans des vers agréables :

Et l'amour me console!
Rien ne pourra me consoler de lui.

Elle ne se couchait point qu'elle n'eût frappé trois

fois à terre avec sa pantoufle, en disant à feu l'auteur des *Saisons :* « Bonsoir, mon ami! » C'était là à quoi se réduisait, en 1803, la philosophie du XVIII^e^ siècle.

La société de madame d'Houdetot, de Diderot, de Saint-Lambert, de Rousseau, de Grimm, de madame d'Épinay, m'a rendu la vallée de Montmorency insupportable, et quoique, sous le rapport des faits, je sois bien aise qu'une relique des temps voltairiens soit tombée sous mes yeux, je ne regrette point ces temps. J'ai revu dernièrement, à Sannois, la maison qu'habitait madame d'Houdetot ; ce n'est plus qu'une coque vide, réduite aux quatre murailles. Un âtre abandonné intéresse toujours ; mais que disent des foyers où ne s'est assise ni la beauté, ni la mère de famille, ni la religion, et dont les cendres, si elles n'étaient dispersées, reporteraient seulement le souvenir vers des jours qui n'ont su que détruire?

Paris, 1838

VOYAGE DANS LE MIDI DE LA FRANCE (1802).

Une contrefaçon du *Génie du christianisme*, à Avignon, m'appela au mois d'octobre 1802 dans le midi de la France. Je ne connaissais que ma pauvre Bretagne et les provinces du Nord, traversées par moi en quittant mon pays. J'allais voir le soleil de Provence, ce ciel qui devait me donner un avant-goût de l'Italie et de la Grèce, vers lesquelles mon instinct et la muse me poussaient. J'étais dans une disposition heureuse; ma réputation me rendait la vie légère : il y a beaucoup de songes dans le premier enivrement de la renommée, et les yeux se remplissent d'abord avec délices de la lumière qui se lève; mais que cette lumière s'éteigne, elle vous laisse dans l'obscurité; si elle dure, l'habitude de la voir vous y rend bientôt insensible.

Lyon me fit un extrême plaisir. Je retrouvai ces

ouvrages des Romains que je n'avais point aperçus depuis le jour où je lisais dans l'amphithéâtre de Trèves quelques feuilles d'*Atala*, tirées de mon havresac. Sur la Saône passaient d'une rive à l'autre des barques entoilées, portant la nuit une lumière; des femmes les conduisaient; une nautonière de dix-huit ans, qui me prit à son bord, raccommodait, à chaque coup d'aviron, un bouquet de fleurs mal attaché à son chapeau. Je fus réveillé le matin par le son des cloches. Les couvents suspendus aux coteaux semblaient avoir recouvré leurs solitaires. Le fils de M. Ballanche, propriétaire, après M. Migneret, du *Génie du christianisme*, était devenu mon hôte : il est devenu mon ami. Qui ne connaît aujourd'hui le philosophe chrétien dont les écrits brillent de cette clarté paisible sur laquelle on se plaît à attacher les regards, comme sur le rayon d'un astre ami dans le ciel?

Le 27 octobre, le bateau de poste qui me conduisait à Avignon fut obligé de s'arrêter à Tain, à cause d'une tempête. Je me croyais en Amérique : le Rhône me représentait mes grandes rivières sauvages. J'étais niché dans une petite auberge, au bord des flots; un conscrit se tenait debout dans un coin du foyer; il avait le sac sur le dos, et allait rejoindre l'armée d'Italie. J'écrivais sur le soufflet de la cheminée, en face de l'hôtelière, assise en silence devant moi, et qui, par égard pour le voyageur, empêchait le chien et le chat de faire du bruit.

Ce que j'écrivais était un article déjà presque fait en descendant le Rhône et relatif à la *Législation primitive* de M. de Bonald. Je prévoyais ce qui est arrivé depuis : « La littérature française, disais-je, va changer de face; « avec la Révolution vont naître d'autres pensées, d'autres

« vues des choses et des hommes. Il est aisé de prévoir « que les écrivains se diviseront. Les uns s'efforceront de « sortir des anciennes routes; les autres tâcheront de « suivre les antiques modèles, mais toutefois en les pré- « sentant sous un jour nouveau. Il est assez probable « que les derniers finiront par l'emporter sur leurs adver- « saires, parce qu'en s'appuyant sur les grandes tradi- « tions et sur les grands hommes, ils auront des guides « plus sûrs et des documents plus féconds. »

Les lignes qui terminent ma critique voyageuse sont de l'histoire; mon esprit marchait dès lors avec mon siècle : « L'auteur de cet article, disais-je, ne se peut re- « fuser à une image qui lui est fournie par la position « dans laquelle il se trouve. Au moment même où il écrit « ces derniers mots, il descend un des plus grands fleuves « de France. Sur deux montagnes opposées s'élèvent deux « tours en ruine; au haut de ces tours sont attachées de « petites cloches que les montagnards sonnent à notre « passage. Ce fleuve, ces montagnes, ces sons, ces monu- « ments gothiques, amusent un moment les yeux des « spectateurs; mais personne ne s'arrête pour aller où le « clocher l'invite. Ainsi, les hommes qui prêchent au- « jourd'hui morale et religion donnent en vain le signal « du haut de leurs ruines à ceux que le torrent du siècle « entraîne; le voyageur s'étonne de la grandeur des dé- « bris, de la douceur des bruits qui en sortent, de la « majesté des souvenirs qui s'en élèvent, mais il n'inter- « rompt point sa course, et, au premier détour du fleuve, « tout est oublié. »

Arrivé à Avignon la veille de la Toussaint, un enfant portant des livres m'en offrit : j'achetai du premier coup

trois éditions différentes et contrefaites d'un petit roman nommé *Atala*. En allant de libraire en libraire, je déterrai le contrefacteur, à qui j'étais inconnu. Il me vendit les quatre volumes du *Génie du christianisme*, au prix raisonnable de neuf francs l'exemplaire, et me fit un grand éloge de l'ouvrage et de l'auteur. Il habitait un bel hôtel entre cour et jardin. Je crus avoir trouvé la pie au nid : au bout de vingt-quatre heures, je m'ennuyai de suivre la fortune, et je m'arrangeai presque pour rien avec le voleur.

Je vis madame de Janson, petite femme sèche, blanche et résolue, qui, dans sa propriété, se battait avec le Rhône, échangeait des coups de fusil avec les riverains et se défendait contre les années.

Avignon me rappela mon compatriote. Du Guesclin valait bien Bonaparte, puisqu'il arracha la France à la conquête. Arrivé auprès de la ville des papes avec les aventuriers que sa gloire entraînait en Espagne, il dit au prévôt envoyé au-devant de lui par le pontife : « Frère, « ne me celez pas : dont vient ce trésor? l'a prins le pape « en son trésor? Et il lui répondit que non, et que le « commun d'Avignon l'avoit payé chacun sa portion. « Lors, dit Bertrand, prévost, je vous promets que nous « n'en aurons denier en notre vie, et voulons que cet « argent cueilli soit rendu à ceux qui l'ont payé, et dites « bien au pape qu'il le leur fasse rendre; car si je savois « que le contraire fust, il m'en poiseroit; et eusse ores « passé la mer, si retournerois-je par deçà. Adonc fut « Bertrand payé de l'argent du pape, et ses gens de re- « chief absous, et ladite absolution primière de rechief « confirmée. »

Les voyages transalpins commençaient autrefois par Avignon, c'était l'entrée de l'Italie. Les géographies disent : « Le Rhône est au roi, mais la ville d'Avignon « est arrosée par une branche de la rivière de la Sorgue, « qui est au pape. » Le pape est-il bien sûr de conserver longtemps la propriété du Tibre? On visitait à Avignon le couvent des Célestins. Le bon roi René, qui diminuait les impôts quand la tramontane soufflait, avait peint dans une des salles du couvent des Célestins un squelette : c'était celui d'une femme d'une grande beauté qu'il avait aimée.

Dans l'église des Cordeliers se trouvait le sépulcre de *madonna Laura :* François Ier commanda de l'ouvrir et salua les cendres immortalisées. Le vainqueur de Marignan laissa à la nouvelle tombe qu'il fit élever cette épitaphe :

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée :
. . . . . .
O gentille âme, estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

On aura beau faire, le *père des lettres,* l'ami de Benvenuto Cellini, de Léonard de Vinci, du Primatice, le roi à qui nous devons la *Diane,* sœur de l'*Apollon du Belvédère,* et la *Sainte Famille* de Raphaël; le chantre de Laure, l'admirateur de Pétrarque, a reçu des beaux-arts reconnaissants une vie qui ne périra point.

J'allai à Vaucluse cueillir, au bord de la fontaine,

des bruyères parfumées et la première olive que portait un jeune olivier :

Chiara fontana, in quel medesmo bosco,
Sorgea d' un sasso ; ed acque fresche et dolci
Spargea soavemente mormorando.
Al bel seggio riposto, ombroso e fosco
Ne pastori appressavan, ne bifolci ;
Ma nimfe e muse a quel tenor cantando.

« Cette claire fontaine, dans ce même bocage, sort « d'un rocher; elle répand, fraîches et douces, ses ondes « qui suavement murmurent. A ce beau lit de repos, ni « les pasteurs, ni les troupeaux ne s'empressent; mais la « nymphe et la muse y vont chantant. »

Pétrarque a raconté comment il rencontra cette vallée : « Je m'enquérais, dit-il, d'un lieu caché où je « pusse me retirer comme dans un port, quand je trouvai « une petite vallée fermée, Vaucluse, bien solitaire, d'où « naît la source de la Sorgue, reine de toutes les sources : « je m'y établis. C'est là que j'ai composé mes poésies en « langue vulgaire : vers où j'ai peint les chagrins de ma « jeunesse. »

C'est aussi de Vaucluse qu'il entendait, comme on l'entendait encore lorsque j'y passai, le bruit des armes retentissant en Italie ; il s'écriait :

Italia mia. . . . .
. . . . . .
O diluvio raccolto
Di che deserti strani
Per inondar i nostri dolci campi !
. . . . . .

Non è questo 'l terren ch' io toccai pria?
Non è questo 'l mio nido,
Ove nudrito fui si dolcemente?
Non è questa la patria, in ch' io mi fido,
Madre benigna e pia
Chi copre l' uno et l' altro mio parente?

« Mon Italie!... O déluge rassemblé des déserts étran-
« gers pour inonder nos doux champs! N'est-ce pas là le
« sol que je touchai d'abord? n'est-ce pas là le nid où je
« fus si doucement nourri? n'est-ce pas là la patrie en qui
« je me confie, mère bénigne et pieuse qui couvre l'un
« et l'autre de mes parents? »

Plus tard, l'amant de Laure invite Urbain V à se transporter à Rome: « Que répondrez-vous à saint Pierre, » s'écrie-t-il éloquemment, « quand il vous dira : Que se
« passe-t-il à Rome? Dans quel état est mon temple, mon
« tombeau, mon peuple? Vous ne répondez rien? D'où
« venez-vous? Avez-vous habité les bords du Rhône? Vous
« y naquîtes, dites-vous : et moi, n'étais-je pas né en Ga-
« lilée? »

Siècle fécond, jeune, sensible, dont l'admiration remuait les entrailles; siècle qui obéissait à la lyre d'un grand poëte, comme à la loi d'un législateur! C'est à Pétrarque que nous devons le retour du souverain pontife au Vatican; c'est sa voix qui a fait naître Raphaël et sortir de terre le dôme de Michel-Ange.

De retour à Avignon, je cherchai le palais des papes, et l'on me montra la *Glacière :* la Révolution s'en est prise aux lieux célèbres : les souvenirs du passé sont obligés de pousser au travers et de reverdir sur des ossements. Hélas! les gémissements des victimes meurent vite après elles; ils arrivent à peine à quelque écho qui les fait sur-

vivre un moment, quand déjà la voix dont ils s'exhalaient est éteinte. Mais tandis que le cri des douleurs expirait au bord du Rhône, on entendait dans le lointain les sons du luth de Pétrarque; une *canzone* solitaire, échappée de la tombe, continuait à charmer Vaucluse d'une immortelle mélancolie et de chagrins d'amour d'autrefois.

Alain Chartier était venu de Bayeux se faire enterrer à Avignon, dans l'église de Saint-Antoine. Il avait écrit *la Belle Dame sans mercy,* et le baiser de Marguerite d'Écosse l'a fait vivre.

D'Avignon je me rendis à Marseille. Que peut avoir à désirer une ville à qui Cicéron adresse ces paroles, dont le tour oratoire a été imité par Bossuet : « Je ne t'oublie-« rai pas, Marseille, dont la vertu est à un degré si émi-« nent, que la plupart des nations te doivent céder, et « que la Grèce même ne doit pas se comparer à toi! » (*Pro L. Flacco.*) Tacite, dans la *Vie d'Agricola,* loue aussi Marseille, comme mêlant l'urbanité grecque à l'économie des provinces latines. Fille de l'Hellénie, institutrice de la Gaule, célébrée par Cicéron, emportée par César, n'est-ce pas réunir assez de gloire? Je me hâtai de monter à *Notre-Dame de la Garde,* pour admirer la mer que bordent avec leurs ruines les côtes riantes de tous les pays fameux de l'antiquité. La mer, qui ne marche point, est la source de la mythologie, comme l'Océan, qui se lève deux fois le jour, est l'abîme auquel a dit Jéhovah : « Tu n'iras pas « plus loin. »

Cette année même, 1838, j'ai remonté sur cette cime; j'ai revu cette mer qui m'est à présent si connue, et au bout de laquelle s'élevèrent la croix et la tombe victorieuses. Le mistral soufflait; je suis entré dans le fort bâti

par François Ier, où ne veillait plus un vétéran de l'armée d'Égypte, mais où se tenait un conscrit destiné pour Alger et perdu sous des voûtes obscures. Le silence régnait dans la chapelle restaurée, tandis que le vent mugissait au dehors. Le cantique des matelots de la Bretagne à *Notre-Dame de Bon-Secours* me revenait en pensée : vous savez quand et comment je vous ai déjà cité cette complainte de mes premiers jours de l'Océan :

> Je mets ma confiance,
> Vierge, en votre secours, etc.

Que d'événements il avait fallu pour me ramener aux pieds de l'*Étoile des mers,* à laquelle j'avais été voué dans mon enfance! Lorsque je contemplais ces *ex-voto,* ces peintures de naufrages suspendues autour de moi, je croyais lire l'histoire de mes jours. Virgile plaque sous les portiques de Carthage le héros troyen, ému à la vue d'un tableau représentant l'incendie de Troie, et le génie du chantre d'Hamlet a profité de l'âme du chantre de Didon.

Au bas de ce rocher, couvert autrefois d'une forêt chantée par Lucain, je n'ai point reconnu Marseille : dans ses rues droites, longues et larges, je ne pouvais plus m'égarer. Le port était encombré de vaisseaux; j'y aurais à peine trouvé, il y a trente-six ans, une *nave,* conduite par un descendant de Pythéas, pour me transporter en Chypre comme Joinville : au rebours des hommes, le temps rajeunit les villes. J'aimais mieux ma vieille Marseille, avec ses souvenirs des Bérenger, du duc d'Anjou, du roi René, de Guise et d'Épernon, avec les monuments de Louis XIV et les vertus de Belzunce; les rides me plaisaient sur son front. Peut-être qu'en regrettant les années qu'elle a

perdues, je ne fais que pleurer celles que j'ai trouvées. Marseille m'a reçu gracieusement, il est vrai ; mais l'émule d'Athènes est devenu trop jeune pour moi.

Si les *Mémoires* d'Alfieri eussent été publiés en 1802, je n'aurais pas quitté Marseille sans visiter le rocher des bains du poëte. Cet homme rude est arrivé une fois au charme de la rêverie et de l'expression :

« Après le spectacle, dit-il, un de mes amusements, « à Marseille, était de me baigner presque tous les soirs « dans la mer ; j'avais trouvé un petit endroit fort agréa- « ble, sur une langue de terre placée à droite hors du « port, où, en m'asseyant sur le sable, le dos appuyé « contre un rocher, qui empêchait qu'on ne pût me voir « du côté de la terre, je n'avais plus devant moi que le « ciel et la mer. Entre ces deux immensités qu'embellis- « saient les rayons d'un soleil couchant, je passais, en « rêvant, des heures délicieuses ; et là, je serais devenu « poëte, si j'avais su écrire dans une langue quelconque. »

Je revins par le Languedoc et la Gascogne. A Nîmes, les Arènes et la Maison-Carrée n'étaient pas encore dégagées : cette année 1838, je les ai vues dans leur exhumation. Je suis aussi allé chercher Jean Reboul. Je me défiais de ces ouvriers-poëtes, qui ne sont ordinairement ni poëtes, ni ouvriers : réparation à M. Reboul. Je l'ai trouvé dans sa boulangerie ; je me suis adressé à lui sans savoir à qui je parlais, ne le distinguant pas de ses compagnons de Cérès. Il a pris mon nom, et m'a dit qu'il allait voir si la personne que je demandais était chez elle. Il est revenu bientôt après et s'est fait connaître : il m'a mené dans son magasin ; nous avons circulé dans un labyrinthe de sacs de farine, et nous sommes grimpés par une espèce

d'échelle dans un petit réduit, comme dans la chambre haute d'un moulin à vent. Là, nous nous sommes assis et nous avons causé. J'étais heureux comme dans mon grenier à Londres, et plus heureux que dans mon fauteuil de ministre à Paris. M. Reboul a tiré d'une commode un manuscrit, et m'a lu des vers énergiques d'un poëme qu'il compose sur le *Dernier jour*. Je l'ai félicité de sa religion et de son talent. Je me rappelais ces belles strophes *à un Exilé :*

Quelque chose de grand se couve dans le monde
Il faut, ô jeune roi, que ton âme y réponde;
Oh ! ce n'est pas pour rien que, calmant notre deuil,
Le ciel par un mourant fit révéler ta vie;
Que quelque temps après, de ses enfants suivie,
Aux yeux de l'univers, la nation ravie
T'éleva dans ses bras sur le bord d'un cercueil !

Il fallut me séparer de mon hôte, non sans souhaiter au poëte les jardins d'Horace. J'aurais mieux aimé qu'il rêvât au bord de la Cascade de Tibur, que de le voir recueillir le froment broyé par la roue au-dessus de cette cascade. Il est vrai que Sophocle était peut-être un forgeron à Athènes, et que Plaute, à Rome, annonçait Reboul à Nîmes.

Entre Nîmes et Montpellier, je passai sur ma gauche Aigues-Mortes, que j'ai visitée en 1838. Cette ville est encore tout entière avec ses tours et son enceinte : elle ressemble à un vaisseau de haut bord échoué sur le sable où l'ont laissée saint Louis, le temps et la mer. Le saint roi avait donné des *usages* et statuts à la ville d'Aigues-Mortes : « Il veut que la prison soit telle, qu'elle serve « non à l'extermination de la personne, mais à sa garde;

« que nulle information ne soit faite pour des paroles in-
« jurieuses ; que l'adultère même ne soit recherché qu'en
« certains cas, et que le violateur d'une vierge, *volente vel*
« *nolente*, ne perde ni la vie, ni aucun de ses membres,
« *sed alio modo puniatur.* »

A Montpellier, je revis la mer, à qui j'aurais volontiers écrit comme le roi très-chrétien à la Confédération suisse : « Ma fidèle alliée et ma grande amie. » Scaliger aurait voulu faire de Montpellier *le nid de sa vieillesse.* Elle a reçu son nom de deux vierges saintes, *Mons puellarum :* de là la beauté de ses femmes. Montpellier, en tombant devant le cardinal de Richelieu, vit mourir la constitution aristocratique de la France.

De Montpellier à Narbonne, j'eus, chemin faisant, un retour à mon naturel, une attaque de mes songeries. J'aurais oublié cette attaque si, comme certains malades imaginaires, je n'avais enregistré le jour de ma crise sur un tout petit bulletin, seule note de ce temps retrouvée pour aide à ma mémoire. Ce fut cette fois un espace aride, couvert de digitales, qui me fit oublier le monde : mon regard glissait sur cette mer de tiges empourprées, et n'était arrêté au loin que par la chaîne bleuâtre du Cantal. Dans la nature, hormis le ciel, l'océan et le soleil, ce ne sont pas les immenses objets dont je suis inspiré ; ils me donnent seulement une sensation de grandeur, qui jette ma petitesse éperdue et non consolée aux pieds de Dieu. Mais une fleur que je cueille, un courant d'eau qui se dérobe parmi des joncs, un oiseau qui va s'envolant et se reposant devant moi, m entraînent à toutes sortes de rêves. Ne vaut-il pas mieux s'attendrir sans savoir pourquoi, que de chercher dans la vie des intérêts

émoussés, refroidis par leur répétition et leur multitude? Tout est usé aujourd'hui, même le malheur.

A Narbonne, je rencontrai le canal des Deux-Mers. Corneille, chantant cet ouvrage, ajoute sa grandeur à celle de Louis XIV :

La Garonne et le Tarn, en leurs grottes profondes,
Soupiraient dès longtemps pour marier leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux penchant
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant.
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles
La nature, attachée à des lois éternelles,
Pour obstacle invincible opposait fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand roi parle, et ces rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent.
Tout cède. . . . . .

A Toulouse, j'aperçus, du pont de la Garonne, la ligne des Pyrénées; je la devais traverser quatre ans plus tard : les horizons se succèdent comme nos jours. On me proposa de me montrer dans un caveau le corps desséché de la belle Paule : heureux ceux qui croient sans avoir vu! Montmorency avait été décapité dans la cour de l'hôtel de ville : cette tête coupée était donc bien importante, puisqu'on en parle encore après tant d'autres têtes abattues? Je ne sais si dans l'histoire des procès criminels il existe une déposition de témoin qui ait fait mieux reconnaître l'identité d'un homme : « Le feu et la fumée dont « il étoit couvert, dit Guitaut, m'empêchèrent de le recon- « noître; mais voyant un homme qui, après avoir rompu « six de nos rangs, tuoit encore des soldats au septième, « je jugeai que ce ne pouvoit être que M. de Montmo- « rency; je le sus certainement lorsque je le vis renversé « à terre sous son cheval mort. »

L'église abandonnée de Saint-Sernin me frappa par son architecture. Cette église est liée à l'histoire des Albigeois, que le poëme, si bien traduit par M. Fauriel, fait revivre :

« Le vaillant jeune comte, la lumière et l'héritier « de son père, la croix et le fer, entrent ensemble par « l'une des portes. Ni en chambre, ni en étage, il ne « resta pas une jeune fille; les habitants de la ville, « grands et petits, regardent tous le comte comme fleur « de rosier. »

C'est de l'époque de Simon de Montfort que date la perte de la langue d'*Oc* : « Simon, se voyant sei- « gneur de tant de terres, les départit entre les gen- « tilshommes, tant françois qu'autres, *atque loci leges* « *dedimus;* » disent les huit archevêques et évêques signataires.

J'aurais bien voulu avoir le temps de m'enquérir à Toulouse d'une de mes grandes admirations, de Cujas, écrivant, couché à plat ventre, ses livres épandus autour de lui. Je ne sais si l'on a conservé le souvenir de Suzanne, sa fille, mariée deux fois. La constance n'amusait pas beaucoup Suzanne, elle en faisait peu de cas; mais elle nourrit l'un de ses maris des infidélités dont mourut l'autre. Cujas fut protégé par la fille de François Ier, Pibrac par la fille de Henri II, deux Marguerites de ce sang des Valois, pur sang des Muses. Pibrac est célèbre par ses quatrains traduits en persan. (J'étais logé peut-être dans l'hôtel du président son père.) « Ce bon mon- « sieur de Pibrac, dit Montaigne, avoit un esprit si gentil, « les opinions si saines, les mœurs si douces; son âme « étoit si disproportionnée à notre corruption et à nos

« tempêtes! » Et Pibrac a fait l'apologie de la Saint-Barthélemy.

Je courais sans pouvoir m'arrêter; le sort me renvoyait à 1838 pour admirer en détail la cité de Raimond de Saint-Gilles, et pour parler des nouvelles connaissances que j'y ai faites : M. de Lavergne, homme de talent, d'esprit et de raison; mademoiselle Honorine Gasc, Malibran future. Celle-ci, en ma qualité nouvelle de serviteur de Clémence Isaure, me rappelait ces vers que Chapelle et Bachaumont écrivaient dans l'île d'Ambijoux, près de Toulouse :

Hélas! que l'on seroit heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si, toujours aimé de Sylvie,
On pouvoit, toujours amoureux,
Avec elle passer sa vie!

Puisse mademoiselle Honorine être en garde contre sa belle voix! Les talents sont *de l'or de Toulouse :* ils portent malheur.

Bordeaux était à peine débarrassé de ses échafauds et de ses lâches Girondins. Toutes les villes que je voyais avaient l'air de belles femmes relevées d'une violente maladie et qui commencent à peine à respirer. A Bordeaux, Louis XIV avait jadis fait abattre le palais *des Tutelles,* afin de bâtir le Château-Trompette : Spon et les amis de l'antiquité gémirent :

Pourquoi démolit-on ces colonnes des dieux,
Ouvrage des Césars, monument tutélaire?

On trouvait à peine quelques restes des Arènes. Si l'on donnait un témoignage de regret à tout ce qui tombe, il faudrait trop pleurer.

Je m'embarquai pour Blaye. Je vis ce château alors ignoré, auquel, en 1833, j'adressai ces paroles : « Captive « de Blaye! je me désole de ne pouvoir rien pour vos « présentes destinées! » Je m'acheminai vers Rochefort, et je me rendis à Nantes, par la Vendée.

Ce pays portait, comme un vieux guerrier, les mutilations et les cicatrices de sa valeur. Des ossements blanchis par le temps et des ruines noircies par les flammes frappaient les regards. Lorsque les Vendéens étaient près d'attaquer l'ennemi, ils s'agenouillaient et recevaient la bénédiction d'un prêtre : la prière prononcée sous les armes n'était point réputée faiblesse, car le Vendéen qui élevait son épée vers le ciel demandait la victoire et non la vie.

La diligence dans laquelle je me trouvais enterré était remplie de voyageurs qui racontaient les viols et les meurtres dont ils avaient glorifié leur vie dans les guerres vendéennes. Le cœur me palpita, lorsque ayant traversé la Loire à Nantes, j'entrai en Bretagne. Je passai le long des murs de ce collége de Rennes qui vit les dernières années de mon enfance. Je ne pus que rester vingt-quatre heures auprès de ma femme et de mes sœurs, et je regagnai Paris.

ANNÉES DE MA VIE 1802 ET 1803. — M. DE LA HARPE : SA MORT.

J'arrivai pour voir mourir un homme qui appartenait à ces noms supérieurs au second rang dans le XVIII^e^ siècle, et qui, formant une arrière-ligne solide dans la société, donnaient à cette société de l'ampleur et de la consistance.

J'avais connu M. de La Harpe en 1789 : comme Flins, il s'était pris d'une belle passion pour ma sœur, madame la comtesse de Farcy. Il arrivait avec trois gros volumes de ses œuvres sous ses petits bras, tout étonné que sa gloire ne triomphât pas des cœurs les plus rebelles. Le verbe haut, la mine animée, il tonnait contre les abus, faisant faire une omelette chez les ministres où il ne trouvait pas le dîner bon, mangeant avec ses doigts, traînant dans les plats ses manchettes, disant des grossièretés philosophiques aux plus grands seigneurs qui raffolaient de ses

insolences; mais, somme toute, esprit droit, éclairé, impartial au milieu de ses passions, capable de sentir le talent, de l'admirer, de pleurer à de beaux vers ou à une belle action, et ayant un de ces fonds propres à porter le repentir. Il n'a pas manqué sa fin : je le vis mourir chrétien courageux, le goût agrandi par la religion, n'ayant conservé d'orgueil que contre l'impiété, et de haine que contre la *langue révolutionnaire*.

A mon retour de l'émigration, la religion avait rendu M. de La Harpe favorable à mes ouvrages : la maladie dont il était attaqué ne l'empêchait pas de travailler; il me récitait des passages d'un poëme qu'il composait sur la Révolution ; on y remarquait quelques vers énergiques contre les crimes du temps et contre les *honnêtes gens* qui les avaient soufferts :

> Mais s'ils ont tout osé, vous avez tout permis :
> Plus l'oppresseur est vil, plus l'esclave est infâme.

Oubliant qu'il était malade, coiffé d'un bonnet blanc, vêtu d'un spencer ouaté, il déclamait à tue-tête; puis, laissant échapper son cahier, il disait d'une voix qu'on entendait à peine : « Je n'en puis plus : je sens une griffe de fer dans le côté. » Et si, malheureusement, une servante venait à passer, il reprenait sa voix de Stentor et mugissait : « Allez-vous-en! Allez-vous-en! Fermez la porte! » Je lui disais un jour : « Vous vivrez pour l'avantage de la religion. — Ah! oui, me répondit-il, ce serait bien à Dieu; mais il ne le veut pas, et je mourrai ces jours-ci. » Retombant dans son fauteuil et enfonçant son bonnet sur ses oreilles, il expiait son orgueil par sa résignation et son humilité.

Dans un dîner chez Migneret, je l'avais entendu parler de lui-même avec la plus grande modestie, déclarant qu'il n'avait rien fait de supérieur, mais qu'il croyait que l'art et la langue n'avaient point dégénéré entre ses mains.

M. de La Harpe quitta ce monde le 11 février 1803 : l'auteur des *Saisons* mourait presque en même temps au milieu de toutes les consolations de la philosophie, comme M. de La Harpe au milieu de toutes les consolations de la religion ; l'un visité des hommes, l'autre visité de Dieu.

M. de La Harpe fut enterré, le 12 février 1803, au cimetière de la barrière de Vaugirard. Le cercueil ayant été déposé au bord de la fosse, sur le petit monceau de terre qui le devait bientôt recouvrir, M. de Fontanes prononça un discours. La scène était lugubre : les tourbillons de neige tombaient du ciel et blanchissaient le drap mortuaire que le vent soulevait, pour laisser passer les dernières paroles de l'amitié à l'oreille de la mort. Le cimetière a été détruit et M. de La Harpe exhumé : il n'existait presque plus rien de ses cendres chétives. Marié sous le Directoire, M. de La Harpe n'avait pas été heureux avec sa belle femme ; elle l'avait pris en horreur en le voyant, et ne voulut jamais lui accorder aucun droit.

Au reste, M. de La Harpe avait, ainsi que toute chose, diminué auprès de la Révolution qui grandissait toujours : les renommées se hâtaient de se retirer devant le représentant de cette Révolution, comme les périls perdaient leur puissance devant lui.

Paris, 1838.

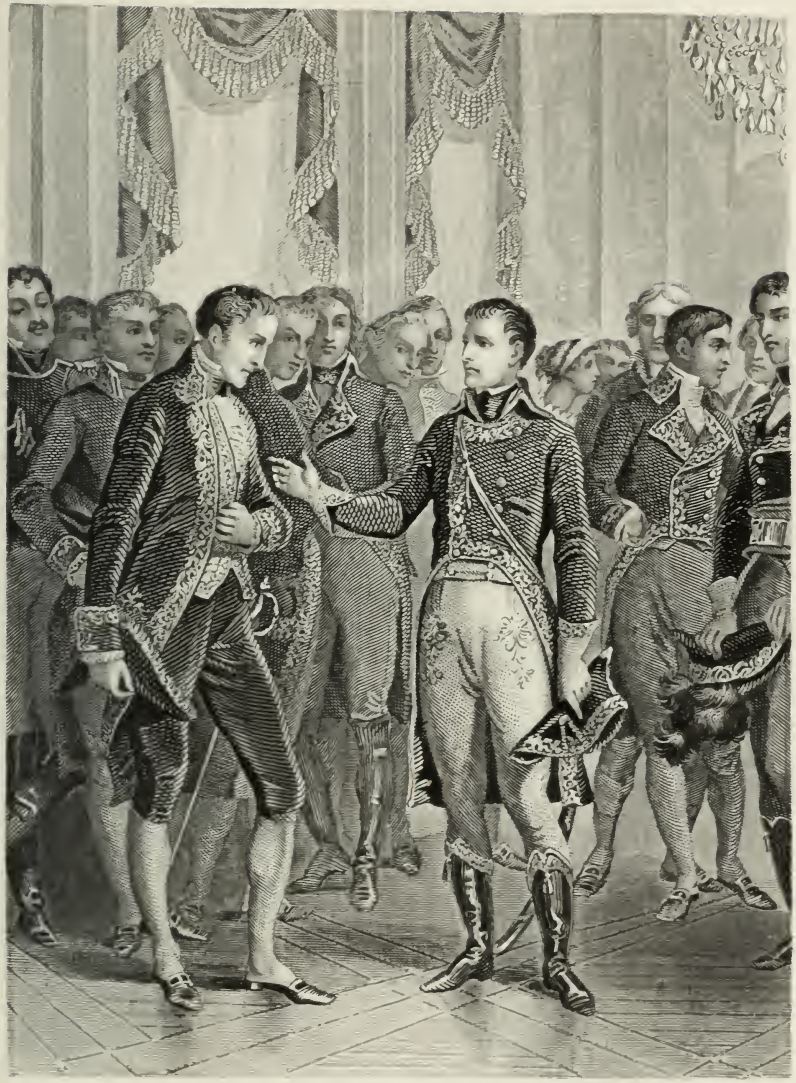
ANNÉES DE MA VIE 1802 ET 1803.
ENTREVUE AVEC BONAPARTE.

Tandis que nous étions occupés du vivre et du mourir vulgaires, la marche gigantesque du monde s'accomplissait; l'homme du temps prenait le haut bout dans la race humaine. Au milieu des remuements immenses, précurseurs du déplacement universel, j'étais débarqué à Calais pour concourir à l'action générale, dans la mesure assignée à chaque soldat. J'arrivai, la première année du siècle, au camp où Bonaparte battait le rappel des destinées : il devint bientôt premier consul à vie.

Après l'adoption du Concordat par le Corps législatif en 1802, Lucien, ministre de l'intérieur, donna une fête à son frère; j'y fus invité, comme ayant rallié les forces chrétiennes et les ayant ramenées à la charge. J'étais dans la galerie, lorsque Napoléon entra : il me frappa agréablement; je ne l'avais jamais aperçu que de loin. Son

sourire était caressant et beau; son œil admirable, surtout par la manière dont il était placé sous son front et encadré dans ses sourcils. Il n'avait encore aucune charlatanerie dans le regard, rien de théâtral et d'affecté. Le *Génie du christianisme*, qui faisait en ce moment beaucoup de bruit, avait agi sur Napoléon. Une imagination prodigieuse animait ce politique si froid : il n'eût pas été ce qu'il était si la Muse n'eût été là; la raison accomplissait les idées du poëte. Tous ces hommes à grande vie sont toujours un composé de deux natures, car il les faut capables d'inspiration et d'action : l'une enfante le projet, l'autre l'accomplit.

Bonaparte m'aperçut et me reconnut, j'ignore à quoi. Quand il se dirigea vers ma personne, on ne savait qui il cherchait; les rangs s'ouvraient successivement; chacun espérait que le consul s'arrêterait à lui; il avait l'air d'éprouver une certaine impatience de ces méprises. Je m'enfonçais derrière mes voisins; Bonaparte éleva tout à coup la voix et me dit : « Monsieur de Chateaubriand! » Je restai seul alors en avant, car la foule se retira et bientôt se reforma en cercle autour des interlocuteurs. Bonaparte m'aborda avec simplicité : sans me faire de compliments, sans questions oiseuses, sans préambule, il me parla sur-le-champ de l'Égypte et des Arabes, comme si j'eusse été de son intimité et comme s'il n'eût fait que continuer une conversation déjà commencée entre nous. « J'étais toujours frappé, me dit-il, quand je voyais les cheiks tomber à genoux au milieu du désert, se tourner vers l'Orient et toucher le sable de leur front. Qu'était-ce que cette chose inconnue qu'ils adoraient vers l'Orient? »



Imp Vve Jaraun

UNE SOIRÉE CHEZ LUCIEN BONAPARTE

Garnier frères Éditeurs

Bonaparte s'interrompit, et passant sans transition à une autre idée : « Le christianisme! Les idéologues n'ont-ils pas voulu en faire un système d'astronomie? Quand cela serait, croient-ils me persuader que le christianisme est petit? Si le christianisme est l'allégorie du mouvement des sphères, la géométrie des astres, les esprits forts ont beau faire, malgré eux ils ont encore laissé assez de grandeur à l'*infâme.* »

Bonaparte incontinent s'éloigna. Comme à Job, dans ma nuit, « un esprit est passé devant moi; les poils de « ma chair se sont hérissés; il s'est tenu là : je ne connais « point son visage et j'ai entendu sa voix comme un petit « souffle. »

Mes jours n'ont été qu'une suite de visions; l'enfer et le ciel se sont continuellement ouverts sous mes pas ou sur ma tête, sans que j'aie eu le temps de sonder leurs ténèbres ou leurs lumières. J'ai rencontré une seule fois sur le rivage des deux mondes l'homme du dernier siècle et l'homme du nouveau, Washington et Napoléon. Je m'entretins un moment avec l'un et l'autre; tous deux me renvoyèrent à la solitude, le premier par un souhait bienveillant, le second par un crime.

Je remarquai qu'en circulant dans la foule, Bonaparte me jetait des regards plus profonds que ceux qu'il avait arrêtés sur moi en me parlant. Je le suivais aussi des yeux :

> Chi è quel grande, che non par che curi
> L' incendio?

« Quel est ce grand qui n'a cure de l'incendie? » (*Dante.*

Paris, 1837.

ANNÉE DE MA VIE 1803.
JE SUIS NOMMÉ PREMIER SECRÉTAIRE D'AMBASSADE A ROME.

A la suite de cette entrevue, Bonaparte pensa à moi pour Rome : il avait jugé d'un coup d'œil où et comment je lui pouvais être utile. Peu lui importait que je n'eusse pas été dans les affaires, que j'ignorasse jusqu'au premier mot de la diplomatie pratique; il croyait que tel esprit sait toujours, et qu'il n'a pas besoin d'apprentissage. C'était un grand découvreur d'hommes; mais il voulait qu'ils n'eussent de talent que pour lui, à condition encore qu'on parlât peu de ce talent; jaloux de toute renommée, il la regardait comme une usurpation sur la sienne : il ne devait y avoir que Napoléon dans l'univers.

Fontanes et madame Bacciochi me parlèrent de la satisfaction que le Consul avait eue de *ma conversation :*

je n'avais pas ouvert la bouche; cela voulait dire que Bonaparte était content de lui. Ils me pressèrent de profiter de la fortune. L'idée d'être quelque chose ne m'était jamais venue; je refusai net. Alors on fit parler une autorité à laquelle il m'était difficile de résister.

L'abbé Émery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, vint me conjurer, au nom du clergé, d'accepter, pour le bien de la religion, la place de premier secrétaire de l'ambassade que Bonaparte destinait à son oncle, le cardinal Fesch. Il me faisait entendre que l'intelligence du cardinal n'étant pas très-remarquable, je me trouverais bientôt le maître des affaires. Un hasard singulier m'avait mis en rapport avec l'abbé Émery : j'avais passé aux États-Unis avec l'abbé Nagot et divers séminaristes, vous le savez. Ce souvenir de mon obscurité, de ma jeunesse, de ma vie de voyageur, qui se réfléchissait dans ma vie publique, me prenait par l'imagination et le cœur. L'abbé Émery, estimé de Bonaparte, était fin par sa nature, par sa robe et par la Révolution; mais cette triple finesse ne lui servait qu'au profit de son vrai mérite; ambitieux seulement de faire le bien, il n'agissait que dans le cercle de la plus grande prospérité d'un séminaire. Circonspect dans ses actions et dans ses paroles, il eût été superflu de violenter l'abbé Émery, car il tenait toujours sa vie à votre disposition, en échange de sa volonté qu'il ne cédait jamais : sa force était de vous attendre, assis sur sa tombe.

Il échoua dans sa première tentative; il revint à la charge, et sa patience me détermina. J'acceptai la place qu'il avait mission de me proposer, sans être le moins du monde convaincu de mon utilité au poste où l'on

m'appelait : je ne vaux rien du tout en seconde ligne. J'aurais peut-être encore reculé, si l'idée de madame de Beaumont n'était venue mettre un terme à mes scrupules. La fille de M. de Montmorin se mourait; le climat de l'Italie lui serait, disait-on, favorable; moi allant à Rome elle se résoudrait à passer les Alpes : je me sacrifiai à l'espoir de la sauver. Madame de Chateaubriand se prépara à me venir rejoindre; M. Joubert parlait de l'accompagner, et madame de Beaumont partit pour le Mont-Dore, afin d'achever ensuite sa guérison au bord du Tibre.

M. de Talleyrand occupait le ministère des relations extérieures; il m'expédia ma nomination. Je dînai chez lui : il est demeuré tel dans mon esprit qu'il s'y plaça au premier moment. Au reste, ses belles façons faisaient contraste avec celles des marauds de son entourage; ses roueries avaient une importance inconcevable : aux yeux d'un brutal guêpier, la corruption des mœurs semblait génie, la légèreté d'esprit profondeur. La Révolution était trop modeste; elle n'appréciait pas assez sa supériorité : ce n'est pas même chose d'être au-dessus ou au-dessous des crimes.

Je vis les ecclésiastiques attachés au cardinal; je distinguai le joyeux abbé de Bonnevie : jadis aumônier à l'armée des princes, il s'était trouvé à la retraite de Verdun; il avait aussi été grand vicaire de l'évêque de Châlons, M. de Clermont-Tonnerre, qui s'embarqua derrière nous pour réclamer une pension du saint-siége, en qualité de *Chiaramonte*. Mes préparatifs achevés, je me mis en route : je devais devancer à Rome l'oncle de Napoléon.

Paris, 1838.

ANNÉE DE MA VIE 1803.
VOYAGE DE PARIS AUX ALPES DE SAVOIE.

A Lyon, je revis mon ami M. Ballanche. Je fus témoin de la Fête-Dieu renaissante : je croyais avoir quelque part à ces bouquets de fleurs, à cette joie du ciel que j'avais rappelée sur la terre.

Je continuai ma route; un accueil cordial me suivait : mon nom se mêlait au rétablissement des autels. Le plaisir le plus vif que j'aie éprouvé, c'est de m'être senti honoré en France et chez l'étranger des marques d'un intérêt sérieux. Il m'est arrivé quelquefois, tandis que je me reposais dans une auberge de village, de voir entrer un père et une mère avec leur fils : ils m'amenaient, me disaient-ils, leur enfant pour me remercier. Était-ce l'amour-propre qui me donnait alors ce plaisir dont je parle? Qu'importait à ma vanité que d'obscurs et honnêtes gens me témoignassent leur satisfaction sur

un grand chemin, dans un lieu où personne ne les entendait? Ce qui me touchait, du moins j'ose le croire, c'était d'avoir produit un peu de bien, consolé quelques affligés, fait renaître au fond des entrailles d'une mère l'espérance d'élever un fils chrétien, c'est-à-dire un fils soumis, respectueux, attaché à ses parents. Aurais-je goûté cette joie pure si j'eusse écrit un livre dont les mœurs et la religion auraient eu à gémir?

La route est assez triste en sortant de Lyon : depuis la Tour-du-Pin jusqu'à Pont-de-Beauvoisin, elle est fraîche et bocagère.

A Chambéry, où l'âme chevaleresque de Bayard se montra si belle, un homme fut accueilli par une femme, et pour prix de l'hospitalité qu'il en reçut il se crut philosophiquement obligé de la déshonorer. Tel est le danger des lettres; le désir de faire du bruit l'emporte sur les sentiments généreux : si Rousseau ne fût jamais devenu écrivain célèbre, il aurait enseveli dans les vallées de la Savoie les faiblesses de la femme qui l'avait nourri; il se serait sacrifié aux défauts mêmes de son amie; il l'aurait soulagée dans ses vieux ans, au lieu de se contenter de lui donner une tabatière et de s'enfuir. Ah! que la voix de l'amitié trahie ne s'élève jamais contre notre tombeau!

Après avoir passé Chambéry, se présente le cours de l'Isère. On rencontre partout dans les vallées des croix sur les chemins et des madones dans le tronc des pins. Les petites églises, environnées d'arbres, font un contraste touchant avec les grandes montagnes. Quand les tourbillons de l'hiver descendent de ces sommets chargés de glaces, le Savoyard se met à l'abri dans son temple champêtre et prie.

Les vallées où l'on entre au-dessus de Montmélian sont bordées par des monts de diverses formes, tantôt demi-nus, tantôt habillés de forêts.

Aiguebelle semble clore les Alpes; mais en tournant un rocher isolé, tombé dans le chemin, vous apercevez de nouvelles vallées attachées au cours de l'Arche.

Les monts des deux côtés se dressent; leurs flancs deviennent perpendiculaires; leurs sommets stériles commencent à présenter quelques glaciers : des torrents se précipitent et vont grossir l'Arche qui court follement. Au milieu de ce tumulte des eaux, on remarque une cascade légère qui tombe avec une grâce infinie sous un rideau de saules.

Ayant traversé Saint-Jean-de-Maurienne et arrivé vers le coucher du soleil à Saint-Michel, je ne trouvai pas de chevaux : obligé de m'arrêter, j'allai me promener hors du village. L'air devint transparent à la crête des monts; leur dentelure se traçait avec une netteté extraordinaire, tandis qu'une grande nuit sortant de leur pied s'élevait vers leur cime. La voix du rossignol était en bas, le cri de l'aigle en haut; l'alizier fleuri dans la vallée, la blanche neige sur la montagne. Un château, ouvrage des Carthaginois, selon la tradition populaire, se montrait sur le redan taillé à pic. Là, s'était incorporée au rocher la haine d'un homme, plus puissante que tous les obstacles. La vengeance de l'espèce humaine pesait sur un peuple libre, qui ne pouvait bâtir sa grandeur qu'avec l'esclavage et le sang du reste du monde.

Je partis à la pointe du jour et j'arrivai, vers les deux heures après midi, à Lans-le-Bourg, au pied du Mont-Cenis. En entrant dans le village, je vis un paysan qui

tenait un aiglon par les pieds; une troupe impitoyable frappait le jeune roi, insultait à la faiblesse de l'âge et à la majesté tombée; le père et la mère du noble orphelin avaient été tués : on me proposa de me le vendre; il mourut des mauvais traitements qu'on lui avait fait subir avant que je le pusse délivrer. Je me souvenais alors du pauvre petit Louis XVII; je pense aujourd'hui à Henri V : quelle rapidité de chute et de malheur!

Ici, l'on commence à gravir le Mont-Cenis et on quitte la petite rivière d'Arche, qui vous conduit au pied de la montagne. De l'autre côté du Mont-Cenis, la Doire vous ouvre l'entrée de l'Italie. Les fleuves sont non-seulement des *grands chemins qui marchent*, comme les appelle Pascal, mais ils tracent encore le chemin aux hommes.

Quand je me vis pour la première fois au sommet des Alpes, une étrange émotion me saisit; j'étais comme cette alouette qui traversait, en même temps que moi, le plateau glacé, et qui, après avoir chanté sa petite chanson de la plaine, s'abattait parmi des neiges, au lieu de descendre sur des moissons. Les stances que m'inspirèrent ces montagnes en 1822 retracent assez bien les sentiments qui m'agitaient aux mêmes lieux en 1803 :

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées!
Le temps ne vous peut rien;
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois, quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,
Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

L'Italie à mes pieds, et devant moi le monde!

Ce monde, y ai-je réellement pénétré? Christophe Colomb eut une apparition qui lui montra la terre de ses songes, avant qu'il l'eût découverte; Vasco de Gama rencontra sur son chemin le géant des tempêtes : lequel de ces deux grands hommes m'a prédit mon avenir? Ce que j'aurais aimé avant tout eût été une vie glorieuse par un résultat éclatant, et obscure par sa destinée. Savez-vous quelles sont les premières cendres européennes qui reposent en Amérique? Ce sont celles de Biorn le Scandinave : il mourut en abordant à Winland, et fut enterré par ses compagnons sur un promontoire. Qui sait cela? Qui connaît celui dont la voile devança le vaisseau du pilote génois au Nouveau Monde? Biorn dort sur la pointe d'un cap ignoré, et depuis mille ans son nom ne nous est transmis que par les sagas des poëtes, dans une langue que l'on ne parle plus.

J'avais commencé mes courses dans le sens contraire des autres voyageurs : les vieilles forêts de l'Amérique s'étaient offertes à moi avant les vieilles cités de l'Europe. Je tombais au milieu de celles-ci au moment où elles se rajeunissaient et mouraient à la fois dans une révolution nouvelle. Milan était occupé par nos troupes ; on achevait d'abattre le château, témoin des guerres du moyen âge.

L'armée française s'établissait, comme une colonie militaire, dans les plaines de la Lombardie. Gardés çà et là par leurs camarades en sentinelle, ces étrangers de la Gaule, coiffés d'un bonnet de police, portant un sabre en guise de faucille par-dessus leur veste ronde, avaient l'air de moissonneurs empressés et joyeux. Ils remuaient des pierres, roulaient des canons, conduisaient des chariots, élevaient des hangars et des huttes de feuillage. Des chevaux sautaient, caracolaient, se cabraient dans la

foule comme des chiens qui caressent leurs maîtres. Les Italiennes vendaient des fruits sur leurs éventaires au marché de cette foire armée : nos soldats leur faisaient présent de leurs pipes et de leurs briquets, en leur disant comme les anciens barbares, leurs pères, à leurs bien-aimées : « Moi, Fotrad, fils d'Eupert, de la race des Franks, « je te donne, à toi, Helgine, mon épouse chérie, en hon- « neur de ta beauté (*in honore pulchritudinis tuæ*), mon « habitation dans le quartier des Pins. »

Nous sommes de singuliers ennemis : on nous trouve d'abord un peu insolents, un peu trop gais, trop remuants; nous n'avons pas plutôt tourné les talons qu'on nous regrette. Vif, spirituel, intelligent, le soldat français se mêle aux occupations de l'habitant chez lequel il est logé; il tire de l'eau au puits, comme Moïse pour les filles de Madian, chasse les pasteurs, mène les agneaux au lavoir, fend le bois, fait le feu, veille à la marmite, porte l'enfant dans ses bras ou l'endort dans son berceau. Sa bonne humeur et son activité communiquent la vie à tout; on s'accoutume à le regarder comme un conscrit de la famille. Le tambour bat-il, le garnisaire court à son mousquet, laisse les filles de son hôte pleurant sur la porte, et quitte la chaumière, à laquelle il ne pensera plus avant qu'il soit entré aux Invalides.

A mon passage à Milan, un grand peuple réveillé ouvrait un moment les yeux. L'Italie sortait de son sommeil, et se souvenait de son génie comme d'un rêve divin : utile à notre pays renaissant, elle apportait dans la mesquinerie de notre pauvreté la grandeur de la nature transalpine, nourrie qu'elle était, cette Ausonie, aux chefs-d'œuvre des arts et dans les hautes réminiscences

d'une patrie fameuse. L'Autriche est venue; elle a remis son manteau de plomb sur les Italiens; elle les a forcés à regagner leur cercueil. Rome est rentrée dans ses ruines, Venise dans sa mer. Venise s'est affaissée en embellissant le ciel de son dernier sourire; elle s'est couchée charmante dans ses flots, comme un astre qui ne doit plus se lever.

Le général Murat commandait à Milan. J'avais pour lui une lettre de madame Bacciochi. Je passai la journée avec les aides de camp : ils n'étaient pas aussi pauvres que mes camarades devant Thionville. La politesse française reparaissait sous les armes; elle tenait à prouver qu'elle était toujours du temps de Lautrec.

Je dînai en grand gala, le 23 juin, chez M. de Melzi, à l'occasion du baptême d'un fils du général Murat. M. de Melzi avait connu mon frère; les manières du vice-président de la République cisalpine étaient belles; sa maison ressemblait à celle d'un prince qui l'aurait toujours été : il me traita poliment et froidement; il me trouva tout juste dans des dispositions pareilles aux siennes.

J'arrivai à ma destination le 27 juin au soir, avant-veille de la Saint-Pierre : le prince des apôtres m'attendait, comme mon indigent patron me reçut depuis à Jérusalem. J'avais suivi la route de Florence, de Sienne et de Radicofani. Je m'empressai d'aller rendre ma visite à M. Cacault, auquel le cardinal Fesch succédait, tandis que je remplaçais M. Artaud.

Le 28 juin, je courus tout le jour : je jetai un premier regard sur le Colisée, le Panthéon, la colonne Trajane et le château Saint-Ange. Le soir, M. Artaud me mena à un bal dans une maison aux environs de la place Saint-

Pierre. On apercevait la girandole de feu de la coupole de Michel-Ange, entre les tourbillons des valses qui roulaient devant les fenêtres ouvertes; les fusées du feu d'artifice du môle d'Adrien s'épanouissaient à Saint-Onuphre, sur le tombeau du Tasse : le silence, l'abandon et la nuit étaient dans la campagne romaine.

Le lendemain j'assistai à l'office de la Saint-Pierre. Pie VII, pâle, triste et religieux, était le vrai pontife des tribulations. Deux jours après, je fus présenté à Sa Sainteté : elle me fit asseoir auprès d'elle. Un volume du *Génie du christianisme* était obligeamment ouvert sur sa table. Le cardinal Consalvi, souple et ferme, d'une résistance douce et polie, était l'ancienne politique romaine vivante, moins la foi du temps et plus la tolérance du siècle.

En parcourant le Vatican, je m'arrêtai à contempler ces escaliers où l'on peut monter à dos de mulet, ces galeries ascendantes repliées les unes sur les autres, ornées de chefs-d'œuvre, le long desquelles les papes d'autrefois passaient avec toute leur pompe, ces Loges que tant d'artistes immortels ont décorées, tant d'hommes illustres admirées, Pétrarque, Tasse, Arioste, Montaigne, Milton, Montesquieu, et puis des reines et des rois, ou puissants ou tombés, enfin un peuple de pèlerins venu des quatre parties de la terre : tout cela maintenant immobile et silencieux; théâtre dont les gradins abandonnés, ouverts devant la solitude, sont à peine visités par un rayon de soleil.

On m'avait recommandé de me promener au clair de la lune : du haut de la Trinité-du-Mont, les édifices lointains paraissaient comme les ébauches d'un peintre ou

comme des côtes effumées vues de la mer, du bord d'un vaisseau. L'astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini, promenait ses pâles déserts au-dessus des déserts de Rome; il éclairait des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où ne passait personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres aussi muets et aussi dépeuplés que les portiques du Colisée.

Qu'arriva-t-il, il y a dix-huit siècles, à pareille heure et aux mêmes lieux? Quels hommes ont ici traversé l'ombre de ces obélisques, après que cette ombre eut cessé de tomber sur les sables d'Egypte? Non-seulement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Italie du moyen âge a disparu. Toutefois la trace de ces deux Italies est encore marquée dans la ville éternelle : si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et ses chefs-d'œuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et ses débris; si l'une fait descendre du Capitole ses consuls, l'autre amène du Vatican ses pontifes. Le Tibre sépare les deux gloires : assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans ses catacombes.

PALAIS DU CARDINAL FESCH. — MES OCCUPATIONS.

Le cardinal Fesch avait loué, assez près du Tibre, le palais Lancelotti : j'y ai vu depuis, en 1827, la princesse Lancelotti. On me donna le plus haut étage du palais : en y entrant, une si grande quantité de puces me sautèrent aux jambes, que mon pantalon blanc en était tout noir. L'abbé de Bonnevie et moi, nous fîmes, le mieux que nous pûmes, laver notre demeure. Je me croyais retourné à mes chenils de New-Road : ce souvenir de ma pauvreté ne me déplaisait pas. Établi dans ce cabinet diplomatique, je commençai à délivrer des passe-ports et à m'occuper de fonctions aussi importantes. Mon écriture était un obstacle à mes talents, et le cardinal Fesch haussait les épaules quand il apercevait ma signature. N'ayant presque rien à faire dans ma chambre aérienne, je regardais par-dessus les toits, dans une maison voisine, des blanchisseuses qui me faisaient des signes; une cantatrice

future, instruisant sa voix, me poursuivait de son solfége éternel; heureux quand il passait quelque enterrement pour me désennuyer! Du haut de ma fenêtre, je vis dans l'abîme de la rue le convoi d'une jeune mère : on la portait, le visage découvert, entre deux rangs de pèlerins blancs; son nouveau-né, mort aussi et couronné de fleurs, était couché à ses pieds.

Il m'échappa une grande faute : ne doutant de rien, je crus devoir rendre visite aux personnes notables; j'allai, sans façon, offrir l'hommage de mon respect au roi abdicataire de Sardaigne. Un horrible cancan sortit de cette démarche insolite; tous les diplomates se boutonnèrent. « Il est perdu! il est perdu! » répétaient les caudataires et les attachés, avec la joie que l'on éprouve charitablement aux mésaventures d'un homme, quel qu'il soit. Pas une buse diplomatique qui ne se crût supérieure à moi de toute la hauteur de sa bêtise. On espérait bien que j'allais tomber, quoique je ne fusse rien et que je ne comptasse pour rien : n'importe, c'était quelqu'un qui tombait, cela fait toujours plaisir. Dans ma simplicité, je ne me doutais pas de mon crime, et, comme depuis, je n'aurais pas donné d'une place quelconque un fétu. Les rois, auxquels on croyait que j'attachais une importance si grande, n'avaient à mes yeux que celle du malheur. On écrivit de Rome à Paris mes effroyables sottises : heureusement j'avais affaire à Bonaparte; ce qui devait me noyer me sauva.

Toutefois, si de prime abord et de plein saut devenir premier secrétaire d'ambassade sous un prince de l'Église, oncle de Napoléon, paraissait être quelque chose, c'était néanmoins comme si j'eusse été expéditionnaire dans une

préfecture. Dans les démêlés qui se préparaient, j'aurais pu trouver à m'occuper, mais on ne m'initiait à aucun mystère. Je me pliais parfaitement au contentieux de chancellerie; mais à quoi bon perdre mon temps dans des détails à la portée de tous les commis?

Après mes longues promenades et mes fréquentations du Tibre, je ne rencontrais en rentrant, pour m'occuper, que les parcimonieuses tracasseries du cardinal, les rodomontades gentilhommières de l'évêque de Châlons, et les incroyables menteries du futur évêque de Maroc. L'abbé Guillon, profitant d'une ressemblance de noms qui sonnaient à l'oreille de la même manière que le sien, prétendait, après s'être échappé miraculeusement du massacre des Carmes, avoir donné l'absolution à madame de Lamballe, à la Force. Il se vantait d'être l'auteur du discours de Robespierre à l'Être suprême. Je pariai, un jour, lui faire dire qu'il était allé en Russie : il n'en convint pas tout à fait, mais il avoua avec modestie qu'il avait passé quelques mois à Saint-Pétersbourg.

M. de La Maisonfort, homme d'esprit qui se cachait, eut recours à moi, et bientôt M. Bertin l'aîné, propriétaire des *Débats,* m'assista de son amitié dans une circonstance douloureuse. Exilé à l'île d'Elbe par l'homme qui, revenant à son tour de l'île d'Elbe, le poussa à Gand, M. Bertin avait obtenu, en 1803, du républicain M. Briot que j'ai connu, la permission d'achever son ban en Italie. C'est avec lui que je visitai les ruines de Rome et que je vis mourir madame de Beaumont; deux choses qui ont lié sa vie à la mienne. Critique plein de goût, il m'a donné, ainsi que son frère, d'excellents conseils pour mes ouvrages. Il eût montré un vrai talent de parole, s'il avait

été appelé à la tribune. Longtemps légitimiste, ayant subi l'épreuve de la prison au Temple et celle de la déportation à l'île d'Elbe, ses principes sont, au fond, demeurés les mêmes. Je resterai fidèle au compagnon de mes mauvais jours : toutes les opinions politiques de la terre seraient trop payées par le sacrifice d'une heure d'une sincère amitié : il suffit que je reste invariable dans mes opinions, comme je reste attaché à mes souvenirs.

Vers le milieu de mon séjour à Rome, la princesse Borghèse arriva : j'étais chargé de lui remettre des souliers de Paris. Je lui fus présenté ; elle fit sa toilette devant moi : la jeune et jolie chaussure qu'elle mit à ses pieds ne devait fouler qu'un instant cette vieille terre.

Un malheur me vint enfin occuper : c'est une ressource sur laquelle on peut toujours compter.

Paris, 1838.

Revu le 22 février 1845.

ANNÉE DE MA VIE 1803.
MANUSCRIT DE MADAME DE BEAUMONT.
LETTRES DE MADAME DE CAUD.

Quand je partis de France, nous étions bien aveuglés sur madame de Beaumont : elle pleura beaucoup, et son testament a prouvé qu'elle se croyait condamnée. Cependant ses amis, sans se communiquer leur crainte, cherchaient à se rassurer; ils croyaient aux miracles des eaux, achevés ensuite par le soleil de l'Italie ; ils se quittèrent et prirent des routes diverses : le rendez-vous était Rome.

Des fragments écrits à *Paris,* au *Mont-Dore,* à *Rome,* par madame de Beaumont, et trouvés dans ses papiers, montrent quel était l'état de son âme.

Paris.

« Depuis plusieurs années, ma santé dépérit d'une « manière sensible. Des symptômes que je croyais le signal

« du départ sont survenus sans que je sois encore prête « à partir. Les illusions redoublent avec les progrès de la « maladie. J'ai vu beaucoup d'exemples de cette singu- « lière faiblesse, et je m'aperçois qu'ils ne me serviront « de rien. Déjà je me laisse aller à faire des remèdes aussi « ennuyeux qu'insignifiants, et, sans doute, je n'aurai « pas plus de force pour me garantir des remèdes cruels « dont on ne manque pas de martyriser ceux qui doivent « mourir de la poitrine. Comme les autres, je me livrerai « à l'espérance; à l'espérance! puis-je donc désirer de « vivre? Ma vie passée a été une suite de malheurs, ma « vie actuelle est pleine d'agitations et de troubles; le « repos de l'âme m'a fui pour jamais. Ma mort serait un « chagrin momentané pour quelques-uns, un bien pour « d'autres, et pour moi le plus grand des biens.

« Ce 21 floréal, 10 mai, anniversaire de la mort de « ma mère et de mon frère :

« Je péris la dernière et la plus misérable !

« Oh! pourquoi n'ai-je pas le courage de mourir? « Cette maladie, que j'avais presque la faiblesse de crain- « dre, s'est arrêtée, et peut-être suis-je condamnée à « vivre longtemps : il me semble cependant que je mour- « rais avec joie :

« Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un soupir.

« Personne n'a plus que moi à se plaindre de la na- « ture : en me refusant tout, elle m'a donné le sentiment « de tout ce qui me manque. Il n'y a pas d'instant où « je ne sente le poids de la complète médiocrité à laquelle « je suis condamnée. Je sais que le contentement de soi

« et le bonheur sont souvent le prix de cette médiocrité « dont je me plains amèrement; mais en n'y joignant pas « le don des illusions la nature en a fait pour moi un « supplice. Je ressemble à un être déchu qui ne peut ou- « blier ce qu'il a perdu, qui n'a pas la force de le rega- « gner. Ce défaut absolu d'illusion, et par conséquent « d'entraînement, fait mon malheur de mille manières. « Je me juge comme un indifférent pourrait me juger et « je vois mes amis tels qu'ils sont. Je n'ai de prix que par « une extrême bonté qui n'a assez d'activité, ni pour être « appréciée, ni pour être véritablement utile, et dont « l'impatience de mon caractère m'ôte tout le charme : « elle me fait plus souffrir des maux d'autrui qu'elle ne « me donne de moyens de les réparer. Cependant je lui « dois le peu de véritables jouissances que j'ai eues dans « ma vie; je lui dois surtout de ne pas connaître l'envie, « apanage si ordinaire de la médiocrité sentie. »

Mont-Dore.

« J'avais le projet d'entrer sur moi dans quelques « détails; mais l'ennui me fait tomber la plume des « mains.

« Tout ce que ma position a d'amer et de pénible se « changerait en bonheur, si j'étais sûre de cesser de vivre « dans quelques mois.

« Quand j'aurais la force de mettre moi-même à mes « chagrins le seul terme qu'ils puissent avoir, je ne l'em- « ploierais pas : ce serait aller contre mon but, donner la « mesure de mes souffrances et laisser une blessure trop « douloureuse dans l'âme que j'ai jugée digne de m'ap- « puyer dans mes maux.

« Je me *supplie en pleurant* de prendre un parti aussi « rigoureux qu'indispensable. Charlotte Corday prétend « qu'*il n'y a point de dévouement dont on ne retire plus de « jouissance qu'il n'en a coûté de peine à s'y décider;* mais elle « allait mourir, et je puis vivre encore longtemps. Que « deviendrai-je? Où me cacher? Quel tombeau choisir? « Comment empêcher l'espérance d'y pénétrer? Quelle « puissance en murera la porte?

« M'éloigner en silence, me laisser oublier, m'ense- « velir pour jamais, tel est le devoir qui m'est imposé et « que j'espère avoir le courage d'accomplir. Si le calice « est trop amer, une fois oubliée rien ne me forcera de « l'épuiser en entier, et peut-être que tout simplement « ma vie ne sera pas aussi longue que je le crains.

« Si j'avais déterminé le lieu de ma retraite, il me « semble que je serais plus calme; mais la difficulté du « moment ajoute aux difficultés qui naissent de ma fai- « blesse, et il faut quelque chose de surnaturel pour agir « contre soi avec force, pour se traiter avec autant de « rigueur que le pourrait faire un ennemi violent et « cruel. »

Rome, ce 28 octobre.

« Depuis dix mois, je n'ai pas cessé de souffrir; « depuis six, tous les symptômes du mal de poitrine et « quelques-uns au dernier degré : il ne me manque plus « que les illusions, et peut-être en ai-je! »

M. Joubert, effrayé de cette envie de mourir qui tourmentait madame de Beaumont, lui adressait ces paroles dans ses *Pensées :* « Aimez et respectez la vie, sinon « pour elle, au moins pour vos amis. En quelque état que

« soit la vôtre, j'aimerai toujours mieux vous savoir « occupée à la filer qu'à la découdre. »

Ma sœur, dans ce moment, écrivait à madame de Beaumont. Je possède cette correspondance, que la mort m'a rendue. L'antique poésie représente je ne sais quelle Néréide comme une fleur flottant sur l'abîme : Lucile était cette fleur. En rapprochant ses lettres des fragments cités plus haut, on est frappé de cette ressemblance de tristesse d'âme, exprimée dans le langage différent de ces anges infortunés. Quand je songe que j'ai vécu dans la société de telles intelligences, je m'étonne de valoir si peu. Ces pages de deux femmes supérieures, disparues de la terre à peu de distance l'une de l'autre, ne tombent pas sous mes yeux, qu'elles ne m'affligent amèrement :

A Lascardais, ce 30 juillet.

« J'ai été si charmée, madame, de recevoir enfin une « lettre de vous, que je ne me suis pas donné le temps « de prendre le plaisir de la lire de suite tout entière : « j'en ai interrompu la lecture pour aller apprendre « à tous les habitants de ce château que je venais de « recevoir de vos nouvelles, sans réfléchir qu'ici ma joie « n'importe guère, et que même presque personne ne « savait que j'étais en correspondance avec vous. Me « voyant environnée de visages froids, je suis remontée « dans ma chambre, prenant mon parti d'être seule « joyeuse. Je me suis mise à achever de lire votre lettre, « et, quoique je l'aie relue plusieurs fois, à vous dire « vrai, madame, je ne sais pas tout ce qu'elle contient. « La joie que je ressens toujours en voyant cette lettre si « désirée nuit à l'attention que je lui dois.

« Vous partez donc, madame? N'allez pas, rendue « au Mont-Dore, oublier votre santé; donnez-lui tous vos « soins, je vous en supplie du meilleur et du plus tendre « de mon cœur. Mon frère m'a mandé qu'il espérait vous « voir en Italie. Le destin, comme la nature, se plaît à le « distinguer de moi d'une manière bien favorable. Au « moins, je ne céderai pas à mon frère le bonheur de « vous aimer : je le partagerai avec lui toute la vie. Mon « Dieu, madame, que j'ai le cœur serré et abattu! Vous « ne savez pas combien vos lettres me sont salutaires, « comme elles m'inspirent du dédain pour mes maux! « L'idée que je vous occupe, que je vous intéresse, m'é- « lève singulièrement le courage. Écrivez-moi donc, ma- « dame, afin que je puisse conserver une idée qui m'est « si nécessaire.

« Je n'ai point encore vu M. Chênedollé; je désire « beaucoup son arrivée. Je pourrai lui parler de vous et « de M. Joubert; ce sera pour moi un bien grand plaisir. « Souffrez, madame, que je vous recommande encore « votre santé, dont le mauvais état m'afflige et m'occupe « sans cesse. Comment ne vous aimez-vous pas? Vous « êtes si aimable et si chère à tous : ayez donc la justice « de faire beaucoup pour vous.

« Lucile. »

Ce 2 septembre.

« Ce que vous me mandez, madame, de votre santé, « m'alarme et m'attriste; cependant je me rassure en « pensant à votre jeunesse, en songeant que, quoique « vous soyez fort délicate, vous êtes pleine de vie.

« Je suis désolée que vous soyez dans un pays qui

« vous déplaît. Je voudrais vous voir environnée d'objets « propres à vous distraire et à vous ranimer. J'espère « qu'avec le retour de votre santé, vous vous réconcilierez « avec l'Auvergne : il n'est guère de lieu qui ne puisse « offrir quelque beauté à des yeux tels que les vôtres. « J'habite maintenant Rennes : je me trouve assez bien « de mon isolement. Je change, comme vous voyez, ma- « dame, souvent de demeure; j'ai bien la mine d'être « déplacée sur la terre : effectivement, ce n'est pas d'au- « jourd'hui que je me regarde comme une de ses pro- « ductions superflues. Je crois, madame, vous avoir parlé « de mes chagrins et de mes agitations. A présent, il « n'est plus question de tout cela, je jouis d'une paix « intérieure qu'il n'est plus au pouvoir de personne de « m'enlever. Quoique parvenue à mon âge, ayant, par « circonstance et par goût, mené presque toujours une « vie solitaire, je ne connaissais, madame, nullement le « monde : j'ai fait enfin cette maussade connaissance. « Heureusement la réflexion est venue à mon secours. Je « me suis demandé qu'avait donc ce monde de si formi- « dable et où résidait sa valeur, lui qui ne peut jamais « être, dans le mal comme dans le bien, qu'un objet de « pitié! N'est-il pas vrai, madame, que le jugement de « l'homme est aussi borné que le reste de son être, aussi « mobile et d'une incrédulité égale à son ignorance? « Toutes ces bonnes ou mauvaises raisons m'ont fait jeter « avec aisance, derrière moi, la robe bizarre dont je « m'étais revêtue : je me suis trouvée pleine de sincérité « et de force ; on ne peut plus me troubler. Je travaille « de tout mon pouvoir à ressaisir ma vie, à la mettre tout « entière sous ma dépendance.

« Croyez aussi, madame, que je ne suis point trop à « plaindre, puisque mon frère, la meilleure partie de moi- « même, est dans une situation agréable, qu'il me reste « des yeux pour admirer les merveilles de la nature, Dieu « pour appui, et pour asile un cœur plein de paix et de « doux souvenirs. Si vous avez la bonté, madame, de con- « tinuer à m'écrire, cela me sera un grand surcroît de « bonheur. »

Le mystère du style, mystère sensible partout, présent nulle part ; la révélation d'une nature douloureusement privilégiée ; l'ingénuité d'une fille qu'on croirait être dans sa première jeunesse, et l'humble simplicité d'un génie qui s'ignore, respirent dans ces lettres, dont je supprime un grand nombre. Madame de Sévigné écrivait-elle à madame de Grignan avec une affection plus reconnaissante que madame de Caud à madame de Beaumont? *Sa tendresse pouvait se mêler de marcher côte à côte avec la sienne.* Ma sœur aimait mon amie avec toute la passion du tombeau, car elle sentait qu'elle allait mourir. Lucile n'avait presque point cessé d'habiter près des Rochers ; mais elle était la fille de son siècle et la Sévigné de la solitude.

Paris, 1837.

ARRIVÉE DE MADAME DE BEAUMONT A ROME.
LETTRES DE MA SŒUR.

Une lettre de M. Ballanche, datée du 30 fructidor, m'annonça l'arrivée de madame de Beaumont, venue du Mont-Dore à Lyon et se rendant en Italie. Il me mandait que le malheur que je redoutais n'était point à craindre, et que la santé de la malade paraissait s'améliorer. Madame de Beaumont, parvenue à Milan, y rencontra M. Bertin que des affaires y avaient appelé : il eut la complaisance de se charger de la pauvre voyageuse, et il la conduisit à Florence où j'étais allé l'attendre. Je fus terrifié à sa vue ; elle n'avait plus que la force de sourire. Après quelques jours de repos, nous nous mîmes en route pour Rome, cheminant au pas pour éviter les cahots. Madame de Beaumont recevait partout des soins empressés : un attrait vous intéressait à cette aimable femme, si délaissée et si

souffrante. Dans les auberges, les servantes mêmes se laissaient prendre à cette douce commisération.

Ce que je sentais peut se deviner : on a conduit des amis à la tombe, mais ils étaient muets et un reste d'espérance inexplicable ne venait pas rendre votre douleur plus poignante. Je ne voyais plus le beau pays que nous traversions ; j'avais pris le chemin de Pérouse : que m'importait l'Italie? J'en trouvais encore le climat trop rude, et si le vent soufflait un peu, les brises me semblaient des tempêtes.

A Terni, madame de Beaumont parla d'aller voir la cascade; ayant fait un effort pour s'appuyer sur mon bras, elle se rassit et me dit : « Il faut laisser tomber les flots. » J'avais loué pour elle à Rome une maison solitaire près de la place d'Espagne, sous le mont Pincio ; il y avait un petit jardin avec des orangers en espalier et une cour plantée d'un figuier. J'y déposai la mourante. J'avais eu beaucoup de peine à me procurer cette retraite, car il y a un préjugé à Rome contre les maladies de poitrine, regardées comme contagieuses.

A cette époque de la renaissance de l'ordre social, on recherchait ce qui avait appartenu à l'ancienne monarchie : le pape envoya savoir des nouvelles de la fille de M. de Montmorin; le cardinal Consalvi et les membres du sacré collége imitèrent Sa Sainteté; le cardinal Fesch lui-même donna à madame de Beaumont jusqu'à sa mort des marques de déférence et de respect que je n'aurais pas attendues de lui, et qui m'ont fait oublier les misérables divisions des premiers temps de mon séjour à Rome. J'avais écrit à M. Joubert les inquiétudes dont j'étais tourmenté avant l'arrivée de madame de Beau-

mont : « Notre amie m'écrit du Mont-Dore, lui disais-je, « des lettres qui me brisent l'âme : elle dit qu'elle *sent* « *qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe;* elle parle des *der-* « *niers battements de son cœur.* Pourquoi l'a-t-on laissée « seule dans ce voyage? pourquoi ne lui avez-vous point « écrit? Que deviendrons-nous si nous la perdons? qui « nous consolera d'elle? Nous ne sentons le prix de nos « amis qu'au moment où nous sommes menacés de les « perdre. Nous sommes même assez insensés, quand tout « va bien, pour croire que nous pouvons impunément « nous éloigner d'eux : le ciel nous en punit; il nous les « enlève, et nous sommes épouvantés de la solitude qu'ils « laissent autour de nous. Pardonnez, mon cher Joubert; « je me sens aujourd'hui mon cœur de vingt ans; cette « Italie m'a rajeuni; j'aime tout ce qui m'est cher avec « la même force que dans mes premières années. Le cha- « grin est mon élément : je ne me retrouve que quand je « suis malheureux. Mes amis sont à présent d'une espèce « si rare, que la seule crainte de me les voir ravir glace « mon sang. Souffrez mes lamentations : je suis sûr que « vous êtes aussi malheureux que moi. Écrivez-moi, écri- « vez aussi à cette autre infortunée de Bretagne. »

Madame de Beaumont se trouva d'abord un peu soulagée. La malade elle-même recommença à croire à sa vie. J'avais la satisfaction de penser que, du moins, madame de Beaumont ne me quitterait plus : je comptais la conduire à Naples au printemps, et de là envoyer ma démission au ministre des affaires étrangères. M. d'Agincourt, ce véritable philosophe, vint voir le léger oiseau de passage, qui s'était arrêté à Rome avant de se rendre à la terre inconnue; M. Boguet, déjà le doyen de nos

peintres, se présenta. Ces renforts d'espérances soutinrent la malade et la bercèrent d'une illusion qu'au fond de l'âme elle n'avait plus. Des lettres cruelles à lire m'arrivaient de tous côtés, m'exprimant des craintes et des espérances. Le 4 d'octobre, Lucile m'écrivait de Rennes :

« J'avais commencé l'autre jour une lettre pour toi; « je viens de la chercher inutilement; je t'y parlais de « madame de Beaumont, et je me plaignais de son silence « à mon égard. Mon ami, quelle triste et étrange vie je « mène depuis quelques mois! Aussi ces paroles du pro- « phète me reviennent sans cesse à l'esprit : *Le Seigneur « vous couronnera de maux et vous jettera comme une balle.* « Mais laissons mes peines et parlons de tes inquiétudes. « Je ne puis me les persuader fondées : je vois toujours « madame de Beaumont pleine de vie et de jeunesse, et « presque immatérielle; rien de funeste ne peut, à son « sujet, me tomber dans le cœur. Le ciel, qui connaît nos « sentiments pour elle, nous la conservera sans doute. « Mon ami, nous ne la perdrons point; il me semble que « j'en ai au dedans de moi la certitude. Je me plais à pen- « ser que, lorsque tu recevras cette lettre, tes soucis se- « ront dissipés. Dis-lui de ma part tout le véritable et « tendre intérêt que je prends à elle; dis-lui que son sou- « venir est pour moi une des plus belles choses de ce « monde. Tiens ta promesse et ne manque pas de m'en « donner le plus possible des nouvelles. Mon Dieu! quel « long espace de temps il va s'écouler avant que je ne « reçoive une réponse à cette lettre! Que l'éloignement « est quelque chose de cruel! D'où vient que tu me parles « de ton retour en France? Tu cherches à me flatter, tu « me trompes. Au milieu de toutes mes peines, il s'élève

« en moi une douce pensée, celle de ton amitié, celle que « je suis dans ton souvenir telle qu'il a plu à Dieu de me « former. Mon ami, je ne regarde plus sur la terre de sûr « asile pour moi que ton cœur; je suis étrangère et in- « connue pour tout le reste. Adieu, mon pauvre frère, « te reverrai-je? cette idée ne s'offre pas à moi d'une ma- « nière bien distincte. Si tu me revois, je crains que tu « ne me retrouves qu'entièrement insensée. Adieu, toi à « qui je dois tant! Adieu, félicité sans mélange! O souve- « nirs de mes beaux jours, ne pouvez-vous donc éclairer « un peu maintenant mes tristes heures?

« Je ne suis pas de ceux qui épuisent toute leur dou- « leur dans l'instant de la séparation; chaque jour ajoute « au chagrin que je ressens de ton absence, et serais-tu « cent ans à Rome que tu ne viendrais pas à bout de ce « chagrin. Pour me faire illusion sur ton éloignement, il « ne se passe pas de jour où je ne lise quelques feuilles « de ton ouvrage : je fais tous mes efforts pour croire t'en- « tendre. L'amitié que j'ai pour toi est bien naturelle : « dès notre enfance, tu as été mon défenseur et mon ami; « jamais tu ne m'as coûté une larme, et jamais tu n'as « fait un ami sans qu'il soit devenu le mien. Mon aimable « frère, le ciel, qui se plaît à se jouer de toutes mes autres « félicités, veut que je trouve mon bonheur tout en toi, que « je me confie à ton cœur. Donne-moi vite des nouvelles « de madame de Beaumont. Adresse-moi tes lettres chez « mademoiselle Lamotte, quoique je ne sache pas quel « espace de temps j'y pourrai rester. Depuis notre der- « nière séparation, je suis toujours, à l'égard de ma de- « meure, comme un sable mouvant qui me manque sous « les pieds : il est bien vrai que pour quiconque ne me

« connaît pas, je dois paraître inexplicable; cependant je « ne varie que de forme, car le fond reste constamment « le même. »

La voix du cygne qui s'apprêtait à mourir fut transmise par moi au cygne mourant : j'étais l'écho de ces ineffables et derniers concerts!

LETTRE DE MADAME DE KRUDENER.

Une autre lettre, bien différente de celle-ci, mais écrite par une femme dont le rôle a été extraordinaire, madame de Krüdener, montre l'empire que madame de Beaumont, sans aucune force de beauté, de renommée, de puissance ou de richesse, exerçait sur les esprits.

Paris, 24 novembre 1803.

« J'ai appris avant-hier par M. Michaud, qui est « revenu de Lyon, que madame de Beaumont était à « Rome et qu'elle était très, très-malade : voilà ce qu'il « m'a dit. J'en ai été profondément affligée; mes nerfs « s'en sont ressentis, et j'ai beaucoup pensé à cette « femme charmante, que je ne connaissais pas depuis « longtemps, mais que j'aimais véritablement. Que de « fois j'ai désiré pour elle du bonheur! Que de fois j'ai « souhaité qu'elle pût franchir les Alpes et trouver sous « le ciel de l'Italie les douces et profondes émotions que

« j'y ai ressenties moi-même! Hélas! n'aurait-elle atteint « ce pays si ravissant que pour n'y connaître que les « douleurs et pour y être exposée à des dangers que je « redoute! Je ne saurais vous exprimer combien cette « idée m'afflige. Pardon si j'en ai été si absorbée que je « ne vous ai pas encore parlé de vous-même, mon cher « Chateaubriand; vous devez connaître mon sincère atta- « chement pour vous, et, en vous montrant l'intérêt si « vrai que m'inspire madame de Beaumont, c'est vous « toucher plus que je n'eusse pu le faire en m'occupant « de vous. J'ai devant mes yeux ce triste spectacle; j'ai « le secret de la douleur, et mon âme s'arrête toujours « avec déchirement devant ces âmes auxquelles la nature « donna la puissance de souffrir plus que les autres. « J'espérais que madame de Beaumont jouirait du privi- « lége qu'elle reçut, d'être plus heureuse; j'espérais « qu'elle retrouverait un peu de santé avec le soleil « d'Italie et le bonheur de votre présence. Ah! rassurez- « moi, parlez-moi; dites-lui que je l'aime sincèrement, « que je fais des vœux pour elle. A-t-elle eu ma lettre « écrite en réponse à la sienne à Clermont? Adressez « votre réponse à Michaud : je ne vous demande qu'un « mot, car je sais, mon cher Chateaubriand, combien « vous êtes sensible et combien vous souffrez. Je la « croyais mieux; je ne lui ai pas écrit; j'étais accablée « d'affaires; mais je pensais au bonheur qu'elle aurait « de vous revoir, et je savais le concevoir. Parlez-moi « un peu de votre santé; croyez à mon amitié, à l'intérêt « que je vous ai voué à jamais, et ne m'oubliez pas.

« B. Krüdener.

MADAME DE BEAUMONT

Paris, 1838

MORT DE MADAME DE BEAUMONT.

Le mieux que l'air de Rome avait fait éprouver à madame de Beaumont ne dura pas : les signes d'une destruction immédiate disparurent, il est vrai; mais il semble que le dernier moment s'arrête toujours pour nous tromper. J'avais essayé deux ou trois fois une promenade en voiture avec la malade; je m'efforçais de la distraire, en lui faisant remarquer la campagne et le ciel : elle ne prenait plus goût à rien. Un jour, je la menai au Colisée ; c'était un de ces jours d'octobre, tels qu'on n'en voit qu'à Rome. Elle parvint à descendre, et alla s'asseoir sur une pierre, en face d'un des autels placés au pourtour de l'édifice. Elle leva les yeux; elle les promena lentement sur ces portiques morts eux-mêmes depuis tant d'années, et qui avaient vu tant mourir; les ruines étaient décorées de ronces et d'ancolies safranées par l'automne et noyées dans la lumière. La femme expirante

abaissa ensuite, de gradins en gradins jusqu'à l'arène, ses regards qui quittaient le soleil; elle les arrêta sur la croix de l'autel, et me dit : « Allons; j'ai froid. » Je la reconduisis chez elle; elle se coucha et ne se releva plus.

Je m'étais mis en rapport avec le comte de La Luzerne; je lui envoyais de Rome, par chaque courrier, le bulletin de la santé de sa belle-sœur. Lorsqu'il avait été chargé par Louis XVI d'une mission diplomatique à Londres, il avait emmené mon frère avec lui : André Chénier faisait partie de cette ambassade.

Les médecins que j'avais assemblés de nouveau, après l'essai de la promenade, me déclarèrent qu'un miracle seul pouvait sauver madame de Beaumont. Elle était frappée de l'idée qu'elle ne passerait pas le 2 novembre, jour des Morts; puis elle se rappela qu'un de ses parents, je ne sais lequel, avait péri le 4 novembre. Je lui disais que son imagination était troublée; qu'elle reconnaîtrait la fausseté de ses frayeurs; elle me répondait, pour me consoler : « Oh! oui, j'irai plus loin! » Elle aperçut quelques larmes que je cherchais à lui dérober; elle me tendit la main, et me dit : « Vous êtes un enfant; est-ce que vous ne vous y attendiez pas? »

La veille de sa fin, jeudi 3 novembre, elle parut plus tranquille. Elle me parla d'arrangements de fortune, et me dit, à propos de son testament, que *tout était fini; mais que tout était à faire, et qu'elle aurait désiré seulement avoir deux heures pour s'occuper de cela.* Le soir, le médecin m'avertit qu'il se croyait obligé de prévenir la malade qu'il était temps de songer à mettre ordre à sa conscience : j'eus un moment de faiblesse; la crainte de précipiter, par l'appareil de la mort, le peu d'instants que madame

de Beaumont avait encore à vivre, m'accabla. Je m'emportai contre le médecin, puis je le suppliai d'attendre au moins jusqu'au lendemain.

Ma nuit fut cruelle, avec le secret que j'avais dans le sein. La malade ne me permit pas de la passer dans sa chambre. Je demeurai en dehors, tremblant à tous les bruits que j'entendais : quand on entr'ouvrait la porte, j'apercevais la clarté débile d'une veilleuse qui s'éteignait.

Le vendredi 4 novembre, j'entrai, suivi du médecin. Madame de Beaumont s'aperçut de mon trouble, elle me dit : « Pourquoi êtes-vous comme cela? J'ai passé une bonne nuit. » Le médecin affecta alors de me dire tout haut qu'il désirait m'entretenir dans la chambre voisine. Je sortis : quand je rentrai, je ne savais plus si j'existais. Madame de Beaumont me demanda ce que me voulait le médecin. Je me jetai au bord de son lit, en fondant en larmes. Elle fut un moment sans parler, me regarda et me dit d'une voix ferme, comme si elle eût voulu me donner de la force : « Je ne croyais pas que c'eût été tout à fait aussi prompt : allons, il faut bien vous dire adieu. Appelez l'abbé de Bonnevie. »

L'abbé de Bonnevie, s'étant fait donner des pouvoirs, se rendit chez madame de Beaumont. Elle lui déclara qu'elle avait toujours eu dans le cœur un profond sentiment de religion ; mais que les malheurs inouïs dont elle avait été frappée pendant la Révolution l'avaient fait douter quelque temps de la justice de la Providence ; qu'elle était prête à reconnaître ses erreurs et à se recommander à la miséricorde éternelle ; qu'elle espérait, toutefois, que les maux qu'elle avait soufferts dans ce monde-ci abrége-

raient son expiation dans l'autre. Elle me fit signe de me retirer et resta seule avec son confesseur.

Je le vis revenir une heure après, essuyant ses yeux et disant qu'il n'avait jamais entendu un plus beau langage, ni vu un pareil héroïsme. On envoya chercher le curé, pour administrer les sacrements. Je retournai auprès de madame de Beaumont. En m'apercevant, elle me dit : « Eh bien, êtes-vous content de moi? » Elle s'attendrit sur ce qu'elle daignait appeler *mes bontés* pour elle : ah! si j'avais pu dans ce moment racheter un seul de ses jours par le sacrifice de tous les miens, avec quelle joie je l'aurais fait! Les autres amis de madame de Beaumont, qui n'assistaient pas à ce spectacle, n'avaient du moins qu'une fois à pleurer : debout, au chevet de ce lit de douleurs d'où l'homme entend sonner son heure suprême, chaque sourire de la malade me rendait la vie et me la faisait perdre en s'effaçant. Une idée déplorable vint me bouleverser : je m'aperçus que madame de Beaumont ne s'était doutée qu'à son dernier soupir de l'attachement véritable que j'avais pour elle : elle ne cessait d'en marquer sa surprise et elle semblait mourir désespérée et ravie. Elle avait cru qu'elle m'était à charge, et elle avait désiré s'en aller pour me débarrasser d'elle.

Le curé arriva à onze heures : la chambre se remplit de cette foule de curieux et d'indifférents qu'on ne peut empêcher de suivre le prêtre à Rome. Madame de Beaumont vit la formidable solennité sans le moindre signe de frayeur. Nous nous mîmes à genoux, et la malade reçut à la fois la communion et l'extrême-onction. Quand tout le monde se fut retiré, elle me fit asseoir au bord de son lit et me parla pendant une demi-heure de

mes affaires et de mes intentions avec la plus grande élévation d'esprit et l'amitié la plus touchante ; elle m'engagea surtout à vivre auprès de madame de Chateaubriand et de M. Joubert; mais M. Joubert devait-il vivre?

Elle me pria d'ouvrir la fenêtre, parce qu'elle se sentait oppressée. Un rayon de soleil vint éclairer son lit et sembla la réjouir. Elle me rappela alors des projets de retraite à la campagne, dont nous nous étions quelquefois entretenus, et elle se mit à pleurer.

Entre deux et trois heures de l'après-midi, madame de Beaumont demanda à changer de lit à madame Saint-Germain, vieille femme de chambre espagnole qui la servait avec une affection digne d'une aussi bonne maîtresse : le médecin s'y opposa dans la crainte que madame de Beaumont n'expirât pendant le transport. Alors elle me dit qu'elle sentait l'approche de l'agonie. Tout à coup elle rejeta sa couverture, me tendit une main, serra la mienne avec contraction; ses yeux s'égarèrent. De la main qui lui restait libre, elle faisait des signes à quelqu'un qu'elle voyait au pied de son lit; puis, reportant cette main sur sa poitrine, elle disait : « *C'est là !* » Consterné, je lui demandai si elle me reconnaissait : l'ébauche d'un sourire parut au milieu de son égarement; elle me fit une légère affirmation de tête : sa parole n'était déjà plus dans ce monde. Les convulsions ne durèrent que quelques minutes. Nous la soutenions dans nos bras, moi, le médecin et la garde : une de mes mains se trouvait appuyée sur son cœur qui touchait à ses légers ossements; il palpitait avec rapidité comme une montre qui dévide sa chaîne brisée. Oh! moment d'horreur et d'effroi, je le sentis s'arrêter! nous inclinâmes sur son oreiller la femme ar-

rivée au repos; elle pencha la tête. Quelques boucles de ses cheveux déroulés tombaient sur son front; ses yeux étaient fermés, la nuit éternelle était descendue. Le médecin présenta un miroir et une lumière à la bouche de l'étrangère : le miroir ne fut point terni du souffle de la vie et la lumière resta immobile. Tout était fini.

FUNÉRAILLES.

Ordinairement ceux qui pleurent peuvent jouir en paix de leurs larmes, d'autres se chargent de veiller aux derniers soins de la religion : comme représentant, pour la France, le cardinal-ministre absent alors, comme le seul ami de la fille de M. de Montmorin, et responsable envers sa famille, je fus obligé de présider à tout : il me fallut désigner le lieu de la sépulture, m'occuper de la profondeur et de la largeur de la fosse, faire délivrer le linceul et donner au menuisier les dimensions du cercueil.

Deux religieux veillèrent auprès de ce cercueil qui devait être porté à *Saint-Louis des Français*. Un de ces pères était d'Auvergne et né à Montmorin même. Madame de Beaumont avait désiré qu'on l'ensevelît dans une pièce d'étoffe que son frère Auguste, seul échappé à l'échafaud,

lui avait envoyée de l'Ile-de-France. Cette étoffe n'était point à Rome; on n'en trouva qu'un morceau qu'elle portait partout. Madame Saint-Germain attacha cette zone autour du corps avec une cornaline qui renfermait des cheveux de M. de Montmorin. Les ecclésiastiques français étaient convoqués; la princesse Borghèse prêta le char funèbre de sa famille; le cardinal Fesch avait laissé l'ordre, en cas d'un accident trop prévu, d'envoyer sa livrée et ses voitures. Le samedi 5 novembre, à sept heures du soir, à la lueur des torches et au milieu d'une grande foule, passa madame de Beaumont par le chemin où nous passons tous. Le dimanche 6 novembre, la messe de l'enterrement fut célébrée. Les funérailles eussent été moins françaises à Paris qu'elles ne le furent à Rome. Cette architecture religieuse, qui porte dans ses ornements les armes et les inscriptions de notre ancienne patrie; ces tombeaux où sont inscrits les noms de quelques-unes des races les plus historiques de nos annales; cette église, sous la protection d'un grand saint, d'un grand roi et d'un grand homme, tout cela ne consolait pas, mais honorait le malheur. Je désirais que le dernier rejeton d'une famille jadis haut placée trouvât du moins quelque appui dans mon obscur attachement, et que l'amitié ne lui manquât pas comme la fortune.

La population romaine, accoutumée aux étrangers, leur sert de frères et de sœurs. Madame de Beaumont a laissé, sur ce sol hospitalier aux morts, un pieux souvenir; on se la rappelle encore : j'ai vu Léon XII prier à son tombeau. En 1827, je visitai le monument de celle qui fut l'âme d'une société évanouie; le bruit de mes pas autour de ce monument muet, dans une église solitaire,

m'était une admonition. « Je t'aimerai toujours, dit l'épitaphe grecque ; mais toi, chez les morts, ne bois pas, je t'en prie, à cette coupe qui te ferait oublier tes anciens amis. »

Paris, 1838.

ANNÉE DE MA VIE 1803.
LETTRES DE M. CHÉNEDOLLÉ, DE M. DE FONTANES, DE M. NECKER ET DE MADAME DE STAEL.

Si l'on rapportait à l'échelle des événements publics les calamités d'une vie privée, ces calamités devraient à peine occuper un mot dans des *Mémoires*. Qui n'a perdu un ami? qui ne l'a vu mourir? qui n'aurait à retracer une pareille scène de deuil? La réflexion est juste, cependant personne ne s'est corrigé de raconter ses propres aventures : sur le vaisseau qui les emporte, les matelots ont une famille à terre qui les intéresse et dont ils s'entretiennent mutuellement. Chaque homme renferme en soi un monde à part, étranger aux lois et aux destinées générales des siècles. C'est, d'ailleurs, une erreur de croire que les révolutions, les accidents renommés, les catastrophes retentissantes, soient les fastes uniques de notre nature : nous travaillons tous un à un à la chaîne de

l'histoire commune, et c'est de toutes ces existences individuelles que se compose l'univers humain aux yeux de Dieu.

En assemblant des regrets autour des cendres de madame de Beaumont, je ne fais que déposer sur un tombeau les couronnes qui lui étaient destinées.

LETTRE DE M. CHÊNEDOLLÉ.

« Vous ne doutez pas, mon cher et malheureux ami, « de toute la part que je prends à votre affliction. Ma « douleur n'est pas aussi grande que la vôtre, parce que « cela n'est pas possible ; mais je suis bien profondément « affligé de cette perte, et elle vient noircir encore cette « vie qui, depuis longtemps, n'est plus que de la souf- « france pour moi. Ainsi donc passe et s'efface de dessus « la terre tout ce qu'il y a de bon, d'aimable et de sen- « sible. Mon pauvre ami, dépêchez-vous de repasser en « France; venez chercher quelques consolations auprès « de votre vieux ami. Vous savez si je vous aime : venez.

« J'étais dans la plus grande inquiétude sur vous : « il y avait plus de trois mois que je n'avais reçu de vos « nouvelles, et trois de mes lettres sont restées sans « réponse. Les avez-vous reçues ? Madame de Caud a « cessé tout à coup de m'écrire, il y a deux mois. Cela « m'a causé une peine mortelle, et cependant je crois « n'avoir aucun tort à me reprocher envers elle. Mais, « quoi qu'elle fasse, elle ne pourra m'ôter l'amitié tendre « et respectueuse que je lui ai vouée pour la vie. Fon- « tanes et Joubert ont aussi cessé de m'écrire; ainsi, tout « ce que j'aimais semble s'être réuni pour m'oublier à la

« fois. Ne m'oubliez pas, ô vous, mon bon ami, et que sur « cette terre de larmes il me reste encore un cœur sur « lequel je puisse compter! Adieu! je vous embrasse en « pleurant. Soyez sûr, mon bon ami, que je sens votre « perte comme on doit la sentir. »

23 novembre 1803.

LETTRE DE M. DE FONTANES.

« Je partage tous vos regrets, mon cher ami : je sens « la douleur de votre situation. Mourir si jeune et après « avoir survécu à toute sa famille! Mais, du moins, cette « intéressante et malheureuse femme n'aura pas manqué « des secours et des souvenirs de l'amitié. Sa mémoire « vivra dans des cœurs dignes d'elle. J'ai fait passer à « M. de La Luzerne la touchante relation qui lui était des- « tinée. Le vieux Saint-Germain, domestique de votre « amie, s'est chargé de la porter. Ce bon serviteur m'a « fait pleurer en me parlant de sa maîtresse. Je lui ai dit « qu'il avait un legs de dix mille francs; mais il ne s'en « est pas occupé un seul moment. S'il était possible de « parler d'affaires dans de si lugubres circonstances, je « vous dirais qu'il était bien naturel de vous donner au « moins l'usufruit d'un bien qui doit passer à des colla- « téraux éloignés et presque inconnus[1]. J'approuve votre « conduite; je connais votre délicatesse; mais je ne puis « avoir pour mon ami le même désintéressement qu'il a « pour lui-même. J'avoue que cet oubli m'étonne et « m'afflige. Madame de Beaumont sur son lit de mort

[1] L'amitié de M. de Fontanes va beaucoup trop loin : madame de Beaumont m'avait mieux jugé, elle pensa sans doute que si elle m'eût laissé sa fortune, je ne l'aurais pas acceptée.

« vous a parlé, avec l'éloquence du dernier adieu, de « l'avenir et de votre destinée. Sa voix doit avoir plus de « force que la mienne. Mais vous a-t-elle conseillé de « renoncer à huit ou dix mille francs d'appointements « lorsque votre carrière était débarrassée des premières « épines? Pourriez-vous précipiter, mon cher ami, une « démarche aussi importante? Vous ne doutez pas du « grand plaisir que j'aurai à vous revoir. Si je ne consul- « tais que mon propre bonheur, je vous dirais : Venez « tout à l'heure. Mais vos intérêts me sont aussi chers « que les miens et je ne vois pas des ressources assez « prochaines pour vous dédommager des avantages que « vous perdez volontairement. Je sais que votre talent, « votre nom et le travail ne vous laisseront jamais à la « merci des premiers besoins; mais je vois là plus de « gloire que de fortune. Votre éducation, vos habitudes, « veulent un peu de dépense. La renommée ne suffit pas « seule aux choses de la vie, et cette misérable science « du *pot-au-feu* est à la tête de toutes les autres quand on « veut vivre indépendant et tranquille. J'espère toujours « que rien ne vous déterminera à chercher la fortune « chez les étrangers. Eh ! mon ami, soyez sûr qu'après « les premières caresses ils valent encore moins que les « compatriotes. Si votre amie mourante a fait toutes ces « réflexions, ses derniers moments ont dû être un peu « troublés; mais j'espère qu'au pied de sa tombe vous « trouverez des leçons et des lumières supérieures à « toutes celles que les amis qui vous restent pourraient « vous donner. Cette aimable femme vous aimait : elle « vous conseillera bien. Sa mémoire et votre cœur vous « guideront sûrement : je ne suis plus en peine si vous

« les écoutez tous deux. Adieu, mon cher ami, je vous « embrasse tendrement. »

M. Necker m'écrivit la seule lettre que j'aie jamais reçue de lui. J'avais été témoin de la joie de la cour lors du renvoi de ce ministre, dont les honnêtes opinions contribuèrent au renversement de la monarchie. Il avait été collègue de M. de Montmorin. M. Necker allait bientôt mourir au lieu d'où sa lettre était datée : n'ayant pas alors auprès de lui madame de Staël, il trouva quelques larmes pour l'amie de sa fille :

LETTRE DE M. NECKER.

« Ma fille, monsieur, en se mettant en route pour « l'Allemagne, m'a prié d'ouvrir les paquets d'un grand « volume qui pourraient lui être adressés, afin de juger « s'ils valaient la peine de les lui faire parvenir par la « poste : c'est le motif qui m'instruit, avant elle, de la « mort de madame de Beaumont. Je lui ai envoyé, mon- « sieur, votre lettre à Francfort, d'où elle sera probable- « ment transmise plus loin, et peut-être à Weimar ou à « Berlin. Ne soyez donc pas surpris, monsieur, si vous « ne recevez pas la réponse de madame de Staël aussitôt « que vous avez droit de l'attendre. Vous êtes bien sûr, « monsieur, de la douleur qu'éprouvera madame de Staël « en apprenant la perte d'une amie dont je lui ai tou- « jours entendu parler avec un profond sentiment. Je « m'associe à sa peine, je m'associe à la vôtre, monsieur, « et j'ai une part à moi en particulier lorsque je songe « au malheureux sort de toute la famille de mon ami « M. de Montmorin.

« Je vois, monsieur, que vous êtes sur le point de « quitter Rome pour retourner en France : je souhaite « que vous preniez votre route par Genève, où je vais « passer l'hiver. Je serais très-empressé à vous faire les « honneurs d'une ville où vous êtes déjà connu de répu- « tation. Mais où ne l'êtes-vous pas, monsieur? Votre « dernier ouvrage, étincelant de beautés incomparables, « est entre les mains de tous ceux qui aiment a lire.

« J'ai l'honneur de vous présenter, monsieur, les « assurances et l'hommage des sentiments les plus dis- « tingués.

« NECKER. »

Coppet, le 27 novembre 1803.

LETTRE DE MADAME DE STAËL.

Francfort, ce 3 décembre 1803.

« Ah ! mon Dieu, *my dear Francis,* de quelle douleur « je suis saisie en recevant votre lettre ! Déjà hier, cette « affreuse nouvelle était tombée sur moi par les gazettes, « et votre déchirant récit vient la graver pour jamais en « lettres de sang dans mon cœur. Pouvez-vous, pouvez- « vous me parler d'opinions différentes sur la religion, « sur les prêtres? Est-ce qu'il y a deux opinions, quand « il n'y a qu'un sentiment? Je n'ai lu votre récit qu'à « travers les plus douloureuses larmes. *My dear Francis,* « rappelez-vous le temps où vous vous sentiez le plus « d'amitié pour moi ; n'oubliez pas surtout celui où tout « mon cœur était attiré vers vous, et dites-vous que ces « sentiments, plus tendres, plus profonds que jamais,

« sont au fond de mon âme pour vous. J'aimais, j'admi-
« rais le caractère de madame de Beaumont : je n'en
« connais point de plus généreux, de plus reconnaissant,
« de plus passionnément sensible. Depuis que je suis
« entrée dans le monde, je n'avais jamais cessé d'avoir
« des rapports avec elle, et je sentais toujours qu'au
« milieu même de quelques diversités, je tenais à elle
« par toutes les racines. Mon cher Francis, donnez-moi
« une place dans votre vie. Je vous admire, je vous aime,
« j'aimais celle que vous regrettez. Je suis une amie
« dévouée, je serai pour vous une sœur. Plus que jamais
« je dois respecter vos opinions : Matthieu, qui les a, a
« été un ange pour moi dans la dernière peine que je
« viens d'éprouver. Donnez-moi une nouvelle raison de
« les ménager : faites que je vous sois utile ou agréable
« de quelque manière. Vous a-t-on écrit que j'avais été
« exilée à quarante lieues de Paris? J'ai pris ce moment
« pour faire le tour de l'Allemagne ; mais, au printemps,
« je serai revenue à Paris même, si mon exil est fini, ou
« auprès de Paris, ou à Genève. Faites que, de quelque
« manière, nous nous réunissions. Est-ce que vous ne
« sentez pas que mon esprit et mon âme entendent la
« vôtre, et ne sentez-vous pas en quoi nous nous ressem-
« blons, à travers les différences? M. de Humboldt m'avait
« écrit, il y a quelques jours, une lettre où il me parlait
« de votre ouvrage avec une admiration qui doit vous
« flatter dans un homme et de son mérite et de son opi-
« nion. Mais que vais-je vous parler de vos succès, dans
« un tel moment? Cependant elle les aimait ces succès,
« elle y attachait sa gloire. Continuez de rendre illustre
« celui qu'elle a tant aimé. Adieu, mon cher François. Je

« vous écrirai de Weimar en Saxe. Répondez-moi là, « chez MM. Desport, banquiers. Que dans votre récit il y « a des mots déchirants! Et cette résolution de garder la « pauvre Saint-Germain : vous l'amènerez une fois dans « ma maison.

« Adieu tendrement : douloureusement adieu.

« N. de Staël. »

Cette lettre empressée, affectueusement rapide, écrite par une femme illustre, me causa un redoublement d'attendrissement. Madame de Beaumont aurait été bien heureuse dans ce moment, si le ciel lui eût permis de renaître! Mais nos attachements, qui se font entendre des morts, n'ont pas le pouvoir de les délivrer : quand Lazare se leva de la tombe, il avait les pieds et les mains liés avec des bandes et le visage enveloppé d'un suaire : or, l'amitié ne saurait dire, comme le Christ à Marthe et à Marie : « Déliez-le, et le laissez aller. »

Ils sont passés aussi mes consolateurs, et ils me demandent pour eux les regrets qu'ils donnaient à une autre.

Paris 1838.

ANNÉES DE MA VIE 1803 ET 1804.
PREMIÈRE IDÉE DE MES MÉMOIRES. — JE SUIS NOMMÉ MINISTRE DE FRANCE DANS LE VALAIS. — DÉPART DE ROME.

J'étais déterminé à quitter cette carrière des affaires où des malheurs personnels étaient venus se mêler à la médiocrité du travail et à d'infimes tracasseries politiques. On n'a pas su ce que c'est que la désolation du cœur, quand on n'est point demeuré seul à errer dans les lieux naguère habités d'une personne qui avait agréé votre vie : on la cherche et on ne la trouve plus; elle vous parle, vous sourit, vous accompagne; tout ce qu'elle a porté ou touché reproduit son image; il n'y a entre elle et vous qu'un rideau transparent, mais si lourd que vous ne pouvez le lever. Le souvenir du premier ami qui vous a laissé sur la route est cruel; car, si vos jours se sont prolongés, vous avez nécessairement fait d'autres pertes : ces morts qui se sont suivies se rattachent à la

première, et vous pleurez à la fois dans une seule personne toutes celles que vous avez successivement perdues.

Tandis que je prenais des arrangements prolongés par l'éloignement de la France, je restais abandonné sur les ruines de Rome. A ma première promenade, les aspects me semblaient changés, je ne reconnaissais ni les arbres, ni les monuments, ni le ciel; je m'égarais au milieu des campagnes, le long des cascades, des aqueducs, comme autrefois sous les berceaux des bois du Nouveau Monde. Je rentrais dans la ville éternelle, qui joignait actuellement à tant d'existences passées une vie éteinte de plus. A force de parcourir les solitudes du Tibre, elles se gravèrent si bien dans ma mémoire, que je les reproduisis assez correctement dans ma lettre à M. de Fontanes : « Si l'étranger est malheureux, disais-je; s'il a « mêlé les cendres qu'il aima à tant de cendres illustres, « avec quel charme ne passera-t-il pas du tombeau de « Cecilia Metella au cercueil d'une femme infortunée! »

C'est aussi à Rome que je conçus pour la première fois l'idée d'écrire les *Mémoires de ma vie;* j'en trouve quelques lignes jetées au hasard, dans lesquelles je déchiffre ce peu de mots : « Après avoir erré sur la terre, « passé les plus belles années de ma jeunesse loin de mon « pays, et souffert à peu près tout ce qu'un homme peut « souffrir, la faim même, je revins à Paris en 1800. »

Dans une lettre à M. Joubert, j'esquissais ainsi mon plan :

« Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures, « pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut « seul apporter de l'adoucissement à mes peines : ce sont

« les *Mémoires de ma vie*. Rome y entrera; ce n'est que « comme cela que je puis désormais parler de Rome. « Soyez tranquille; ce ne seront point des confessions « pénibles pour mes amis : si je suis quelque chose dans « l'avenir, mes amis y auront un nom aussi beau que « respectable. Je n'entretiendrai pas non plus la postérité « du détail de mes faiblesses; je ne dirai de moi que ce « qui est convenable à ma dignité d'homme et, j'ose le « dire, à l'élévation de mon cœur. Il ne faut présenter « au monde que ce qui est beau; ce n'est pas mentir à « Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut « porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux. « Ce n'est pas qu'au fond j'aie rien à cacher; je n'ai ni « fait chasser une servante pour un ruban volé, ni aban- « donné mon ami mourant dans une rue, ni déshonoré « la femme qui m'a recueilli, ni mis mes bâtards aux « Enfants-Trouvés; mais j'ai eu mes faiblesses, mes « abattements de cœur; un gémissement sur moi suffira « pour faire comprendre au monde ces misères com- « munes, faites pour être laissées derrière le voile. Que « gagnerait la société à la reproduction de ces plaies que « l'on retrouve partout? On ne manque pas d'exemples, « quand on veut triompher de la pauvre nature hu- « maine. »

Dans ce plan que je me traçais, j'oubliais ma famille, mon enfance, ma jeunesse, mes voyages et mon exil : ce sont pourtant les récits où je me suis plu davantage.

J'avais été comme un heureux esclave : accoutumé à mettre sa liberté au cep, il ne sait plus que faire de son loisir quand ses entraves sont brisées. Lorsque je me voulais livrer au travail, une figure venait se placer

devant moi, et je ne pouvais plus en détacher mes yeux : la religion seule me fixait par sa gravité et par les réflexions d'un ordre supérieur qu'elle me suggérait.

Cependant, en m'occupant de la pensée d'écrire mes *Mémoires,* je sentis le prix que les grands attachaient à la valeur de leur nom : il y a peut-être une réalité touchante dans cette perpétuité des souvenirs qu'on peut laisser en passant. Peut-être, parmi les grands hommes de l'antiquité, cette idée d'une vie immortelle chez la race humaine leur tenait-elle lieu de cette immortalité de l'âme, demeurée pour eux un problème. Si la renommée est peu de chose quand elle ne se rapporte qu'à nous, il faut convenir néanmoins que c'est un beau privilége attaché à l'amitié du génie, de donner une existence impérissable à tout ce qu'il a aimé.

J'entrepris un commentaire de quelques livres de la Bible, en commençant par la Genèse. Sur ce verset : *Voici qu'Adam est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal; donc, maintenant, il ne faut pas qu'il porte la main au fruit de vie, qu'il le prenne, qu'il en mange et qu'il vive éternellement;* je remarquai l'ironie formidable du Créateur : *Voici qu'Adam est devenu semblable à l'un de nous,* etc. *Il ne faut pas que l'homme porte la main au fruit de vie.* Pourquoi? Parce qu'il a goûté au fruit de la science et qu'il connaît le bien et le mal ; il est maintenant accablé de maux; *donc, il ne faut pas qu'il vive éternellement :* quelle bonté de Dieu que la mort!

Il y a des prières commencées, les unes pour *les inquiétudes de l'âme,* les autres pour *se fortifier contre la prospérité des méchants :* je cherchais à ramener à un centre de repos mes pensées errantes hors de moi.

Comme Dieu ne voulait pas finir là ma vie, la réservant à de longues épreuves, les orages qui s'étaient soulevés se calmèrent. Tout à coup, le cardinal ambassadeur changea de manières à mon égard : j'eus une explication avec lui, et déclarai ma résolution de me retirer. Il s'y opposa : il prétendit que ma démission, dans ce moment, aurait l'air d'une disgrâce; que je réjouirais mes ennemis, que le premier consul prendrait de l'humeur, ce qui m'empêcherait d'être tranquille dans les lieux où je voulais me retirer. Il me proposa d'aller passer quinze jours ou un mois à Naples.

Dans ce moment même, la Russie me faisait sonder pour savoir si j'accepterais la place de gouverneur d'un grand-duc : ce serait tout au plus si j'aurais voulu faire à Henri V le sacrifice des dernières années de ma vie.

Tandis que je flottais entre mille partis, je reçus la nouvelle que le premier consul m'avait nommé ministre dans le Valais. Il s'était d'abord emporté sur des dénonciations; mais, revenant à sa raison, il comprit que j'étais de cette race qui n'est bonne que sur un premier plan, qu'il ne fallait me mêler à personne, ou bien que l'on ne tirerait jamais parti de moi. Il n'y avait point de place vacante; il en créa une, et, la choisissant conforme à mon instinct de solitude et d'indépendance, il me plaça dans les Alpes; il me donna une république catholique, avec un monde de torrents : le Rhône et nos soldats se croiseraient à mes pieds, l'un descendant vers la France, les autres remontant vers l'Italie, le Simplon ouvrant devant moi son audacieux chemin. Le consul devait m'accorder autant de congés que j'en désirerais pour voyager en Italie, et madame Bacciochi me faisait mander

par Fontanes que la première grande ambassade disponible m'était réservée. J'obtins donc cette première victoire diplomatique sans m'y attendre, et sans le vouloir : il est vrai qu'à la tête de l'État se trouvait une haute intelligence, qui ne voulait pas abandonner à des intrigues de bureaux une autre intelligence qu'elle sentait trop disposée à se séparer du pouvoir.

Cette remarque est d'autant plus vraie que le cardinal Fesch, à qui je rends dans ces *Mémoires* une justice sur laquelle peut-être il ne comptait pas, avait envoyé deux dépêches malveillantes à Paris, presque au moment même que ses manières étaient devenues plus obligeantes, après la mort de madame de Beaumont. Sa véritable pensée était-elle dans ses conversations, lorsqu'il me permettait d'aller à Naples, ou dans ses missives diplomatiques? Conversations et missives sont de la même date, et contradictoires. Il n'eût tenu qu'à moi de mettre M. le cardinal d'accord avec lui-même, en laissant disparaître les traces des rapports qui me concernaient : il m'eût suffi de retirer des cartons, lorsque j'étais ministre des affaires étrangères, les élucubrations de l'ambassadeur : je n'aurais fait que ce qu'a fait M. de Talleyrand au sujet de sa correspondance avec l'empereur. Je n'ai pas cru avoir le droit d'user de ma puissance à mon profit. Si, par hasard, on recherchait ces documents, on les trouverait à leur place. Que cette manière d'agir soit une duperie, je le veux bien; mais, pour ne pas me faire le mérite d'une vertu que je n'ai pas, il faut qu'on sache que ce respect des correspondances de mes détracteurs tient plus à mon mépris qu'à ma générosité. J'ai vu aussi dans les archives de l'ambassade à Berlin des lettres offensantes de M. le

marquis de Bonnay à mon égard : loin de me ménager, je les ferai connaître.

M. le cardinal Fesch ne gardait pas plus de retenue avec le pauvre abbé Guillon (l'évêque de Maroc) : il était signalé comme un *agent de la Russie*. Bonaparte traitait M. Lainé d'*agent de l'Angleterre :* c'étaient là de ces commérages dont ce grand homme avait pris la méchante habitude dans des rapports de police. Mais n'y avait-il rien à dire contre M. Fesch lui-même? Quel cas sa propre famille faisait-elle de lui? Le cardinal de Clermont-Tonnerre était à Rome comme moi, en 1803; que n'écrivait-il point de l'oncle de Napoléon! J'ai les lettres.

Au reste, à qui ces contentions, ensevelies depuis quarante ans dans des liasses vermoulues, importent-elles? Des divers acteurs de cette époque un seul restera, Bonaparte. Nous tous qui prétendons vivre, nous sommes déjà morts : lit-on le nom de l'insecte, à la faible lueur qu'il traîne quelquefois après lui en rampant?

M. le cardinal Fesch m'a retrouvé depuis, ambassadeur auprès de Léon XII; il m'a donné des preuves d'estime : de mon côté, j'ai tenu à le prévenir et à l'honorer. Il est d'ailleurs naturel que l'on m'ait jugé avec une sévérité que je ne m'épargne pas. Tout cela est archipassé : je ne veux pas même reconnaître l'écriture de ceux qui, en 1803, ont servi de secrétaires officiels ou officieux à M. le cardinal Fesch.

Je partis pour Naples : là commença une année sans madame de Beaumont; année d'absence, que tant d'autres devaient suivre! Je n'ai point revu Naples depuis cette époque, bien qu'en 1827 je fusse à la porte de cette même ville, où je me promettais d'aller avec madame de Cha-

teaubriand. Les orangers étaient couverts de leurs fruits, et les myrtes de leurs fleurs. Baïes, les Champs-Élysées et la mer, étaient des enchantements que je ne pouvais plus dire à personne. J'ai peint la baie de Naples dans *les Martyrs*. Je montai au Vésuve et descendis dans son cratère. Je me pillais : je jouais une scène de *René*.

A Pompéi, on me montra un squelette enchaîné et des mots latins estropiés, barbouillés par des soldats sur des murs. Je revins à Rome. Canova m'accorda l'entrée de son atelier, tandis qu'il travaillait à une statue de nymphe. Ailleurs, les modèles des marbres du tombeau que j'avais commandé étaient déjà d'une grande expression. J'allai prier sur des cendres à Saint-Louis, et je partis pour Paris le 21 janvier 1804, autre jour de malheur.

Voici une prodigieuse misère : trente-cinq ans se sont écoulés depuis la date de ces événements. Mon chagrin ne se flattait-il pas, en ces jours lointains, que le lien qui venait de se rompre serait mon dernier lien? Et pourtant, que j'ai vite, non pas oublié, mais remplacé ce qui me fut cher! Ainsi va l'homme de défaillance en défaillance. Lorsqu'il est jeune et qu'il mène devant lui sa vie, une ombre d'excuse lui reste; mais lorsqu'il s'y attelle et qu'il la traîne péniblement derrière lui, comment l'excuser! L'indigence de notre nature est si profonde, que dans nos infirmités volages, pour exprimer nos affections récentes, nous ne pouvons employer que des mots déjà usés par nous dans nos anciens attachements. Il est cependant des paroles qui ne devraient servir qu'une fois : on les profane en les répétant. Nos amitiés trahies et dé-

laissées nous reprochent les nouvelles sociétés où nous sommes engagés; nos heures s'accusent : notre vie est une perpétuelle rougeur, parce qu'elle est une faute continuelle.

Paris, 1838.

Revu le 22 février 1845.

ANNÉE DE MA VIE 1804. — RÉPUBLIQUE DU VALAIS.
VISITE AU CHATEAU DES TUILERIES. — HOTEL DE MONTMORIN.
J'ENTENDS CRIER LA MORT DU DUC D'ENGHIEN.
JE DONNE MA DÉMISSION.

Mon dessein n'étant pas de rester à Paris, je descendis à l'hôtel de France, rue de Beaune, où madame de Chateaubriand vint me rejoindre pour se rendre avec moi dans le Valais. Mon ancienne société, déjà à demi dispersée, avait perdu le lien qui la réunissait.

Bonaparte marchait à l'empire ; son génie s'élevait à mesure que grandissaient les événements : il pouvait, comme la poudre en se dilatant, emporter le monde ; déjà immense, et cependant ne se sentant pas au sommet, ses forces le tourmentaient ; il tâtonnait, il semblait chercher son chemin : quand j'arrivai à Paris, il en était à Pichegru et à Moreau ; par une mesquine envie, il avait consenti à les admettre pour rivaux : Moreau, Pichegru et Georges Cadoudal, qui leur était fort supérieur, furent arrêtés.

Ce train vulgaire de conspirations que l'on rencontre dans toutes les affaires de la vie n'avait rien de ma nature, et j'étais aise de m'enfuir aux montagnes.

Le conseil de la ville de Sion m'écrivit. La naïveté de cette dépêche en a fait pour moi un document; j'entrais dans la politique par la religion : le *Génie du christianisme* m'en avait ouvert les portes.

RÉPUBLIQUE DU VALAIS.

Sion, 20 février 1804.

LE CONSEIL DE LA VILLE DE SION

A monsieur Chateaubriand, *secrétaire de légation de la République française* à Rome.

« Monsieur,

« Par une lettre officielle de notre grand bailli, nous « avons appris votre nomination à la place de ministre de « France près de notre République. Nous nous empres- « sons à vous en témoigner la joie la plus complète que « ce choix nous donne. Nous voyons dans cette nomina- « tion un précieux gage de la bienveillance du premier « consul envers notre République, et nous nous félicitons « de l'honneur de vous posséder dans nos murs : nous en « tirons les plus heureux augures pour les avantages de « notre patrie et de notre ville. Pour vous donner un té- « moignage de ces sentiments, nous avons délibéré de « vous faire préparer un logement provisoire, digne de « vous recevoir, garni de meubles et d'effets convenables

« pour votre usage, autant que la localité et nos circon-
« stances le permettent, en attendant que vous ayez pu
« prendre vous-même des arrangements à votre conve-
« nance.

« Veuillez, monsieur, agréer cette offre comme une
« preuve de nos dispositions sincères à honorer le gou-
« vernement français dans son envoyé, dont le choix *doit*
« *plaire particulièrement à un peuple religieux*. Nous vous
« prions de vouloir bien nous prévenir de votre arrivée
« dans cette ville.

« Agréez, monsieur, les assurances de notre respec-
« tueuse considération.

« Le président du conseil de la ville de Sion,

« De Riedmalten.

« Par le conseil de la ville :

« Le secrétaire du conseil,

« De Sorrente. »

Deux jours avant le 20 mars, je m'habillai pour aller prendre congé de Bonaparte aux Tuileries; je ne l'avais pas revu depuis le moment où il m'avait parlé chez Lucien. La galerie où il recevait était pleine; il était accompagné de Murat et d'un premier aide de camp; il passait presque sans s'arrêter. A mesure qu'il approcha de moi, je fus frappé de l'altération de son visage : ses joues étaient dévalées et livides, ses yeux âpres, son teint pâli et brouillé, son air sombre et terrible. L'attrait qui m'avait précédemment poussé vers lui cessa; au lieu de rester sur son passage, je fis un mouvement afin de l'éviter. Il

me jeta un regard comme pour chercher à me reconnaître, dirigea quelques pas vers moi, puis se détourna et s'éloigna. Lui étais-je apparu comme un avertissement? Son aide de camp me remarqua; quand la foule me couvrait, cet aide de camp essayait de m'entrevoir entre les personnages placés devant moi, et rentraînait le consul de mon côté. Ce jeu continua près d'un quart d'heure, moi toujours me retirant, Napoléon me suivant toujours sans s'en douter. Je n'ai jamais pu m'expliquer ce qui avait frappé l'aide de camp. Me prenait-il pour un homme suspect qu'il n'avait jamais vu? Voulait-il, s'il savait qui j'étais, forcer Bonaparte à s'entretenir avec moi? Quoi qu'il en soit, Napoléon passa dans un autre salon. Satisfait d'avoir rempli ma tâche en me présentant aux Tuileries, je me retirai. A la joie que j'ai toujours éprouvée en sortant d'un château, il est évident que je n'étais pas fait pour y entrer.

Retourné à l'hôtel de France, je dis à plusieurs de mes amis : « Il faut qu'il y ait quelque chose d'étrange « que nous ne savons pas, car Bonaparte ne peut être « changé à ce point, à moins d'être malade. » M. Bourrienne a su ma singulière prévision, il a seulement confondu les dates; voici sa phrase : « En revenant de chez « le premier consul, M. de Chateaubriand déclara à ses « amis qu'il avait remarqué chez le premier consul une « grande altération et quelque chose de sinistre dans le « regard. »

Oui, je le remarquai : une intelligence supérieure n'enfante pas le mal sans douleur, parce que ce n'est pas son fruit naturel et qu'elle ne devait pas le porter.

Le surlendemain, 20 mars, je me levai de bonne

heure, pour un souvenir qui m'était triste et cher. M. de Montmorin avait fait bâtir un hôtel au coin de la rue Plumet, sur le boulevard neuf des Invalides. Dans le jardin de cet hôtel, vendu pendant la Révolution, madame de Beaumont, presque enfant, avait planté un cyprès, et elle s'était plu quelquefois à me le montrer en passant : c'était à ce cyprès, dont je savais seul l'origine et l'histoire, que j'allais faire mes adieux. Il existe encore, mais il languit et s'élève à peine à la hauteur de la croisée sous laquelle une main qui s'est retirée aimait à le cultiver. Je distingue ce pauvre arbre entre trois ou quatre autres de son espèce; il semble me connaître et se réjouir quand j'approche; des souffles mélancoliques inclinent un peu vers moi sa tête jaunie, et il murmure à la fenêtre de la chambre abandonnée : intelligences mystérieuses entre nous, qui cesseront quand l'un ou l'autre sera tombé.

Mon pieux tribut payé, je descendis le boulevard et l'esplanade des Invalides, traversai le pont Louis XVI et le jardin des Tuileries, d'où je sortis près du pavillon Marsan, à la grille qui s'ouvre aujourd'hui sur la rue de Rivoli. Là, entre onze heures et midi, j'entendis un homme et une femme qui criaient une nouvelle officielle; des passants s'arrêtaient, subitement pétrifiés par ces mots : « Jugement de la commission militaire spé-« ciale convoquée à Vincennes, qui condamne à la peine « de mort LE NOMMÉ LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON, « NÉ LE 2 AOUT 1772 A CHANTILLY. »

Ce cri tomba sur moi comme la foudre; il changea ma vie, de même qu'il changea celle de Napoléon. Je rentrai chez moi; je dis à madame de Chateaubriand :

« Le duc d'Enghien vient d'être fusillé. » Je m'assis devant une table, et je me mis à écrire ma démission. Madame de Chateaubriand ne s'y opposa point et me vit écrire avec un grand courage. Elle ne se dissimulait pas mes dangers : on faisait le procès au général Moreau et à Georges Cadoudal; le lion avait goûté le sang, ce n'était pas le moment de l'irriter.

M. Clausel de Coussergues arriva sur ces entrefaites; il avait aussi entendu crier l'arrêt. Il me trouva la plume à la main : ma lettre, dont il me fit supprimer, par pitié pour madame de Chateaubriand, des phrases de colère, partit; elle était au ministre des relations extérieures. Peu importait la rédaction : mon opinion et mon crime étaient dans le fait de ma démission : Bonaparte ne s'y trompa pas. Madame Bacciochi jeta les hauts cris en apprenant ce qu'elle appelait ma *défection;* elle m'envoya chercher et me fit les plus vifs reproches. M. de Fontanes devint presque fou de peur au premier moment : il me réputait fusillé avec toutes les personnes qui m'étaient attachées. Pendant plusieurs jours mes amis restèrent dans la crainte de me voir enlever par la police; ils se présentaient chez moi d'heure en heure, et toujours en frémissant, quand ils abordaient la loge du portier. M. Pasquier vint m'embrasser le lendemain de ma démission, disant qu'on était heureux d'avoir un ami tel que moi. Il demeura un temps assez considérable dans une honorable modération, éloigné des places et du pouvoir.

Néanmoins, ce mouvement de sympathie, qui nous emporte à la louange d'une action généreuse, s'arrêta. J'avais accepté, en considération de la religion, une place

hors de France, place que m'avait conférée un génie puissant, vainqueur de l'anarchie, un chef sorti du principe populaire, le *consul* d'une *république*, et non un roi continuateur d'une *monarchie* usurpée; alors, j'étais isolé dans mon sentiment, parce que j'étais conséquent dans ma conduite; je me retirai quand les conditions auxquelles je pouvais souscrire s'altérèrent; mais aussitôt que le héros se fut changé en meurtrier, on se précipita dans ses antichambres. Six mois après le 20 mars, on eût pu croire qu'il n'y avait plus qu'une opinion dans la haute société, sauf de méchants quolibets que l'on se permettait à huis clos. Les personnes *tombées* prétendaient avoir été *forcées*, et l'on ne *forçait*, disait-on, que ceux qui avaient un grand nom ou une grande importance, et chacun, pour prouver son importance ou ses quartiers, obtenait d'être *forcé* à force de sollicitations.

Ceux qui m'avaient le plus applaudi s'éloignèrent; ma présence leur était un reproche : les gens prudents trouvent de l'imprudence dans ceux qui cèdent à l'honneur. Il y a des temps où l'élévation de l'âme est une véritable infirmité; personne ne la comprend; elle passe pour une espèce de borne d'esprit, pour un préjugé, une habitude inintelligente d'éducation, une lubie, un travers qui vous empêche de juger les choses; imbécillité honorable peut-être, dit-on, mais ilotisme stupide. Quelle capacité peut-on trouver à n'y voir goutte, à rester étranger à la marche du siècle, au mouvement des idées, à la transformation des mœurs, au progrès de la société? N'est-ce pas une méprise déplorable que d'attacher aux événements une importance qu'ils n'ont pas? Barricadé dans vos étroits principes, l'esprit aussi court

que le jugement, vous êtes comme un homme logé sur le derrière d'une maison, n'ayant vue que sur une petite cour, ne se doutant ni de ce qui se passe dans la rue, ni du bruit qu'on entend au dehors. Voilà où vous réduit un peu d'indépendance, objet de pitié que vous êtes pour la médiocrité : quant aux grands esprits à l'orgueil affectueux et aux yeux sublimes, *oculos sublimes,* leur dédain miséricordieux vous pardonne, parce qu'ils savent que vous ne *pouvez pas entendre.* Je me renfonçai donc humblement dans ma carrière littéraire ; pauvre Pindare destiné à chanter dans ma première olympique l'*excellence de l'eau*, laissant le vin aux heureux.

L'amitié rendit le cœur à M. de Fontanes ; madame Bacciochi plaça sa bienveillance entre la colère de son frère et ma résolution ; M. de Talleyrand, indifférence ou calcul, garda ma démission plusieurs jours avant d'en parler : quand il l'annonça à Bonaparte, celui-ci avait eu le temps de réfléchir. En recevant de ma part la seule et directe marque de blâme d'un honnête homme qui ne craignait pas de le braver, il ne prononça que ces deux mots : « C'est bon. » Plus tard il dit à sa sœur : « Vous avez eu bien peur pour votre ami. » Longtemps après, en causant avec M. de Fontanes, il lui avoua que ma démission était une des choses qui l'avaient le plus frappé. M. de Talleyrand me fit écrire une lettre de bureau dans laquelle il me reprochait gracieusement d'avoir privé son département de mes talents et de mes services. Je rendis les frais d'établissement, et tout fut fini en apparence. Mais en osant quitter Bonaparte je m'étais placé à son niveau, et il était animé contre moi de toute sa forfaiture, comme je l'étais contre

lui de toute ma loyauté. Jusqu'à sa chute il a tenu le glaive suspendu sur ma tête ; il revenait quelquefois à moi par un penchant naturel et cherchait à me noyer dans ses fatales prospérités; quelquefois j'inclinais vers lui par l'admiration qu'il m'inspirait, par l'idée que j'assistais à une transformation sociale, non à un simple changement de dynastie : mais, antipathiques sous beaucoup de rapports, nos deux natures reparaissaient, et s'il m'eût fait fusiller volontiers, en le tuant je n'aurais pas senti beaucoup de peine.

La mort fait ou défait un grand homme ; elle l'arrête au pas qu'il allait descendre, ou au degré qu'il allait monter : c'est une destinée accomplie ou manquée ; dans le premier cas, on en est à l'examen de ce qu'elle a été ; dans le second, aux conjectures de ce qu'elle aurait pu devenir.

Si j'avais rempli un devoir dans des vues lointaines d'ambition, je me serais trompé. Charles X n'a appris qu'à Prague ce que j'avais fait en 1804 : il revenait de la monarchie. « Chateaubriand, me dit-il au château de Hradschin, vous aviez servi Bonaparte? — Oui, sire. — Vous avez donné votre démission à la mort de M. le duc d'Enghien? — Oui, sire. » Le malheur instruit ou rend la mémoire. Je vous ai raconté qu'un jour, à Londres, réfugié avec M. de Fontanes dans une allée pendant une averse, M. le duc de Bourbon se vint cacher sous le même abri : en France, son vaillant père et lui, qui remerciaient si poliment quiconque écrivait l'oraison funèbre de M. le duc d'Enghien, ne m'ont pas adressé un souvenir : ils ignoraient sans doute aussi ma conduite; il est vrai que je ne leur en ai jamais parlé.

Chantilly, novembre 1838.

MORT DU DUC D'ENGHIEN.

Comme aux oiseaux voyageurs, il me prend au mois d'octobre une inquiétude qui m'obligerait à changer de climat, si j'avais encore la puissance des ailes et la légèreté des heures : les nuages qui volent à travers le ciel me donnent envie de fuir. Afin de tromper cet instinct, je suis accouru à Chantilly. J'ai erré sur la pelouse, où de vieux gardes se traînent à l'orée des bois. Quelques corneilles, volant devant moi, par-dessus des genêts, des taillis, des clairières, m'ont conduit aux étangs de Commelle. La mort a soufflé sur les amis qui m'accompagnèrent jadis au château de la reine Blanche : les sites de ces solitudes n'ont été qu'un horizon triste, entr'ouvert un moment du côté de mon passé. Aux jours de René, j'aurais trouvé des mystères de la vie dans le ruisseau de la Thève : il dérobe sa course parmi des prêles et des mousses; des roseaux le voilent; il meurt

dans ces étangs qu'alimente sa jeunesse, sans cesse expirante, sans cesse renouvelée : ces ondes me charmaient quand je portais en moi le désert avec les fantômes qui me souriaient, malgré leur mélancolie, et que je parais de fleurs.

Revenant le long des haies à peine tracées, la pluie m'a surpris; je me suis réfugié sous un hêtre : ses dernières feuilles tombaient comme mes années; sa cime se dépouillait comme ma tête; il était marqué au tronc d'un cercle rouge, pour être abattu comme moi. Rentré à mon auberge, avec une moisson de plantes d'automne et dans des dispositions peu propres à la joie, je vous raconterai la mort de M. le duc d'Enghien, à la vue des ruines de Chantilly.

Cette mort, dans le premier moment, glaça d'effroi tous les cœurs; on appréhenda le revenir du règne de Robespierre. Paris crut revoir un de ces jours qu'on ne voit qu'une fois, le jour de l'exécution de Louis XVI. Les serviteurs, les amis, les parents de Bonaparte étaient consternés. A l'étranger, si le langage diplomatique étouffa subitement la sensation populaire, elle n'en remua pas moins les entrailles de la foule. Dans la famille exilée des Bourbons, le coup pénétra d'outre en outre : Louis XVIII renvoya au roi d'Espagne l'ordre de la Toison-d'Or, dont Bonaparte venait d'être décoré; le renvoi était accompagné de cette lettre, qui fait honneur à l'âme royale :

« Monsieur et cher cousin, il ne peut y avoir rien de « commun entre moi et le grand criminel que l'audace « et la fortune ont placé sur un trône qu'il a eu la bar- « barie de souiller du sang pur d'un Bourbon, le duc

« d'Enghien. La religion peut m'engager à pardonner à « un assassin; mais le tyran de mon peuple doit toujours « être mon ennemi. La Providence, par des motifs inex- « plicables, peut me condamner à finir mes jours en exil; « mais jamais ni mes contemporains ni la postérité ne « pourront dire que, dans le temps de l'adversité, je me « sois montré indigne d'occuper, jusqu'au dernier soupir, « le trône de mes ancêtres. »

Il ne faut point oublier un autre nom, qui s'associe au nom du duc d'Enghien : Gustave-Adolphe, le détrôné et le banni, fut le seul des rois alors régnants qui osa élever la voix pour sauver le jeune prince français. Il fit partir de Carlsruhe un aide de camp porteur d'une lettre à Bonaparte; la lettre arriva trop tard : le dernier des Condé n'existait plus. Gustave-Adolphe renvoya au roi de Prusse le cordon de l'Aigle-Noir, comme Louis XVIII avait renvoyé la Toison-d'Or au roi d'Espagne. Gustave déclarait à l'héritier du grand Frédéric que, « d'après les « *lois de la chevalerie,* il ne pouvait pas consentir à être le « frère d'armes de l'assassin du duc d'Enghien. » (Bonaparte avait l'Aigle-Noir.) Il y a je ne sais quelle dérision amère dans ces souvenirs presque insensés de chevalerie, éteints partout, excepté au cœur d'un roi malheureux pour un ami assassiné; nobles sympathies de l'infortune, qui vivent à l'écart sans être comprises, dans un monde ignoré des hommes!

Hélas! nous avions passé à travers trop de despotismes différents, nos caractères, domptés par une suite de maux et d'oppressions, n'avaient plus assez d'énergie pour qu'à propos de la mort du jeune Condé notre douleur portât longtemps le crêpe : peu à peu les larmes se

tarirent; la peur déborda en félicitations sur les dangers auxquels le premier consul venait d'échapper; elle pleurait de reconnaissance d'avoir été sauvée par une si sainte immolation. Néron, sous la dictée de Sénèque, écrivit au sénat une lettre apologétique du meurtre d'Agrippine; les sénateurs, transportés, comblèrent de bénédictions le fils magnanime qui n'avait pas craint de s'arracher le cœur par un parricide tant salutaire! La société retourna vite à ses plaisirs; elle avait frayeur de son deuil : après la Terreur, les victimes épargnées dansaient, s'efforçaient de paraître heureuses, et, craignant d'être soupçonnées coupables de mémoire, elles avaient la même gaieté qu'en allant à l'échafaud.

Ce ne fut pas de but en blanc et sans précaution que l'on arrêta le duc d'Enghien; Bonaparte s'était fait rendre compte du nombre des Bourbons en Europe. Dans un conseil où furent appelés MM. de Talleyrand et Fouché, on reconnut que le duc d'Angoulême était à Varsovie avec Louis XVIII; le comte d'Artois et le duc de Berry à Londres, avec les princes de Condé et de Bourbon. Le plus jeune des Condé était à Ettenheim, dans le duché de Bade. Il se trouva que MM. Taylor et Drake, agents anglais, avaient noué des intrigues de ce côté. Le duc de Bourbon, le 16 juin 1803, mit en garde son petit-fils contre une arrestation possible, par un billet à lui adressé de Londres et que l'on conserve. Bonaparte appela auprès de lui les deux consuls ses collègues : il fit d'abord d'amers reproches à M. Réal de l'avoir laissé ignorer ce qu'on projetait contre lui. Il écouta patiemment les objections : ce fut Cambacérès qui s'exprima avec le plus de vigueur. Bonaparte l'en remercia et passa outre. C'est

ce que j'ai vu dans les *Mémoires* de Cambacérès, qu'un de ses neveux, M. de Cambacérès, pair de France, m'a permis de consulter, avec une obligeance dont je conserve un souvenir reconnaissant. La bombe lancée ne revient pas; elle va où le génie l'envoie, et tombe. Pour exécuter les ordres de Bonaparte, il fallait violer le territoire de l'Allemagne, et le territoire fut immédiatement violé. Le duc d'Enghien fut arrêté à Ettenheim. On ne trouva auprès de lui, au lieu du général Dumouriez, que le marquis de Tuméry et quelques autres émigrés de peu de renom : cela aurait dû avertir de la méprise. Le duc d'Enghien est conduit à Strasbourg. Le commencement de la catastrophe de Vincennes nous a été raconté par le prince même : il a laissé un petit journal de route d'Ettenheim à Strasbourg : le héros de la tragédie vient sur l'avant-scène prononcer ce prologue :

JOURNAL DU DUC D'ENGHIEN.

« Le jeudi 15 mars, à Ettenheim, ma maison cernée, « dit le prince, par un détachement de dragons et des « piquets de gendarmerie, total, deux cents hommes « environ, deux généraux, le colonel des dragons, le « colonel Charlot de la gendarmerie de Strasbourg, à « cinq heures (du matin). A cinq heures et demie, les « portes enfoncées, emmené au Moulin, près la Tuilerie. « Mes papiers enlevés, cachetés. Conduit dans une char- « rette, entre deux haies de fusiliers, jusqu'au Rhin. « Embarqué pour Rhisnau. Débarqué et marché à pied « jusqu'à Pfortsheim. Déjeuné à l'auberge. Monté en « voiture avec le colonel Charlot, le maréchal des logis

« de la gendarmerie, un gendarme sur le siége et Grun-
« stein. Arrivé à Strasbourg, chez le colonel Charlot, vers
« cinq heures et demie. Transféré une demi-heure après,
« dans un fiacre, à la citadelle. . . . . .
« . . . . . .
« Dimanche 18, on vient m'enlever à une heure et demie
« du matin. On ne me laisse que le temps de m'habiller.
« J'embrasse mes malheureux compagnons, mes gens.
« Je pars seul avec deux officiers de gendarmerie et deux
« gendarmes. Le colonel Charlot m'a annoncé que nous
« allons chez le général de division, qui a reçu des ordres
« de Paris. Au lieu de cela, je trouve une voiture avec
« six chevaux de poste sur la place de l'Église. Le lieute-
« nant Petermann y monte à côté de moi, le maréchal
« des logis Blitersdorff sur le siége, deux gendarmes en
« dedans, l'autre en dehors. »

Ici le naufragé, prêt à s'engloutir, interrompt son journal de bord.

Arrivée vers les quatre heures du soir à l'une des barrières de la capitale, où vient aboutir la route de Strasbourg, la voiture, au lieu d'entrer dans Paris, suivit le boulevard extérieur et s'arrêta au château de Vincennes. Le prince, descendu de la voiture dans la cour intérieure, est conduit dans une chambre de la forteresse, on l'y enferme et il s'endort. A mesure que le prince approchait de Paris, Bonaparte affectait un calme qui n'était pas naturel. Le 18 mars, il partit pour la Malmaison; c'était le dimanche des Rameaux. Madame Bonaparte, qui, comme toute sa famille, était instruite de l'arrestation du prince, lui parla de cette arrestation. Bonaparte lui répondit : « Tu n'entends rien à la poli-

tique. » Le colonel Savary était devenu un des habitués de Bonaparte. Pourquoi? parce qu'il avait vu le premier consul pleurer à Marengo. Les hommes à part doivent se défier de leurs larmes, qui les mettent sous le joug des hommes vulgaires. Les larmes sont une de ces faiblesses par lesquelles un témoin peut se rendre maître des résolutions d'un grand homme.

On assure que le premier consul fit rédiger tous les ordres pour Vincennes. Il était dit dans un de ces ordres que si la condamnation prévue était une condamnation à mort, elle devait être exécutée sur-le-champ. Je crois à cette version, bien que je ne puisse l'attester, puisque ces ordres manquent. Madame de Rémusat, qui, dans la soirée du 20 mars, jouait aux échecs à la Malmaison avec le premier consul, l'entendit murmurer quelques vers sur la clémence d'Auguste; elle crut que Bonaparte revenait à lui et que le prince était sauvé. Non, le destin avait prononcé son oracle. Lorsque Savary reparut à la Malmaison, madame Bonaparte devina tout le malheur. Le premier consul s'était enfermé seul pendant plusieurs heures. Et puis le vent souffla, et tout fut fini.

COMMISSION MILITAIRE NOMMÉE.

Un ordre de Bonaparte, du 29 ventôse an XII, avait arrêté qu'une commission militaire, composée de sept membres nommés par le général gouverneur de Paris (Murat), se réunirait à Vincennes pour juger *le ci-devant duc d'Enghien, prévenu d'avoir porté les armes contre la République*, etc.

En exécution de cet arrêté, le même jour, 29 ven-

tôse, Joachim Murat nomma, pour former ladite commission, les sept militaires; à savoir :

Le général Hulin, commandant les grenadiers à pied de la garde des consuls, président;

Le colonel Guitton, commandant le 1er régiment des cuirassiers;

Le colonel Bazancourt, commandant le 4e régiment d'infanterie légère;

Le colonel Ravier, commandant le 18e régiment d'infanterie de ligne;

Le colonel Barrois, commandant le 96e régiment d'infanterie de ligne;

Le colonel Rabbe, commandant le 2e régiment de la garde municipale de Paris;

Le citoyen d'Autancourt, major de la gendarmerie d'élite, qui remplira les fonctions de capitaine-rapporteur.

INTERROGATOIRE DU CAPITAINE-RAPPORTEUR.

Le capitaine d'Autancourt, le chef d'escadron Jacquin, de la légion d'élite, deux gendarmes à pied du même corps, Lerva, Tharsis, et le citoyen Noirot, lieutenant au même corps, se rendent à la chambre du duc d'Enghien; ils le réveillent : il n'avait plus que quatre heures à attendre avant de retourner à son sommeil. Le capitaine-rapporteur, assisté de Molin, capitaine au 18e régiment, greffier, choisi par ledit rapporteur, interroge le prince.

A lui demandé ses nom, prénoms, âge et lieu de naissance?

A répondu se nommer Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, né le 2 août 1772, à Chantilly.

A lui demandé où il a résidé depuis sa sortie de France?

A répondu qu'après avoir suivi ses parents, le corps de Condé s'étant formé, il avait fait toute la guerre, et qu'avant cela il avait fait la campagne de 1792, en Brabant, avec le corps de Bourbon.

A lui demandé s'il n'était point passé en Angleterre, et si cette puissance lui accorde toujours un traitement?

A répondu n'y être jamais allé; que l'Angleterre lui accorde toujours un traitement, et qu'il n'a que cela pour vivre.

A lui demandé quel grade il occupait dans l'armée de Condé?

A répondu : commandant de l'avant-garde avant 1796, avant cette campagne comme volontaire au quartier général de son grand-père et toujours, depuis 1796, comme commandant de l'avant-garde.

A lui demandé s'il connaissait le général Pichegru; s'il a eu des relations avec lui?

A répondu : Je ne l'ai, je crois, jamais vu. Je n'ai point eu de relations avec lui. Je sais qu'il a désiré me voir. Je me loue de ne l'avoir point connu, d'après les vils moyens dont on dit qu'il a voulu se servir, s'ils sont vrais.

A lui demandé s'il connaît l'ex-général Dumouriez, et s'il a des relations avec lui?

A répondu : Pas davantage.

De quoi a été dressé le présent qui a été signé par le

duc d'Enghien, le chef d'escadron Jacquin, le lieutenant Noirot, les deux gendarmes et le capitaine-rapporteur.

Avant de signer le présent procès-verbal, le duc d'Enghien a dit : « Je fais avec instance la demande d'a-« voir une audience particulière du premier consul. Mon « nom, mon rang, ma façon de penser et l'horreur de « ma situation me font espérer qu'il ne se refusera pas à « ma demande. »

SÉANCE ET JUGEMENT DE LA COMMISSION MILITAIRE.

A deux heures du matin, 21 mars, le duc d'Enghien fut amené dans la salle où siégeait la commission et répéta ce qu'il avait dit dans l'interrogatoire du capitaine-rapporteur. Il persista dans sa déclaration : il ajouta qu'il était prêt à faire la guerre, et qu'il désirait avoir du service dans la nouvelle guerre de l'Angleterre contre la France. « Lui ayant été demandé s'il avait quelque chose « à présenter dans ses moyens de défense, a répondu n'a-« voir rien à dire de plus.

« Le président fait retirer l'accusé; le conseil déli-« bérant à huis clos, le président recueille les voix, en « commençant par le plus jeune en grade ; ensuite, ayant « émis son opinion le dernier, l'unanimité des voix a dé-« claré le duc d'Enghien coupable, et lui a appliqué l'ar-« ticle . . . . de la loi du . . . . . ainsi conçu . . . « et en conséquence l'a condamné à la peine de mort. « Ordonne que le présent jugement sera exécuté de suite « à la diligence du capitaine-rapporteur, après en avoir « donné lecture au condamné, en présence des différents « détachements des corps de la garnison.

« Fait, clos et jugé sans désemparer à Vincennes les « jour, mois et an que dessus et avons signé. »

La fosse étant *faite, remplie et close,* dix ans d'oubli, de consentement général et de gloire inouïe s'assirent dessus; l'herbe poussa au bruit des salves qui annonçaient des victoires, aux illuminations qui éclairaient le sacre pontifical, le mariage de la fille des Césars ou la naissance du roi de Rome. Seulement de rares affligés rôdaient dans le bois, aventurant un regard furtif au bas du fossé vers l'endroit lamentable, tandis que quelques prisonniers l'apercevaient du haut du donjon qui les renfermait. La Restauration vint : la terre de la tombe fut remuée et avec elle les consciences; chacun alors crut devoir s'expliquer. M. Dupin aîné publia sa discussion; M. Hulin, président de la commission militaire, parla; M. le duc de Rovigo entra dans la controverse en accusant M. de Talleyrand; un tiers répondit pour M. de Talleyrand, et Napoléon éleva sa grande voix sur le rocher de Sainte-Hélène.

Il faut reproduire et étudier ces documents, pour assigner à chacun la part qui lui revient et la place qu'il doit occuper dans ce drame. Il est nuit, et nous sommes à Chantilly; il était nuit quand le duc d'Enghien était à Vincennes.

Chantilly, novembre 1838.

ANNÉE DE MA VIE 1804.

Lorsque M. Dupin publia sa brochure, il me l'envoya avec cette lettre :

Paris, ce 10 novembre 1823.

« Monsieur le vicomte,

« Veuillez agréer un exemplaire de ma publication « relative à l'assassinat du duc d'Enghien.

« Il y a longtemps qu'elle eût paru, si je n'avais « voulu, avant tout, respecter la volonté de monseigneur « le duc de Bourbon, qui, ayant eu connaissance de mon « travail, m'avait fait exprimer son désir que cette dé- « plorable affaire ne fût point exhumée.

« Mais la Providence ayant permis que d'autres pris- « sent l'initiative, il est devenu nécessaire de faire con-

« naître la vérité, et, après m'être assuré qu'on ne persis-
« tait plus à me faire garder le silence, j'ai parlé avec
« franchise et sincérité.

« J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur le vicomte,

« De Votre Excellence le très-humble et
« très-obéissant serviteur,

« DUPIN. »

M. Dupin, que je félicitai et remerciai, révèle dans sa lettre d'envoi un trait ignoré et touchant des nobles et miséricordieuses vertus du père de la victime. M. Dupin commence ainsi sa brochure :

« La mort de l'infortuné duc d'Enghien est un des
« événements qui ont le plus affligé la nation française :
« il a déshonoré le gouvernement consulaire.

« Un jeune prince, à la fleur de l'âge, surpris
« par trahison sur un sol étranger, où il dormait en
« paix sous la protection du droit des gens; entraîné
« violemment vers la France ; traduit devant de pré-
« tendus juges qui, en aucun cas, ne pouvaient être
« les siens; accusé de crimes imaginaires; privé du se-
« cours d'un défenseur; interrogé et condamné à huis
« clos; mis à mort de nuit dans les fossés du château
« fort qui servait de prison d'État; tant de vertus mé-
« connues, de si chères espérances détruites, feront à
« jamais de cette catastrophe un des actes les plus ré-
« voltants auxquels ait pu s'abandonner un gouverne-
« ment absolu!

« Si aucune forme n'a été respectée; si les juges « étaient incompétents; s'ils n'ont pas même pris la peine « de relater dans leur arrêt la date et le texte des lois « sur lesquelles ils prétendaient appuyer cette condamna- « tion; si le malheureux duc d'Enghien a été fusillé en « vertu d'une sentence *signée en blanc*... et qui n'a été ré- « gularisée qu'après coup! alors ce n'est plus seulement « l'innocente victime d'une erreur judiciaire; la chose « reste avec son véritable nom : c'est un odieux assassi- « nat. »

Cet éloquent exorde conduit M. Dupin à l'examen des pièces : il montre d'abord l'illégalité de l'arrestation : le duc d'Enghien n'a point été arrêté en France; il n'était point prisonnier de guerre, puisqu'il n'avait pas été pris les armes à la main; il n'était pas prisonnier à titre civil, car l'extradition n'avait pas été demandée; c'était un emparement violent de la personne, comparable aux captures que font les pirates de Tunis et d'Alger, une course de voleurs, *incursio latronum*.

Le jurisconsulte passe à l'incompétence de la commission militaire : la connaissance de prétendus complots tramés contre l'État n'a jamais été attribuée aux commissions militaires.

Vient après cela l'examen du jugement.

« L'interrogatoire (c'est M. Dupin qui continue de « parler) a lieu le 29 ventôse à minuit. Le 30 ventôse, à « deux heures du matin, le duc d'Enghien est introduit « devant la commission militaire.

« Sur la minute du jugement on lit : Aujourd'hui, le « 30 ventôse an XII de la République, *à deux heures du* « *matin :* ces mots, *deux heures du matin,* qui n'y ont été

« mis que parce qu'en effet il était cette heure-là, sont « effacés sur la minute, sans avoir été remplacés par « d'autre indication.

« Pas un seul témoin n'a été ni entendu ni produit « contre l'accusé.

« L'accusé *est déclaré coupable!* Coupable de quoi? Le « jugement ne le dit pas.

« Tout jugement qui prononce une peine doit conte- « nir la citation de la loi en vertu de laquelle la peine « est appliquée.

« Eh bien, ici, aucune de ces formes n'a été rem- « plie; aucune mention n'atteste au procès-verbal que « les commissaires aient eu sous les yeux un *exemplaire* « *de la loi;* rien ne constate que le président en ait *lu le* « *texte* avant de l'appliquer. Loin de là, le jugement, « dans sa forme matérielle, offre la preuve que les com- « missaires ont condamné sans savoir ni la date ni la te- « neur de la loi; car ils ont *laissé en blanc,* dans la minute « de la sentence, et la date de la loi et le numéro de l'ar- « ticle, et la place destinée à recevoir son texte. Et ce- « pendant c'est sur la minute d'une sentence constituée « dans cet état d'imperfection que le plus noble sang a été « versé par des bourreaux!

« La délibération doit être secrète; mais la pronon- « ciation du jugement doit être publique; c'est encore la « loi qui nous le dit. Or, le jugement du 30 ventôse dit « bien : Le conseil délibérant à *huis clos;* mais on n'y « trouve pas la mention que l'on ait rouvert les portes, « on n'y voit pas exprimé que le résultat de la délibéra- « tion ait été prononcé en séance publique. Il le dirait, y « pourrait-on croire? Une séance publique, à deux heures

« du matin, dans le donjon de Vincennes, lorsque toutes « les issues du château étaient gardées par des gendarmes « d'élite ! Mais, enfin, on n'a pas même pris la précaution « de recourir au mensonge ; le jugement est muet sur ce « point.

« Ce jugement est signé par le président et les six « autres commissaires, y compris le rapporteur, mais il « est à remarquer que la minute *n'est pas signée par le « greffier*, dont le concours, cependant, était nécessaire « pour lui donner authenticité.

« La sentence est terminée par cette terrible for- « mule : *Sera exécuté* DE SUITE, *à la diligence du capitaine- « rapporteur*.

« DE SUITE ! mots désespérants qui sont l'ouvrage des « juges ! DE SUITE ! Et une loi expresse, celle du 15 bru- « maire an VI, accordait le recours en révision contre « tout jugement militaire ! »

M. Dupin, passant à l'exécution, continue ainsi :

« Interrogé de nuit, jugé de nuit, le duc d'Enghien « a été tué de nuit. Cet horrible sacrifice devait se con- « sommer dans l'ombre, afin qu'il fût dit que toutes les « lois avaient été violées, toutes, même celles qui prescri- « vaient la publicité de l'exécution. »

Le jurisconsulte vient aux irrégularités dans l'instruction : « L'article 19 de la loi du 13 brumaire an V « porte qu'après avoir clos l'interrogatoire, le rapporteur « dira au prévenu de *faire choix d'un ami pour défenseur*. « — Le prévenu aura *la faculté de choisir ce défenseur* dans « toutes les classes de citoyens présents sur les lieux ; s'il « déclare qu'il ne peut faire ce choix, le rapporteur le « fera pour lui.

« Ah ! sans doute le prince n'avait point d'*amis*[1] parmi « ceux qui l'entouraient ; la cruelle déclaration lui en « fut faite par un des fauteurs de cette horrible scène !... « Hélas ! que n'étions-nous présents ! que ne fut-il per- « mis au prince de faire un appel au barreau de Paris ! « Là, il eût trouvé des amis de son malheur, des défen- « seurs de son infortune. C'est en vue de rendre ce juge- « ment présentable aux yeux du public qu'on paraît « avoir préparé plus à loisir une nouvelle rédaction. La « substitution tardive d'une seconde rédaction, en appa- « rence plus régulière que la première (bien qu'égale- « ment injuste), n'ôte rien à l'odieux d'avoir fait périr « le duc d'Enghien sur un croquis de jugement signé « à la hâte, et qui n'avait pas encore reçu son com- « plément. »

Telle est la lumineuse brochure de M. Dupin. Je ne sais toutefois si, dans un acte de la nature de celui qu'examine l'auteur, le plus ou le moins de régularité tient une place importante : qu'on eût étranglé le duc d'Enghien dans une chaise de poste de Strasbourg à Paris, ou qu'on l'ait tué dans le bois de Vincennes, la chose est égale. Mais n'est-il pas providentiel de voir des hommes, après longues années, les uns démontrer l'irrégularité d'un meurtre auquel ils n'avaient pris aucune part, les autres accourir, sans qu'on le leur demandât, devant l'accusation publique ? Qu'ont-ils donc entendu ? quelle voix d'en haut les a sommés de comparaître ?

[1] Allusion à une abominable réponse qu'on aurait faite, dit-on, à M. le duc d'Enghien.

Chantilly, novembre 1838.

LE GÉNÉRAL HULIN.

Après le grand jurisconsulte, voici venir un vétéran aveugle : il a commandé les grenadiers de la vieille garde ; c'est tout dire aux braves. Sa dernière blessure, il l'a reçue de Malet, dont le plomb impuissant est resté perdu dans un visage qui ne s'est jamais détourné du boulet. *Frappé de cécité, retiré du monde, n'ayant pour consolation que les soins de sa famille* (ce sont ses propres paroles), le juge du duc d'Enghien semble sortir de son tombeau à l'appel du souverain juge ; il plaide sa cause sans se faire illusion et sans s'excuser :

« Qu'on ne se méprenne point, dit-il, sur mes intentions. Je n'écris point par peur, puisque ma personne « est sous la protection de lois émanées du trône même, « et que, sous le gouvernement d'un roi juste, je n'ai rien « à redouter de la violence et de l'arbitraire. J'écris pour

« dire la vérité, même en tout ce qui peut m'être con-
« traire. Ainsi, je ne prétends justifier ni la forme ni le
« fond du jugement, mais je veux montrer sous l'em-
« pire et au milieu de quel concours de circonstances il
« a été rendu; je veux éloigner de moi et de mes collè-
« gues l'idée que nous ayons agi comme des hommes de
« parti. Si l'on doit nous blâmer encore, je veux aussi
« qu'on dise de nous : *Ils ont été bien malheureux!* »

Le général Hulin affirme que, nommé président d'une commission militaire, il n'en connaissait pas le but; qu'arrivé à Vincennes, il l'ignorait encore; que les autres membres de la commission l'ignoraient également; que le commandant du château, M. Harel, étant interrogé, lui dit ne savoir rien lui-même, ajoutant ces paroles : « Que voulez-vous? je ne suis plus rien ici. Tout
« se fait sans mes ordres et ma participation : c'est un
« autre qui commande ici. »

Il était dix heures du soir quand le général Hulin fut tiré de son incertitude par la communication des pièces. — L'audience fut ouverte à minuit, lorsque l'examen du prisonnier par le capitaine-rapporteur eut été fini. « La lecture des pièces, dit le président de la
« commission, donna lieu à un incident. Nous remar-
« quâmes qu'à la fin de l'interrogatoire subi devant le
« capitaine-rapporteur, le prince, avant de signer, *avait*
« *tracé, de sa propre main, quelques lignes où il exprimait le*
« *désir d'avoir une explication avec le premier consul.* Un
« membre fit la proposition de transmettre cette demande
« au gouvernement. La commission y déféra; mais, au
« même instant, le général, qui était venu se poster der-
« rière mon fauteuil, nous représenta que cette demande

« était *inopportune*. D'ailleurs, nous ne trouvâmes dans « la loi aucune disposition qui nous autorisât à surseoir. « La commission passa donc outre, se réservant, après « les débats, de satisfaire au vœu du prévenu. »

Voilà ce que raconte le général Hulin. Or, on lit cet autre passage dans la brochure du duc de Rovigo : « Il y avait même assez de monde pour qu'il m'ait été « difficile, étant arrivé des derniers, de pénétrer der- « rière le siége du président, où je parvins à me placer. »

C'était donc le duc de Rovigo qui s'était *posté derrière le fauteuil* du président? Mais lui, ou tout autre, ne faisant pas partie de la commission, avait-il le droit d'intervenir dans les débats de cette commission et de représenter qu'une demande était *inopportune?*

Écoutons le commandant des grenadiers de la vieille garde parler du courage du jeune fils des Condé; il s'y connaissait :

« Je procédai à l'interrogatoire du prévenu; je dois « le dire, il se présenta devant nous avec une noble assu- « rance, repoussa loin de lui d'avoir trempé directe- « ment ni indirectement dans un complot d'assassinat « contre la vie du premier consul; mais il avoua aussi « avoir porté les armes contre la France, disant avec « un courage et une fierté qui ne nous permirent jamais, « dans son propre intérêt, de le faire varier sur ce point : « *Qu'il avait soutenu les droits de sa famille, et qu'un Condé* « *ne pouvait jamais rentrer en France que les armes à la* « *main. Ma naissance, mon opinion,* ajouta-t-il, *me rendent* « *à jamais l'ennemi de votre gouvernement.*

« La fermeté de ses aveux devenait désespérante « pour ses juges. Dix fois nous le mîmes sur la voie de

« revenir sur ses déclarations, toujours il persista d'une « manière inébranlable : *Je vois,* disait-il par intervalles, « *les intentions honorables des membres de la commission, « mais je ne peux me servir des moyens qu'ils m'offrent.* Et « sur l'avertissement que les commissions militaires ju- « geaient sans appel : *Je le sais,* me répondit-il, *et je ne « me dissimule pas le danger que je cours; je désire seulement « avoir une entrevue avec le premier consul.* »

Est-il dans toute notre histoire une page plus pathétique? La nouvelle France jugeant la France ancienne, lui rendant hommage, lui présentant les armes, lui faisant le salut du drapeau en la condamnant; le tribunal établi dans la forteresse où le grand Condé, prisonnier, cultivait des fleurs; le général des grenadiers de la garde de Bonaparte, assis en face du dernier descendant du vainqueur de Rocroi, se sentant ému d'admiration devant l'accusé sans défenseur, abandonné de la terre, l'interrogeant tandis que le bruit du fossoyeur qui creusait la tombe se mêlait aux réponses assurées du jeune soldat! Quelques jours après l'exécution, le général Hulin s'écriait : « O le brave jeune homme! quel courage! Je voudrais « mourir comme lui. »

Le général Hulin, après avoir parlé de la *minute* et de la *seconde* rédaction du jugement, dit : « Quant à la « seconde rédaction, la seule vraie, comme elle ne portait « pas l'ordre *d'exécuter de suite,* mais seulement *de lire de « suite* le jugement au condamné, *l'exécution de suite* ne « serait pas le fait de la commission, mais seulement de « ceux qui auraient pris sur leur responsabilité propre « de brusquer cette fatale exécution.

« Hélas! nous avions bien d'autres pensées! A peine

« le jugement fut-il signé, que je me mis à écrire une
« lettre dans laquelle, me rendant en cela l'interprète du
« vœu unanime de la commission, j'écrivais au premier
« consul pour lui faire part du désir qu'avait témoigné
« le prince d'avoir une entrevue avec lui, et aussi pour le
« conjurer de remettre une peine que la rigueur de notre
« position ne nous avait pas permis d'éluder.

« C'est à cet instant qu'un homme, qui s'était con-
« stamment tenu dans la salle du conseil, et que je nom-
« merais à l'instant, si je ne réfléchissais que, même en
« me défendant, il ne me convient pas d'accuser... —
« Que faites-vous là? me dit-il en s'approchant de moi.—
« J'écris au premier consul, lui répondis-je, pour lui ex-
« primer le vœu du conseil et celui du condamné. —
« Votre affaire est finie, me dit-il en reprenant la plume :
« maintenant cela me regarde.

« J'avoue que je crus, et plusieurs de mes collègues
« avec moi, qu'il voulait dire : *Cela me regarde d'avertir le*
« *premier consul.* La réponse, entendue en ce sens, nous
« laissait l'espoir que l'avertissement n'en serait pas
« moins donné. Et comment nous serait-il venu à l'idée
« que qui que ce fût auprès de nous *avait l'ordre de négli-*
« *ger les formalités voulues par les lois?* »

Tout le secret de cette funeste catastrophe est dans cette déposition. Le vétéran qui, toujours près de mourir sur le champ de bataille, avait appris de la mort le langage de la vérité, conclut par ces dernières paroles :

« Je m'entretenais de ce qui venait de se passer sous
« le vestibule contigu à la salle des délibérations. Des
« conversations particulières s'étaient engagées; j'atten-
« dais ma voiture, qui n'ayant pu entrer dans la cour in-

« térieure, non plus que celles des autres membres, re-
« tarda mon départ et le leur; nous étions nous-mêmes
« enfermés, sans que personne pût communiquer au de-
« hors, lorsqu'une explosion se fit entendre : bruit ter-
« rible qui retentit au fond de nos âmes et les glaça de
« terreur et d'effroi.

« Oui, je le jure au nom de tous mes collègues, cette
« exécution ne fut point autorisée par nous : notre juge-
« ment portait qu'il en serait envoyé une expédition au
« ministre de la guerre, au grand juge ministre de la jus-
« tice, et au général en chef gouverneur de Paris.

« L'ordre d'exécution ne pouvait être régulièrement
« donné que par ce dernier; les copies n'étaient point
« encore expédiées; elles ne pouvaient pas être terminées
« avant qu'une partie de la journée ne fût écoulée. Ren-
« tré dans Paris, j'aurais été trouver le gouverneur, le
« premier consul, que sais-je? Et tout à coup un bruit af-
« freux vient nous révéler que le prince n'existe plus!

« Nous ignorions si celui qui a si cruellement préci-
« pité cette exécution funeste *avait des ordres : s'il n'en*
« *avait point, lui seul est responsable; s'il en avait, la commis-*
« *sion, étrangère à ces ordres, la commission, tenue en chartre*
« *privée,* la commission, dont le dernier vœu était pour
« le salut du prince, n'a pu ni en prévenir ni en empêcher
« l'effet. On ne peut l'en accuser.

« Vingt ans écoulés n'ont point adouci l'amertume
« de mes regrets. Que l'on m'accuse d'ignorance, d'er-
« reur, j'y consens; qu'on me reproche une obéissance à
« laquelle aujourd'hui je saurais bien me soustraire dans
« de pareilles circonstances; mon attachement à un
« homme que je croyais destiné à faire le bonheur de

« mon pays; ma fidélité à un gouvernement que je croyais « légitime alors et qui était en possession de mes ser- « ments; mais qu'on me tienne compte, ainsi qu'à mes « collègues, des circonstances fatales au milieu desquelles « nous avons été appelés à prononcer. »

La défense est faible, mais vous vous repentez, général : paix vous soit! Si votre arrêt est devenu la feuille de route du dernier Condé, vous irez rejoindre, à la garde avancée des morts, le dernier conscrit de notre ancienne patrie. Le jeune soldat se fera un plaisir de partager son lit avec le grenadier de la vieille garde; la France de Fribourg et la France de Marengo dormiront ensemble.

Chantilly, novembre 1838.

LE DUC DE ROVIGO.

M. le duc de Rovigo, en se frappant la poitrine, prend son rang dans la procession qui vient se confesser à la tombe. J'avais été longtemps sous le pouvoir du ministre de la police; il tomba sous l'influence qu'il supposait m'être rendue au retour de la légitimité : il me communiqua une partie de ses *Mémoires*. Les hommes, dans sa position, parlent de ce qu'ils ont fait avec une merveilleuse candeur; ils ne se doutent pas de ce qu'ils disent contre eux-mêmes : s'accusant sans s'en apercevoir, ils ne soupçonnent pas qu'il y ait une autre opinion que la leur, et sur les fonctions dont ils s'étaient chargés, et sur la conduite qu'ils ont tenue. S'ils ont manqué de fidélité, ils ne croient pas avoir violé leur serment; s'ils ont pris sur eux des rôles qui répugnent à d'autres caractères, ils pensent avoir rendu de grands services. Leur naïveté ne les justifie pas, mais elle les excuse.

M. le duc de Rovigo me consulta sur les chapitres où il traite de la mort du duc d'Enghien; il voulait connaître ma pensée, précisément parce qu'il savait ce que j'avais fait; je lui sus gré de cette marque d'estime, et, lui rendant franchise pour franchise, je lui conseillai de ne rien publier. Je lui dis : « Laissez mourir tout cela; en France l'oubli ne se fait pas attendre. Vous vous imaginez laver Napoléon d'un reproche et rejeter la faute sur M. de Talleyrand; or, vous ne justifiez pas assez le premier, et n'accusez pas assez le second. Vous prêtez le flanc à vos ennemis; ils ne manqueront pas de vous répondre. Qu'avez-vous besoin de faire souvenir le public que vous commandiez la gendarmerie d'élite à Vincennes? Il ignorait la part directe que vous avez eue dans cette action de malheur, et vous la lui révélez. Général, jetez le manuscrit au feu : je vous parle dans votre intérêt. »

Imbu des maximes gouvernementales de l'Empire, le duc de Rovigo pensait que ces maximes convenaient également au trône légitime; il avait la conviction que sa brochure lui rouvrirait la porte des Tuileries.

C'est en partie à la lumière de cet écrit que la postérité verra se dessiner les fantômes de deuil. Je voulus cacher l'inculpé venu me demander asile pendant la nuit; il n'accepta point la protection de mon foyer.

M. de Rovigo fait le récit du départ de M. de Caulaincourt qu'il ne nomme point; il parle de l'enlèvement à Ettenheim, du passage du prisonnier à Strasbourg, et de son arrivée à Vincennes. Après une expédition sur les côtes de la Normandie, le général Savary était revenu à la Malmaison. Il est appelé à cinq heures du soir, le 19 mars 1804, dans le cabinet du premier consul, qui lui

remet une lettre cachetée pour la porter au général Murat, gouverneur de Paris. Il vole chez le général, se croise avec le ministre des relations extérieures, reçoit l'ordre de prendre la gendarmerie d'élite et d'aller à Vincennes. Il s'y rend à huit heures du soir et voit arriver les membres de la commission. Il pénètre bientôt dans la salle où l'on jugeait le prince, le 21, à une heure du matin, et il va s'asseoir derrière le président. Il rapporte les réponses du duc d'Enghien, à peu près comme les rapporte le procès-verbal de l'unique séance. Il m'a raconté que le prince, après avoir donné ses dernières explications, ôta vivement sa casquette, la posa sur la table, et, comme un homme qui résigne sa vie, dit au président : « Monsieur, « je n'ai plus rien à dire. »

M. de Rovigo insiste sur ce que la séance n'était point mystérieuse : « Les portes de la salle, affirme-t-il, « étaient ouvertes et libres pour tous ceux qui pouvaient « s'y rendre à *cette heure.* » M. Dupin avait déjà remarqué cette perturbation de raisonnement. A cette occasion, M. Achille Roche, qui semble écrire pour M. de Talleyrand, s'écrie : « La séance ne fut point mystérieuse! A « minuit! elle se tint dans la partie habitée du château; « dans la partie habitée d'une prison! Qui assistait donc « à cette séance? des geôliers, des soldats, des bour- « reaux. »

Nul ne pouvait donner des détails plus exacts sur le moment et le lieu du coup de foudre que M. le duc de Rovigo; écoutons-le :

« Après le prononcé de l'arrêt, je me retirai avec les « officiers de mon corps qui, comme moi, avaient assisté « aux débats, et j'allai rejoindre les troupes qui étaient

« sur l'esplanade du château. L'officier qui commandait « l'infanterie de ma légion vint me dire, avec une « émotion profonde, qu'on lui demandait un piquet « pour exécuter la sentence de la commission mili- « taire : — Donnez-le, répondis-je. — Mais où dois-je le « placer? — Là où vous ne pourrez blesser personne. « Car déjà les habitants des populeux environs de Paris « étaient sur les routes pour se rendre aux divers mar- « chés.

« Après avoir bien examiné les lieux, l'officier choi- « sit le fossé comme l'endroit le plus sûr pour ne blesser « personne. M. le duc d'Enghien y fut conduit par l'es- « calier de la tour d'entrée du côté du parc, et y entendit « la sentence, qui fut exécutée. »

Sous ce paragraphe, on trouve cette note de l'auteur du mémoire : « Entre la sentence et son exécution, on « avait creusé une fosse : c'est ce qui a fait dire qu'on « l'avait creusée avant le jugement. »

Malheureusement, les inadvertances sont ici déplorables : « M. de Rovigo prétend, » dit M. Achille Roche, apologiste de M. de Talleyrand, « qu'il a obéi! Qui lui a « transmis l'ordre d'exécution? Il paraît que c'est un « M. Delga, tué à Wagram. Mais que ce soit ou ne soit « pas ce M. Delga, si M. Savary se trompe en nous nom- « mant M. Delga, on ne réclamera pas aujourd'hui, sans « doute, la gloire qu'il attribue à cet officier. On accuse « M. de Rovigo d'avoir hâté cette exécution; ce n'est pas « lui, répond-il : un homme qui est mort lui a dit qu'on « avait donné des ordres pour la hâter. »

Le duc de Rovigo n'est pas heureux au sujet de l'exécution, qu'il raconte avoir eu lieu de jour : cela d'ail-

leurs, ne changeant rien au fait, n'ôterait qu'un flambeau au supplice.

« A l'heure où se lève le soleil, en plein air, fallait-« il, dit le général, une lanterne pour voir un homme à « *six pas!* Ce n'est pas que le soleil, ajoute-t-il, fût clair « et serein; comme il était tombé toute la nuit une pluie « fine, il restait encore un brouillard humide qui retar-« dait son apparition. L'exécution a eu lieu à six heures « du matin, le fait est attesté par des *pièces irrécusables.* »

Et le général ne fournit ni n'indique ces pièces. La marche du procès démontre que le duc d'Enghien fut jugé à deux heures du matin et fut fusillé de suite. Ces mots, *deux heures du matin,* écrits d'abord à la première minute de l'arrêt, sont ensuite biffés sur cette minute. Le procès-verbal de l'exhumation prouve, par la déposition de trois témoins, madame Bon, le sieur Godard et le sieur Bounelet (celui-ci avait aidé à creuser la fosse), que la mise à mort s'effectua de nuit. M. Dupin aîné rappelle la circonstance d'un falot attaché sur le cœur du duc d'Enghien, pour servir de point de mire, ou tenu, à même intention, d'une main ferme, par le prince. Il a été question d'une grosse pierre retirée de la fosse, et dont on aurait écrasé la tête du patient. Enfin, le duc de Rovigo devait s'être vanté de posséder quelques dépouilles de l'holocauste : j'ai cru moi-même à ces bruits; mais les pièces légales prouvent qu'ils n'étaient pas fondés.

Par le procès-verbal, en date du mercredi 20 mars 1816, des médecins et chirurgiens, pour l'exhumation du corps, il a été reconnu que la tête était brisée, que la *mâchoire supérieure, entièrement séparée des os de la face, était garnie de douze dents; que la mâchoire inférieure, frac-*

turée dans sa partie moyenne, était partagée en deux, et ne présentait plus que trois dents. Le corps était à plat sur le ventre, la tête plus basse que les pieds; les vertèbres du cou avaient une chaîne d'or.

Le second procès-verbal d'exhumation (à la même date, 20 mars 1816), le *procès-verbal général,* constate qu'on a retrouvé, avec les restes du squelette, une bourse de maroquin contenant onze pièces d'or, soixante-dix pièces d'or renfermées dans des rouleaux cachetés, des cheveux, des débris de vêtements, des morceaux de casquette portant l'empreinte des balles qui l'avaient traversée.

Ainsi, M. de Rovigo n'a rien pris des dépouilles; la terre qui les retenait les a rendues et a témoigné de la probité du général; une lanterne n'a point été attachée sur le cœur du prince, on en aurait trouvé les fragments, comme ceux de la casquette trouée; une grosse pierre n'a point été retirée de la fosse; le feu du piquet *à six pas* a suffi pour mettre en pièces la tête, pour *séparer la mâchoire supérieure des os de la face,* etc.

A cette dérision des vanités humaines, il ne manquait que l'immolation pareille de Murat, gouverneur de Paris, la mort de Bonaparte captif, et cette inscription gravée sur le cercueil du duc d'Enghien : « Ici est le *corps* de très-« haut et puissant prince du sang, pair de France, *mort* à « Vincennes le 21 mars 1804, âgé de 31 ans 7 mois et « 19 jours. » Le *corps* était des os fracassés et nus; le *haut et puissant prince,* les fragments brisés de la carcasse d'un soldat : pas un mot qui rappelle la catastrophe, pas un mot de blâme ou de douleur dans cette épitaphe gravée par une famille en larmes; prodigieux effet du respect que le siècle porte aux œuvres et aux susceptibilités ré-

volutionnaires! On s'est hâté de même de faire disparaître la chapelle mortuaire du duc de Berri.

Que de néants! Bourbons, inutilement rentrés dans vos palais, vous n'avez été occupés que d'exhumations et de funérailles; votre temps de vie était passé. Dieu l'a voulu! L'ancienne gloire de la France périt sous les yeux de l'ombre du grand Condé, dans un fossé de Vincennes : peut-être était-ce au lieu même où Louis IX, *à qui l'on n'alloit que comme à un saint*, « s'asseyoit sous un chesne, « et où tous ceux qui avoient affaire à luy venoient luy « parler sans empeschement d'huissiers ni d'autres; et « quand il voyoit aucune chose à amender, en la parole « de ceux qui parloient pour autrui, lui-même l'amendoit « de sa bouche, et tout le peuple qui avoit affaire par-« devant lui estoit autour de luy. » (Joinville.)

Le duc d'Enghien demanda à parler à Bonaparte; *il avait affaire par-devant lui;* il ne fut point écouté! Qui du bord du ravelin contemplait au fond du fossé ces armes, ces soldats à peine éclairés d'une lanterne dans le brouillard et les ombres, comme dans la nuit éternelle? Où était-il placé, le falot? Le duc d'Enghien avait-il à ses pieds sa fosse ouverte? fut-il obligé de l'enjamber pour se mettre à la distance de *six pas*, mentionnée par le duc de Rovigo?

On a conservé une lettre de M. le duc d'Enghien, âgé de neuf ans, à son père, le duc de Bourbon; il lui dit : « Tous les *Enguiens* sont *heureux;* celui de la bataille « de Cerizoles, celui qui gagna la bataille de Rocroi : j'es-« père l'être aussi. »

Est-il vrai qu'on refusa un prêtre à la victime? Est-il vrai qu'elle ne trouva qu'avec difficulté une main pour

se charger de transmettre à une femme le dernier gage d'un attachement? Qu'importait aux bourreaux un sentiment de piété ou de tendresse? Ils étaient là pour tuer, le duc d'Enghien pour mourir.

Le duc d'Enghien avait épousé secrètement, par le ministère d'un prêtre, la princesse Charlotte de Rohan : en ces temps où la patrie était errante, un homme, en raison même de son élévation, était arrêté par mille entraves politiques; pour jouir de ce que la société publique accorde à tous, il était obligé de se cacher. Ce mariage légitime, aujourd'hui connu, rehausse l'éclat d'une fin tragique; il substitue la gloire du ciel au pardon du ciel : la religion perpétue la pompe du malheur, quand, après la catastrophe accomplie, la croix s'élève sur le lieu désert.

Chantilly, novembre 1838.

M. DE TALLEYRAND.

M. de Talleyrand, après la brochure de M. de Rovigo, avait présenté un mémoire justificatif à Louis XVIII : ce mémoire, que je n'ai point vu et qui devait tout éclaircir, n'éclaircissait rien. En 1820, nommé ministre plénipotentiaire à Berlin, je déterrai dans les archives de l'ambassade une lettre du *citoyen Laforest*, écrite au *citoyen Talleyrand*, au sujet de M. le duc d'Enghien. Cette lettre énergique est d'autant plus honorable pour son auteur qu'il ne craignait pas de compromettre sa carrière, sans recevoir de récompense de l'opinion publique, sa démarche devant rester ignorée : noble abnégation d'un homme qui, par son obscurité même, avait dévolu ce qu'il a fait de bien à l'obscurité.

M. de Talleyrand reçut la leçon et se tut ; du moins, je ne trouvai rien de lui dans les mêmes archives, concernant la mort du prince. Le ministre des relations exté-

rieures avait pourtant mandé, le 2 ventôse, au ministre de l'électeur de Bade, « que le premier consul avait cru « devoir donner à des détachements l'ordre de se rendre « à Offembourg et à Ettenheim, pour y saisir les instiga- « teurs des conspirations inouïes qui, par leur nature, « mettent hors du droit des gens tous ceux qui manifes- « tement y ont pris part. »

Un passage des généraux Gourgaud, Montholon et du docteur Ward met en scène Bonaparte : « Mon mi- « nistre, dit-il, me représenta fortement qu'il fallait se « saisir du duc d'Enghien, quoiqu'il fût sur un territoire « neutre. Mais j'hésitais encore, et le prince de Bénévent « m'apporta deux fois, pour que je le signasse, l'ordre de « son arrestation. Ce ne fut cependant qu'après que je « me fus convaincu de l'urgence d'un tel acte que je me « décidai à le signer. »

Au dire du *Mémorial de Sainte-Hélène,* ces paroles seraient échappées à Bonaparte : « Le duc d'Enghien se « comporta devant le tribunal avec une grande bravoure. « A son arrivée à Strasbourg, il m'écrivit une lettre : « cette lettre fut remise à Talleyrand, qui la garda jus- « qu'à l'exécution. »

Je crois peu à cette lettre : Napoléon aura transformé en lettre la demande que fit le duc d'Enghien de parler au vainqueur de l'Italie, ou plutôt les quelques lignes exprimant cette demande, qu'avant de signer l'interrogatoire prêté devant le capitaine-rapporteur, le prince avait tracées de sa propre main. Toutefois, parce que cette lettre ne se retrouverait pas, il ne faudrait pas en conclure rigoureusement qu'elle n'a pas été écrite : « J'ai su, » dit le duc de Rovigo, « que, dans les premiers jours de la Res-

« tauration, en 1814, l'un des secrétaires de M. de Talley-
« rand n'a pas cessé de faire des recherches dans les ar-
« chives, sous la galerie du Muséum. Je tiens ce fait de
« celui qui a reçu l'ordre de l'y laisser pénétrer. Il en a
« été fait de même au dépôt de la guerre pour les actes
« du procès de M. le duc d'Enghien, où il n'est resté que
« la sentence. »

Le fait est vrai : tous les papiers diplomatiques, et notamment la correspondance de M. de Talleyrand avec l'*empereur* et le *premier consul*, furent transportés des archives du Muséum à l'hôtel de la rue Saint-Florentin ; on en détruisit une partie ; le reste fut enfoui dans un poêle où l'on oublia de mettre le feu : la prudence du ministre ne put aller plus loin contre la légèreté du prince. Les documents non brûlés furent retrouvés ; quelqu'un pense les devoir conserver : j'ai tenu dans mes mains et lu de mes yeux une lettre de M. de Talleyrand ; elle est datée du 8 mars 1804 et relative à l'arrestation, non encore exécutée, de M. le duc d'Enghien. Le ministre invite le premier consul à sévir contre ses ennemis. On ne me permit pas de garder cette lettre, j'en ai retenu seulement ces deux passages : « Si la justice oblige de punir rigou-
« reusement, la politique exige de punir sans exception.
« . . . . . .
« J'indiquerai au premier consul M. de Caulaincourt, au-
« quel il pourrait donner ses ordres, et qui les exécuterait
« avec autant de discrétion que de fidélité. »

Ce rapport du prince de Talleyrand paraîtra-t-il un jour en entier? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'il existait encore il y a deux ans.

Il y eut une délibération du conseil pour l'arrestation

du duc d'Enghien. Cambacérès, dans ses *Mémoires* inédits, affirme, et je le crois, qu'il s'opposa à cette arrestation; mais, en racontant ce qu'il dit, il ne dit pas ce qu'on lui répliqua.

Du reste, le *Mémorial de Sainte-Hélène* nie les sollicitations en miséricorde auxquelles Bonaparte aurait été exposé. La prétendue scène de Joséphine demandant à genoux la grâce du duc d'Enghien, s'attachant au pan de l'habit de son mari et se faisant traîner par ce mari inexorable, est une de ces inventions de mélodrame avec lesquelles nos fabliers composent aujourd'hui la véridique histoire. Joséphine ignorait, le 19 mars au soir, que le duc d'Enghien devait être jugé; elle le savait seulement arrêté. Elle avait promis à madame de Rémusat de s'intéresser au sort du prince. Comme celle-ci revenait, le 19 au soir, à la Malmaison avec Joséphine, on s'aperçut que la future impératrice, au lieu d'être uniquement préoccupée des périls du prisonnier de Vincennes, mettait souvent la tête à la portière de sa voiture pour regarder un général mêlé à sa suite : la coquetterie d'une femme avait emporté ailleurs la pensée qui pouvait sauver la vie du duc d'Enghien. Ce ne fut que le 21 mars que Bonaparte dit à sa femme : « Le duc d'Enghien est fusillé. »

Ces *Mémoires* de madame de Rémusat, que j'ai connue, étaient extrêmement curieux sur l'intérieur de la cour impériale. L'auteur les a brûlés pendant les Cent-Jours, et ensuite écrits de nouveau : ce ne sont plus que des souvenirs reproduits par des souvenirs; la couleur est affaiblie; mais Bonaparte y est toujours montré à nu et jugé avec impartialité.

Des hommes attachés à Napoléon disent qu'il ne sut

la mort du duc d'Enghien qu'après l'exécution du prince : ce récit paraîtrait recevoir quelque valeur de l'anecdote rapportée par le duc de Rovigo, concernant Réal allant à Vincennes, si cette anecdote était vraie. La mort une fois arrivée par les intrigues du parti révolutionnaire, Bonaparte reconnut le fait accompli, pour ne pas irriter des hommes qu'il croyait puissants : cette ingénieuse explication n'est pas recevable.

En résumant maintenant ces faits, voici ce qu'ils m'ont prouvé :

Bonaparte a voulu la mort du duc d'Enghien; personne ne lui avait fait une condition de cette mort pour monter au trône. Cette condition supposée est une de ces subtilités des politiques qui prétendent trouver des causes occultes à tout. — Cependant il est probable que certains hommes compromis ne voyaient pas sans plaisir le premier consul se séparer à jamais des Bourbons. Le jugement de Vincennes fut une affaire du tempérament violent de Bonaparte, un accès de froide colère alimenté par les rapports de son ministre.

M. de Caulaincourt n'est coupable que d'avoir exécuté l'ordre de l'arrestation.

Murat n'a à se reprocher que d'avoir transmis des

ordres généraux et de n'avoir pas eu la force de se retirer : il n'était point à Vincennes pendant le jugement.

Le duc de Rovigo s'est trouvé chargé de l'exécution; il avait probablement un ordre secret : le général Hulin l'insinue. Quel homme eût osé prendre sur lui de faire exécuter *de suite* une sentence à mort sur le duc d'Enghien, s'il n'eût agi d'après un mandat impératif?

Quant à M. de Talleyrand, prêtre et gentilhomme, il inspira et prépara le meurtre en inquiétant Bonaparte avec insistance : il craignait le retour de la légitimité. Il serait possible, en recueillant ce que Napoléon a dit à Sainte-Hélène et les lettres que l'évêque d'Autun a écrites, de prouver que celui-ci a pris à la mort du duc d'Enghien une très-forte part. Vainement on objecterait que la légèreté, le caractère et l'éducation du ministre devaient l'éloigner de la violence, que la corruption devait lui ôter l'énergie; il ne demeurerait pas moins constant qu'il a décidé le consul à la fatale arrestation. Cette arrestation du duc d'Enghien, le 15 de mars, n'était pas ignorée de M. de Talleyrand : il était journellement en rapport avec Bonaparte et conférait avec lui; pendant l'intervalle qui s'est écoulé entre l'arrestation et l'exécution, M. de Talleyrand, lui, ministre instigateur, s'est-il repenti, a-t-il dit un seul mot au premier consul en faveur du malheureux prince? Il est naturel de croire qu'il a applaudi à l'exécution de la sentence.

La commission militaire a jugé le duc d'Enghien, mais avec douleur et repentir.

Telle est, consciencieusement, impartialement, strictement, la juste part de chacun. Mon sort a été trop lié à cette catastrophe pour que je n'aie pas essayé d'en

éclaircir les ténèbres et d'en exposer les détails. Si Bonaparte n'eût pas tué le duc d'Enghien, s'il m'eût de plus en plus rapproché de lui (et son penchant l'y portait), qu'en fût-il résulté pour moi? Ma carrière littéraire était finie; entré de plein saut dans la carrière politique, où j'ai prouvé ce que j'aurais pu par la guerre d'Espagne, je serais devenu riche et puissant. La France aurait pu gagner à ma réunion avec l'empereur; moi, j'y aurais perdu. Peut-être serais-je parvenu à maintenir quelques idées de liberté et de modération dans la tête du grand homme; mais ma vie, rangée parmi celles qu'on appelle heureuses, eût été privée de ce qui en a fait le caractère et l'honneur : la pauvreté, le combat et l'indépendance.

Chantilly, novembre 1833.

BONAPARTE : SES SOPHISMES ET SES REMORDS.

Enfin le principal accusé se lève après tous les autres; il ferme la marche des pénitents ensanglantés. Supposons qu'un juge fasse comparaître devant lui *le nommé Bonaparte,* comme le capitaine instructeur fit comparaître devant lui *le nommé d'Enghien;* supposons que la minute du dernier interrogatoire calqué sur le premier nous reste; comparez et lisez :

A lui demandé ses nom et prénoms?

— A répondu se nommer Napoléon Bonaparte.

A lui demandé où il a résidé depuis qu'il est sorti de France?

— A répondu : Aux Pyramides, à Madrid, à Berlin, à Vienne, à Moscou, à Sainte-Hélène.

A lui demandé quel rang il occupait dans l'armée?

— A répondu : Commandant à l'avant-garde des

armées de Dieu. Aucune autre réponse ne sort de la bouche du prévenu.

Les divers acteurs de la tragédie se sont mutuellement chargés; Bonaparte seul n'en rejette la faute sur personne; il conserve sa grandeur sous le poids de la malédiction; il ne fléchit point la tête et reste debout; il s'écrie comme le stoïcien : « Douleur, je n'avouerai jamais que tu sois un mal! » Mais ce que dans son orgueil il n'avouera point aux vivants, il est contraint de le confesser aux morts. Ce Prométhée, le vautour au sein, ravisseur du feu céleste, se croyait supérieur à tout, et il est forcé de répondre au duc d'Enghien qu'il a fait poussière avant le temps : le squelette, trophée sur lequel il s'est abattu, l'interroge et le domine par une nécessité du ciel.

La domesticité et l'armée, l'antichambre et la tente, avaient leurs représentants à Sainte-Hélène : un serviteur, estimable par sa fidélité au maître qu'il avait choisi, était venu se placer près de Napoléon comme un écho à son service. La simplicité répétait la fable, en lui donnant un accent de sincérité. Bonaparte était la *Destinée;* comme elle, il trompait dans la *forme* les esprits fascinés; mais au fond de ses impostures, on entendait retentir cette vérité inexorable : « Je suis! » Et l'univers en a senti le poids.

L'auteur de l'ouvrage le plus accrédité sur Sainte-Hélène expose la théorie qu'inventait Napoléon au profit des meurtriers; l'exilé volontaire tient pour parole d'Évangile un homicide bavardage à prétention de profondeur, qui expliquerait seulement la vie de Napoléon telle qu'il voulait l'arranger, et comme il prétendait qu'elle fût écrite. Il laissait ses instructions à ses néophytes :

M. le comte de Las Cases apprenait sa leçon sans s'en apercevoir; le prodigieux captif, errant dans des sentiers solitaires, entraînait après lui par des mensonges son crédule adorateur, de même qu'Hercule suspendait les hommes à sa bouche par des chaînes d'or.

« La première fois, dit l'honnête chambellan, que « j'entendis Napoléon prononcer le nom du duc d'En- « ghien, j'en devins rouge d'embarras. Heureusement, je « marchais à sa suite dans un sentier étroit, autrement « il n'eût pas manqué de s'en apercevoir. Néanmoins, « lorsque, pour la première fois, l'empereur développa « l'ensemble de cet événement, ses détails, ses acces- « soires; lorsqu'il exposa divers motifs avec sa logique « serrée, lumineuse, entraînante, je dois confesser que « l'affaire me semblait prendre à mesure une face nou- « velle... L'empereur traitait souvent ce sujet, ce qui « m'a servi à remarquer dans sa personne des nuances « caractéristiques très-prononcées. J'ai pu voir à cette « occasion très-distinctement en lui, et maintes fois, « l'homme privé se débattant avec l'homme public, et les « sentiments naturels de son cœur aux prises avec ceux « de sa fierté et de la dignité de sa position. Dans l'aban- « don de l'intimité, il ne se montrait pas indifférent au « sort du malheureux prince; mais, sitôt qu'il s'agissait « du public, c'était toute autre chose. Un jour, après avoir « parlé avec moi du sort et de la jeunesse de l'infortuné, « il termina en disant : — « Et j'ai appris depuis, mon « cher, qu'il m'était favorable; on m'a assuré qu'il ne « parlait pas de moi sans quelque admiration; et voilà « pourtant la justice distributive d'ici-bas! » — Et ces « dernières paroles furent dites avec une telle expression,

« tous les traits de la figure se montraient en telle har-
« monie avec elles, que si celui que Napoléon plaignait
« eût été dans ce moment en son pouvoir, je suis bien sûr
« que, quels qu'eussent été ses intentions ou ses actes, il
« eût été pardonné avec ardeur... L'empereur avait cou-
« tume de considérer cette affaire sous deux rapports
« très-distincts : celui du droit commun ou de la justice
« établie, et celui du droit naturel ou des écarts de la
« violence.

« Avec nous et dans l'intimité, l'empereur disait que
« la faute, au dedans, pourrait en être attribuée à un
« excès de zèle; autour de lui, ou à des vues privées, ou
« enfin à des intrigues mystérieuses. Il disait qu'il avait
« été poussé inopinément, qu'on avait pour ainsi dire
« surpris ses idées, précipité ses mesures, enchaîné ses
« résultats. « Assurément,disait-il, si j'eusse été instruit à
« temps de certaines particularités concernant les opi-
« nions et le naturel du prince; si surtout j'avais vu la
« lettre qu'il m'écrivit et qu'on ne me remit, Dieu sait
« par quels motifs, qu'après qu'il n'était plus, bien cer-
« tainement j'eusse pardonné. » Et il nous était aisé de
« voir que le cœur et la nature seuls dictaient ces paroles
« à l'empereur, et seulement pour nous; car il se serait
« senti humilié qu'on pût croire un instant qu'il cherchait
« à se décharger sur autrui, ou descendît à se justifier; sa
« crainte à cet égard, ou sa susceptibilité, étaient telles
« qu'en parlant à des étrangers ou dictant sur ce sujet
« pour le public, il se restreignait à dire que, s'il eût eu
« connaissance de la lettre du prince, peut-être lui eût-il
« fait grâce, vu les grands avantages politiques qu'il en
« eût pu recueillir; et, traçant de sa main ses dernières

« pensées, qu'il suppose devoir être consacrées parmi les « contemporains et dans la postérité, il prononce sur ce « sujet, qu'il regarde comme un des plus délicats pour sa « mémoire, que si c'était à refaire il le ferait encore. »

Ce passage, quant à l'écrivain, a tous les caractères de la plus parfaite sincérité; elle brille jusque dans la phrase où M. le comte de Las Cases déclare que Bonaparte aurait pardonné avec ardeur à un homme qui n'était pas coupable. Mais les théories du chef sont les subtilités à l'aide desquelles on s'efforce de concilier ce qui est inconciliable. En faisant la distinction *du droit commun ou de la justice établie, et du droit naturel ou des écarts de la violence,* Napoléon semblait s'arranger d'un sophisme dont, au fond, il ne s'arrangeait pas! Il ne pouvait soumettre sa conscience de même qu'il avait soumis le monde. Une faiblesse naturelle aux gens supérieurs et aux petites gens, lorsqu'ils ont commis une faute, est de la vouloir faire passer pour l'œuvre du génie, pour une vaste combinaison que le vulgaire ne peut comprendre. L'orgueil dit ces choses-là, et la sottise les croit. Bonaparte regardait sans doute comme la marque d'un esprit dominateur cette sentence qu'il débitait dans sa componction de grand homme : « Mon cher, voilà pourtant la justice distributive d'ici-bas! » Attendrissement vraiment philosophique! Quelle impartialité! comme elle justifie, en le mettant sur le compte du destin, le mal qui est venu de nous-mêmes! On pense tout excuser maintenant lorsqu'on s'est écrié : « Que voulez-vous? c'était ma nature, c'était l'infirmité humaine. » Quand on a tué son père, on répète : « Je suis fait comme cela! » Et la foule reste là bouche béante, et l'on examine le crâne de cette puissance et l'on

reconnaît qu'elle était *faite comme cela*. Et que m'importe que vous soyez fait comme cela! Dois-je subir cette façon d'être? Ce serait un beau chaos que le monde, si tous les hommes qui sont *faits comme cela* venaient à vouloir s'imposer les uns aux autres. Lorsqu'on ne peut effacer ses erreurs, on les divinise; on fait un dogme de ses torts, on change en religion des sacriléges, et l'on se croirait apostat de renoncer au culte de ses iniquités.

CE QU'IL FAUT CONCLURE
DE TOUT CE RÉCIT. — INIMITIÉS ENFANTÉES PAR LA MORT
DU DUC D'ENGHIEN.

Une grave leçon est à tirer de la vie de Bonaparte. Deux actions, toutes deux mauvaises, ont commencé et amené sa chute : la mort du duc d'Enghien, la guerre d'Espagne. Il a beau passer dessus avec sa gloire, elles sont demeurées là pour le perdre. Il a péri par le côté même où il s'était cru fort, profond, invincible, lorsqu'il violait les lois de la morale en négligeant et dédaignant sa vraie force, c'est-à-dire ses qualités supérieures dans l'ordre et l'équité. Tant qu'il ne fit qu'attaquer l'anarchie et les étrangers ennemis de la France, il fut victorieux ; il se trouva dépouillé de sa vigueur aussitôt qu'il entra dans les voies corrompues : le cheveu coupé par Dalila n'est autre chose que la perte de la vertu. Tout crime porte en soi une incapacité radicale et un germe de mal-

heur : pratiquons donc le bien pour être heureux, et soyons justes pour être habiles.

En preuve de cette vérité, remarquez qu'au moment même de la mort du prince, commença la dissidence qui, croissant en raison de la mauvaise fortune, détermina la chute de l'ordonnateur de la tragédie de Vincennes. Le cabinet de Russie, à propos de l'arrestation du duc d'Enghien, adressa des représentations vigoureuses contre la violation du territoire de l'Empire : Bonaparte sentit le coup, et répondit, dans *le Moniteur*, par un article foudroyant qui rappelait la mort de Paul Ier. A Saint-Pétersbourg, un service funèbre avait été célébré pour le jeune Condé. Sur le cénotaphe on lisait : « Au duc d'Enghien « *quem devoravit bellua corsica.* » Les deux puissants adversaires se réconcilièrent en apparence dans la suite; mais la blessure mutuelle que la politique avait faite, et que l'insulte élargit, leur resta au cœur : Napoléon ne se crut vengé que quand il vint coucher à Moscou; Alexandre ne fut satisfait que quand il entra dans Paris.

La haine du cabinet de Berlin sortit de la même origine : j'ai parlé de la noble lettre de M. de Laforest, dans laquelle il racontait à M. de Talleyrand l'effet qu'avait produit le meurtre du duc d'Enghien à la cour de Potsdam. Madame de Staël était en Prusse lorsque la nouvelle de Vincennes arriva. « Je demeurais à Berlin, dit-elle, « sur le quai de la Sprée, et mon appartement était au « rez-de-chaussée. Un matin, à huit heures, on m'éveilla « pour me dire que le prince Louis-Ferdinand était à « cheval sous mes fenêtres, et me demandait de venir lui « parler. — Savez-vous, me dit-il, que le duc d'Enghien « a été enlevé sur le territoire de Baden, livré à une com-

« mission militaire, et fusillé vingt-quatre heures après « son arrivée à Paris? — Quelle folie! lui répondis-je; ne « voyez-vous pas que ce sont les ennemis de la France « qui ont fait circuler ce bruit? En effet, je l'avoue, ma « haine, quelque forte qu'elle fût contre Bonaparte, n'al- « lait pas jusqu'à me faire croire à la possibilité d'un tel « forfait. — Puisque vous doutez de ce que je vous dis, « me répondit le prince Louis, je vais vous envoyer *le* « *Moniteur*, dans lequel vous lirez le jugement. Il partit à « ces mots, et l'expression de sa physionomie présageait « la vengeance ou la mort. Un quart d'heure après, j'eus « entre les mains ce *Moniteur* du 21 mars (30 pluviôse), « qui contenait un arrêt de mort prononcé par la com- « mission militaire, séant à Vincennes, contre le nommé « *Louis d'Enghien!* C'est ainsi que des Français désignaient « le petit-fils des héros qui ont fait la gloire de leur pa- « trie! Quand on abjurerait tous les préjugés d'illustre « naissance, que le retour des formes monarchiques de- « vait nécessairement rappeler, pourrait-on blasphémer « ainsi les souvenirs de la bataille de Lens et de celle « de Rocroi? Ce Bonaparte qui en a tant gagné, des ba- « tailles, ne sait pas même les respecter; il n'y a ni passé « ni avenir pour lui; son âme impérieuse et méprisante « ne veut rien reconnaître de sacré pour l'opinion; il « n'admet le respect que pour la force existante. Le prince « Louis m'écrivait en commençant son billet par ces « mots : — Le nommé Louis de Prusse fait demander à « madame de Staël, etc. — Il sentait l'injure faite au sang « royal dont il sortait, au souvenir des héros parmi les- « quels il brûlait de se placer. Comment, après cette hor- « rible action, un seul roi de l'Europe a-t-il pu se lier

« avec un tel homme? La nécessité! dira-t-on. Il y a un « sanctuaire de l'âme où jamais son empire ne doit péné- « trer; s'il n'en était pas ainsi, que serait la vertu sur la « terre? Un amusement libéral qui ne conviendrait qu'aux « paisibles loisirs des hommes privés? »

Ce ressentiment du prince, qu'il devait payer de sa vie, durait encore lorsque la campagne de Prusse s'ouvrit, en 1806. Frédéric-Guillaume, dans son manifeste du 9 octobre, dit : « Les Allemands n'ont pas vengé la « mort du duc d'Enghien; mais jamais le souvenir de ce « forfait ne s'effacera parmi eux. »

Ces particularités historiques, peu remarquées, méritaient de l'être; car elles expliquent des inimitiés dont on serait embarrassé de trouver ailleurs la cause première, et elles découvrent en même temps ces degrés par lesquels la Providence conduit la destinée d'un homme, pour arriver de la faute au châtiment.

UN ARTICLE DU MERCURE.
CHANGEMENT DANS LA VIE DE BONAPARTE

Heureuse, du moins, ma vie qui ne fut ni troublée par la peur, ni atteinte par la contagion, ni entraînée par les exemples! La satisfaction que j'éprouve aujourd'hui de ce que je fis alors me garantit que la conscience n'est point une chimère. Plus content que tous ces potentats, que toutes ces nations tombées aux pieds du glorieux soldat, je relis avec un orgueil pardonnable cette page qui m'est restée comme mon seul bien et que je ne dois qu'à moi. En 1807, le cœur encore ému du meurtre que je viens de raconter, j'écrivais ces lignes; elles firent supprimer *le Mercure* et exposèrent de nouveau ma liberté.

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'en-
« tend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix
« du délateur; lorsque tout tremble devant le tyran, et

« qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de « mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la « vengeance des peuples. C'est en vain que Néron pro- « spère, Tacite est déjà né dans l'empire ; il croît inconnu « auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre « Providence a livré à un enfant obscur la gloire du « maître du monde. Si le rôle de l'historien est beau, il « est souvent dangereux ; mais il est des autels comme « celui de l'honneur, qui, bien qu'abandonnés, réclament « encore des sacrifices ; le Dieu n'est point anéanti parce « que le temple est désert. Partout où il reste une chance « à la fortune, il n'y a point d'héroïsme à la tenter ; les « actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu « est le malheur et la mort. Après tout, qu'importent les « revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va « faire battre un cœur généreux deux mille ans après « notre vie? »

La mort du duc d'Enghien, en introduisant un autre principe dans la conduite de Bonaparte, décomposa sa correcte intelligence : il fut obligé d'adopter, pour lui servir de bouclier, des maximes dont il n'eut pas à sa disposition la force entière, car il les faussait incessamment par sa gloire et par son génie. Il devint suspect ; il fit peur ; on perdit confiance en lui et dans sa destinée ; il fut contraint de voir, sinon de rechercher, des hommes qu'il n'aurait jamais vus et qui, par son action, se croyaient devenus ses égaux : la contagion de leur souillure le gagnait. Il n'osait rien leur reprocher, car il n'avait plus la liberté vertueuse du blâme. Ses grandes qualités restèrent les mêmes, mais ses bonnes inclinations s'altérèrent et ne soutinrent plus ses grandes qualités ;

par la corruption de cette tache originelle sa nature se détériora. Dieu commanda à ses anges de déranger les harmonies de cet univers, d'en changer les lois, de l'incliner sur ses pôles : « Les anges, dit Milton, poussèrent « avec effort obliquement le centre du monde... le soleil « reçut l'ordre de détourner ses rênes du chemin de « l'équateur... Les vents déchirèrent les bois et bouleverser- « sèrent les mers. »

They with labor push'd
Oblique the centric globe. . . . . the sun
Was bid turn reins from th' equinoctial road
. . . . . (winds)
. . . rend the woods, and seas upturn.

Les cendres de Bonaparte seront-elles exhumées comme l'ont été celles du duc d'Enghien? Si j'avais été le maître, cette dernière victime dormirait encore sans honneurs dans le fossé du château de Vincennes. Cet *excommunié* eût été laissé, à l'instar de Raymond de Toulouse, dans un cercueil ouvert; nulle main d'homme n'aurait osé dérober sous une planche la vue du témoin des jugements incompréhensibles et des colères de Dieu. Le squelette abandonné du duc d'Enghien et le tombeau désert de Napoléon à Sainte-Hélène feraient pendant : il n'y aurait rien de plus remémoratif que ces restes en présence aux deux bouts de la terre.

Du moins, le duc d'Enghien n'est pas demeuré sur le sol étranger, ainsi que l'exilé des rois : celui-ci a pris soin de rendre à celui-là sa patrie, un peu durement il

est vrai; mais sera-ce pour toujours? La France (tant de poussières vannées par le souffle de la Révolution l'attestent) n'est pas fidèle aux ossements. Le vieux Condé, dans son testament, déclare *qu'il n'est pas sûr du pays qu'il habitera le jour de sa mort.* O Bossuet! que n'auriez-vous point ajouté au chef-d'œuvre de votre éloquence, si, lorsque vous parliez sur le cercueil du grand Condé, vous eussiez pu prévoir l'avenir!

C'est ici même, c'est à Chantilly qu'est né le duc d'Enghien : *Louis-Antoine-Henri de Bourbon, né le 2 août 1772 à Chantilly,* dit l'arrêt de mort. C'est sur cette pelouse qu'il joua dans son enfance : la trace de ses pas s'est effacée. Et le triomphateur de Fribourg, de Nordlingen, de Lens, de Senef, où est-il allé avec ses *mains victorieuses et maintenant défaillantes?* Et ses descendants, le Condé de Johannisberg et de Berstheim; et son fils, et son petit-fils, où sont-ils? Ce château, ces jardins, ces jets d'eau *qui ne se taisaient ni jour ni nuit,* que sont-ils devenus? Des statues mutilées, des lions dont on restaure la griffe ou la mâchoire; des trophées d'armes sculptés dans un mur croulant; des écussons à fleurs de lis effacées; des fondements de tourelles rasées; quelques coursiers de marbre au-dessus des écuries vides que n'anime plus de ses hennissements le cheval de Rocroi; près d'un manége une haute porte non achevée : voilà ce qui reste des souvenirs d'une race héroïque; un testament noué par un cordon a changé les possesseurs de l'héritage.

A diverses reprises, la forêt entière est tombée sous la cognée. Des personnages des temps écoulés ont parcouru ces chasses aujourd'hui muettes, jadis retentissantes. Quel âge et quelles passions avaient-ils, lorsqu'ils

s'arrêtaient au pied de ces chênes? O mes inutiles *Mémoires,* je ne pourrais maintenant vous dire :

> Qu'à Chantilly Condé vous lise quelquefois;
> Qu'Enghien en soit touché !

Hommes obscurs, que sommes-nous auprès de ces hommes fameux? Nous disparaîtrons sans retour : vous renaîtrez, *œillet de poëte,* qui reposez sur ma table auprès de ce papier, et dont j'ai cueilli la petite fleur attardée parmi les bruyères; mais nous, nous ne revivrons pas avec la solitaire parfumée qui m'a distrait.

ANNÉE DE MA VIE 1804.

JE VIENS DEMEURER RUE DE MIROMESNIL. — VERNEUIL.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE. — LE MESNIL.

MEZY. — MÉRÉVILLE.

Désormais, à l'écart de la vie active, et néanmoins sauvé par la protection de madame Bacciochi de la colère de Bonaparte, je quittai mon logement provisoire rue de Beaune, et j'allai demeurer rue de Miromesnil. Le petit hôtel que je louai fut occupé depuis par M. de Lally-Tollendal et madame Denain, sa *mieux aimée,* comme on disait du temps de Diane de Poitiers. Mon jardinet aboutissait à un chantier et j'avais auprès de ma fenêtre un grand peuplier que M. Lally-Tollendal, afin de respirer un air moins humide, abattit lui-même de sa grosse main, qu'il voyait transparente et décharnée : c'était une illusion comme une autre. Le pavé de la rue se terminait alors devant ma porte; plus haut, la rue ou le chemin

montait à travers un terrain vague que l'on appelait *la Butte-aux-Lapins*. La Butte-aux-Lapins, semée de quelques maisons isolées, joignait à droite le jardin de Tivoli, d'où j'étais parti avec mon frère pour l'émigration, à gauche le parc de Monceaux. Je me promenais assez souvent dans ce parc abandonné; la Révolution y commença parmi les orgies du duc d'Orléans : cette retraite avait été embellie de nudités de marbre et de ruines factices, symbole de la politique légère et débauchée qui allait couvrir la France de prostituées et de débris.

Je ne m'occupais de rien ; tout au plus m'entretenais-je dans le parc avec quelques sapins, ou causais-je du duc d'Enghien avec trois corbeaux, au bord d'une rivière artificielle cachée sous un tapis de mousse verte. Privé de ma légation alpestre et de mes amitiés de Rome, de même que j'avais été tout à coup séparé de mes attachements de Londres, je ne savais que faire de mon imagination et de mes sentiments ; je les mettais tous les soirs à la suite du soleil, et ses rayons ne les pouvaient emporter sur les mers. Je rentrais, et j'essayais de m'endormir au bruit de mon peuplier.

Pourtant ma démission avait accru ma renommée : un peu de courage sied toujours bien en France. Quelques-unes des personnes de l'ancienne société de madame de Beaumont m'introduisirent dans de nouveaux châteaux.

M. de Tocqueville, beau-frère de mon frère et tuteur de mes deux neveux orphelins, habitait le château de madame de Senozan : c'étaient partout des héritages d'échafaud. Là, je voyais croître mes neveux avec leurs trois cousins de Tocqueville, entre lesquels s'élevait

Alexis, auteur de *la Démocratie en Amérique*. Il était plus gâté à Verneuil que je ne l'avais été à Combourg. Est-ce la dernière renommée que j'aurai vue ignorée dans ses langes? Alexis de Tocqueville a parcouru l'Amérique civilisée, dont j'ai parcouru les forêts.

Verneuil a changé de maître; il est devenu possession de madame de Saint-Fargeau, célèbre par son père et par la Révolution qui l'adopta pour fille.

Près de Mantes, au Mesnil, était madame de Rosambo : mon neveu, Louis de Chateaubriand, s'y maria dans la suite à mademoiselle d'Orglandes, nièce de madame de Rosambo : celle-ci ne promène plus sa beauté autour de l'étang et sous les hêtres du manoir; elle a passé. Quand j'allais de Verneuil au Mesnil, je rencontrais Mezy sur la route : madame de Mezy était le roman renfermé dans la vertu et la douleur maternelle. Du moins si son enfant qui tomba d'une fenêtre et se brisa la tête avait pu, comme les jeunes cailles que nous chassions, s'envoler par-dessus le château et se réfugier dans l'Ile-Belle, île riante de la Seine : *Coturnix per stipulas pascens!*

De l'autre côté de cette Seine, non loin du Marais, madame de Vintimille m'avait présenté à Méréville. Méréville était une oasis créée par le sourire d'une muse, mais d'une de ces muses que les poëtes gaulois appellent les *docte fées*. Ici les aventures de *Blanca* et de *Velléda* furent lues devant d'élégantes générations, lesquelles, s'échappant les unes des autres comme des fleurs, écoutent aujourd'hui les plaintes de mes années.

Peu à peu mon intelligence fatiguée de repos, dans ma rue de Miromesnil, vit se former de lointains fan-

tômes. Le *Génie du christianisme* m'inspira l'idée de faire la preuve de cet ouvrage, en mêlant des personnages chrétiens à des personnages mythologiques. Une ombre, que longtemps après j'appelai Cymodocée, se dessina vaguement dans ma tête : aucun trait n'en était arrêté. Une fois Cymodocée devinée, je m'enfermai avec elle, comme cela m'arrive toujours avec les filles de mon imagination ; mais, avant qu'elles soient sorties de l'état de rêve et qu'elles soient arrivées des bords du Léthé par la porte d'ivoire, elles changent souvent de forme. Si je les crée par amour, je les défais par amour, et l'objet unique et chéri que je présente ensuite à la lumière est le produit de mille infidélités.

Je ne demeurai qu'un an dans la rue de Miromesnil, car la maison fut vendue. Je m'arrangeai avec madame la marquise de Coislin, qui me loua l'attique de son hôtel, place Louis XV.

MADAME DE COISLIN.

Madame de Coislin était une femme du plus grand air. Agée de près de quatre-vingts ans, ses yeux fiers et dominateurs avaient une expression d'esprit et d'ironie. Madame de Coislin n'avait aucunes lettres, et s'en faisait gloire ; elle avait passé à travers le siècle voltairien sans s'en douter ; si elle en avait conçu une idée quelconque, c'était comme d'un temps de bourgeois diserts. Ce n'est pas qu'elle parlât jamais de sa naissance ; elle était trop supérieure pour tomber dans un ridicule : elle savait très-bien voir les *petites gens* sans déroger ; mais enfin, elle était née du premier marquis de France. Si elle venait de Drogon de Nesle, tué dans la Palestine en 1096 ; de Raoul de Nesle, connétable et armé chevalier par Louis IX ; de Jean II de Nesle, régent de France pendant la dernière croisade de saint Louis, madame de Coislin avouait que c'était une bêtise du sort dont on ne

devait pas la rendre responsable ; elle était naturellement de la cour, comme d'autres plus heureux sont de la rue, comme on est cavale de race ou haridelle de fiacre : elle ne pouvait rien à cet accident, et force lui était de supporter le mal dont il avait plu au ciel de l'affliger.

Madame de Coislin avait-elle eu des liaisons avec Louis XV? elle ne me l'a jamais avoué : elle convenait pourtant qu'elle en avait été fort aimée, mais elle prétendait avoir traité le royal amant avec la dernière rigueur. « Je l'ai vu à mes pieds, me disait-elle, il avait des yeux charmants et son langage était séducteur. Il me proposa un jour de me donner une toilette de porcelaine comme celle que possédait madame de Pompadour. — Ah ! sire, m'écriai-je, ce serait donc pour me cacher dessous ! »

Par un singulier hasard j'ai retrouvé cette toilette chez la marquise de Cuningham, à Londres ; elle l'avait reçue de George IV, et elle me la montrait avec une amusante simplicité.

Madame de Coislin habitait dans son hôtel une chambre s'ouvrant sous la colonnade qui correspond à la colonnade du Garde-Meuble. Deux marines de Vernet, que Louis *le Bien-Aimé* avait données à la noble dame, étaient accrochées sur une vieille tapisserie de satin verdâtre. Madame de Coislin restait couchée jusqu'à deux heures après midi, dans un grand lit à rideaux également de soie verte, assise et soutenue par des oreillers ; une espèce de coiffe de nuit mal attachée sur sa tête laissait passer ses cheveux gris. Des girandoles de diamants montées à l'ancienne façon descendaient

sur les épaulettes de son manteau de lit semé de tabac, comme au temps des élégantes de la Fronde. Autour d'elle, sur la couverture, gisaient éparpillées des *adresses* de lettres, détachées des lettres mêmes, et sur lesquelles *adresses* madame de Coislin écrivait en tous sens ses pensées : elle n'achetait point de papier, c'était la poste qui le lui fournissait. De temps en temps, une petite chienne appelée Lili mettait le nez hors de ses draps, venait m'aboyer pendant cinq ou six minutes et rentrait en grognant dans le chenil de sa maîtresse. Ainsi le temps avait arrangé les jeunes amours de Louis XV.

Madame de Chateauroux et ses deux sœurs étaient cousines de madame de Coislin : celle-ci n'aurait pas été d'humeur, ainsi que madame de Mailly, repentante et chrétienne, à répondre à un homme qui l'insultait, dans l'église Saint-Roch, par un nom grossier : « Mon ami, puisque vous me connaissez, priez Dieu pour moi. »

Madame de Coislin, avare de même que beaucoup de gens d'esprit, entassait son argent dans des armoires. Elle vivait toute rongée d'une vermine d'écus qui s'attachait à sa peau : ses gens la soulageaient. Quand je la trouvais plongée dans d'inextricables chiffres, elle me rappelait l'avare Hermocrate, qui, dictant son testament, s'était institué son héritier. Elle donnait cependant à dîner par hasard ; mais elle déblatérait contre le café que personne n'aimait, suivant elle, et dont on n'usait que pour allonger le repas.

Madame de Chateaubriand fit un voyage à Vichy avec madame de Coislin et le marquis de Nesle ; le marquis courait en avant et faisait préparer d'excellents dîners. Madame de Coislin venait à la suite, et ne deman-

dait qu'une demi-livre de cerises. Au départ, on lui présentait d'énormes mémoires, alors c'était un train affreux. Elle ne voulait entendre qu'aux cerises; l'hôte lui soutenait que, soit que l'on mangeât, ou qu'on ne mangeât pas, l'usage, dans une auberge, était de payer le dîner.

Madame de Coislin s'était fait un illuminisme à sa guise. Crédule ou incrédule, le manque de foi la portait à se moquer des croyances dont la superstition lui faisait peur. Elle avait rencontré madame de Krüdener; la mystérieuse Française n'était illuminée que sous bénéfice d'inventaire; elle ne plut pas à la fervente Russe, laquelle ne lui agréa pas non plus. Madame de Krüdener dit passionnément à madame de Coislin : « Madame, quel est votre confesseur intérieur? — Madame, répliqua madame de Coislin, je ne connais point mon confesseur intérieur; je sais seulement que mon confesseur est dans l'intérieur de son confessionnal. » Sur ce, les deux dames ne se virent plus.

Madame de Coislin se vantait d'avoir introduit une nouveauté à la cour, la mode des chignons flottants, malgré la reine Marie Leczinska, fort pieuse, qui s'opposait à cette dangereuse innovation. Elle soutenait qu'autrefois une personne comme il faut ne se serait jamais avisée de payer son médecin. Se récriant contre l'abondance du linge de femme : « Cela sent la parvenue, disait-elle; « nous autres, femmes de la cour, nous n'avions que deux « chemises; on les renouvelait quand elles étaient usées; « nous étions vêtues de robes de soie, et nous n'avions « pas l'air de grisettes comme ces demoiselles de mainte- « nant. »

Madame Suard, qui demeurait rue Royale, avait un coq dont le chant, traversant l'intérieur des cours, importunait madame de Coislin. Elle écrivit à madame Suard : « Madame, faites couper le cou à votre coq. » Madame Suard renvoya le messager avec ce billet : « Madame, j'ai l'honneur de vous répondre que je ne ferai pas couper le cou à mon coq. » La correspondance en demeura là. Madame de Coislin dit à madame de Chateaubriand : « Ah ! mon cœur, dans quel temps nous vivons ! C'est pourtant cette fille de Panckoucke, la femme de ce membre de l'Académie, vous savez? »

M. Hénin, ancien commis des affaires étrangères, et ennuyeux comme un protocole, barbouillait de gros romans. Il lisait un jour à madame de Coislin une description : une amante en larmes et abandonnée pêchait mélancoliquement un saumon. Madame de Coislin, qui s'impatientait et n'aimait pas le saumon, interrompit l'auteur, et lui dit de cet air sérieux qui la rendait si comique : « Monsieur Hénin, ne pourriez-vous pas faire prendre un autre poisson à cette dame? »

Les histoires que faisait madame de Coislin ne pouvaient se retenir, car il n'y avait rien dedans; tout était dans la pantomime, l'accent et l'air de la conteuse : jamais elle ne riait. Il y avait un dialogue entre *monsieur et madame Jacqueminot,* dont la perfection passait tout. Lorsque, dans la conversation entre les deux époux, madame Jacqueminot répliquait : « Mais, monsieur *Jacqueminot !* » ce nom était prononcé d'un tel ton qu'un fou rire vous saisissait. Obligée de le laisser passer, madame de Coislin attendait gravement, en prenant du tabac.

Lisant dans un journal la mort de plusieurs rois,

elle ôta ses lunettes et dit en se mouchant : « Il y a une épizootie sur les bêtes à couronne. »

Au moment où elle était prête à passer, on soutenait au bord de son lit qu'on ne succombait que parce qu'on se laissait aller ; que si l'on était bien attentif et qu'on ne perdît jamais de vue l'ennemi, on ne mourrait point : « Je le crois, dit-elle ; mais j'ai peur d'avoir une distraction. » Elle expira.

Je descendis le lendemain chez elle ; je trouvai monsieur et madame d'Avaray, sa sœur et son beau-frère, assis devant la cheminée, une petite table entre eux, et comptant les louis d'un sac qu'ils avaient tiré d'une boiserie creuse. La pauvre morte était là dans son lit, les rideaux à demi fermés : elle n'entendait plus le bruit de l'or qui aurait dû la réveiller, et que comptaient des mains fraternelles.

Dans les pensées écrites par la défunte sur des marges d'imprimés et sur des adresses de lettres, il y en avait d'extrêmement belles. Madame de Coislin m'avait montré ce qui restait de la cour de Louis XV sous Bonaparte et après Louis XVI, comme madame d'Houdetot m'avait fait voir ce qui traînait encore, au XIX^e^ siècle, de la société philosophique.

VOYAGE A VICHY, EN AUVERGNE ET AU MONT-BLANC.

Dans l'été de l'année 1805, j'allai rejoindre madame de Chateaubriand à Vichy, où madame de Coislin l'avait menée, comme je viens de le dire. Je n'y trouvai point Jussac, Termes, Flamarens que madame de Sévigné avait *devant et après elle,* en 1677 ; depuis cent vingt et quelques années, ils dormaient. Je laissai à Paris ma sœur, madame de Caud, qui s'y était établie depuis l'automne de 1804. Après un court séjour à Vichy, madame de Chateaubriand me proposa de voyager, afin de nous éloigner pendant quelque temps des tracasseries politiques.

On a recueilli dans mes œuvres deux petits *Voyages* que je fis alors en Auvergne et au Mont-Blanc. Après trente-quatre ans d'absence, des hommes, étrangers à ma personne, viennent de me faire, à Clermont, la réception qu'on fait à un vieil ami. Celui qui s'est longtemps occupé des principes dont la race humaine jouit en com-

munauté, a des amis, des frères et des sœurs dans toutes les familles : car si l'homme est ingrat, l'humanité est reconnaissante. Pour ceux qui se sont liés avec vous par une bienveillante renommée, et qui ne vous ont jamais vu, vous êtes toujours le même ; vous avez toujours l'âge qu'ils vous ont donné ; leur attachement, qui n'est point dérangé par votre présence, vous voit toujours jeune et beau comme les sentiments qu'ils aiment dans vos écrits.

Lorsque j'étais enfant, dans ma Bretagne, et que j'entendais parler de l'Auvergne, je me figurais que celle-ci était un pays bien loin, bien loin, où l'on voyait des choses étranges, où l'on ne pouvait aller qu'avec grand péril, en cheminant sous la garde de la sainte Vierge. Je ne rencontre point sans une sorte de curiosité attendrie ces petits Auvergnats qui vont chercher fortune dans ce grand monde avec un petit coffret de sapin. Ils n'ont guère que l'espérance dans leur boîte, en descendant de leurs rochers ; heureux s'ils la rapportent !

Hélas ! il n'y avait pas deux ans que madame de Beaumont reposait au bord du Tibre, lorsque je foulai sa terre natale, en 1805 ; je n'étais qu'à quelques lieues de ce Mont-Dore, où elle était venue chercher la vie qu'elle allongea un peu pour atteindre Rome. L'été dernier, en 1838, j'ai parcouru de nouveau cette même Auvergne. Entre ces dates, 1805 et 1838, je puis placer les transformations arrivées dans la société autour de moi.

Nous quittâmes Clermont, et, en nous rendant à Lyon, nous traversâmes Thiers et Roanne. Cette route, alors peu fréquentée, suivait çà et là les rives du Lignon. L'auteur de l'*Astrée*, qui n'est pas un grand esprit, a pourtant inventé des lieux et des personnages qui vivent ; tant

la fiction, quand elle est appropriée à l'âge où elle paraît, a de puissance créatrice! Il y a, du reste, quelque chose d'ingénieusement fantastique dans cette résurrection des nymphes et des naïades qui se mêlent à des bergers, des dames et des chevaliers : ces mondes divers s'associent bien, et l'on s'accommode agréablement des fables de la mythologie, unies aux mensonges du roman : Rousseau a raconté comment il fut trompé par d'Urfé.

A Lyon, nous retrouvâmes M. Ballanche; il fit avec nous la course à Genève et au Mont-Blanc. Il allait partout où on le menait, sans qu'il y eût la moindre affaire. A Genève, je ne fus point reçu à la porte de la ville par Clotilde, fiancée de Clovis : M. de Barante, le père, était devenu préfet du Léman. J'allai voir à Coppet madame de Staël; je la trouvai seule au fond de son château, qui renfermait une cour attristée. Je lui parlai de sa fortune et de sa solitude, comme d'un moyen précieux d'indépendance et de bonheur : je la blessai. Madame de Staël aimait le monde; elle se regardait comme la plus malheureuse des femmes, dans un exil dont j'aurais été ravi. Qu'était-ce à mes yeux que cette infélicité de vivre dans ses terres, avec les conforts de la vie? Qu'était-ce que ce malheur d'avoir de la gloire, des loisirs, de la paix, dans une riche retraite à la vue des Alpes, en comparaison de ces milliers de victimes sans pain, sans nom, sans secours, bannies dans tous les coins de l'Europe, tandis que leurs parents avaient péri sur l'échafaud? Il est fâcheux d'être atteint d'un mal dont la foule n'a pas l'intelligence. Au reste, ce mal n'en est que plus vif : on ne l'affaiblit point en le confrontant avec d'autres maux, on n'est pas juge de la peine d'autrui; ce qui afflige l'un fait la joie de

l'autre; les cœurs ont des secrets divers, incompréhensibles à d'autres cœurs. Ne disputons à personne ses souffrances; il en est des douleurs comme des patries, chacun a la sienne.

Madame de Staël visita le lendemain madame de Chateaubriand à Genève, et nous partîmes pour Chamouny. Mon opinion sur les paysages des montagnes fit dire que je cherchais à me singulariser; il n'en était rien. On verra, quand je parlerai du Saint-Gothard, que cette opinion m'est restée. On lit dans le *Voyage au Mont-Blanc* un passage que je rappellerai comme liant ensemble les événements passés de ma vie et les événements alors futurs de cette même vie, et aujourd'hui également passés.

« Il n'y a qu'une seule circonstance où il soit vrai « que les montagnes inspirent l'oubli des troubles de la « terre : c'est lorsqu'on se retire loin du monde pour se « consacrer à la religion. Un anachorète qui se dévoue « au service de l'humanité, un saint qui veut méditer les « grandeurs de Dieu en silence, peuvent trouver la paix « et la joie sur des roches désertes; mais ce n'est point « alors la tranquillité des lieux qui passe dans l'âme de « ces solitaires, c'est au contraire leur âme qui répand « sa sérénité dans la région des orages. . . . . « Il y a des montagnes que je visiterais encore avec un « plaisir extrême : ce sont celles de la Grèce et de la « Judée. J'aimerais à parcourir les lieux dont mes nou- « velles études me forcent de m'occuper chaque jour; « j'irais volontiers chercher sur le Thabor et le Taygète « d'autres couleurs et d'autres harmonies, après avoir « peint les monts sans renommée et les vallées inconnues « du Nouveau Monde. » Cette dernière phrase annonçait

le voyage que j'exécutai en effet l'année suivante, 1806.

A notre retour à Genève, sans avoir pu revoir madame de Staël à Coppet, nous trouvâmes les auberges encombrées. Sans les soins de M. de Forbin qui survint et nous procura un mauvais dîner dans une antichambre noire, nous aurions quitté la patrie de Rousseau sans manger. M. de Forbin était alors dans la béatitude; il promenait dans ses regards le bonheur intérieur qui l'inondait; il ne touchait pas terre. Porté par ses talents et ses félicités, il descendait de la montagne comme du ciel, veste de peintre en justaucorps, palette au pouce, pinceaux en carquois. Bonhomme néanmoins, quoique excessivement heureux, se préparant à m'imiter un jour, quand j'aurais fait le voyage de Syrie, voulant même aller jusqu'à Calcutta, pour faire revenir les amours par une route extraordinaire, lorsqu'ils manqueraient dans les sentiers battus. Ses yeux avaient une protectrice pitié; j'étais pauvre, humble, peu sûr de ma personne, et je ne tenais pas dans mes mains puissantes le cœur des princesses. A Rome, j'ai eu le bonheur de rendre à M. de Forbin son dîner du lac; j'avais le mérite d'être devenu ambassadeur. Dans ce temps-ci on retrouve roi le soir le pauvre diable qu'on a quitté le matin dans la rue.

Le noble gentilhomme, peintre par le droit de la Révolution, commençait cette génération d'artistes qui s'arrangent eux-mêmes en croquis, en grotesques, en caricatures. Les uns portent des moustaches effroyables, on dirait qu'ils vont conquérir le monde; leurs brosses sont des hallebardes, leurs grattoirs des sabres; les autres ont d'énormes barbes, des cheveux pendants ou bouffis;

ils fument un cigare en guise de volcan. Ces *cousins de l'arc-en-ciel*, comme parle notre vieux Régnier, ont la tête remplie de déluges, de mers, de fleuves, de forêts, de cataractes, de tempêtes ou de carnages, de supplices et d'échafauds. Chez eux sont des crânes humains, des fleurets, des mandolines, des morions et des dolimans. Hâbleurs, entreprenants, impolis, libéraux (jusqu'au portrait du tyran qu'ils peignent), ils visent à former une espèce à part entre le singe et le satyre; ils tiennent à faire comprendre que le secret de l'atelier a ses dangers, et qu'il n'y a pas sûreté pour les modèles. Mais combien ne rachètent-ils pas ces travers par une existence exaltée, une nature souffrante et sensible, une abnégation entière d'eux-mêmes, un dévouement sans calcul aux misères des autres, une manière de sentir délicate, supérieure, idéalisée, une indigence fièrement accueillie et noblement supportée; enfin, quelquefois par des talents immortels, fils du travail, de la passion, du génie et de la solitude!

Sortis de nuit de Genève pour retourner à Lyon, nous fûmes arrêtés au pied du fort de l'Écluse, en attendant l'ouverture des portes. Pendant cette station des sorcières de Macbeth sur la bruyère, il se passait en moi des choses étranges. Mes années expirées ressuscitaient et m'environnaient comme une bande de fantômes; mes saisons brûlantes me revenaient dans leur flamme et leur tristesse. Ma vie, creusée par la mort de madame de Beaumont, était demeurée vide : des formes aériennes, houris ou songes, sortant de cet abîme, me prenaient par la main et me ramenaient au temps de la sylphide. Je n'étais plus aux lieux que j'habitais, je

rêvais d'autres bords. Quelque influence secrète me poussait aux régions de l'Aurore, où m'entraînaient d'ailleurs le plan de mon nouveau travail et la voix religieuse qui me releva du vœu de la villageoise, ma nourrice. Comme toutes mes facultés s'étaient accrues, comme je n'avais jamais abusé de la vie, elle surabondait de la séve de mon intelligence, et l'art, triomphant dans ma nature, ajoutait aux inspirations du poëte. J'avais ce que les Pères de la Thébaïde appelaient des *ascensions* de cœur. Raphaël (qu'on pardonne au blasphème de la similitude), Raphaël, devant *la Transfiguration* seulement ébauchée sur le chevalet, n'aurait pas été plus électrisé par son chef-d'œuvre que je ne l'étais par cet Eudore et cette Cymodocée, dont je ne savais pas encore le nom et dont j'entrevoyais l'image au travers d'une atmosphère d'amour et de gloire.

Ainsi le génie natif qui m'a tourmenté au berceau retourne quelquefois sur ses pas après m'avoir abandonné; ainsi se renouvellent mes anciennes souffrances; rien ne guérit en moi; si mes blessures se ferment instantanément, elles se rouvrent tout à coup comme celles des crucifix du moyen âge, qui saignent à l'anniversaire de la Passion. Je n'ai d'autre ressource, pour me soulager dans ces crises, que de donner un libre cours à la fièvre de ma pensée, de même qu'on se fait percer les veines quand le sang afflue au cœur ou monte à la tête. Mais de quoi parlé-je? O religion, où sont donc tes puissances, tes freins, tes baumes! Est-ce que je n'écris pas toutes ces choses à d'innombrables années de l'heure où je donnai le jour à René? J'avais mille raisons pour me croire mort, et je vis! C'est grand'pitié. Ces afflictions

du poëte isolé, condamné à subir le printemps malgré Saturne, sont inconnues de l'homme qui ne sort point des lois communes; pour lui, les années sont toujours jeunes : « Or, les jeunes chevreaux, dit Oppien, veil-« lent sur l'auteur de leur naissance; lorsque celui-ci « vient à tomber dans les filets du chasseur, ils lui pré-« sentent avec la bouche l'herbe tendre et fleurie, qu'ils « sont allés cueillir au loin, et lui apportent sur le bord « des lèvres une eau fraîche, puisée dans le prochain « ruisseau. »

De retour à Lyon, j'y trouvai des lettres de M. Joubert : elles m'annonçaient son impossibilité d'être à Villeneuve avant le mois de septembre. Je lui répondis : « Votre départ de Paris est trop éloigné et me gêne; « vous sentez que ma femme ne voudra jamais arriver « avant vous à Villeneuve : c'est aussi une tête que celle-« là, et, depuis qu'elle est avec moi, je me trouve à la « tête de deux têtes très-difficiles à gouverner. Nous « resterons à Lyon, où l'on nous fait si prodigieusement « manger que j'ai à peine le courage de sortir de cette « excellente ville. L'abbé de Bonnevie est ici, de re-« tour de Rome; il se porte à merveille; il est gai, il « prêchaille et ne pense plus à ses malheurs; il vous « embrasse et va vous écrire. Enfin tout le monde est « dans la joie, excepté moi; il n'y a que vous qui gro-« gniez. Dites à Fontanes que j'ai dîné chez M. Saget. »

Ce M. Saget était la providence des chanoines; il

demeurait sur le coteau de Sainte-Foix, dans la région du bon vin. On montait chez lui à peu près par l'endroit où Rousseau avait passé la nuit au bord de la Saône.

« Je me souviens, dit-il, d'avoir passé une nuit déli-
« cieuse, hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait la
« Saône. Des jardins élevés en terrasse bordaient le
« chemin du côté opposé : il avait fait très-chaud ce
« jour-là; la soirée était charmante, la rosée humectait
« l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air
« était frais sans être froid; le soleil après son coucher
« avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges, dont la
« réflexion rendait l'eau couleur de rose; les arbres des
« terrasses étaient chargés de rossignols qui se répon-
« daient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte
« d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance
« de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret
« d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je
« prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans
« m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin : je
« me couchai voluptueusement sur la tablette d'une
« espèce de niche ou de fausse porte, enfoncée dans un
« mur de terrasse : le ciel de mon lit était formé par les
« têtes des arbres, un rossignol était précisément au-
« dessus de moi; je m'endormis à son chant : mon som-
« meil fut doux; mon réveil le fut davantage. Il était
« grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la
« verdure, un paysage admirable. »

Le charmant itinéraire de Rousseau à la main, on arrivait chez M. Saget. Cet antique et maigre garçon, jadis marié, portait une casquette verte, un habit de camelot gris, un pantalon de nankin, des bas bleus et des

souliers de castor. Il avait vécu beaucoup à Paris et s'était lié avec mademoiselle Devienne. Elle lui écrivait des lettres fort spirituelles, le gourmandait et lui donnait de très-bons conseils : il n'en tenait compte, car il ne prenait pas le monde au sérieux, croyant apparemment, comme les Mexicains, que le monde avait déjà usé quatre soleils, et qu'au quatrième (lequel nous éclaire aujourd'hui) les hommes avaient été changés en magots. Il n'avait cure du martyre de saint Pothin et de saint Irénée, ni du massacre des protestants rangés côte à côte par ordre de Mandelot, gouverneur de Lyon, et ayant tous la gorge coupée du même côté. Vis-à-vis le champ des fusillades des Brotteaux, il m'en racontait les détails, tandis qu'il se promenait parmi ces ceps, mêlant son récit de quelques vers de Loyse Labbé : il n'aurait pas perdu un coup de dent durant les derniers malheurs de Lyon, sous la charte-vérité.

Certains jours, à Sainte-Foix, on étalait une certaine tête de veau marinée pendant cinq nuits, cuite dans du vin de Madère et rembourrée de choses exquises; de jeunes paysannes très-jolies servaient à table; elles versaient l'excellent vin du cru renfermé dans des dames-jeannes de la grandeur de trois bouteilles. Nous nous abattions, moi et le chapitre en soutane, sur le festin Saget : le coteau en était tout noir.

Notre *dapifer* trouva vite la fin de ses provisions : dans la ruine de ses derniers moments, il fut recueilli par deux ou trois des vieilles maîtresses qui avaient pillé sa vie, « espèce de femmes, dit saint Cyprien, qui vivent « comme si elles pouvaient être aimées, *quæ sic vivis ut* « *possis adamari.* »

COURSE A LA GRANDE-CHARTREUSE.

Nous nous arrachâmes aux délices de Capoue pour aller voir la Chartreuse, toujours avec M. Ballanche. Nous louâmes une calèche dont les roues disjointes faisaient un bruit lamentable. Arrivés à Voreppe, nous nous arrêtâmes dans une auberge au haut de la ville. Le lendemain, à la pointe du jour, nous montâmes à cheval et nous partîmes, précédés d'un guide. Au village de Saint-Laurent, au bas de la Grande-Chartreuse, nous franchîmes la porte de la vallée, et nous suivîmes, entre deux flancs de rochers, le chemin montant au monastère. Je vous ai parlé, à propos de Combourg, de ce que j'éprouvai dans ce lieu. Les bâtiments abandonnés se lézardaient sous la surveillance d'une espèce de fermier des ruines. Un frère lai était demeuré là, pour prendre soin d'un solitaire infirme qui venait de mourir : la religion avait imposé à l'amitié la fidélité et l'obéissance. Nous vîmes

la fosse étroite fraîchement recouverte : Napoléon, dans ce moment, en allait creuser une immense à Austerlitz. On nous montra l'enceinte du couvent, les cellules, accompagnées chacune d'un jardin et d'un atelier; on y remarquait des établis de menuisier et des rouets de tourneur : la main avait laissé tomber le ciseau. Une galerie offrait les portraits des supérieurs de la Chartreuse. Le palais ducal à Venise garde la suite des *ritratti* des doges; lieux et souvenirs divers! Plus haut, à quelque distance, on nous conduisit à la chapelle du reclus immortel de Le Sueur.

Après avoir dîné dans une vaste cuisine, nous repartîmes et nous rencontrâmes, porté en palanquin comme un rajah, M. Chaptal, jadis apothicaire, puis sénateur, ensuite possesseur de Chanteloup et inventeur du sucre de betterave, l'avide héritier des beaux roseaux indiens de la Sicile, perfectionnés par le soleil d'Otahiti. En descendant des forêts, j'étais occupé des anciens cénobites; pendant des siècles, ils portèrent, avec un peu de terre dans le pan de leur robe, des plants de sapins, devenus des arbres sur les rochers. Heureux, ô vous qui traversâtes le monde sans bruit, et ne tournâtes pas même la tête en passant!

Nous n'eûmes pas plutôt atteint la porte de la vallée qu'un orage éclate; un déluge se précipite, et des torrents troublés détalent en rugissant de toutes les ravines. Madame de Chateaubriand, devenue intrépide à force de peur, galopait à travers les cailloux, les flots et les éclairs. Elle avait jeté son parapluie pour mieux entendre le tonnerre; le guide lui criait : « Recommandez votre âme à Dieu! Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! »

Nous arrivâmes à Voreppe au son du tocsin; les restes de l'orage déchiré étaient devant nous. On apercevait au loin dans la campagne l'incendie d'un village, et la lune arrondissant la partie supérieure de son disque au-dessus des nuages, comme le front pâle et chauve de saint Bruno, fondateur de l'ordre du silence. M. Ballanche, tout dégouttant de pluie, disait avec sa placidité inaltérable : « Je suis comme un poisson dans l'eau. » Je viens, en cette année 1838, de revoir Voreppe; l'orage n'y était plus; mais il m'en reste deux témoins, madame de Chateaubriand et M. Ballanche. Je le fais observer, car j'ai eu trop souvent, dans ces *Mémoires*, à remarquer les absents.

De retour à Lyon, nous y laissâmes notre compagnon et nous allâmes à Villeneuve. Je vous ai raconté ce que c'était que cette petite ville, mes promenades et mes regrets au bords de l'Yonne avec M. Joubert. Là, vivaient trois vieilles filles, mesdemoiselles Piat; elles rappelaient les trois amies de ma grand'mère à Plancoët, à la différence près des positions sociales. Les vierges de Villeneuve moururent successivement, et je me souvenais d'elles à la vue d'un perron herbu, montant en dehors de leur maison déshabitée. Que disaient-elles en leur temps, ces demoiselles villageoises? Elles parlaient d'un chien, et d'un manchon que leur père leur avait acheté jadis à la foire de Sens. Cela me charmait autant que le concile de cette même ville, où saint Bernard fit condamner Abailard, mon compatriote. Les vierges au manchon étaient peut-être des Héloïse; elles aimèrent peut-être, et leurs lettres retrouvées un jour enchanteront l'avenir. Qui sait? Elles écrivaient peut-être à leur *sei-*

gneur, aussi leur père, aussi leur frère, aussi leur époux : « *domino suo, imo patri,* etc., » qu'elles se sentaient honorées du nom d'amie, du nom de *maîtresse* ou de *courtisane, concubinæ vel scorti.* « Au milieu de son sçavoir, » dit un docteur grave, « je trouve Abailard avoir fait un « trait de folie admirable, quand il suborna d'amour « Héloïse, son escolière. »

MORT DE MADAME DE CAUD.

Une grande et nouvelle douleur me surprit à Villeneuve. Pour vous la raconter, il faut retourner quelques mois en arrière de mon voyage en Suisse. J'habitais encore la maison de la rue Miromesnil, lorsque, dans l'automne de 1804, madame de Caud vint à Paris. La mort de madame de Beaumont avait achevé d'altérer la raison de ma sœur; peu s'en fallait qu'elle ne crût pas à cette mort, qu'elle ne soupçonnât du mystère dans cette disparition, ou qu'elle ne rangeât le ciel au nombre des ennemis qui se jouaient de ses maux. Elle n'avait rien : je lui avais choisi un appartement rue Caumartin, en la trompant sur le prix de la location et sur les arrangements que je lui fis prendre avec un restaurateur. Comme une flamme prête à s'éteindre, son génie jetait la plus vive lumière; elle en était tout éclairée. Elle traçait quelques lignes qu'elle livrait au feu, ou bien elle copiait

dans des ouvrages quelques pensées en harmonie avec la disposition de son âme. Elle ne resta pas longtemps rue Caumartin; elle alla demeurer aux Dames Saint-Michel, rue du faubourg Saint-Jacques : madame de Navarre était supérieure du couvent. Lucile avait une petite cellule ayant vue sur le jardin : je remarquai qu'elle suivait des yeux, avec je ne sais quel désir sombre, les religieuses qui se promenaient dans l'enclos autour des carrés de légumes. On devinait qu'elle enviait la sainte, et qu'allant par delà, elle aspirait à l'ange. Je sanctifierai ces *Mémoires* en y déposant, comme des reliques, ces billets de madame de Caud, écrits avant qu'elle eût pris son vol vers sa patrie éternelle.

17 janvier.

« Je me reposais de mon bonheur sur toi et sur « madame de Beaumont, je me sauvais dans votre idée « de mon ennui et de mes chagrins : toute mon occupa- « tion était de vous aimer. J'ai fait cette nuit de lon- « gues réflexions sur ton caractère et ta manière d'être. « Comme toi et moi nous sommes toujours voisins, il « faut, je crois, du temps pour me connaître, tant il y « a diverses pensées dans ma tête! tant ma timidité et « mon espèce de faiblesse extérieure sont en opposition « avec ma force intérieure! En voilà trop sur moi. Mon « illustre frère, reçois le plus tendre remercîment de « toutes les complaisances et de toutes les marques « d'amitié que tu n'as cessé de me donner. Voilà la der- « nière lettre de moi que tu recevras le matin. J'ai beau « te faire part de mes idées, elles n'en restent pas moins « tout entières en moi. »

Sans date.

« Me crois-tu sérieusement, mon ami, à l'abri de « quelque impertinence de M. Chênedollé? Je suis bien « décidée à ne point l'inviter à continuer ses visites; je « me résigne à ce que celle de mardi soit la dernière. « Je ne veux point gêner sa politesse. Je ferme pour tou- « jours le livre de ma destinée, et je le scelle du sceau de « la raison; je n'en consulterai pas plus les pages, main- « tenant, sur les bagatelles que sur les choses importantes « de la vie. Je renonce à toutes mes folles idées; je ne « veux m'occuper ni me chagriner de celles des autres; « je me livrerai à corps perdu à tous les événements de « mon passage dans ce monde. Quelle pitié que l'atten- « tion que je me porte! Dieu ne peut plus m'affliger « qu'en toi. Je le remercie du précieux, bon et cher pré- « sent qu'il m'a fait en ta personne et d'avoir conservé « ma vie sans tache : voilà tous mes trésors. Je pourrais « prendre pour emblème de ma vie la lune dans un « nuage, avec cette devise : Souvent obscurcie, jamais « ternie. Adieu, mon ami. Tu seras peut-être étonné de « mon langage depuis hier matin. Depuis t'avoir vu, « mon cœur s'est relevé vers Dieu, et je l'ai placé tout « entier au pied de la croix, sa seule et véritable place. »

Ce jeudi.

« Bonjour, mon ami. De quelle couleur sont tes idées « ce matin? Pour moi, je me rappelle que la seule per- « sonne qui put me soulager quand je craignais pour

« la vie de madame de Farcy fut celle qui me dit : — « Mais il est dans l'ordre des choses possibles que vous « mouriez avant elle. Pouvait-on frapper plus juste ? Il « n'est rien tel, mon ami, que l'idée de la mort pour « nous débarrasser de l'avenir. Je me hâte de te débar- « rasser de moi ce matin, car je me sens trop en train « de dire de belles choses. Bonjour, mon pauvre frère. « Tiens-toi en joie. »

Sans date.

« Lorsque madame de Farcy existait, toujours près « d'elle, je ne m'étais pas aperçue du besoin d'être en « société de pensées avec quelqu'un. Je possédais ce bien « sans m'en douter. Mais depuis que nous avons perdu « cette amie, et les circonstances m'ayant séparée de toi, « je connus le supplice de ne pouvoir jamais délasser et « renouveler son esprit dans la conversation de quel- « qu'un ; je sens que mes idées me font mal lorsque je « ne puis m'en débarrasser ; cela tient sûrement à ma « mauvaise organisation. Cependant je suis assez con- « tente, depuis hier, de mon courage. Je ne fais nulle « attention à mon chagrin, et à l'espèce de défaillance « intérieure que j'éprouve. Je me suis délaissée. Continue « à être toujours aimable envers moi : ce sera humanité « ces jours-ci. Bonjour, mon ami. A tantôt, j'espère. »

Sans date.

« Sois tranquille, mon ami; ma santé se rétablit à vue « d'œil. Je me demande souvent pourquoi j'apporte tant

« de soin à l'étayer. Je suis comme un insensé qui édi-
« fierait une forteresse au milieu d'un désert. Adieu,
« mon pauvre frère. »

Sans date.

« Comme ce soir je souffre beaucoup de la tête, je
« viens tout simplement, au hasard, de t'écrire quelques
« pensées de Fénelon pour remplir mon engagement :

« — On est bien à l'étroit quand on se renferme au
« dedans de soi. Au contraire, on est bien au large quand
« on sort de cette prison pour entrer dans l'immensité
« de Dieu.

« — Nous retrouverons bientôt ce que nous avons
« perdu. Nous en approchons tous les jours à grands pas.
« Encore un peu, et il n'y aura plus de quoi pleurer.
« C'est nous qui mourons : ce que nous aimons vit et ne
« mourra point.

« — Vous vous donnez des forces trompeuses, telles
« que la fièvre ardente en donne au malade. On voit en
« vous, depuis quelques jours, un mouvement convulsif
« pour montrer du courage et de la gaieté avec un fonds
« d'agonie. »

« Voilà tout ce que ma tête et ma mauvaise plume
« me permettent de t'écrire ce soir. Si tu veux, je recom-
« mencerai demain et t'en conterai peut-être davantage.
« Bonsoir, mon ami. Je ne cesserai point de te dire que
« mon cœur se prosterne devant celui de Fénelon, dont
« la tendresse me semble si profonde et la vertu si élevée.
« Bonjour, mon ami.

« Je te dis à mon réveil mille tendresses et te donne

« cent bénédictions. Je me porte bien ce matin et suis « inquiète si tu pourras me lire, et si ces pensées de « Fénelon te paraîtront bien choisies. Je crains que mon « cœur ne s'en soit trop mêlé. »

Sans date.

« Pourrais-tu penser que je m'occupe follement « depuis hier à te corriger? Les Blossac m'ont confié « dans le plus grand secret une romance de toi. Comme « je ne trouve pas que dans cette romance tu aies tiré « parti de tes idées, je m'amuse à essayer de les rendre « dans toute leur valeur. Peut-on pousser l'audace plus « loin? Pardonnez, grand homme, et ressouvenez-vous « que je suis ta sœur, qu'il m'est un peu permis d'abuser « de vos richesses. »

Saint-Michel.

« Je ne te dirai plus : Ne viens plus me voir, — « parce que, n'ayant désormais que quelques jours à « passer à Paris, je sens que ta présence m'est essen- « tielle. Ne me viens tantôt qu'à quatre heures; je « compte être dehors jusqu'à ce moment. Mon ami, j'ai « dans la tête mille idées contradictoires de choses qui « me semblent exister et n'exister pas, qui ont pour moi « l'effet d'objets qui ne s'offriraient que dans une glace, « dont on ne pourrait, par conséquent, s'assurer, quoi- « qu'on les vît distinctement. Je ne veux plus m'occuper « de tout cela; de ce moment-ci, je m'abandonne. Je « n'ai pas comme toi la ressource de changer de rive,

« mais je sens le courage de n'attacher nulle importance « aux personnes et aux choses de mon rivage et de me « fixer entièrement, irrévocablement, dans l'auteur de « toute justice et de toute vérité. Il n'y a qu'un déplaisir « auquel je crains de mourir difficilement, c'est de heur- « ter en passant, sans le vouloir, la destinée de quelque « autre, non pas par l'intérêt qu'on pourrait prendre à « moi; je ne suis pas assez folle pour cela. »

Saint-Michel.

« Mon ami, jamais le son de ta voix ne m'a fait tant « de plaisir que lorsque je l'entendis hier dans mon esca- « lier. Mes idées, alors, cherchaient à surmonter mon cou- « rage. Je fus saisie d'aise de te sentir si près de moi; tu « parus et tout mon intérieur rentra dans l'ordre. J'é- « prouve quelquefois une grande répugnance de cœur à « boire mon calice. Comment ce cœur, qui est un si petit « espace, peut-il renfermer tant d'existence et tant de « chagrins? Je suis bien mécontente de moi, bien mécon- « tente. Mes affaires et mes idées m'entraînent; je ne « m'occupe presque plus de Dieu et je me borne à lui dire « cent fois par jour : — Seigneur, hâtez-vous de m'exau- « cer, car mon esprit tombe dans la défaillance. »

Sans date.

« Mon frère, ne te fatigue ni de mes lettres, ni de « ma présence; pense que bientôt tu seras pour toujours « délivré de mes importunités. Ma vie jette sa dernière « clarté, lampe qui s'est consumée dans les ténèbres

« d'une longue nuit, et qui voit naître l'aurore où elle « va mourir. Veuille, mon frère, donner un seul coup « d'œil sur les premiers moments de notre existence; « rappelle-toi que souvent nous avons été assis sur « les mêmes genoux, et pressés ensemble tous deux sur « le même sein; que déjà tu donnais des larmes aux « miennes, que dès les premiers jours de ta vie tu as pro- « tégé, défendu ma frêle existence, que nos jeux nous « réunissaient et que j'ai partagé tes premières études. Je « ne te parlerai point de notre adolescence, de l'inno- « cence de nos pensées et de nos joies, et du besoin mu- « tuel de nous voir sans cesse. Si je te retrace le passé, « je t'avoue ingénument, mon frère, que c'est pour me « faire revivre davantage dans ton cœur. Lorsque tu « partis pour la seconde fois de France, tu remis ta « femme entre mes mains, tu me fis promettre de ne « m'en point séparer. Fidèle à ce cher engagement, j'ai « tendu volontairement mes mains aux fers et je suis entrée « dans ces lieux destinés aux seules victimes vouées à la « mort. Dans ces demeures, je n'ai eu d'inquiétude que « sur ton sort; sans cesse j'interrogeais sur toi les pres- « sentiments de mon cœur. Lorsque j'eus recouvré la li- « berté, au milieu des maux qui vinrent m'accabler, la « seule pensée de notre réunion m'a soutenue. Aujour- « d'hui que je perds sans retour l'espoir de couler ma « carrière auprès de toi, souffre mes chagrins. Je me ré- « signerai à ma destinée, et ce n'est que parce que je dis- « pute encore avec elle, que j'éprouve de si cruels déchi- « rements; mais quand je me serai soumise à mon sort... « Et quel sort! Où sont mes amis, mes protecteurs et « mes richesses! A qui importe mon existence, cette exis-

« tence délaissée de tous, et qui pèse tout entière sur « elle-même? Mon Dieu! n'est-ce pas assez pour ma fai- « blesse de mes maux présents, sans y joindre encore « l'effroi de l'avenir? Pardon, trop cher ami, je me résî- « gnerai; je m'endormirai d'un sommeil de mort sur ma « destinée. Mais, pendant le peu de jours que j'ai affaire « dans cette ville, laisse-moi chercher en toi mes dernière- « res consolations; laisse-moi croire que ma présence « t'est douce. Crois que, parmi les cœurs qui t'aiment, « aucun n'approche de la sincérité et de la tendresse de « mon impuissante amitié pour toi. Remplis ma mémoire « de souvenirs agréables qui prolongent auprès de toi mon « existence. Hier, lorsque tu me parlas d'aller chez toi, « tu me semblais inquiet et sérieux, tandis que tes paroles « étaient affectueuses. Quoi, mon frère, serais-je aussi « pour toi un sujet d'éloignement et d'ennui? Tu sais que « ce n'est pas moi qui t'ai proposé l'aimable distraction « d'aller te voir, que je t'ai promis de ne point en abu- « ser; mais si tu as changé d'avis, que ne me l'as-tu dit « avec franchise? Je n'ai point de courage contre tes po- « litesses. Autrefois, tu me distinguais un peu plus de la « foule commune et me rendais plus de justice. Puisque « tu comptes sur moi aujourd'hui, j'irai tantôt te voir à « onze heures. Nous arrangerons ensemble ce qui te con- « viendra le mieux pour l'avenir. Je t'ai écrit, certaine « que je n'aurais pas le courage de te dire un seul mot de « ce que contient cette lettre. »

Cette lettre si poignante et tout admirable est la dernière que je reçus; elle m'alarma par le redoublement de tristesse dont elle est empreinte. Je courus aux Dames

Saint-Michel ; ma sœur se promenait dans le jardin avec madame de Navarre; elle rentra quand on lui fit savoir que j'étais monté chez elle. Elle faisait visiblement des efforts pour rappeler ses idées et elle avait, par intervalles, un léger mouvement convulsif dans les lèvres. Je la suppliai de revenir à toute sa raison, de ne plus m'écrire des choses aussi injustes et qui me déchiraient le cœur, de ne plus penser que je pouvais jamais être fatigué d'elle. Elle parut un peu se calmer aux paroles que je multipliais pour la distraire et la consoler. Elle me dit qu'elle croyait que le couvent lui faisait mal, qu'elle se trouverait mieux dans un logement isolé, du côté du Jardin des Plantes, là où elle pourrait voir des médecins et se promener. Je l'invitai à suivre son goût, ajoutant qu'afin d'aider Virginie, sa femme de chambre, je lui donnerais le vieux Saint-Germain. Cette proposition parut lui faire grand plaisir, en souvenir de madame de Beaumont, et elle m'assura qu'elle allait s'occuper de son nouveau logement. Elle me demanda ce que je comptais faire cet été : je lui dis que j'irais à Vichy rejoindre ma femme, ensuite chez M. Joubert à Villeneuve, pour de là rentrer à Paris. Je lui proposai de venir avec nous. Elle me répondit qu'elle voulait passer l'été seule, et qu'elle allait renvoyer Virginie à Fougères. Je la quittai; elle était plus tranquille.

Madame de Chateaubriand partit pour Vichy, et je me disposai à la suivre. Avant de quitter Paris, j'allai revoir Lucile. Elle était affectueuse; elle me parla de ses petits ouvrages, dont on a vu les fragments si beaux, vers le commencement de ces *Mémoires*. J'encourageai au travail le grand poëte; elle m'embrassa, me souhaita un bon

voyage, me fit promettre de revenir vite. Elle me reconduisit sur le palier de l'escalier, s'appuya sur la rampe et me regarda tranquillement descendre. Quand je fus au bas, je m'arrêtai, et, levant la tête, je criai à l'infortunée qui me regardait toujours : » Adieu, chère sœur! à bientôt! soigne-toi bien. Écris-moi à Villeneuve. Je t'écrirai. J'espère que l'hiver prochain, tu consentiras à vivre avec nous. »

Le soir, je vis le bonhomme Saint-Germain; je lui donnai des ordres et de l'argent pour qu'il baissât secrètement les prix de toutes les choses dont elle pourrait avoir besoin. Je lui enjoignis de me tenir au courant de tout et de ne pas manquer de me mander de revenir, en cas qu'il eût affaire de moi. Trois mois s'écoulèrent. En arrivant à Villeneuve, je trouvai deux billets assez tranquillisants sur la santé de madame de Caud; mais Saint-Germain oubliait de me parler de la nouvelle demeure et des nouveaux arrangements de ma sœur. J'avais commencé à écrire à celle-ci une longue lettre, lorsque madame de Chateaubriand tomba tout à coup dangereusement malade : j'étais au bord de son lit quand on m'apporta une nouvelle lettre de Saint-Germain; je l'ouvris : une ligne foudroyante m'apprenait la mort subite de Lucile.

J'ai pris soin de beaucoup de tombeaux dans ma vie, il était de mon sort et de la destinée de ma sœur que ses cendres fussent jetées au ciel. Je n'étais point à Paris au moment de sa mort; je n'y avais aucun parent; retenu à Villeneuve par l'état périlleux de ma femme, je ne pus courir à des restes sacrés; des ordres transmis de loin arrivèrent trop tard pour prévenir une inhumation com-

mune. Lucile était ignorée et n'avait pas un ami; elle n'était connue que du vieux serviteur de madame de Beaumont, comme s'il eût été chargé de lier les deux destinées. Il suivit seul le cercueil délaissé, et il était mort lui-même avant que les souffrances de madame de Chateaubriand me permissent de la ramener à Paris.

Ma sœur fut enterrée parmi les pauvres : dans quel cimetière fut-elle déposée? dans quel flot immobile d'un océan de morts fut-elle engloutie? dans quelle maison expira-t-elle au sortir de la communauté des Dames de Saint-Michel? Quand, en faisant des recherches, quand, en compulsant les archives des municipalités, les registres des paroisses, je rencontrerais le nom de ma sœur, à quoi cela me servirait-il? Retrouverais-je le même gardien de l'enclos funèbre? retrouverais-je celui qui creusa une fosse demeurée sans nom et sans étiquette? Les mains rudes qui touchèrent les dernières une argile si pure en auraient-elles gardé le souvenir? Quel nomenclateur des ombres m'indiquerait la tombe effacée? ne pourrait-il pas se tromper de poussière? Puisque le ciel l'a voulu, que Lucile soit à jamais perdue! Je trouve dans cette absence de lieu une distinction d'avec les sépultures de mes autres amis. Ma devancière dans ce monde et dans l'autre prie pour moi le Rédempteur; elle le prie du milieu des dépouilles indigentes parmi lesquelles les siennes sont confondues : ainsi repose égarée, parmi les préférés de Jésus-Christ, la mère de Lucile et la mienne. Dieu aura bien su reconnaître ma sœur; et elle, qui tenait si peu à la terre, n'y devait point laisser de traces. Elle m'a quitté, cette sainte de génie. Je n'ai pas été un seul jour sans la pleurer. Lucile aimait à se cacher; je lui ai

fait une solitude dans mon cœur : elle n'en sortira que quand j'aurai cessé de vivre.

Ce sont là les vrais, les seuls événements de ma vie réelle! Que m'importaient, au moment où je perdais ma sœur, les milliers de soldats qui tombaient sur les champs de bataille, l'écroulement des trônes et le changement de la face du monde?

La mort de Lucile atteignit aux sources de mon âme : c'était mon enfance au milieu de ma famille, c'étaient les premiers vestiges de mon existence qui disparaissaient. Notre vie ressemble à ces bâtisses fragiles, étayées dans le ciel par des arcs-boutants : ils ne s'écroulent pas à la fois, mais se détachent successivement; ils appuient encore quelque galerie, quand déjà ils manquent au sanctuaire ou au berceau de l'édifice. Madame de Chateaubriand, toute meurtrie encore des caprices impérieux de Lucile, ne vit qu'une délivrance pour la chrétienne arrivée au repos du Seigneur. Soyons doux, si nous voulons être regrettés : la hauteur du génie et les qualités supérieures ne sont pleurées que des anges. Mais je ne puis entrer dans la consolation de madame de Chateaubriand.

Paris, 1833

Revu en décembre 1846.

ANNÉES DE MA VIE 1805 ET 1806.
JE REVIENS A PARIS. — JE PARS POUR LE LEVANT.

Quand, revenant à Paris par la route de Bourgogne, j'aperçus la coupole du Val-de-Grâce et le dôme de Sainte-Geneviève, qui domine le Jardin des Plantes, j'eus le cœur navré : encore une compagne de ma vie laissée sur la route! Nous rentrâmes à l'hôtel de Coislin, et, bien que M. de Fontanes, M. Joubert, M. de Clausel, M. Molé vinssent passer les soirées chez moi, j'étais travaillé de tant de souvenirs et de pensées, que je n'en pouvais plus. Demeuré seul derrière les chers objets qui m'avaient quitté, comme un marin étranger dont l'engagement est expiré et qui n'a ni foyers ni patrie, je frappais du pied la rive; je brûlais de me jeter à la nage dans un nouvel océan pour me rafraîchir et le traverser. Nourrisson du Pinde et croisé à Solyme, j'étais impatient d'aller mêler mes délaissements aux ruines d'Athènes, mes pleurs aux larmes de Madeleine.

J'allai voir ma famille en Bretagne, et, de retour à Paris, je partis pour Trieste le 13 juillet 1806 : madame de Chateaubriand m'accompagna jusqu'à Venise, où M. Ballanche la vint rejoindre.

Ma vie étant exposée heure par heure dans l'*Itinéraire*, je n'aurais plus rien à dire ici, s'il ne me restait quelques lettres inconnues écrites ou reçues pendant et après mon voyage. Julien, mon domestique et compagnon, a, de son côté, fait son *Itinéraire* auprès du mien, comme les passagers sur un vaisseau tiennent leur journal particulier dans un voyage de découverte. Le petit manuscrit qu'il met à ma disposition servira de contrôle à ma narration : je serai Cook, il sera Clerke.

Afin de mettre dans un plus grand jour la manière dont on est frappé dans l'ordre de la société et la hiérarchie des intelligences, je mêlerai ma narration à celle de Julien. Je le laisserai d'abord parler le premier, parce qu'il raconte quelques jours de voile faits sans moi de Modon à Smyrne.

ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« Nous nous sommes embarqués le vendredi 1^er^ août ;
« mais, le vent n'étant pas favorable pour sortir du port,
« nous y sommes restés jusqu'au lendemain à la pointe
« du jour. Alors le pilote du port est venu nous prévenir
« qu'il pouvait nous en sortir. Comme je n'avais jamais
« été sur mer, je m'étais fait une idée exagérée du dan-
« ger, car je n'en voyais aucun pendant deux jours. Mais
« le troisième, il s'éleva une tempête ; les éclairs, le ton-

« nerre, enfin un orage terrible nous assaillit et grossit « la mer d'une force effrayante. Notre équipage n'était « composé que de huit matelots, d'un capitaine, d'un « officier, d'un pilote et d'un cuisinier, et cinq passagers, « compris Monsieur et moi, ce qui faisait en tout dix-sept « hommes. Alors nous nous mîmes tous à aider aux ma- « telots pour fermer les voiles, malgré la pluie dont nous « fûmes bientôt traversés, ayant ôté nos habits pour agir « plus librement. Ce travail m'occupait et me faisait ou- « blier le danger qui, à la vérité, est plus effrayant par « l'idée qu'on s'en forme qu'il ne l'est réellement. Pen- « dant deux jours les orages se sont succédé, ce qui m'a « aguerri dans mes premiers jours de navigation; je « n'étais aucunement incommodé. Monsieur craignait « que je ne fusse malade en mer; lorsque le calme fut « rétabli, il me dit : « Me voilà rassuré sur votre santé; « puisque vous avez bien supporté ces deux jours d'orage, « vous pouvez vous tranquilliser pour tout autre contre- « temps. » C'est ce qui n'a pas eu lieu dans le reste de « notre trajet jusqu'à Smyrne. Le 10, qui était un di- « manche, Monsieur a fait aborder près d'une ville turque « nommée Modon, où il a débarqué pour aller en Grèce. « Dans les passagers qui étaient avec nous, il y avait « deux Milanais, qui allaient à Smyrne, pour faire leur « état de ferblantier et fondeur d'étain. Dans les deux, « il y en avait un, nommé Joseph, qui parlait assez bien « la langue turque, à qui Monsieur proposa de venir avec « lui comme domestique interprète, et dont il fait men- « tion dans son *Itinéraire*. Il nous dit en nous quittant que « ce voyage ne serait que de quelques jours, qu'il rejoin- « drait le bâtiment à une île où nous devions passer dans

« quatre ou cinq jours, et qu'il nous attendrait dans cette « île, s'il y arrivait avant nous. Comme Monsieur trouvait « en cet homme ce qui lui convenait pour ce petit voyage « (*de Sparte et d'Athènes*), il me laissa à bord pour continuer « ma route jusqu'à Smyrne et avoir soin de tous nos effets. « Il m'avait remis une lettre de recommandation près « le consul français, pour le cas où il ne nous rejoindrait « pas; c'est ce qui est arrivé. Le quatrième jour, nous « sommes arrivés à l'île indiquée. Le capitaine est des- « cendu à terre et Monsieur n'y était pas. Nous avons « passé la nuit et l'avons attendu jusqu'à sept heures du « matin. Le capitaine est retourné à terre pour prévenir « qu'il était forcé de partir ayant bon vent et obligé qu'il « était de tenir compte de son trajet. De plus, il voyait « un pirate qui cherchait à nous approcher, il était ur- « gent de se mettre promptement en défense. Il fit charger « ses quatre pièces de canon et monter sur le pont ses « fusils, pistolets et armes blanches; mais, comme le vent « nous était avantageux, le pirate nous abandonna. Nous « sommes arrivés un lundi 18, à sept heures du soir, dans « le port de Smyrne. »

Après avoir traversé la Grèce, touché à Zéa et à Chio, je trouvai Julien à Smyrne. Je vois aujourd'hui, dans ma mémoire, la Grèce comme un de ces cercles éclatants qu'on aperçoit quelquefois en fermant les yeux. Sur cette phosphorescence mystérieuse se dessinent des ruines d'une architecture fine et admirable, le tout rendu plus resplendissant encore par je ne sais quelle autre clarté des Muses. Quand retrouverai-je le thym de l'Hymette, les lauriers-roses des bords de l'Eurotas? Un des hommes que j'ai laissés avec le plus d'envie sur des rives étran-

gères, c'est le douanier turc du Pirée : il vivait seul, gardien de trois ports déserts, promenant ses regards sur des îles bleuâtres, des promontoires brillants, des mers dorées. Là, je n'entendais que le bruit des vagues dans le tombeau détruit de Thémistocle, et le murmure des lointains souvenirs : au silence des débris de Sparte, la gloire même était muette.

J'abandonnai, au berceau de Mélésigène, mon pauvre drogman Joseph, le Milanais, dans sa boutique de ferblantier, et je m'acheminai vers Constantinople. Je passai à Pergame, voulant d'abord aller à Troie, par piété poétique; une chute de cheval m'attendait au début de ma route; non pas que Pégase bronchât, mais je dormais. J'ai rappelé cet accident dans mon *Itinéraire;* Julien le raconte aussi, et il fait, à propos des routes et des chevaux, des remarques dont je certifie l'exactitude.

ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« Monsieur, qui s'était endormi sur son cheval, est « tombé sans se réveiller. Aussitôt son cheval s'est arrêté, « ainsi que le mien qui le suivait. Je mis de suite pied à « terre pour en savoir la cause, car il m'était impossible « de la voir à la distance d'une toise. Je vois Monsieur à « moitié endormi à côté de son cheval, et tout étonné de « se trouver à terre; il m'a assuré qu'il ne s'était pas « blessé. Son cheval n'a pas cherché à s'éloigner, ce qui « aurait été dangereux, car des précipices se trouvaient « très-près du lieu où nous étions. »

Au sortir de la Somma, après avoir passé Pergame,

j'eus avec mon guide la dispute qu'on lit dans l'*Itinéraire*. Voici le récit de Julien :

« Nous sommes partis de très-bonne heure de ce « village, après avoir remonté notre cantine. A peu de « distance du village, je fus très-étonné de voir Monsieur « en colère contre notre conducteur ; je lui en demandai « le motif. Alors Monsieur me dit qu'il était convenu « avec le conducteur, à Smyrne, qu'il le mènerait dans « les plaines de Troie, chemin faisant, et que, dans ce « moment, il s'y refusait en disant que ces plaines étaient « infestées de brigands. Monsieur n'en voulait rien croire « et n'écoutait personne. Comme je voyais qu'il s'empor- « tait de plus en plus, je fis signe au conducteur de « venir près de l'interprète et du janissaire pour m'expli- « quer ce qu'on lui avait dit des dangers qu'il y avait à « courir dans les plaines que Monsieur voulait visiter. « Le conducteur dit à l'interprète qu'on lui avait assuré « qu'il fallait être en très-grand nombre pour n'être pas « attaqué : le janissaire me dit la même chose. Alors « j'allai trouver Monsieur et lui répétai ce qu'ils m'avaient « dit tous trois, et, de plus, que nous trouverions à une « journée de marche un petit village où il y avait une « espèce de consul qui pourrait nous instruire de la vé- « rité. D'après ce rapport, Monsieur se calma et nous « continuâmes notre route jusqu'à cet endroit. Aussitôt « arrivé, il se rendit près du consul, qui lui dit tous les « dangers qu'il courait, s'il persistait à vouloir aller en « si petit nombre dans ces plaines de Troie. Alors Mon- « sieur a été obligé de renoncer à son projet, et nous « continuâmes notre route pour Constantinople. »

J'arrive à Constantinople.

MON ITINÉRAIRE.

L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues et les meutes de chiens sans maîtres furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières, sans murs et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés; on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux; ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Au milieu des prisons et des bagnes, s'élève un sérail, capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. »

Julien, lui, ne se perd pas ainsi dans les nues :

ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« L'intérieur de Constantinople est très-désagréable « par sa pente vers le canal et le port; on est obligé de « mettre dans toutes les rues qui descendent dans cette « direction (rues fort mal pavées) des retraites très-près « les unes des autres, pour retenir les terres que l'eau « entraînerait. Il y a peu de voitures : les Turcs font « beaucoup plus usage de chevaux de selle que les autres « nations. Il y a dans le quartier français quelques chaises « à porteurs pour les dames. Il y a aussi des chameaux et « des chevaux de somme pour le transport des marchan- « dises. On voit également des portefaix, qui sont des « Turcs ayant de très-gros et longs bâtons; ils peuvent « se mettre cinq ou six à chaque bout et portent des « charges énormes d'un pas régulier; un seul homme « porte aussi de très-lourds fardeaux. Ils ont une espèce « de crochet qui leur prend depuis les épaules jusqu'aux « reins, et, avec une remarquable adresse d'équilibre, « ils portent tous les paquets sans être attachés. »

JE M'EMBARQUE A CONSTANTINOPLE
SUR UN BATIMENT QUI PORTAIT DES PELERINS GRECS EN SYRIE.

MON ITINÉRAIRE.

« Nous étions sur le vaisseau à peu près deux cents passagers, hommes, femmes, enfants et vieillards. On voyait autant de nattes rangées en ordre des deux côtés de l'entre-pont. Dans cette espèce de république, chacun faisait son ménage à volonté : les femmes soignaient leurs enfants, les hommes fumaient ou préparaient leur dîner, les papas causaient ensemble. On entendait de tous côtés le son des mandolines, des violons et des lyres. On chantait, on dansait, on riait, on priait. Tout le monde était dans la joie. On me disait : « Jérusalem! » en me montrant le midi; et je répondais : « Jérusalem! » Enfin, sans la peur, nous eussions été les plus heureuses gens du monde; mais, au moindre vent, les matelots pliaient

les voiles, les pèlerins criaient : *Christos, Kyrie eleison!* L'orage passé, nous reprenions notre audace. »

Ici, je suis battu par Julien :

ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« Il a fallu nous occuper de notre départ pour Jaffa, « qui eut lieu le jeudi 18 septembre. Nous nous sommes « embarqués sur un bâtiment grec, où il y avait au « moins, tant hommes que femmes et enfants, cent cin- « quante Grecs qui allaient en pèlerinage à Jérusalem, « ce qui causait beaucoup d'embarras dans le bâtiment.

« Nous avions, de même que les autres passagers, « nos provisions de bouche et nos ustensiles de cuisine « que j'avais achetés à Constantinople. J'avais, en outre, « une autre provision assez complète que M. l'ambassa- « deur nous avait donnée, composée de très-beaux bis- « cuits, jambons, saucissons, cervelas; vins de diffé- « rentes sortes, rhum, sucre, citrons, jusqu'à du vin de « quinquina contre la fièvre. Je me trouvais donc pourvu « d'une provision très-abondante, que je ménageais et « ne consommais qu'avec une grande économie, sa- « chant que nous n'avions pas que ce trajet à faire : « tout était serré où aucun passager ne pouvait aller.

« Notre trajet, qui n'a été que de treize jours, m'a « paru très-long par toutes sortes de désagréments et « de malpropretés sur le bâtiment. Pendant plusieurs « jours de mauvais temps que nous avons eus, les femmes « et les enfants étaient malades, vomissaient partout, « au point que nous étions obligés d'abandonner notre « chambre et de coucher sur le pont. Nous y mangions

« beaucoup plus commodément qu'ailleurs, ayant pris « le parti d'attendre que tous nos Grecs aient fini leur « tripotage. »

Je passe le détroit des Dardanelles ; je touche à Rhodes, et je prends un pilote pour la côte de Syrie. — Un calme nous arrête sous le continent de l'Asie, presque en face de l'ancien cap Chélidonia. — Nous restons deux jours en mer, sans savoir où nous étions.

MON ITINÉRAIRE.

« Le temps était si beau et l'air si doux, que tous les passagers restaient la nuit sur le pont. J'avais disputé un point du gaillard d'arrière à deux gros caloyers qui ne me l'avaient cédé qu'en grommelant. C'était là que je dormais le 30 de septembre, à six heures du matin, lorsque je fus éveillé par un bruit confus de voix : j'ouvris les yeux et j'aperçus les pèlerins qui regardaient vers la proue du vaisseau. Je demandai ce que c'était ; on me cria : *Signor, il Carmelo !* le Carmel ! Le vent s'était levé la veille à huit heures du soir, et, dans la nuit, nous étions arrivés à la vue des côtes de Syrie. Comme j'étais couché tout habillé, je fus bientôt debout, m'enquérant de la montagne sacrée. Chacun s'empressait de me la montrer de la main ; mais je n'apercevais rien, à cause du soleil qui commençait à se lever en face de nous. Ce moment avait quelque chose de religieux et d'auguste ; tous les pèlerins, le chapelet à la main, étaient restés en silence dans la même attitude, attendant l'apparition de la Terre sainte ; le chef des papas priait à haute voix : on n'entendait que cette prière et le

bruit de la course du vaisseau que le vent le plus favorable poussait sur une mer brillante. De temps en temps un cri s'élevait de la proue quand on revoyait le Carmel. J'aperçus enfin, moi-même, cette montagne, comme une tache ronde au-dessous des rayons du soleil. Je me mis alors à genoux à la manière des Latins. Je ne sentis point cette espèce de trouble que j'éprouvai en découvrant les côtes de la Grèce : mais la vue du berceau des Israélites et de la patrie des chrétiens me remplit de joie et de respect. J'allais descendre sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, aux lieux où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde.

. . . . . .

« Le vent nous manqua à midi; il se leva de nouveau à quatre heures; mais, par l'ignorance du pilote, nous dépassâmes le but... A deux heures de l'après-midi, nous revîmes Jaffa.

« Un bateau se détacha de la terre avec trois religieux. Je descendis avec eux dans la chaloupe; nous entrâmes dans le port par une ouverture pratiquée entre des rochers, et dangereuse même pour un caïque.

« Les Arabes du rivage s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, afin de nous charger sur leurs épaules. Il se passa, là, une scène assez plaisante : mon domestique était vêtu d'une redingote blanchâtre; le blanc étant la couleur de distinction chez les Arabes, ils jugèrent que Julien était le scheik. Ils se saisirent de lui et l'emportèrent en triomphe, malgré ses protestations, tandis que, grâce à mon habit bleu, je me sauvais obscurément sur le dos d'un mendiant déguenillé. »

Maintenant, entendons Julien, principal acteur de la scène :

ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« Ce qui m'a beaucoup étonné, c'est de voir venir « six Arabes pour me porter à terre, tandis qu'il n'y en « avait que deux pour Monsieur, ce qui l'amusait beau- « coup de me voir porter comme une châsse. Je ne sais « si ma mise leur a paru plus brillante que celle de « Monsieur ; il avait une redingote brune et boutons pa- « reils, la mienne était blanchâtre, avec des boutons de « métal blanc qui jetaient assez d'éclat par le soleil qu'il « faisait ; c'est ce qui a pu, sans doute, leur causer cette « méprise.

« Nous sommes entrés le mercredi 1^er^ octobre chez « les religieux de Jaffa, qui sont de l'ordre des Corde- « liers, parlant latin et italien, mais très-peu français. « Ils nous ont très-bien reçus et ont fait tout leur pos- « sible pour nous procurer tout ce qui nous était né- « cessaire. »

J'arrive à Jérusalem. — Par le conseil des Pères du couvent, je traverse vite la cité sainte pour aller au Jourdain. — Après m'être arrêté au couvent de Bethléem, je pars avec une escorte d'Arabes ; je m'arrête à Saint-Saba. — A minuit, je me trouve au bord de la mer Morte.

MON ITINÉRAIRE.

« Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude

en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère ; chaque grotte déclare l'avenir ; chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

« Nous descendîmes de la croupe de la montagne, afin d'aller passer la nuit au bord de la mer Morte, pour remonter ensuite au Jourdain. »

ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« Nous sommes descendus de cheval pour les laisser « reposer et manger, ainsi que nous, qui avions une « assez bonne cantine que les religieux de Jérusalem « nous avaient donnée. Après notre collation faite, nos « Arabes allèrent à une certaine distance de nous, pour « écouter, l'oreille sur terre, s'ils entendaient quelque « bruit; nous ayant assuré que nous pouvions être tran- « quilles, alors chacun s'est abandonné au sommeil. « Quoique couché sur des cailloux, j'avais fait un très- « bon somme, quand Monsieur vint me réveiller, à cinq « heures du matin, pour faire préparer tout notre monde

« à partir. Il avait déjà empli une bouteille de fer-blanc,
« tenant environ trois chopines, de l'eau de la mer
« Morte, pour rapporter à Paris. »

MON ITINÉRAIRE.

« Nous levâmes le camp, et nous cheminâmes pendant une heure et demie avec une peine excessive dans une arène blanche et fine. Nous avancions vers un petit bois d'arbres de baume et de tamarins, qu'à mon grand étonnement je voyais s'élever du milieu d'un sol stérile. Tout à coup, les Bethléémites s'arrêtèrent et me montrèrent de la main, au fond d'une ravine, quelque chose que je n'avais pas aperçu. Sans pouvoir dire ce que c'était, j'entrevoyais comme une espèce de sable en mouvement sur l'immobilité du sol. Je m'approchai de ce singulier objet, et je vis un fleuve jaune que j'avais peine à distinguer de l'arène de ses deux rives. Il était profondément encaissé, et roulait avec lenteur une onde épaisse : c'était le Jourdain...

« Les Bethléémites se dépouillèrent et se plongèrent dans le Jourdain. Je n'osai les imiter, à cause de la fièvre qui me tourmentait toujours. »

ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« Nous sommes arrivés au Jourdain à sept heures
« du matin, par des sables où nos chevaux entraient jus-
« qu'aux genoux, et par des fossés qu'ils avaient peine
« à remonter. Nous avons parcouru le rivage jusqu'à
« dix heures, et, pour nous délasser, nous nous sommes

« baignés très-commodément par l'ombre des arbris-
« seaux qui bordent le fleuve. Il aurait été très-facile de
« passer de l'autre côté à la nage, n'ayant de largeur, à
« l'endroit où nous étions, qu'environ 40 toises ; mais il
« n'eût pas été prudent de le faire, car il y avait des
« Arabes qui cherchaient à nous rejoindre, et en peu de
« temps ils se réunissent en très-grand nombre. Monsieur
« a empli sa seconde bouteille de fer-blanc d'eau du
« Jourdain. »

Nous rentrâmes dans Jérusalem : Julien n'est pas beaucoup frappé des saints lieux : en vrai philosophe, il est sec : « Le Calvaire, dit-il, est dans la même église, sur
« une hauteur, semblable à beaucoup d'autres hauteurs
« sur lesquelles nous avons monté, et d'où l'on ne voit
« au loin que des terres en friche, et, pour tous bois,
« des broussailles et arbustes rongés par les animaux.
« La vallée de Josaphat se trouve en dehors, au pied
« du mur de Jérusalem, et ressemble à un fossé de
« rempart. »

Je quittai Jérusalem, j'arrivai à Jaffa, et je m'embarquai pour Alexandrie. D'Alexandrie j'allai au Caire, et je laissai Julien chez M. Drovetti, qui eut la bonté de me noliser un bâtiment autrichien pour Tunis. Julien continue son journal à Alexandrie : « Il y a, dit-il, des juifs
« qui font l'agiotage comme partout où ils sont. A une
« demi-lieue de la ville, il y a la colonne de Pompée,
« qui est en granit rougeâtre, montée sur un massif de
« pierres de taille. »

MON ITINÉRAIRE.

« Le 23 novembre, à midi, le vent étant devenu

favorable, je me rendis à bord du vaisseau. J'embrassai M. Drovetti sur le rivage, et nous nous promîmes amitié et souvenance : j'acquitte aujourd'hui ma dette.

« Nous levâmes l'ancre à deux heures. Un pilote nous mit hors du port. Le vent était faible et de la partie du midi. Nous restâmes trois jours à la vue de la colonne de Pompée, que nous découvrions à l'horizon. Le soir du troisième jour, nous entendîmes le coup de canon de retraite du port d'Alexandrie. Ce fut comme le signal de notre départ définitif, car le vent du nord se leva, et nous fîmes voile à l'occident,

« Le 1er décembre, le vent, se fixant à l'ouest, nous barra le chemin. Peu à peu il descendit au sud-ouest et se changea en une tempête qui ne cessa qu'à notre arrivée à Tunis. Pour occuper mon temps, je copiais et mettais en ordre les notes de ce voyage et les descriptions des *Martyrs*. La nuit, je me promenais sur le pont avec le second, le capitaine Dinelli. Les nuits passées au milieu des vagues, sur un vaisseau battu de la tempête, ne sont pas stériles; l'incertitude de notre avenir donne aux objets leur véritable prix : la terre, contemplée du milieu d'une mer orageuse, ressemble à la vie considérée par un homme qui va mourir. »

ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« Après notre sortie du port d'Alexandrie, nous « avons été assez bien pendant les premiers jours, mais « cela n'a pas duré, car nous avons toujours eu mauvais « temps et mauvais vent pendant le reste du trajet. Il y « avait toujours de garde sur le pont un officier, le pilote

« et quatre matelots. Quand nous voyions, à la fin du « jour, que nous allions avoir une mauvaise nuit, nous « montions sur le pont. Vers minuit, je faisais notre « punch. Je commençais toujours à en donner à notre « pilote et aux quatre matelots, ensuite j'en servais à « Monsieur, à l'officier et à moi ; mais nous ne prenions « pas cela aussi tranquillement que dans un café. Cet « officier avait beaucoup plus d'usage que le capitaine ; « il parlait très-bien français, ce qui nous a été très- « agréable dans notre trajet. »

Nous continuons notre navigation et nous mouillons devant les îles Kerkeni.

MON ITINÉRAIRE.

« Un orage du sud-est s'éleva à notre grande joie, et en cinq jours nous arrivâmes dans les eaux de l'île de Malte. Nous la découvrîmes la veille de Noël ; mais, le jour de Noël même, le vent, se rangeant à l'ouest-nord-ouest, nous chassa au midi de Lampedouse. Nous restâmes dix-huit jours sur la côte orientale du royaume de Tunis, entre la vie et la mort. Je n'oublierai de ma vie la journée du 28.

« Nous jetâmes l'ancre devant les îles de Kerkeni. Nous restâmes huit jours à l'ancre dans la petite Syrte, où je vis commencer l'année 1807. Sous combien d'astres et dans combien de fortunes diverses j'avais déjà vu se renouveler pour moi les années, qui passent si vite ou qui sont si longues ! Qu'ils étaient loin de moi ces temps de mon enfance où je recevais avec un cœur palpitant de joie la bénédiction et les présents paternels ! Comme ce

premier jour de l'année était attendu! Et maintenant, sur un vaisseau étranger, au milieu de la mer, à la vue d'une terre barbare, ce premier jour s'envolait pour moi, sans témoins, sans plaisirs, sans les embrassements de la famille, sans ces tendres souhaits de bonheur qu'une mère forme pour son fils avec tant de sincérité! Ce jour, né du sein des tempêtes, ne laissait tomber sur mon front que des soucis, des regrets et des cheveux blancs. »

Julien est exposé à la même destinée, et il me reprend d'une de ces impatiences dont, heureusement, je me suis corrigé.

ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« Nous étions très-près de l'île de Malte et nous « avions à craindre d'être aperçus par quelque bâtiment « anglais qui aurait pu nous forcer d'entrer dans le port; « mais aucun n'est venu à notre rencontre. Notre équi- « page se trouvait très-fatigué, et le vent continuait à ne « pas nous être favorable. Le capitaine, voyant sur sa « carte un mouillage nommé Kerkeni, duquel nous n'é- « tions pas éloignés, fit voile dessus, sans en prévenir « Monsieur, lequel, voyant que nous approchions de ce « mouillage, s'est fâché de ce qu'il n'avait pas été con- « sulté, disant au capitaine qu'il devait continuer sa « route, ayant supporté de plus mauvais temps. Mais « nous étions trop avancés pour reprendre notre route, « et, d'ailleurs, la prudence du capitaine a été fort ap- « prouvée, car, cette nuit-là, le vent est devenu bien « plus fort et la mer très-mauvaise. Ayant été obligés de « rester vingt-quatre heures de plus que notre prévision

« dans le mouillage, Monsieur en marquait vivement son « mécontentement au capitaine, malgré les justes raisons « que celui-ci lui donnait.

« Il y avait environ un mois que nous naviguions, « et il ne nous fallait plus que sept ou huit heures pour « arriver dans le port de Tunis. Tout à coup le vent « devint si violent que nous fûmes obligés de nous mettre « au large, et nous restâmes trois semaines sans pouvoir « aborder ce port. C'est encore dans ce moment que « Monsieur reprocha de nouveau au capitaine d'avoir « perdu trente-six heures au mouillage. On ne pouvait « le persuader qu'il nous serait arrivé plus grand mal- « heur si le capitaine eût été moins prévoyant. Le mal- « heur que je voyais était de voir nos provisions baisser, « sans savoir quand nous arriverions. »

Je foulai enfin le sol de Carthage. Je trouvai chez M. et madame Devoise l'hospitalité la plus généreuse. Julien fait bien connaître mon hôte; il parle aussi de la campagne et des juifs : « Ils prient et pleurent, » dit-il.

Un brick de guerre américain m'ayant donné passage à son bord, je traversai le lac de Tunis pour me rendre à La Goulette. « Chemin faisant, dit Julien, je « demandai à Monsieur s'il avait pris l'or qu'il avait mis « dans le secrétaire de la chambre où il couchait; il me « dit qu'il l'avait oublié, et je fus obligé de retourner à « Tunis. » L'argent ne peut jamais me demeurer dans la cervelle.

Quand j'arrivai d'Alexandrie, nous jetâmes l'ancre en face les débris de la cité d'Annibal. Je les regardais du bord sans pouvoir deviner ce que c'était. J'apercevais quelques cabanes de Maures, un ermitage musulman sur

la pointe d'un cap avancé, des brebis paissant parmi des ruines, ruines si peu apparentes que je les distinguais à peine du sol qui les portait : c'était Carthage. Je la visitai avant de m'embarquer pour l'Europe.

MON ITINÉRAIRE.

« Du sommet de Byrsa, l'œil embrasse les ruines de Carthage qui sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement : elles ressemblent à celles de Sparte, n'ayant rien de bien conservé, mais occupant un espace considérable. Je les vis au mois de février; les figuiers, les oliviers et les caroubiers donnaient déjà leurs premières feuilles; de grandes angéliques et des acanthes formaient des touffes de verdure parmi les débris de marbre de toutes couleurs. Au loin, je promenais mes regards sur l'isthme, sur une double mer, sur des îles lointaines, sur une campagne riante, sur des lacs bleuâtres, sur des montagnes azurées; je découvrais des forêts, des vaisseaux, des aqueducs, des villages maures, des ermitages mahométans, des minarets et les maisons blanches de Tunis. Des millions de sansonnets, réunis en bataillons et ressemblant à des nuages, volaient au-dessus de ma tête. Environné des plus grands et des plus touchants souvenirs, je pensais à Didon, à Sophonisbe, à la noble épouse d'Asdrubal; je contemplais les vastes plaines où sont ensevelies les légions d'Annibal, de Scipion et de César; mes yeux voulaient reconnaître l'emplacement du palais d'Utique. Hélas! les débris du palais de Tibère existent encore à Caprée, et l'on cherche en vain à Utique la place de la maison de Caton! Enfin, les

terribles Vandales, les légers Maures, passaient tour à tour devant ma mémoire, qui m'offrait, pour dernier tableau, saint Louis expirant sur les ruines de Carthage. »

Julien achève comme moi de prendre sa dernière vue de l'Afrique à Carthage.

ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« Le 7 et le 8 nous nous sommes promenés dans les « ruines de Carthage où il se trouve encore quelques « fondations à rase terre, qui prouvent la solidité des « monuments de l'antiquité. Il y a aussi comme des dis- « tributions de bains qui sont submergés par la mer. Il « existe encore de très-belles citernes; on en voyait « d'autres qui étaient comblées. Le peu d'habitants qui « occupent ces contrées cultivent les terres qui leur sont « nécessaires. Ils ramassent différents marbres et pierres, « ainsi que des médailles qu'ils vendent aux voyageurs « comme antiques : Monsieur en a acheté pour rapporter « en France. »

DE TUNIS JUSQU'A MA RENTREE EN FRANCE PAR L'ESPAGNE.

Julien raconte brièvement notre traversée de Tunis à la baie de Gibraltar; d'Algésiras, il arrive promptement à Cadix, et de Cadix à Grenade. Indifférent à *Blanca,* il remarque seulement que *l'Alhambra et autres édifices élevés sont sur des rochers d'une hauteur immense*. Mon *Itinéraire* n'entre pas dans beaucoup plus de détails sur Grenade; je me contente de dire :

« L'Alhambra me parut digne d'être remarqué, même après les temples de Grèce. La vallée de Grenade est délicieuse et ressemble beaucoup à celle de Sparte : on conçoit que les Maures regrettent un pareil pays. »

C'est dans *le Dernier des Abencerrages* que j'ai décrit l'Alhambra. L'Alhambra, le Généralife, le Monte-Santo se sont gravés dans ma tête comme ces paysages fantastiques que, souvent à l'aube du jour, on croit entrevoir

dans un beau premier rayon de l'aurore. Je me sens encore assez de nature pour peindre la Vega; mais je n'oserais le tenter, de peur de l'*archevêque de Grenade*. Pendant mon séjour dans la ville des sultanes, un guitariste, chassé par un tremblement de terre d'un village que je venais de traverser, s'était donné à moi. Sourd comme un pot, il me suivait partout : quand je m'asseyais sur une ruine dans le palais des Maures, il chantait debout à mes côtés, en s'accompagnant de sa guitare. L'harmonieux mendiant n'aurait peut-être pas composé la symphonie de *la Création*, mais sa poitrine brunie se montrait à travers les lambeaux de sa casaque, et il aurait eu grand besoin d'écrire comme Beethoven à mademoiselle Breuning :

« Vénérable Éléonore, ma très-chère amie, je vou-
« drais bien être assez heureux pour posséder une veste
« de poil de lapin tricotée par vous. »

Je traversai d'un bout à l'autre cette Espagne où, seize années plus tard, le ciel me réservait un grand rôle, en contribuant à étouffer l'anarchie chez un noble peuple et à délivrer un Bourbon : l'honneur de nos armes fut rétabli, et j'aurais sauvé la légitimité, si la légitimité avait pu comprendre les conditions de sa durée.

Julien ne me lâche pas qu'il ne m'ait ramené sur la place Louis XV, le 5 juin 1807, à trois heures après midi. De Grenade, il me conduit à Aranjuez, à Madrid, à l'Escurial, d'où il saute à Bayonne.

« Nous sommes repartis de Bayonne, dit-il, le mardi
« 9 mai, pour Pau, Tarbes, Baréges et Bordeaux, où
« nous sommes arrivés le 18, très-fatigués, avec chacun
« un mouvement de fièvre. Nous en sommes repartis le

« 19, et nous avons passé à Angoulême et à Tours, et « nous sommes arrivés le 28 à Blois, où nous avons cou- « ché. Le 31, nous avons continué notre route jusqu'à « Orléans, et ensuite nous avons fait notre dernier cou- « cher à Angerville. »

J'étais là, à une poste d'un château dont mon long voyage ne m'avait point fait oublier les habitants. Mais les jardins d'Armide, où étaient-ils? Deux ou trois fois, en retournant aux Pyrénées, j'ai aperçu du grand chemin la colonne de Méréville; ainsi que la colonne de Pompée, elle m'annonçait le désert : comme mes fortunes de mer, tout a changé.

J'arrivai à Paris avant les nouvelles que je donnais de moi : j'avais devancé ma vie. Tout insignifiantes que sont les lettres que j'écrivais, je les parcours, comme on regarde de méchants dessins qui représentent des lieux qu'on a visités. Ces billets datés de Modon, d'Athènes, de Zéa, de Smyrne et de Constantinople; de Jaffa, de Jérusalem, d'Alexandrie, de Tunis, de Grenade, de Madrid et de Burgos; ces lignes tracées sur toutes sortes de papier, avec toutes sortes d'encre, apportées par tous les vents, m'intéressent. Il n'y a pas jusqu'à mes firmans que je ne me plaise à dérouler : j'en touche avec plaisir le vélin, j'en suis l'élégante calligraphie et je m'ébahis à la pompe du style. J'étais donc un bien grand personnage! Nous sommes de bien pauvres diables, avec nos lettres et nos passe-ports à quarante sous, auprès de ces seigneurs du turban!

Osman Séïd, pacha de Morée, adresse ainsi à qui de droit mon firman pour Athènes :

« Hommes de loi des bourgs de Misitra (Sparte) et

« d'Argos, cadis, nadirs, effendis, de qui puisse la sagesse « s'augmenter encore ; honneur de vos pairs et de nos « grands, vaïvodes, et vous par qui voit votre maître, « qui le remplacez dans chacune de vos juridictions, gens « en place et gens d'affaires, dont le crédit ne peut que « croître ;

« Nous vous mandons qu'entre les nobles de France, « un noble (particulièrement) de Paris, muni de cet ordre, « accompagné d'un janissaire armé et d'un domestique « pour son escorte, a sollicité la permission et expliqué « son intention de passer par quelques-uns des lieux et « positions qui sont de vos juridictions, afin de se rendre « à Athènes, qui est un isthme hors de là, séparé de vos « juridictions.

« Vous donc, effendis, vaïvodes et tous autres dési- « gnés ci-dessus, quand le susdit personnage arrivera aux « lieux de vos juridictions, vous aurez le plus grand soin « qu'on s'acquitte envers lui des égards et de tous les « détails dont l'amitié fait une loi, etc., etc.

« An 1221 de l'hégire. »

Mon passe-port de Constantinople pour Jérusalem porte :

« Au tribunal sublime de Sa Grandeur le kadi de « Kouds (Jérusalem), Schérif très-excellent effendi :

« Très-excellent effendi, que Votre Grandeur placée « sur son tribunal auguste agrée nos bénédictions sin- « cères et nos salutations affectueuses.

« Nous vous mandons qu'un personnage noble, de la « cour de France, nommé François-Auguste de Chateau- « briand, se rend en ce moment vers vous, pour accom- « plir le *saint* pèlerinage (des chrétiens). »

Protégerions-nous de la sorte le voyageur inconnu près des maires et des gendarmes qui visitent son passeport? On peut lire également dans ces firmans les révolutions des peuples : combien de *laissez-passer* a-t-il fallu que Dieu donnât aux empires, pour qu'un esclave tartare imposât des ordres à un vaïvode de Misitra, c'est-à-dire à un magistrat de Sparte; pour qu'un musulman recommandât un chrétien au cadi de Kouds, c'est-à-dire de Jérusalem!

L'*Itinéraire* est entré dans les éléments qui composent ma vie. Quand je partis en 1806, un pèlerinage à Jérusalem paraissait une grande entreprise. Ores que la foule m'a suivi et que tout le monde est en diligence, le merveilleux s'est évanoui; il ne m'est guère resté en propre que Tunis : on s'est moins dirigé de ce côté, et l'on convient que j'ai désigné la véritable situation des ports de Carthage. Cette honorable lettre le prouve :

« Monsieur le vicomte, je viens de recevoir un plan « du sol et des ruines de Carthage, donnant les contours « exacts et les reliefs du terrain; il a été levé trigonomé- « triquement sur une base de 1,500 mètres, il s'appuie « sur des observations barométriques faites avec des ba- « romètres correspondants. C'est un travail de dix ans de « précision et de patience; il confirme vos opinions sur la « position des ports de Byrsa.

« J'ai repris avec ce plan exact tous les textes an- « ciens, et j'ai déterminé, je crois, l'enceinte extérieure « et les autres parties du Cothon, de Byrsa et de Mé- « gara, etc., etc. Je vous rends la justice qui vous est due « à tant de titres.

« Si vous ne craignez pas de me voir fondre sur « votre génie avec ma trigonométrie et ma lourde érudi- « tion, je serai chez vous au premier signe de votre part. « Si nous vous suivons, mon père et moi, dans la littéra- « ture, *longissimo intervallo*, au moins nous aurons tâché « de vous imiter pour la noble indépendance dont vous « donnez à la France un si beau modèle.

« J'ai l'honneur d'être, et je m'en vante, votre franc « admirateur,

« Dureau de La Malle. »

Une pareille rectification des lieux aurait suffi autrefois pour me faire donner un nom en géographie. Dorénavant, si j'avais encore la manie de faire parler de moi, je ne sais où je pourrais courir afin d'attirer l'attention du public : peut-être reprendrais-je mon ancien projet de la découverte du passage au pôle nord ; peut-être remonterais-je le Gange. Là, je verrais la longue ligne noire et droite des bois qui défendent l'accès de l'Himalaya ; lorsque, parvenu au col qui attache les deux principaux sommets du mont Ganghour, je découvrirais l'amphithéâtre incommensurable des neiges éternelles ; lorsque je demanderais à mes guides, comme Heber, l'évêque anglican de Calcutta, le nom des autres montagnes de l'est, ils me répondraient qu'elles bordent l'empire chinois. A la bonne heure ! mais revenir des Pyramides, c'est comme si vous reveniez de Montlhéry. A ce propos, je me souviens qu'un pieux antiquaire des environs de Saint-Denis en France m'a écrit pour me demander si Pontoise ne ressemblait pas à Jérusalem.

La page qui termine l'*Itinéraire* semble être écrite en

ce moment même, tant elle reproduit mes sentiments actuels.

« Il y a vingt ans, disais-je, que je me consacre à l'é-
« tude au milieu de tous les hasards et de tous les cha-
« grins; *diversa exsilia et desertas quærere terras :* un grand
« nombre des feuilles de mes livres ont été tracées sous
« la tente, dans les déserts, au milieu des flots; j'ai sou-
« vent tenu la plume sans savoir comment je prolongerais
« de quelques instants mon existence... Si le ciel m'ac-
« corde un repos que je n'ai jamais goûté, je tâcherai
« d'élever en silence un monument à ma patrie; si la Pro-
« vidence me refuse ce repos, je ne dois songer qu'à
« mettre mes derniers jours à l'abri des soucis qui ont
« empoisonné les premiers. Je ne suis plus jeune, je n'ai
« plus l'amour du bruit; je sais que les lettres, dont le
« commerce est si doux quand il est secret, ne nous atti-
« rent au dehors que des orages. Dans tous les cas, j'ai
« assez écrit si mon nom doit vivre; beaucoup trop s'il
« doit mourir. »

Il est possible que mon *Itinéraire* demeure comme un manuel à l'usage des Juifs errants de ma sorte : j'ai marqué scrupuleusement les étapes et tracé une carte routière. Tous les voyageurs à Jérusalem m'ont écrit pour me féliciter et me remercier de mon exactitude; j'en citerai un témoignage :

« Monsieur, vous m'avez fait l'honneur, il y a quel-
« ques semaines, de me recevoir chez vous, ainsi que
« mon ami M. de Saint-Laumer; en vous apportant une
« lettre d'Abou-Gosch, nous venions vous dire combien
« on trouvait de nouveaux mérites à votre *Itinéraire* en le

« lisant sur les lieux, et comme on appréciait jusqu'à son « titre même, tout humble et tout modeste que vous « l'ayez choisi, en le voyant justifié à chaque pas par « l'exactitude scrupuleuse des descriptions, fidèles encore « aujourd'hui, sauf quelques ruines de plus ou de moins, « seul changement de ces contrées, etc.

« Jules Folentlot. »

Rue Caumartin, n° 23.

Mon exactitude tient à mon bon sens vulgaire; je suis de la race des Celtes et des tortues, race pédestre; non du sang des Tartares et des oiseaux, races pourvues de chevaux et d'ailes. La religion, il est vrai, me ravit quelquefois dans ses bras; mais quand elle me remet à terre, je chemine, appuyé sur mon bâton, me reposant aux bornes pour déjeuner de mon olive et de mon pain bis. *Si je suis moult allé en bois, comme font volontiers les François,* je n'ai, cependant, jamais aimé le changement pour le changement; la route m'ennuie : j'aime seulement le voyage à cause de l'indépendance qu'il me donne, comme j'incline vers la campagne, non pour la campagne, mais pour la solitude. « Tout ciel m'est un, dit Montaigne, « vivons entre les nôtres, allons mourir « et rechigner entre les inconnus. »

Il me reste aussi de ces pays d'Orient quelques autres lettres, parvenues à leur adresse plusieurs mois après leur date. Des pères de la Terre sainte, des consuls et des familles, me supposant devenu puissant sous la Restauration, ont réclamé, auprès de moi, les droits de l'hospitalité : de loin, on se trompe et l'on croit ce qui semble juste. M. Gaspari m'écrivit, en 1816, pour solliciter ma

protection en faveur de son fils ; sa lettre est adressée : *A monsieur le vicomte de Chateaubriand, grand maître de l'Université royale, à Paris.*

M. Caffe, ne perdant pas de vue ce qui se passe autour de lui, et m'apprenant des nouvelles de son univers, me mande d'Alexandrie : « Depuis votre départ, le pays « n'est pas amélioré, quoique la tranquillité règne. Quoi- « que le chef n'ait rien à craindre de la part des Mame- « luks, toujours réfugiés dans la Haute-Égypte, il faut « pourtant qu'il se tienne en garde. Abd-el-Ouald fait « toujours des siennes à la Mecque. Le canal de Manouf « vient d'être fermé ; Méhémet-Ali sera mémorable en « Égypte pour avoir exécuté ce projet, etc. »

Le 12 août 1816, M. Pangalo fils m'écrivait de Zéa :

« Monseigneur,

« Votre *Itinéraire de Paris à Jérusalem* est parvenu à « Zéa, et j'ai lu, au milieu de notre famille, ce que Votre « Excellence veut bien y dire d'obligeant pour elle. Votre « séjour parmi nous a été si court, que nous ne méritons « pas, à beaucoup près, les éloges que Votre Excellence « a faits de notre hospitalité, et de la manière trop fami- « lière avec laquelle nous vous avons reçu. Nous venons « d'apprendre aussi, avec la plus grande satisfaction, que « Votre Excellence se trouve replacée par les derniers « événements, et qu'elle occupe un rang dû à son mérite « autant qu'à sa naissance. Nous l'en félicitons, et nous « espérons qu'au faîte des grandeurs, monsieur le comte « de Chateaubriand voudra bien se ressouvenir de Zéa,

« de la nombreuse famille du vieux Pangalo, son hôte,
« de cette famille dans laquelle le consulat de France
« existe depuis le glorieux règne de Louis le Grand, qui
« a signé le brevet de notre aïeul. Ce vieillard, si souf-
« frant, n'est plus; j'ai perdu mon père; je me trouve,
« avec une fortune très-médiocre, chargé de toute la fa-
« mille; j'ai ma mère, six sœurs à marier, et plusieurs
« veuves à ma charge avec leurs enfants. J'ai recours aux
« bontés de Votre Excellence; je la prie de venir au se-
« cours de notre famille, en obtenant que le vice-consu-
« lat de Zéa, qui est très-nécessaire pour la relâche fré-
« quente des bâtiments du roi, ait des appointements
« comme les autres vice-consulats; que d'agent, que je
« suis, sans appointement, je sois vice-consul, avec le
« traitement attaché à ce grade. Je crois que Votre Excel-
« lence obtiendrait facilement cette demande, en faveur
« des longs services de mes aïeux, si elle daignait s'en
« occuper, et qu'elle excusera la familiarité importune
« de vos hôtes de Zéa, qui espèrent en vos bontés.

« Je suis avec le plus profond respect,

« Monseigneur,

« De Votre Excellence

« Le très-humble et très-obéissant serviteur,

« M.-G. Pangalo. »

Zéa, le 3 août 1816.

Toutes les fois qu'un peu de gaieté me vient sur les lèvres, j'en suis puni comme d'une faute. Cette lettre me fait sentir un remords en relisant un passage (atténué, il est vrai, par des expressions reconnaissantes) sur l'hospi-

talité de nos consuls dans le Levant : « Mesdemoiselles « Pangalo, dis-je dans l'*Itinéraire*, chantent en grec :

Ah! vous dirai-je, maman?

« M. Pangalo poussait des cris, les coqs s'égosillaient, et « les souvenirs d'Iulis, d'Aristée, de Simonide étaient « complétement effacés. »

Les demandes de protection tombaient presque toujours au milieu de mes discrédits et de mes misères. Au commencement même de la Restauration, le 11 octobre 1814, je reçus cette autre lettre datée de Paris :

« Monsieur l'ambassadeur,

« Mademoiselle Dupont, des îles Saint-Pierre et Mi- « quelon, qui a eu l'honneur de vous voir dans ces îles, « désirerait obtenir de Votre Excellence un moment d'au- « dience. Comme elle sait que vous habitez la campagne, « elle vous prie de lui faire savoir le jour où vous vien- « drez à Paris et où vous pourrez lui accorder cette au- « dience.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« DUPONT. »

Je ne me souvenais plus de cette demoiselle de l'époque de mon voyage sur l'Océan, tant la mémoire est ingrate! Cependant, j'avais gardé un souvenir parfait de la fille inconnue qui s'assit auprès de moi dans la triste Cyclade glacée :

« Une jeune marinière parut dans les déclivités su-

« périeures du morne, elle avait les jambes nues quoiqu'il « fît froid, et marchait parmi la rosée, » etc.

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchèrent de voir mademoiselle Dupont. Si, par hasard, c'était la fiancée de Guillaumy, quel effet un quart de siècle avait-il produit sur elle? Avait-elle été atteinte de l'hiver de Terre-Neuve, ou conservait-elle le printemps des fèves en fleurs, abritées dans le fossé du fort Saint-Pierre?

A la tête d'une excellente traduction des lettres de saint Jérôme, MM. Collombet et Grégoire ont voulu trouver dans leur notice, entre ce saint et moi, à propos de la Judée, une ressemblance à laquelle je me refuse par respect. Saint Jérôme, du fond de sa solitude, traçait la peinture de ses combats intérieurs : je n'aurais pas rencontré les expressions de génie de l'habitant de la grotte de Bethléem; tout au plus aurais-je pu chanter avec saint François, mon patron en France et mon hôtelier au Saint-Sépulcre, ces deux cantiques en italien de l'époque qui précède l'italien de Dante :

In foco l' amor mi mise,
In foco l' amor mi mise.

J'aime à recevoir des lettres d'outre-mer; ces lettres semblent m'apporter quelque murmure des vents, quelque rayon des soleils, quelque émanation des destinées diverses que séparent les flots et que lient les souvenirs de l'hospitalité.

Voudrais-je revoir ces contrées lointaines? Une ou deux, peut-être. Le ciel de l'Attique a produit en moi un enchantement qui ne s'efface point; mon imagination est

encore parfumée des myrtes du temple de la *Vénus aux jardins* et de l'iris du Céphise.

Fénelon, au moment de partir pour la Grèce, écrivait à Bossuet la lettre qu'on va lire. L'auteur futur de *Télémaque* s'y révèle avec l'ardeur du missionnaire et du poëte.

« Divers petits accidents ont toujours retardé jus-
« qu'ici mon retour à Paris; mais enfin, Monseigneur, je
« pars, et peu s'en faut que je ne vole. A la vue de ce
« voyage, j'en médite un plus grand. La Grèce entière
« s'ouvre à moi, le sultan effrayé recule; déjà le Pélopon-
« nèse respire en liberté, et l'Église de Corinthe va re-
« fleurir; la voix de l'apôtre s'y fera encore entendre. Je
« me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces
« ruines précieuses, pour y recueillir, avec les plus cu-
« rieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je
« cherche cet aréopage, où saint Paul annonça aux sages
« du monde le Dieu inconnu; mais le profane vient après
« le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée,
« où Socrate fait le plan de sa République. Je monte au
« sommet du Parnasse, je cueille les lauriers de Delphes
« et je goûte les délices du Tempé.

« Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec
« celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour lais-
« ser la Grèce entière à la religion, à la philosophie et
« aux beaux-arts, qui la regardent comme leur patrie?

. . . . . Arva, beata
Petamus arva divites et insulas.

« Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes
« visions du disciple bien-aimé; ô heureuse Pathmos,

« j'irai baiser sur la terre les pas de l'Apôtre, et je croirai « voir les cieux ouverts. Là, je me sentirai saisi d'indi- « gnation contre le faux prophète, qui a voulu dévelop- « per les oracles du véritable, et je bénirai le Tout-Puis- « sant, qui, loin de précipiter l'Église comme Babylone, « enchaîne le dragon et la rend victorieuse. Je vois déjà « le schisme qui tombe, l'Orient et l'Occident qui se réu- « nissent, et l'Asie qui voit renaître le jour après une si « longue nuit; la terre sanctifiée par les pas du Sauveur « et arrosée de son sang, délivrée de ses profanateurs, et « revêtue d'une nouvelle gloire; enfin les enfants d'Abra- « ham épars sur toute la terre, et plus nombreux que les « étoiles du firmament, qui, rassemblés des quatre vents, « viendront en foule reconnaître le Christ qu'ils ont « percé, et montrer à la fin des temps une résurrection. « En voilà assez, Monseigneur, et vous serez bien aise « d'apprendre que c'est ma dernière lettre, et la fin de « mes enthousiasmes, qui vous importuneront peut-être. « Pardonnez-les à ma passion de vous entretenir de loin, « en attendant que je puisse le faire de près.

« Fr. de Fénelon.

C'était là le vrai nouvel Homère, seul digne de chanter la Grèce et d'en raconter la beauté au nouveau Chrysostome.

Je n'ai devant les yeux, des sites de la Syrie, de l'Égypte et de la terre punique, que les endroits en rapport avec ma nature solitaire; ils me plaisaient indépendamment de l'antiquité, de l'art et de l'histoire. Les Pyramides me frappaient moins par leur grandeur que par le désert contre lequel elles étaient appliquées; la colonne de Dioclétien arrêtait moins mes regards que les festons de la mer le long des sables de la Libye. A l'embouchure pélusiaque du Nil, je n'aurais pas désiré un monument pour me rappeler cette scène peinte par Plutarque :

« L'affranchi chercha au long de la grève où il trouva « quelque demourant du vieil bateau de pêcheur, suffi- « sant pour brusler un pauvre corps nu et encore non « tout entier. Ainsi, comme il les amassoit et assembloit, « il survint un Romain, homme d'âge qui, en ses jeunes

« ans, avoit été à la guerre sous Pompée. Ah! lui dit le « Romain, tu n'auras pas tout seul cet honneur et te prie, « veuille-moi recevoir pour compagnon en une si sainte « et si dévote rencontre, afin que je n'aie point occasion « de me plaindre en tout, ayant, en récompense de plu- « sieurs maux que j'ai endurés, rencontré au moins cette « bonne aventure de pouvoir toucher avec mes mains « et aider à ensevelir le plus grand capitaine des Ro- « mains. »

Le rival de César n'a plus de tombeau près de la Libye, et une jeune esclave *libyenne* a reçu de la main d'une *Pompée* une sépulture non loin de cette Rome, d'où le grand Pompée était banni. A ces jeux de la fortune, on conçoit comment les chrétiens s'allaient cacher dans la Thébaïde.

« Née en Libye, ensevelie à la fleur de mes ans sous « la poussière ausonienne, je repose près de Rome le long « de ce rivage sablonneux. L'illustre Pompée, qui m'avait « élevée avec une tendresse de mère, a pleuré ma mort et « m'a déposée dans un tombeau qui m'égale, moi pauvre « esclave, aux Romains libres. Les feux de mon bûcher « ont prévenu ceux de l'hymen. Le flambeau de Proser- « pine a trompé nos espérances. » (*Anthologie.*)

Les vents ont dispersé les personnages de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, au milieu desquels j'ai paru, et dont je viens de vous parler : l'un est tombé de l'Acropolis d'Athènes, l'autre du rivage de Chio; celui-ci s'est précipité de la montagne de Sion, celui-là ne sortira plus des flots du Nil ou des citernes de Carthage. Les lieux aussi ont changé : de même qu'en Amérique s'élèvent des villes où j'ai vu des forêts, de même un empire se forme

dans ces arènes de l'Égypte, où mes regards n'avaient rencontré que des *horizons nus et ronds comme la bosse d'un bouclier,* disent les poésies arabes, *et des loups si maigres que leurs mâchoires sont comme un bâton fendu.* La Grèce a repris cette liberté que je lui souhaitais en la traversant sous la garde d'un janissaire. Mais jouit-elle de sa liberté nationale ou n'a-t-elle fait que changer de joug?

Je suis en quelque façon le dernier visiteur de l'empire turc dans ses vieilles mœurs. Les révolutions, qui partout ont immédiatement précédé ou suivi mes pas, se sont étendues sur la Grèce, la Syrie, l'Égypte. Un nouvel Orient va-t-il se former? qu'en sortira-t-il? Recevrons-nous le châtiment mérité d'avoir appris l'art moderne des armes à des peuples dont l'état social est fondé sur l'esclavage et la polygamie? Avons-nous porté la civilisation au dehors, ou avons-nous amené la barbarie dans l'intérieur de la chrétienté? Que résultera-t-il des nouveaux intérêts, des nouvelles relations politiques, de la création des puissances qui pourront surgir dans le Levant? Personne ne saurait le dire. Je ne me laisse pas éblouir par des bateaux à vapeur et des chemins de fer; par la vente du produit des manufactures et par la fortune de quelques soldats français, anglais, allemands, italiens, enrôlés au service d'un pacha : tout cela n'est pas de la civilisation. On verra peut-être revenir, au moyen des troupes disciplinées des Ibrahim futurs, les périls qui ont menacé l'Europe à l'époque de Charles-Martel, et dont plus tard nous a sauvés la généreuse Pologne. Je plains les voyageurs qui me suivront : le harem ne leur cachera plus ses secrets ; ils n'auront point vu le vieux soleil de

l'Orient et le turban de Mahomet. Le petit Bédouin me criait en français, lorsque je passais dans les montagnes de la Judée : « En avant, marche! » L'ordre était donné, et l'Orient a marché.

Le camarade d'Ulysse, Julien, qu'est-il devenu? Il m'avait demandé, en me remettant son manuscrit, d'être concierge dans ma maison, rue d'Enfer : cette place était occupée par un vieux portier et sa famille que je ne pouvais renvoyer. La colère du ciel ayant rendu Julien volontaire et ivrogne, je le supportai longtemps; enfin, nous fûmes obligés de nous séparer. Je lui donnai une petite somme et lui fis une petite pension sur ma cassette, un peu légère, mais toujours copieusement remplie d'excellents billets hypothéqués sur mes châteaux en Espagne. Je fis entrer Julien, selon son désir, à l'hospice des Vieillards : il y acheva le grand et dernier voyage. J'irai bientôt occuper son lit vide, comme je dormis au camp d'Etnir-Capi sur la natte d'où l'on venait d'enlever un musulman pestiféré. Ma vocation est définitivement pour l'hôpital où gît la vieille société. Elle fait semblant de vivre et n'en est pas moins à l'agonie. Quand elle sera expirée, elle se décomposera afin de se reproduire sous des formes nouvelles, mais il faut d'abord qu'elle succombe; la première nécessité pour les peuples, comme pour les hommes, est de mourir : « La glace se forme au « souffle de Dieu, » dit Job.

Paris, 1839.

Revu en juin 1847.

ANNÉES 1807, 1808, 1809 ET 1810.

ARTICLE DU MERCURE DU MOIS DE JUIN 1807. — J'ACHÈTE LA VALLÉE-AUX-LOUPS ET JE M'Y RETIRE.

Madame de Chateaubriand avait été très-malade pendant mon voyage; plusieurs fois mes amis m'avaient cru perdu. Dans quelques notes que M. de Clausel a écrites pour ses enfants et qu'il a bien voulu me permettre de parcourir, je trouve ce passage :

« M. de Chateaubriand partit pour le voyage de Jé-
« rusalem au mois de juillet 1806 : pendant son absence,
« j'allais tous les jours chez madame de Chateaubriand.
« Notre voyageur me fit l'amitié de m'écrire une lettre
« en plusieurs pages, de Constantinople, que vous trou-
« verez dans le tiroir de notre bibliothèque, à Cousser-
« gues. Pendant l'hiver de 1806 à 1807, nous savions
« que M. de Chateaubriand était en mer pour revenir en

« Europe; un jour, j'étais à me promener dans le jardin « des Tuileries avec M. de Fontanes par un vent d'ouest « affreux; nous étions à l'abri de la terrasse du bord de « l'eau. M. de Fontanes me dit : — Peut-être, dans ce « moment-ci, un coup de cette horrible tempête va le « faire naufrager. Nous avons su depuis que ce pressen- « timent faillit se réaliser. Je note ceci pour exprimer la « vive amitié, l'intérêt pour la gloire littéraire de M. de « Chateaubriand, qui devait s'accroître par ce voyage; « les nobles, les profonds et rares sentiments qui ani- « maient M. de Fontanes, homme excellent dont j'ai reçu « aussi de grands services, et dont je vous recommande « de vous souvenir devant Dieu. »

Si je devais vivre et si je pouvais faire vivre dans mes ouvrages les personnes qui me sont chères, avec quel plaisir j'emmènerais avec moi tous mes amis!

Plein d'espérance, je rapportai sous mon toit ma poignée de glanes; mon repos ne fut pas de longue durée.

Par une suite d'arrangements, j'étais devenu seul propriétaire du *Mercure*. M. Alexandre de Laborde publia, vers la fin du mois de juin 1807, son voyage en Espagne; au mois de juillet, je fis dans le *Mercure* l'article dont j'ai cité des passages en parlant de la mort du duc d'Enghien : *Lorsque dans le silence de l'abjection*, etc. Les prospérités de Bonaparte, loin de me soumettre, m'avaient révolté; j'avais pris une énergie nouvelle dans mes sentiments et dans les tempêtes. Je ne portais pas en vain un visage brûlé par le soleil, et je ne m'étais pas livré au courroux du ciel pour trembler avec un front noirci devant la colère d'un homme. Si Napoléon en

avait fini avec les rois, il n'en avait pas fini avec moi. Mon article, tombant au milieu de ses prospérités et de ses merveilles, remua la France : on en répandit d'innombrables copies à la main ; plusieurs abonnés du *Mercure* détachèrent l'article et le firent relier à part ; on le lisait dans les salons, on le colportait de maison en maison. Il faut avoir vécu à cette époque pour se faire une idée de l'effet produit par une voix retentissant seule dans le silence du monde. Les nobles sentiments refoulés au fond des cœurs se réveillèrent. Napoléon s'emporta : on s'irrite moins en raison de l'offense reçue qu'en raison de l'idée que l'on s'est formée de soi. Comment ! mépriser jusqu'à sa gloire ; braver une seconde fois celui aux pieds duquel l'univers était prosterné ! « Chateau-« briand croit-il que je suis un imbécile, que je ne le « comprends pas ! je le ferai sabrer sur les marches des « Tuileries. » Il donna l'ordre de supprimer *le Mercure* et de m'arrêter. Ma propriété périt ; ma personne échappa par miracle : Bonaparte eut à s'occuper du monde ; il m'oublia, mais je demeurai sous le poids de la menace.

C'était une déplorable position que la mienne : quand je croyais devoir agir par les inspirations de mon honneur, je me trouvais chargé de ma responsabilité personnelle et des chagrins que je causais à ma femme. Son courage était grand, mais elle n'en souffrait pas moins, et ces orages, appelés successivement sur ma tête, troublaient sa vie. Elle avait tant souffert pour moi pendant la Révolution ; il était naturel qu'elle désirât un peu de repos. D'autant plus que madame de Chateaubriand admirait Bonaparte sans restriction ; elle ne se

faisait aucune illusion sur la ligitimité ; elle me prédisait sans cesse ce qui m'arriverait au retour des Bourbons.

Le premier livre de ces *Mémoires* est daté de *la Vallée-aux-Loups*, le 4 octobre 1811 : là se trouve la description de la petite retraite que j'achetai pour me cacher à cette époque. Quittant notre appartement chez madame de Coislin, nous allâmes d'abord demeurer rue des Saints-Pères, hôtel de Lavalette, qui tirait son nom de la maîtresse et du maître de l'hôtel.

M. de Lavalette, trapu, vêtu d'un habit prune de Monsieur, et marchant avec une canne à pomme d'or, devint mon homme d'affaires, si j'ai jamais eu des affaires. Il avait été officier du gobelet chez le roi, et ce que je ne mangeais pas, il le buvait.

Vers la fin de novembre, voyant que les réparations de ma chaumière n'avançaient pas, je pris le parti de les aller surveiller. Nous arrivâmes le soir à la vallée. Nous ne suivîmes pas la route ordinaire; nous entrâmes par la grille au bas du jardin. La terre des allées, détrempée par la pluie, empêchait les chevaux d'avancer; la voiture versa. Le buste en plâtre d'Homère, placé auprès de madame de Chateaubriand, sauta par la portière et se cassa le cou : mauvais augure pour *les Martyrs*, dont je m'occupais alors.

La maison, pleine d'ouvriers qui riaient, chantaient, cognaient, était chauffée avec des copeaux et éclairée par des bouts de chandelle; elle ressemblait à un ermitage illuminé la nuit par des pèlerins, dans les bois. Charmés de trouver deux chambres passablement arrangées et dans l'une desquelles on avait préparé le couvert, nous nous mîmes à table. Le lendemain, réveillé

au bruit des marteaux et des chants des colons, je vis le soleil se lever avec moins de souci que le maître des Tuileries.

J'étais dans des enchantements sans fin ; sans être madame de Sévigné, j'allais, muni d'une paire de sabots, planter mes arbres dans la boue, passer et repasser dans les mêmes allées, voir et revoir tous les petits coins, me cacher partout où il y avait une broussaille, me représentant ce que serait mon parc dans l'avenir, car alors l'avenir ne manquait point. En cherchant à rouvrir aujourd'hui par ma mémoire l'horizon qui s'est fermé, je ne retrouve plus le même, mais j'en rencontre d'autres. Je m'égare dans mes pensées évanouies ; les illusions sur lesquelles je tombe sont peut-être aussi belles que les premières ; seulement elles ne sont plus si jeunes ; ce que je voyais dans la splendeur du midi, je l'aperçois à la lueur du couchant. — Si je pouvais néanmoins cesser d'être harcelé par des songes ! Bayard, sommé de rendre une place, répondit : « Attendez que j'aie fait un pont « de corps morts, pour pouvoir passer avec ma gar- « nison. » Je crains qu'il ne me faille, pour sortir, passer sur le ventre de mes chimères.

Mes arbres, étant encore petits, ne recueillaient pas les bruits des vents de l'automne ; mais, au printemps, les brises qui haleinaient les fleurs des prés voisins en gardaient le souffle, qu'elles reversaient sur ma vallée.

Je fis quelques additions à la chaumière ; j'embellis sa muraille de briques d'un portique soutenu par deux colonnes de marbre noir et deux cariatides de femmes de marbre blanc : je me souvenais d'avoir passé à Athènes. Mon projet était d'ajouter une tour au bout de mon

pavillon ; en attendant, je simulai des créneaux sur le mur qui me séparait du chemin : je précédais ainsi la manie du moyen âge qui nous hébète à présent. La Vallée-aux-Loups, de toutes les choses qui me sont échappées, est la seule que je regrette ; il est écrit que rien ne me restera. Après ma Vallée perdue, j'avais planté l'*Infirmerie de Marie-Thérèse*, et je viens pareillement de la quitter. Je défie le sort de m'attacher à présent au moindre morceau de terre ; je n'aurai dorénavant pour jardin que ces avenues honorées de si beaux noms autour des Invalides, et où je me promène avec mes confrères manchots ou boiteux. Non loin de ces allées, s'élève le cyprès de madame de Beaumont ; dans ces espaces déserts, la grande et légère duchesse de Châtillon s'est jadis appuyée sur mon bras. Je ne donne plus le bras qu'au temps : il est bien lourd !

Je travaillais avec délices à mes *Mémoires*, et *les Martyrs* avançaient ; j'en avais déjà lu quelques livres à M. de Fontanes. Je m'étais établi au milieu de mes souvenirs comme dans une grande bibliothèque : je consultais celui-ci et puis celui-là, ensuite je fermais le registre en soupirant, car je m'apercevais que la lumière, en y pénétrant, en détruisait le mystère. Éclairez les jours de la vie, ils ne seront plus ce qu'ils sont.

Au mois de juillet 1808, je tombai malade, et je fus obligé de revenir à Paris. Les médecins rendirent la maladie dangereuse. Du vivant d'Hippocrate, il y avait disette de morts aux enfers, dit l'épigramme : grâce à nos Hippocrates modernes, il y a aujourd'hui abondance.

C'est peut-être le seul moment où, près de mourir, j'aie eu envie de vivre. Quand je me sentais tomber en

faiblesse, ce qui m'arrivait souvent, je disais à madame de Chateaubriand : « Soyez tranquille; je vais revenir. » Je perdais connaissance, mais avec une grande impatience intérieure, car je tenais, Dieu sait à quoi. J'avais aussi la passion d'achever ce que je croyais et ce que je crois encore être mon ouvrage le plus correct. Je payais le fruit des fatigues que j'avais éprouvées dans ma course au Levant.

Girodet avait mis la dernière main à mon portrait. Il le fit noir comme j'étais alors; mais il le remplit de son génie. M. Denon reçut le chef-d'œuvre pour le salon; en noble courtisan, il le mit prudemment à l'écart. Quand Bonaparte passa sa revue de la galerie, après avoir regardé les tableaux, il dit : « Où est le portrait de Chateaubriand? » Il savait qu'il devait y être : on fut obligé de tirer le proscrit de sa cachette. Bonaparte, dont la bouffée généreuse était exhalée, dit, en regardant le portrait : « Il a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée. »

Étant un jour retourné seul à la vallée, Benjamin, le jardinier, m'avertit qu'un gros monsieur étranger m'était venu demander; que, ne m'ayant point trouvé, il avait déclaré vouloir m'attendre; qu'il s'était fait faire une omelette, et qu'ensuite il s'était jeté sur mon lit. Je monte, j'entre dans ma chambre, j'aperçois quelque chose d'énorme endormi; secouant cette masse, je m'écrie : « Eh! eh! qui est là? » La masse tressaillit et s'assit sur son séant. Elle avait la tête couverte d'un bonnet à poil, elle portait une casaque et un pantalon de laine mouchetée qui tenaient ensemble, son visage était barbouillé de tabac et sa langue tirée. C'était mon cou-

sin Moreau! Je ne l'avais pas revu depuis le camp de Thionville. Il revenait de Russie et voulait entrer dans la régie. Mon ancien *cicerone* à Paris est allé mourir à Nantes. Ainsi a disparu un des premiers personnages de ces *Mémoires*. J'espère qu'étendu sur une couche d'asphodèle, il parle encore de mes vers à madame de Chastenay, si cette ombre agréable est descendue aux champs Élysées.

LES MARTYRS.

Au printemps de 1809 parurent *les Martyrs*. Le travail était de conscience : j'avais consulté des critiques de goût et de savoir, MM. de Fontanes, Bertin, Boissonnade, Malte-Brun, et je m'étais soumis à leurs raisons. Cent et cent fois j'avais fait, défait et refait la même page. De tous mes écrits, c'est celui où la langue est la plus correcte.

Je ne m'étais pas trompé sur le plan; aujourd'hui que mes idées sont devenues vulgaires, personne ne nie que les combats de deux religions, l'une finissant, l'autre commençant, n'offrent aux Muses un des sujets les plus riches, les plus féconds et les plus dramatiques. Je croyais donc pouvoir un peu nourrir des espérances par trop folles; mais j'oubliais la réussite de mon premier ouvrage : dans ce pays, ne comptez jamais sur deux succès rapprochés; l'un détruit l'autre. Si vous avez quelque ta-

lent en prose, donnez-vous de garde d'en montrer en vers; si vous êtes distingué dans les lettres, ne prétendez pas à la politique : tel est l'esprit français et sa misère. Les amours-propres alarmés, les envies surprises par le début heureux d'un auteur, se coalisent et guettent la seconde publication du poëte, pour prendre une éclatante vengeance :

Tous, la main dans *l'encre*, jurent de se venger.

Je devais payer la sotte admiration que j'avais pipée lors de l'apparition du *Génie du christianisme;* force m'était de rendre ce que j'avais volé. Hélas! point ne se fallait donner tant de peine pour me ravir ce que je croyais moi-même ne pas mériter! Si j'avais délivré la Rome chrétienne, je ne demandais qu'une couronne obsidionale, une tresse d'herbe cueillie dans la ville éternelle.

L'exécuteur de la justice des vanités fut M. Hoffmann, à qui Dieu fasse paix! Le *Journal des Débats* n'était plus libre; ses propriétaires n'y avaient plus de pouvoir, et la censure y consigna ma condamnation. M. Hoffmann fit pourtant grâce à la bataille des Francs et à quelques autres morceaux de l'ouvrage; mais si Cymodocée lui parut gentille, il était trop excellent catholique pour ne pas s'indigner du rapprochement profane des vérités du christianisme et des fables de la mythologie. Velléda ne me sauvait pas. On m'imputa à crime d'avoir transformé la druidesse germaine de Tacite en gauloise, comme si j'avais voulu emprunter autre chose qu'un nom harmo-

nieux! et ne voilà-t-il pas que les chrétiens de France, à qui j'avais rendu de si grands services en relevant leurs autels, s'avisèrent bêtement de se scandaliser sur la parole évangélique de M. Hoffmann! Ce titre des *Martyrs* les avait trompés; ils s'attendaient à lire un martyrologe, et le tigre, qui ne déchirait qu'une fille d'Homère, leur parut un sacrilége.

Le martyre réel du pape Pie VII, que Bonaparte avait amené prisonnier à Paris, ne les scandalisait pas, mais ils étaient tout émus de mes fictions, peu chrétiennes, disaient-ils. Et ce fut M. l'évêque de Chartres qui se chargea de faire justice des horribles impiétés de l'auteur du *Génie du christianisme*. Hélas! il doit s'apercevoir qu'aujourd'hui son zèle est appelé à bien d'autres combats.

M. l'évêque de Chartres est le frère de mon excellent ami, M. de Clausel, très-grand chrétien, qui ne s'est pas laissé emporter par une vertu aussi sublime que le critique, son frère.

Je pensai devoir répondre à la censure, comme je l'avais fait à l'égard du *Génie du christianisme*. Montesquieu, par sa défense de *l'Esprit des lois*, m'encourageait. J'eus tort. Les auteurs attaqués diraient les meilleurs choses du monde, qu'ils n'excitent que le sourire des esprits impartiaux et les moqueries de la foule. Ils se placent sur un mauvais terrain : la position défensive est antipathique au caractère français. Quand, pour répondre à des objections, je montrais qu'en stigmatisant tel passage, on avait attaqué quelque beau reste de l'antique; battu sur le fait, on se tirait d'affaire en disant alors que *les Martyrs* n'étaient qu'un *pastiche*. Si je justifiais la pré-

sence simultanée des deux religions par l'autorité même des Pères de l'Église, on répliquait qu'à l'époque où je plaçais l'action des *Martyrs*, le paganisme n'existait plus chez les grands esprits.

Je crus de bonne foi l'ouvrage tombé; la violence de l'attaque avait ébranlé ma conviction d'auteur. Quelques amis me consolaient; ils soutenaient que la proscription n'était pas justifiée, que le public, tôt ou tard, porterait un autre arrêt; M. de Fontanes surtout était ferme : je n'étais pas Racine, mais il pouvait être Boileau, et il ne cessait de me dire : « Ils y reviendront. » Sa persuasion à cet égard était si profonde, qu'elle lui inspira des stances charmantes :

Le Tasse, errant de ville en ville, etc., etc.,

sans crainte de compromettre son goût et l'autorité de son jugement.

En effet, *les Martyrs* se sont relevés; ils ont obtenu l'honneur de quatre éditions consécutives; ils ont même joui auprès des gens de lettres d'une faveur particulière : on m'a su gré d'un ouvrage qui témoigne d'études sérieuses, de quelque travail de style, d'un grand respect pour la langue et le goût.

La critique du fond a été promptement abandonnée. Dire que j'avais mêlé le profane au sacré, parce que j'avais peint deux cultes qui existaient ensemble, et dont chacun avait ses croyances, ses autels, ses prêtres, ses cérémonies, c'était dire que j'aurais dû renoncer à l'histoire. Pour qui mouraient les martyrs? Pour Jésus-

Christ. A qui les immolait-on? Aux dieux de l'empire. Il y avait donc deux cultes.

La question philosophique, savoir si, sous Dioclétien, les Romains et les Grecs croyaient aux dieux d'Homère, et si le culte public avait subi des altérations, cette question, comme *poëte*, ne me regardait pas; comme *historien*, j'aurais eu beaucoup de choses à dire.

Il ne s'agit plus de tout cela. *Les Martyrs* sont restés, contre ma première attente, et je n'ai eu qu'à m'occuper du soin d'en revoir le texte.

Le défaut des *Martyrs* tient au merveilleux *direct* que, dans le reste de mes préjugés classiques, j'avais mal à propos employé. Effrayé de mes innovations, il m'avait paru impossible de me passer d'un *enfer* et d'un *ciel*. Les bons et les mauvais anges suffisaient cependant à la conduite de l'action, sans la livrer à des machines usées. Si la bataille des Francs, si Velléda, si Jérôme, Augustin, Eudore, Cymodocée; si la description de Naples et de la Grèce n'obtiennent pas grâce pour *les Martyrs*, ce ne sont pas l'enfer et le ciel qui les sauveront. Un des endroits qui plaisaient le plus à M. de Fontanes était celui-ci :

« Cymodocée s'assit devant la fenêtre de la prison,
« et, reposant sur sa main sa tête embellie du voile des
« martyrs, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme
« et brillante; esclaves de Neptune, abandonnez la voile
« au souffle amoureux des vents, courbez-vous sur la
« rame agile. Reportez-moi sous la garde de mon époux
« et de mon père, aux rives fortunées du Pamisus.

« Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se

« courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome, et « dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la « Messénie!

« Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière « du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de « fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit « de son souffle! »

Le *Génie du christianisme* restera mon grand ouvrage, parce qu'il a produit ou déterminé une révolution, et commencé la nouvelle ère du siècle littéraire. Il n'en est pas de même des *Martyrs;* ils venaient après la révolution opérée, ils n'étaient qu'une preuve surabondante de mes doctrines; mon style n'était plus une nouveauté, et même, excepté dans l'épisode de Velléda et dans la peinture des mœurs des Francs, mon poëme se ressent des lieux qu'il a *fréquentés :* le classique y domine le romantique.

Enfin, les circonstances qui contribuèrent au succès du *Génie du christianisme* n'existaient plus; le gouvernement, loin de m'être favorable, m'était contraire. *Les Martyrs* me valurent un redoublement de persécution : les allusions fréquentes dans le portrait de Galérius et dans la peinture de la cour de Dioclétien ne pouvaient échapper à la police impériale; d'autant que le traducteur anglais, qui n'avait pas de ménagements à garder, et à qui il était fort égal de me compromettre, avait fait, dans sa préface, remarquer les allusions.

La publication des *Martyrs* coïncida avec un accident funeste. Il ne désarma pas les aristarques, grâce à l'ardeur dont nous sommes échauffés à l'endroit du pouvoir; ils sentaient qu'une critique littéraire qui tendait à dimi-

nuer l'intérêt attaché à mon nom pouvait être agréable à Bonaparte. Celui-ci, comme les banquiers millionnaires qui donnent de larges festins et font payer les ports de lettres, ne négligeait pas les petits profits.

ARMAND DE CHATEAUBRIAND.

Armand de Chateaubriand, que vous avez vu compagnon de mon enfance, que vous avez retrouvé à l'armée des princes avec la sourde et muette Libba, était resté en Angleterre. Marié à Jersey, il était chargé de la correspondance des princes. Parti le 25 septembre 1808, il fut jeté sur les gisements de Bretagne, le même jour, à onze heures du soir, près de Saint-Cast. L'équipage du bateau était composé de onze hommes; deux seuls étaient Français, Roussel et Quintal.

Armand se rendit chez M. Delaunay-Boisé-Lucas, père, demeurant au village de Saint-Cast, où jadis les Anglais avaient été forcés de se rembarquer : son hôte lui conseilla de repartir; mais le bateau avait déjà repris la route de Jersey. Armand, s'étant entendu avec le fils de M. Boisé-Lucas, lui remit les paquets dont il était chargé de la part de M. Henri Larivière, agent des princes.

« Je me rendis le 29 septembre à la côte, dit-il dans « un de ses interrogatoires, où je restai deux nuits sans « voir mon bateau. La lune étant très-forte, je me retirai, « et je revins le 14 ou le 15 du mois. Je restai jusqu'au 24 « dudit. Je passai toutes les nuits dans les rochers, mais « inutilement; mon bateau ne vint pas, et, le jour, je me « rendais au Boisé-Lucas. Le même bateau et le même « équipage, dont Roussel et Quintal faisaient partie, de- « vaient me reprendre. A l'égard des précautions prises « avec M. Boisé-Lucas père, il n'y en avait pas d'autres « que celles que je vous ai déjà détaillées. »

L'intrépide Armand, abordé à quelques pas de son champ paternel, comme à la cote inhospitalière de la Tauride, cherchait en vain des yeux sur les flots, à la clarté de la lune, la barque qui l'aurait pu sauver. Autrefois, ayant déjà quitté Combourg, prêt à passer aux Grandes-Indes, j'avais promené ma vue attristée sur ces flots. Des rochers de Saint-Cast où se couchait Armand, du cap de la Varde où j'étais assis, quelques lieues de la mer, parcourues par nos regards opposés, ont été témoins des ennuis et ont séparé les destinées de deux hommes unis par le nom et le sang. C'est aussi au milieu des mêmes vagues que je rencontrai Gesril pour la dernière fois. Il m'arrive assez souvent, dans mes rêves, d'apercevoir Gesril et Armand laver la blessure de leurs fronts dans l'abîme, en même temps que s'épand, rougie jusqu'à mes pieds, l'onde avec laquelle nous avions accoutumé de nous jouer dans notre enfance [1].

Armand parvint à s'embarquer sur un bateau acheté

[1] Les originaux du procès d'Armand m'ont été remis par une main ignorée et généreuse.

à Saint-Malo; mais, repoussé par le nord-ouest, il fut encore obligé de caler. Enfin, le 6 janvier, aidé d'un matelot appelé Jean Brien, il mit à la mer un petit canot échoué, et s'empara d'un autre canot à flot. Il rend compte ainsi de sa navigation, qui tient de mon étoile et de mes aventures, dans son interrogatoire du 18 mars :

« Depuis les neuf heures du soir, que nous partîmes, « jusque vers les deux heures après minuit, le temps nous « fut favorable. Jugeant alors que nous n'étions pas éloi- « gnés des rochers appelés les *Mainquiers,* nous mîmes à « l'ancre dans le dessein d'attendre le jour; mais le vent « ayant fraîchi et craignant qu'il n'augmentât davantage, « nous continuâmes notre route. Peu de moments après, « la mer devint très-grosse, et notre compas ayant été « brisé par une vergue, nous restâmes dans l'incertitude « de la route que nous faisions. La première terre dont « nous eûmes connaissance le 7 (il pouvait être alors midi) « fut la côte de Normandie, ce qui nous obligea à mettre « à l'autre bord, et de nouveau nous revînmes mettre à « l'ancre près des rochers appelés *Écreho,* situés entre la « côte de Normandie et Jersey. Les vents contraires et « forts nous obligèrent à rester dans cette situation tout « le reste du jour et la journée du 8. Le 9 au matin, dès « qu'il fit jour, je dis à Depagne qu'il me paraissait que le « vent avait diminué, vu que notre bateau ne travaillait « pas beaucoup, et de regarder d'où venait le vent. Il me « dit qu'il ne voyait plus les rochers près desquels nous « avions mis l'ancre. Je jugeai alors que nous allions en « dérive et que nous avions perdu notre ancre. La vio- « lence de la tempête ne nous laissait d'autre ressource « que de nous jeter à la côte. Comme nous ne voyions

« point la terre, j'ignorais à quelle distance nous pouvions « en être. Ce fut à ce moment que je jetai à la mer mes « papiers, auxquels j'avais pris la précaution d'attacher « une pierre. Nous fîmes alors vent arrière et fîmes côte, « vers les neuf heures du matin, à Bretteville-sur-Ay, en « Normandie.

« Nous fûmes accueillis à la côte par les douaniers, « qui me retirèrent de mon bateau presque mort, ayant « les pieds et les jambes gelés. On nous déposa l'un et « l'autre chez le lieutenant de la brigade de Bretteville. « Deux jours après, Depagne fut conduit dans les prisons « de Coutances, et, depuis cette époque, je ne l'ai pas « revu. Quelques jours après, je fus moi-même transféré « à la maison d'arrêt de cette ville; le lendemain conduit « par le maréchal des logis à Saint-Lô, et je restai huit « jours chez ce même maréchal des logis. J'ai paru une « fois devant M. le préfet du département, et, le 26 jan- « vier, je partis avec le capitaine et le maréchal des logis « de gendarmerie, pour être amené à Paris, où j'arrivai « le 28. On me conduisit au bureau de M. Demaret, au « ministère de la police générale, et de là à la prison de « la Grande-Force. »

Armand eut contre lui les vents, les flots et la police impériale; Bonaparte était de connivence avec les orages. Les dieux faisaient une bien grande dépense de courroux contre une existence chétive.

Le paquet jeté à la mer fut rejeté par elle sur la grève de Notre Dame-d'Alloue, près Valognes. Les papiers renfermés dans ce paquet servirent de pièces de conviction; il y en avait trente-deux. Quintal, revenu avec son bateau aux plages de la Bretagne pour prendre Armand,

avait aussi, par une fatalité obstinée, fait naufrage dans les eaux de Normandie, quelques jours avant mon cousin. L'équipage du bateau de Quintal avait parlé ; le préfet de Saint-Lô avait su que M. de Chateaubriand était le chef des entreprises des princes. Lorsqu'il apprit qu'une chaloupe montée seulement de deux hommes était atterrée, il ne douta point qu'Armand ne fût un des deux naufragés, car tous les pêcheurs parlaient de lui comme de l'homme le plus intrépide à la mer qu'on eût jamais vu.

Le 20 janvier 1809, le préfet de la Manche rendit compte à la police générale de l'arrestation d'Armand. Sa lettre commence ainsi :

« Mes conjectures sont complétement vérifiées : Cha-
« teaubriand est arrêté ; c'est lui qui a abordé sur la côte
« de Bretteville et qui avait pris le nom de *John Fall*.

« Inquiet de ce que, malgré des ordres très-précis
« que j'avais donnés, John Fall n'arrivait point à Saint-
« Lô, je chargeai le maréchal des logis de gendarmerie
« Mauduit, homme sûr et plein d'activité, d'aller cher-
« cher ce John Fall partout où il serait, et de l'amener de-
« vant moi, dans quelque état qu'il fût. Il le trouva à Cou-
« tances, au moment où l'on se disposait à le transférer à
« l'hôpital, pour lui traiter les jambes, qui ont été gelées.

« Fall a paru aujourd'hui devant moi. J'avais fait
« mettre Lelièvre dans un appartement séparé, d'où il
« pouvait voir arriver John Fall sans être aperçu. Lorsque
« Lelièvre l'a vu monter les degrés d'un perron placé
« près de cet appartement, il s'est écrié, en frappant des
« mains et en changeant de couleur : — C'est Chateau-
« briand ! Comment donc l'a-t-on pris?

« Lelièvre n'était prévenu de rien. Cette exclamation

« lui a été arrachée par la surprise. Il m'a prié ensuite de « ne pas dire qu'il avait nommé Chateaubriand, parce « qu'il serait perdu.

« J'ai laissé ignorer à John Fall que je susse qui il « était. »

Armand, transporté à Paris, déposé à la Force, subit un interrogatoire secret à la maison d'arrêt militaire de l'Abbaye. Bertrand, capitaine à la première demi-brigade de vétérans, avait été nommé, par le général Hulin devenu commandant d'armes de Paris, juge-rapporteur de la commission militaire chargée, par décret du 25 février, de connaître l'affaire d'Armand.

Les personnes compromises étaient : M. de Goyon, envoyé à Brest par Armand, et M. de Boisé-Lucas fils, chargé de remettre des lettres de Henri de Larivière à MM. Laya et Sicard, à Paris.

Dans une lettre du 13 mars, écrite à Fouché, Armand lui disait : « Que l'empereur daigne rendre à la liberté « des hommes qui languissent dans les prisons pour m'a- « voir témoigné trop d'intérêt. A tout événement, que la « liberté leur soit également rendue. Je recommande ma « malheureuse famille à la générosité de l'empereur. »

Ces méprises d'un homme à entrailles humaines qui s'adresse à une hyène font mal. Bonaparte aussi n'était pas le lion de Florence ; il ne se dessaisissait pas de l'enfant aux larmes de la mère. J'avais écrit pour demander une audience à Fouché ; il me l'accorda, et m'assura, avec l'aplomb de la légèreté révolutionnaire, « qu'il avait vu Armand, que je pouvais être tranquille ; qu'Armand lui avait dit qu'il mourrait bien, et qu'en effet il avait l'air très-résolu. » Si j'avais proposé à Fouché de mourir,

eût-il conservé à l'égard de lui-même ce ton délibéré et cette superbe insouciance?

Je m'adressai à madame de Rémusat, je la priai de remettre à l'impératrice une lettre de demande de justice ou de grâce à l'empereur. Madame la duchesse de Saint-Leu m'a raconté, à Arenenberg, le sort de ma lettre : Joséphine la donna à l'empereur; il parut hésiter en la lisant, puis, rencontrant quelques mots qui le blessèrent, il la jeta au feu avec impatience. J'avais oublié qu'il ne faut être fier que pour soi.

M. de Goyon, condamné avec Armand, subit sa sentence. On avait pourtant intéressé en sa faveur madame la baronne-duchesse de Montmorency, fille de madame de Matignon, dont les Goyon étaient alliés. Une Montmorency domestique aurait dû tout obtenir, s'il suffisait de prostituer un nom pour apporter à un pouvoir nouveau une vieille monarchie. Madame de Goyon, qui ne put sauver son mari, sauva le jeune Boisé-Lucas. Tout se mêla de ce malheur qui ne frappait que des personnages inconnus; on eût dit qu'il s'agissait de la chute d'un monde : tempêtes sur les flots, embûches sur la terre, Bonaparte, la mer, les meurtriers de Louis XVI, et peut-être quelque *passion*, âme mystérieuse des catastrophes du monde. On ne s'est pas même aperçu de toutes ces choses; tout cela n'a frappé que moi et n'a vécu que dans ma mémoire. Qu'importaient à Napoléon des insectes écrasés par sa main sur sa couronne?

Le jour de l'exécution, je voulus accompagner mon camarade sur son dernier champ de bataille; je ne trouvai point de voiture, je courus à pied à la plaine de Grenelle. J'arrivai, tout en sueur, une seconde trop tard : Armand

était fusillé contre le mur d'enceinte de Paris. Sa tête était brisée ; un chien de boucher léchait son sang et sa cervelle. Je suivis la charrette qui conduisit le corps d'Armand et de ses deux compagnons, plébéien et noble, Quintal et Goyon, au cimetière de Vaugirard où j'avais enterré M. de La Harpe. Je retrouvai mon cousin pour la dernière fois, sans pouvoir le reconnaître : le plomb l'avait défiguré, il n'avait plus de visage ; je n'y pus remarquer le ravage des années, ni même y voir la mort au travers d'un orbe informe et sanglant ; il resta jeune dans mon souvenir comme au temps du siége de Thionville. Il fut fusillé le vendredi saint : le crucifié m'apparaît au bout de tous mes malheurs. Lorsque je me promène sur le boulevard de la plaine de Grenelle, je m'arrête à regarder l'empreinte du tir, encore marquée sur la muraille. Si les balles de Bonaparte n'avaient laissé d'autres traces, on ne parlerait plus de lui.

Étrange enchaînement de destinées ! Le général Hulin, commandant d'armes de Paris, nomma la commission qui fit sauter la cervelle d'Armand ; il avait été, jadis, nommé président de la commission qui cassa la tête du duc d'Enghien. N'aurait-il pas dû s'abstenir, après sa première infortune, de tout rapport avec un conseil de guerre ? Et moi, j'ai parlé de la mort du fils du grand Condé sans rappeler au général Hulin la part qu'il avait eue dans l'exécution de l'obscur soldat, mon parent. Pour juger les juges du tribunal de Vincennes, j'avais sans doute, à mon tour, reçu ma commission du ciel.

Paris, 18..

ANNÉES 1811, 1812, 1813, 1814.

PUBLICATION DE L'ITINÉRAIRE. — LETTRE DU CARDINAL DE BEAUSSET. — MORT DE CHÉNIER. — JE SUIS REÇU MEMBRE DE L'INSTITUT. — AFFAIRE DE MON DISCOURS.

L'année 1811 fut une des plus remarquables de ma carrière littéraire.

Je publiai l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, je remplaçai M. de Chénier à l'Institut, et je commençai d'écrire les *Mémoires* que j'achève aujourd'hui.

Le succès de l'*Itinéraire* fut aussi complet que celui des *Martyrs* avait été disputé. Il n'est si mince barbouilleur de papier qui, à l'apparition de son *farrago*, ne reçoive des lettres de félicitations. Parmi les nouveaux compliments qui me furent adressés, il ne m'est pas permis de faire disparaître la lettre d'un homme de vertu et de mérite qui a donné deux ouvrages dont l'autorité est reconnue, et qui ne laissent presque plus rien à dire sur Bossuet et Fénelon. L'évêque d'Alais, cardinal de

Beausset, est l'historien de ces grands prélats. Il outre infiniment la louange à mon égard, c'est l'usage reçu quand on écrit à un auteur et cela ne compte pas; mais le cardinal fait sentir du moins l'opinion générale du moment sur l'*Itinéraire;* il entrevoit, relativement à Carthage, les objections dont mon sentiment géographique serait l'objet; toutefois, ce sentiment a prévalu, et j'ai remis à leur place les ports de Didon. On aimera à retrouver dans cette lettre l'élocution d'une société choisie, ce style rendu grave et doux par la politesse, la religion et les mœurs; excellence de ton dont nous sommes si loin aujourd'hui.

A Villemoisson, par Lonjumeau (Seine-et-Oise).

Ce 25 Mars 1811.

« Vous avez dû recevoir, monsieur, et vous avez « reçu le juste tribut de la reconnaissance et de la satis- « faction publique; mais je puis vous assurer qu'il n'est « aucun de vos lecteurs qui ait joui avec un sentiment « plus vrai de votre intéressant ouvrage. Vous êtes le « premier et le seul voyageur qui n'ait pas eu besoin « du secours de la gravure et du dessin pour mettre « sous les yeux de ses lecteurs les lieux et les monu- « ments qui rappellent de beaux souvenirs et de grandes « images. Votre âme a tout senti, votre imagination a « tout peint, et le lecteur sent avec votre âme et voit « avec vos yeux.

« Je ne pourrais vous rendre que bien faiblement « l'impression que j'ai éprouvée dès les premières pages, « en longeant avec vous les côtes de l'île de Corcyre, et

« en voyant aborder tous ces hommes *éternels,* que des « destins contraires y ont successivement conduits. Quel- « ques lignes vous ont suffi pour graver à jamais les « traces de leurs pas; on les retrouvera toujours dans « votre *Itinéraire,* qui les conservera plus fidèlement que « tant de marbres qui n'ont pas su garder les grands « noms qui leur ont été confiés.

« Je connais actuellement les monuments d'Athènes « comme on aime à les connaître. Je les avais déjà vus « dans de belles gravures, je les avais admirés, mais je « ne les avais pas sentis. On oublie trop souvent que si « les architectes ont besoin de la description exacte, des « mesures et des proportions, les hommes ont besoin de « retrouver l'âme et le génie qui ont conçu les pensées « de ces grands monuments.

« Vous avez rendu aux Pyramides cette noble et pro- « fonde intention, que de frivoles déclamateurs n'avaient « pas même aperçue.

« Que je vous sais gré, monsieur, d'avoir voué à la « juste exécration de tous les siècles ce peuple stupide « et féroce, qui fait depuis douze cents ans la désola- « tion des plus belles contrées de la terre! On sourit « avec vous à l'espérance de le voir rentrer dans le dé- « sert d'où il est sorti.

« Vous m'avez inspiré un sentiment passager d'in- « dulgence pour les Arabes, en faveur du beau rappro- « chement que vous en avez fait avec les sauvages de « l'Amérique septentrionale.

« La Providence semble vous avoir conduit à Jéru- « salem pour assister à la dernière représentation de la « première scène du christianisme. S'il n'est plus donné

« aux yeux des hommes de revoir ce tombeau, *le seul qui*
« *n'aura rien à rendre au dernier jour*, les chrétiens le
« retrouveront toujours dans l'Évangile, et les âmes mé-
« ditatives et sensibles dans vos tableaux.

« Les critiques ne manqueront pas de vous repro-
« cher les hommes et les faits dont vous avez couvert
« les ruines de Carthage, que vous ne pouviez pas peindre
« puisqu'elles n'existent plus. Mais, je vous en conjure,
« monsieur, bornez-vous seulement à leur demander s'ils
« ne seraient pas eux-mêmes bien fâchés de ne pas les
« retrouver dans ces peintures si attachantes.

« Vous avez le droit de jouir, monsieur, d'un genre
« de gloire qui vous appartient exclusivement par une
« sorte de création ; mais il est une jouissance encore
« plus satisfaisante pour un caractère tel que le vôtre,
« c'est celle d'avoir donné aux créations de votre génie
« la noblesse de votre âme et l'élévation de vos senti-
« ments. C'est ce qui assurera, dans tous les temps, à
« votre nom et à votre mémoire, l'estime, l'admiration
« et le respect de tous les amis de la religion, de la vertu
« et de l'honneur.

« C'est à ce titre que je vous supplie, monsieur,
« d'agréer l'hommage de tous mes sentiments.

† L.-F. DE BEAUSSET, anc. év. d'Alais. »

M. de Chénier mourut le 10 janvier 1811. Mes amis eurent la fatale idée de me presser de le remplacer à l'Institut. Ils prétendaient qu'exposé comme je l'étais aux inimitiés du chef du gouvernement, aux soupçons et aux

MARIE JOSEPH CHENIER

tracasseries de la police, il m'était nécessaire d'entrer dans un corps alors puissant par sa renommée et par les hommes qui le composaient; qu'à l'abri derrière ce bouclier, je pourrais travailler en paix.

J'avais une répugnance invincible à occuper une place, même en dehors du gouvernement; il me souvenait trop de ce que m'avait coûté la première. L'héritage de Chénier me semblait périlleux; je ne pourrais tout dire qu'en m'exposant; je ne voulais point passer sous silence le régicide, quoique Cambacérès fût la seconde personne de l'État; j'étais déterminé à faire entendre mes réclamations en faveur de la liberté et à élever ma voix contre la tyrannie; je voulais m'expliquer sur les horreurs de 1793, exprimer mes regrets sur la famille tombée de nos rois, gémir sur les malheurs de ceux qui leur étaient restés fidèles. Mes amis me répondirent que je me trompais; que quelques louanges du chef du gouvernement, obligées dans le discours académique, louanges dont, sous un rapport, je trouvais Bonaparte digne, lui feraient avaler toutes les vérités que je voudrais dire, que j'aurais à la fois l'honneur d'avoir maintenu mes opinions et le bonheur de faire cesser les terreurs de madame de Chateaubriand. A force de m'obséder, je me rendis, de guerre lasse; mais je leur déclarai qu'ils se méprenaient; que Bonaparte, lui, ne se méprendrait point à des lieux communs sur son fils, sa femme, sa gloire; qu'il n'en sentirait que plus vivement la leçon; qu'il reconnaîtrait le démissionnaire à la mort du duc d'Enghien, et l'auteur de l'article qui fit supprimer *le Mercure;* qu'enfin, au lieu de m'assurer le repos, je ranimerais contre moi les persécutions. Ils furent bientôt

obligés de reconnaître la vérité de mes paroles : il est vrai qu'ils n'avaient pas prévu la témérité de mon discours.

J'allai faire les visites d'usage aux membres de l'Académie. Madame de Vintimille me conduisit chez l'abbé Morellet. Nous le trouvâmes assis dans un fauteuil devant son feu; il s'était endormi, et l'*Itinéraire,* qu'il lisait, lui était tombé des mains. Réveillé en sursaut au bruit de mon nom annoncé par son domestique, il releva la tête et s'écria : « Il y a des longueurs, il y a des longueurs! » Je lui dis en riant que je le voyais bien, et que j'abrégerais la nouvelle édition. Il fut bon homme et me promit sa voix, malgré *Atala*. Lorsque, dans la suite, *la Monarchie selon la Charte* parut, il ne revenait pas qu'un pareil ouvrage politique eût pour auteur le chantre de la *fille des Florides*. Grotius n'avait-il pas écrit la tragédie d'*Adam et Ève,* et Montesquieu *le Temple de Gnide?* Il est vrai que je n'étais ni Grotius ni Montesquieu.

L'élection eut lieu; je passai au scrutin à une assez forte majorité. Je me mis de suite à travailler à mon discours; je le fis et le refis vingt fois, n'étant jamais content de moi : tantôt, le voulant rendre possible à la lecture, je le trouvais trop fort; tantôt, la colère me revenant, je le trouvais trop faible. Je ne savais comment mesurer la dose de l'éloge académique. Si, malgré mon antipathie pour Napoléon, j'avais voulu rendre l'admiration que je sentais pour la partie publique de sa vie, j'aurais été bien au delà de la péroraison. Milton, que je cite au commencement du discours, me fournissait un modèle : dans sa *Seconde défense* du peuple anglais, il fit un éloge pompeux de Cromwel :

« Tu as non-seulement éclipsé les actions de tous nos

« rois, dit-il, mais celles qui ont été racontées de nos « héros fabuleux. Réfléchis souvent au cher gage que la « terre qui t'a donné la naissance a confié à tes soins; « la liberté qu'elle espéra autrefois de la fleur des talents « et des vertus, elle l'attend maintenant de toi; elle se « flatte de l'obtenir de toi seul. Honore les vives espé- « rances que nous avons conçues; honore les sollicitudes « de ta patrie inquiète; respecte les regards et les bles- « sures de tes braves compagnons, qui, sous ta bannière, « ont hardiment combattu pour la liberté; respecte les « ombres de ceux qui périrent sur le champ de bataille; « enfin respecte-toi toi-même; ne souffre pas, après avoir « bravé tant de périls pour l'amour des libertés, qu'elles « soient violées par toi-même, ou attaquées par d'autres « mains. Tu ne peux être vraiment libre que nous ne le « soyons nous-mêmes. Telle est la nature des choses : « celui qui empiète sur la liberté de tous est le premier à « perdre la sienne et à devenir esclave. »

Johnson n'a cité que les louanges données au Protecteur, afin de mettre en contradiction le républicain avec lui-même; le beau passage que je viens de traduire montre ce qui faisait le contre-poids de ces louanges. La critique de Johnson est oubliée; la défense de Milton est restée : tout ce qui tient aux entraînements des partis et aux passions du moment meurt comme eux et avec elles.

Mon discours étant prêt, je fus appelé à le lire devant la commission nommée pour l'entendre : il fut repoussé par cette commission, à l'exception de deux ou trois membres. Il fallait voir la terreur des fiers républicains qui m'écoutaient et que l'indépendance de mes opinions épouvantait; ils frémissaient d'indignation et de frayeur

au seul mot de liberté. M. Daru porta à Saint-Cloud le discours. Bonaparte déclara que s'il eût été prononcé, il aurait fait fermer les portes de l'Institut et m'aurait jeté dans un cul de basse-fosse pour le reste de ma vie.

Je reçus ce billet de M. Daru :

Saint-Cloud, 28 avril 1811.

« J'ai l'honneur de prévenir monsieur de Chateau-
« briand que, lorsqu'il aura le temps ou l'occasion de
« venir à Saint-Cloud, je pourrai lui rendre le discours
« qu'il a bien voulu me confier. Je saisis cette occasion
« pour lui renouveler l'assurance de la haute considéra-
« tion avec laquelle j'ai l'honneur de le saluer.

« DARU. »

J'allai à Saint-Cloud. M. Daru me rendit le manuscrit, çà et là raturé, marqué *ab irato* de parenthèses et de traces au crayon par Bonaparte : l'ongle du lion était enfoncé partout, et j'avais une espèce de plaisir d'irritation à croire le sentir dans mon flanc. M. Daru ne me cacha point la colère de Napoléon ; mais il me dit qu'en conservant la péroraison, sauf quelques mots, et en changeant presque tout le reste, je serais reçu avec de grands applaudissements. On avait copié le discours au château, en supprimant quelques passages et en interpolant quelques autres. Peu de temps après, il parut dans les provinces imprimé de la sorte.

Ce discours est un des meilleurs titres de l'indépendance de mes opinions et de la constance de mes principes. M. Suard, libre et ferme, disait que s'il avait été

lu en pleine Académie, il aurait fait crouler les voûtes de la salle sous un tonnerre d'applaudissements. Se figure-t-on, en effet, le chaleureux éloge de la liberté prononcé au milieu de la servilité de l'Empire?

J'avais conservé le manuscrit raturé avec un soin religieux; le malheur a voulu qu'en quittant l'infirmerie de Marie-Thérèse il fût brûlé avec une foule de papiers. Néanmoins, les lecteurs de ces *Mémoires* n'en seront pas privés : un de mes collègues eut la générosité d'en prendre copie; la voici :

« Lorsque Milton publia *le Paradis perdu,* aucune « voix ne s'éleva dans les trois royaumes de la Grande- « Bretagne pour louer un ouvrage qui, malgré ses nom- « breux défauts, n'en est pas moins un des plus beaux « monuments de l'esprit humain. L'Homère anglais « mourut oublié, et ses contemporains laissèrent à l'a- « venir le soin d'immortaliser le chantre d'*Éden*. Est-ce « là une de ces grandes injustices littéraires dont presque « tous les siècles offrent des exemples? Non, messieurs; à « peine échappés aux guerres civiles, les Anglais ne « purent se résoudre à célébrer la mémoire d'un homme « qui se fit remarquer par l'ardeur de ses opinions dans « un temps de calamités. Que réserverons-nous, dirent- « ils, à la tombe du citoyen qui se dévoue au salut de son « pays, si nous prodiguons les honneurs aux cendres de « celui qui peut, tout au plus, nous demander une géné- « reuse indulgence? La postérité rendra justice à la mé- « moire de Milton; mais nous, nous devons une leçon à « nos fils; nous devons leur apprendre, par notre silence, « que les talents sont un présent funeste quand ils s'al-

« lient aux passions, et qu'il vaut mieux se condamner à « l'obscurité que de se rendre célèbre par les malheurs « de sa patrie.

« Imiterai-je, messieurs, ce mémorable exemple, ou « vous parlerai-je de la personne et des ouvrages de « M. Chénier? Pour concilier vos usages et mes opinions, « je crois devoir prendre un juste milieu entre un silence « absolu et un examen approfondi. Mais, quelles que « soient mes paroles, aucun fiel n'empoisonnera ce dis- « cours. Si vous retrouvez en moi la franchise de Duclos, « mon compatriote, j'espère vous prouver aussi que j'ai « la même loyauté.

« Il eût été curieux sans doute de voir ce qu'un « homme dans ma position, avec mes principes et mes « opinions, pourrait dire de l'homme dont j'occupe au- « jourd'hui la place. Il serait intéressant d'examiner l'in- « fluence des révolutions sur les lettres, de montrer com- « ment les systèmes peuvent égarer le talent, le jeter « dans des routes trompeuses qui semblent conduire à la « renommée, et qui n'aboutissent qu'à l'oubli. Si Milton, « malgré ses égarements politiques, a laissé des ouvrages « que la postérité admire, c'est que Milton, sans être re- « venu de ses erreurs, se retira d'une société qui se reti- « rait de lui, pour chercher dans la religion l'adoucisse- « ment de ses maux et la source de sa gloire. Privé de la « lumière du ciel, il se créa une nouvelle terre, un « nouveau soleil, et sortit pour ainsi dire d'un monde « où il n'avait vu que des malheurs et des crimes; il plaça « dans les berceaux d'Éden cette innocence primitive, « cette félicité sainte qui régnèrent sous les tentes de « Jacob et de Rachel; et il mit aux enfers les tourments,

« les passions et les remords de ces hommes dont il « avait partagé les fureurs.

« Malheureusement les ouvrages de M. Chénier, « quoiqu'on y découvre le germe d'un talent remarqua- « ble, ne brillent ni par cette antique simplicité, ni par « cette majesté sublime. L'auteur se distinguait par un es- « prit éminemment classique. Nul ne connaissait mieux « les principes de la littérature ancienne et moderne : « théâtre, éloquence, histoire, critique, satire, il a tout « embrassé ; mais ses écrits portent l'empreinte des jours « désastreux qui les ont vus naître. Trop souvent dictés « par l'esprit de parti, ils ont été applaudis par les fac- « tions. Séparerai-je, dans les travaux de mon prédéces- « seur, ce qui est déjà passé comme nos discordes, et ce « qui restera peut-être comme notre gloire? Ici se trou- « vent confondus les intérêts de la société et les intérêts « de la littérature. Je ne puis assez oublier les uns pour « m'occuper uniquement des autres; alors, messieurs, je « suis obligé de me taire, ou d'agiter des questions poli- « tiques.

« Il y a des personnes qui voudraient faire de la lit- « térature une chose abstraite, et l'isoler au milieu des « affaires humaines. Ces personnes me diront : Pourquoi « garder le silence? ne considérez les ouvrages de M. Ché- « nier que sous les rapports littéraires. C'est-à-dire, mes- « sieurs, qu'il faut que j'abuse de votre patience et de la « mienne pour répéter des lieux communs que l'on trouve « partout, et que vous connaissez mieux que moi. Autres « temps, autres mœurs : héritiers d'une longue suite « d'années paisibles, nos devanciers pouvaient se livrer « à des discussions purement académiques, qui prouvaient

« encore mieux leur talent que leur bonheur. Mais nous,
« restes infortunés d'un grand naufrage, nous n'avons
« plus ce qu'il faut pour goûter un calme si parfait. Nos
« idées, nos esprits, ont pris un cours différent. L'homme
« a remplacé en nous l'académicien : en dépouillant les
« lettres de ce qu'elles peuvent avoir de futile, nous ne
« les voyons plus qu'à travers nos puissants souvenirs et
« l'expérience de notre adversité. Quoi ! après une révo-
« lution qui nous a fait parcourir en quelques années les
« événements de plusieurs siècles, on interdira à l'écri-
« vain toute considération élevée ! On lui refusera d'exa-
« miner le côté sérieux des objets ! Il passera une vie fri-
« vole à s'occuper de chicanes grammaticales, de règles
« de goût, de petites sentences littéraires ! Il vieillira en-
« chaîné dans les langes de son berceau ! Il ne montrera
« pas sur la fin de ses jours un front sillonné par ses longs
« travaux, par ses graves pensées, et souvent ses mâles
« douleurs qui ajoutent à la grandeur de l'homme ! Quels
« soins importants auront donc blanchi ses cheveux ? Les
« misérables peines de l'amour-propre et les jeux puérils
« de l'esprit.

« Certes, messieurs, ce serait nous traiter avec un
« mépris bien étrange ! Pour moi, je ne puis ainsi me ra-
« petisser, ni me réduire à l'état d'enfance, dans l'âge de
« la force et de la raison. Je ne puis me renfermer dans le
« cercle étroit qu'on voudrait tracer autour de l'écrivain.
« Par exemple, messieurs, si je voulais faire l'éloge de
« l'homme de lettres, de l'homme de cour qui préside à
« cette assemblée, croyez-vous que je me contenterais de
« louer en lui cet esprit français, léger, ingénieux, qu'il
« a reçu de sa mère, et dont il offre parmi nous le der-

« nier modèle? Non sans doute : je voudrais encore faire « briller dans tout son éclat le beau nom qu'il porte. « Je citerais le duc de Boufflers qui fit lever aux Autri- « chiens le blocus de Gênes. Je parlerais du maréchal son « père, de ce gouverneur qui disputa aux ennemis de la « France les remparts de Lille, et consola par cette défense « mémorable la vieillesse malheureuse d'un grand roi. « C'est de ce compagnon de Turenne que madame de « Maintenon disait : En lui le cœur est mort le dernier. « Enfin je passerais jusqu'à ce Louis de Boufflers, dit le « *Robuste,* qui montrait dans les combats la vigueur et le « courage d'Hercule. Ainsi je trouverais aux deux extré- « mités de cette famille la force et la grâce, le chevalier « et le troubadour. On veut que les Français soient fils « d'Hector : je croirais plutôt qu'ils descendent d'Achille, « car ils manient, comme ce héros, la lyre et l'épée.

« Si je voulais, messieurs, vous entretenir du poëte « célèbre qui chanta la nature d'une voix si brillante, « pensez-vous que je me bornerais à vous faire remarquer « l'admirable flexibilité d'un talent qui sut rendre avec « un mérite égal les beautés régulières de Virgile et les « beautés incorrectes de Milton? Non : je vous montrerais « aussi ce poëte ne voulant pas se séparer de ses infortu- « nés compatriotes, les suivant avec sa lyre aux rives « étrangères, chantant leurs douleurs pour les consoler; « illustre banni au milieu de cette foule d'exilés dont « j'augmentais le nombre. Il est vrai que son âge et ses « infirmités, ses talents et sa gloire, ne l'avaient pas mis « dans sa patrie à l'abri des persécutions. On voulait lui « faire acheter la paix par des vers indignes de sa muse, « et sa muse ne put chanter que la redoutable immortalité

« du crime et la rassurante immortalité de la vertu : « Rassurez-vous, vous êtes immortels.

« Si je voulais enfin, messieurs, vous parler d'un « ami bien cher à mon cœur, d'un de ces amis qui, selon « Cicéron, rendent la prospérité plus éclatante et l'adver- « sité plus légère, je vanterais la finesse et la pureté de « son goût, l'élégance exquise de sa prose, la beauté, la « force, l'harmonie de ses vers, qui, formés sur les grands « modèles, se distinguent néanmoins par un caractère « original. Je vanterais ce talent supérieur qui ne connut « jamais les sentiments de l'envie, ce talent heureux de « tous les succès qui ne sont pas les siens, ce talent qui « depuis dix années ressent tout ce qui peut m'arriver « d'honorable, avec cette joie naïve et profonde connue « seulement des plus généreux caractères et de la plus « vive amitié. Mais je n'omettrais pas la partie politique « de mon ami. Je le peindrais à la tête d'un des premiers « corps de l'État, prononçant ces discours qui sont des « chefs-d'œuvre de bienséance, de mesure et de noblesse. « Je le représenterais sacrifiant le doux commerce des « Muses à des occupations qui seraient sans doute sans « charmes, si l'on ne s'y livrait dans l'espoir de former « des enfants capables de suivre un jour l'exemple de « leurs pères et d'éviter nos erreurs.

« En parlant des hommes de talent dont se compose « cette assemblée, je ne pourrais donc m'empêcher de les « considérer sous le rapport de la morale et de la société. « L'un se distingue au milieu de vous par un esprit fin, « délicat et sage, par une urbanité si rare aujourd'hui, « et surtout par la constance la plus honorable dans ses « opinions modérées. L'autre, sous les glaces de l'âge, a

« retrouvé toute la chaleur de la jeunesse pour plaider la « cause des malheureux. Celui-ci, historien élégant et « agréable poëte, nous devient plus respectable et plus « cher par le souvenir d'un père et d'un fils mutilés au « service de la patrie. Celui-là, en rendant l'ouïe aux « sourds et la parole aux muets, nous rappelle les miracles « du culte évangélique auquel il s'est consacré. N'est-il « point parmi vous, messieurs, des témoins de vos anciens « triomphes, qui puisse raconter au digne héritier du « chancelier d'Aguesseau comment le nom de son aïeul « fut jadis applaudi dans cette assemblée? Je passe aux « nourrissons favoris des neuf Sœurs, et j'aperçois le vé- « nérable auteur d'*Œdipe* retiré dans la solitude, et So- « phocle oubliant à Colone la gloire qui le rappelle « dans Athènes. Combien nous devons aimer les autres « fils de Melpomène, qui nous ont intéressés aux malheurs « de nos pères! Tous les cœurs français ont de nouveau « tremblé au pressentiment de la mort d'Henri IV. La « muse tragique a rétabli l'honneur de ces preux cheva- « liers lâchement trahis par l'histoire, et noblement ven- « gés par l'un de nos modernes Euripides.

« Descendant aux successeurs d'Anacréon, je m'ar- « rêterais à cet homme aimable qui, semblable au vieil- « lard de Téos, redit encore, après quinze lustres, ces « chants amoureux que l'on fait entendre à quinze ans. « J'irais, messieurs, chercher votre renommée sur ces « mers orageuses que gardait autrefois le géant Adamas- « tor, et qui se sont apaisées aux noms charmants d'Éléo- « nore et de Virginie. *Tibi rident æquora.* »

« Hélas! trop de talents parmi nous ont été errants « et voyageurs! La poésie n'a-t-elle pas chanté en vers

« harmonieux l'art de Neptune, cet art si fatal qui la « transporta sur des bords lointains? Et l'éloquence fran- « çaise, après avoir défendu l'État et l'autel, ne se retire- « t-elle pas comme à sa source dans la patrie de saint « Ambroise? Que ne puis-je placer ici tous les membres « de cette assemblée dans un tableau dont la flatterie n'a « point embelli les couleurs! Car, s'il est vrai que l'envie « obscurcisse quelquefois les qualités estimables des gens « de lettres, il est encore plus vrai que cette classe « d'hommes se distingue par des sentiments élevés, par « des vertus désintéressées, par la haine de l'oppression, « le dévouement à l'amitié, et la fidélité au malheur. « C'est ainsi, messieurs, que j'aime à considérer un sujet « sous toutes les faces, et que j'aime surtout à rendre les « lettres sérieuses en les appliquant aux plus hauts sujets « de la morale, de la philosophie et de l'histoire. Avec « cette indépendance d'esprit, il faut donc que je m'abs- « tienne de toucher à des ouvrages qu'il est impossible « d'examiner sans irriter les passions. Si je parlais de la « tragédie de *Charles IX*, pourrais-je m'empêcher de « venger la mémoire du cardinal de Lorraine, et de dis- « cuter cette étrange leçon donnée aux rois? Caius Grac- « chus, Calas, Henri VIII, Fénelon, m'offriraient sur « plusieurs points cette altération de l'histoire pour ap- « puyer les mêmes doctrines. Si je lis les satires, j'y « trouve immolés des hommes placés aux premiers rangs « de cette assemblée; toutefois, écrites d'un style pur, « élégant et facile, elles rappellent agréablement l'école « de Voltaire, et j'aurais d'autant plus de plaisir à les « louer, que mon nom n'a pas échappé à la malice de « l'auteur. Mais laissons là des ouvrages qui donneraient

« lieu à des récriminations pénibles : je ne troublerai « point la mémoire d'un écrivain qui fut votre collègue « et qui compte encore parmi vous des admirateurs et « des amis; il devra à cette religion, qui lui parut si mé- « prisable dans les écrits de ceux qui la défendent, la « paix que je souhaite à sa tombe. Mais ici même, mes- « sieurs, ne serai-je point assez malheureux pour trouver « un écueil? Car en portant à M. Chénier ce tribut de « respect que tous les morts réclament, je crains de ren- « contrer sous mes pas des cendres bien autrement illus- « tres. Si des interprétations peu généreuses voulaient « me faire un crime de cette émotion involontaire, je me « réfugierais au pied de ces autels expiatoires qu'un « puissant monarque élève aux mânes des dynasties ou- « tragées. Ah! qu'il eût été plus heureux pour M. Chénier « de n'avoir point participé à ces calamités publiques, « qui retombèrent enfin sur sa tête! Il a su comme moi « ce que c'est que de perdre dans les orages un frère ten- « drement chéri. Qu'auraient dit nos malheureux frères « si Dieu les eût appelés le même jour à son tribunal? S'ils « s'étaient rencontrés au moment suprême, avant de con- « fondre leur sang, ils nous auraient crié sans doute : « Cessez vos guerres intestines, revenez à des sentiments « d'amour et de paix; la mort frappe également tous les « partis, et vos cruelles divisions nous coûtent la jeunesse « et la vie. » Tels auraient été leurs cris fraternels.

« Si mon prédécesseur pouvait entendre ces paroles « qui ne consolent plus que son ombre, il serait sensible « à l'hommage que je rends ici à son frère, car il était « naturellement généreux; ce fut même cette générosité « de caractère qui l'entraîna dans des nouveautés bien

« séduisantes sans doute, puisqu'elles promettaient de « nous rendre les vertus de Fabricius. Mais bientôt « trompé dans son espérance, son humeur s'aigrit, son « talent se dénatura. Transporté de la solitude du poëte « au milieu des factions, comment aurait-il pu se livrer « à ces sentiments qui font le charme de la vie? Heureux « s'il n'eût vu d'autre ciel que le ciel de la Grèce, sous « lequel il était né! s'il n'eût contemplé d'autres ruines « que celles de Sparte et d'Athènes! Je l'aurais peut-être « rencontré dans la belle patrie de sa mère, et nous nous « serions juré amitié sur les bords du Permesse; ou bien, « puisqu'il devait revenir aux champs paternels, que ne « me suivit-il dans les déserts où je fus jeté par nos tem- « pêtes! Le silence des forêts aurait calmé cette âme « troublée, et les cabanes des sauvages l'eussent peut- « être réconcilié avec les palais des rois. Vain souhait! « M. Chénier resta sur le théâtre de nos agitations et de « nos douleurs. Atteint, jeune encore, d'une maladie « mortelle, vous le vîtes, messieurs, s'incliner lentement « vers le tombeau et quitter pour toujours... On ne m'a « point raconté ses derniers moments.

« Nous tous, qui vécûmes dans les troubles et les « agitations, nous n'échapperons pas aux regards de l'his- « toire. Qui peut se flatter d'être trouvé sans tache, dans « un temps de délire où personne n'avait l'usage entier de « sa raison? Soyons donc pleins d'indulgence pour les « autres; excusons ce que nous ne pouvons approuver. « Telle est la faiblesse humaine, que le talent, le génie, « la vertu même, peuvent quelquefois franchir les bornes « du devoir. M. Chénier adora la liberté; pourrait-on lui « en faire un crime? Les chevaliers eux-mêmes, s'ils

« sortaient de leurs tombeaux, suivraient la lumière de « notre siècle. On verrait se former cette illustre alliance « entre l'honneur et la liberté, comme sous le règne des « Valois les créneaux gothiques couronnaient avec une « grâce infinie dans nos monuments les ordres emprun- « tés des Grecs. La liberté n'est-elle pas le plus grand « des biens et le premier des besoins de l'homme? Elle « enflamme le génie, elle élève le cœur, elle est néces- « saire à l'ami des Muses comme l'air qu'il respire. Les « arts peuvent, jusqu'à un certain point, vivre dans la « dépendance, parce qu'ils se servent d'une langue à « part qui n'est pas entendue de la foule; mais les lettres, « qui parlent une langue universelle, languissent et meu- « rent dans les fers. Comment tracera-t-on des pages « dignes de l'avenir, s'il faut s'interdire, en écrivant, tout « sentiment magnanime, toute pensée forte et grande? « La liberté est si naturellement l'amie des sciences et « des lettres, qu'elle se réfugie auprès d'elles lorsqu'elle « est bannie du milieu des peuples; et c'est nous, mes- « sieurs, qu'elle charge d'écrire ses annales et de la ven- « ger de ses ennemis, de transmettre son nom et son « culte à la dernière postérité. Pour qu'on ne se trompe « pas dans l'interprétation de ma pensée, je déclare que « je ne parle ici que de la liberté qui naît de l'ordre et « enfante des lois, et non de cette liberté fille de la li- « cence et mère de l'esclavage. Le tort de l'auteur de « *Charles IX* ne fut donc pas d'avoir offert son encens à la « première de ces divinités, mais d'avoir cru que les « droits qu'elle nous donne sont incompatibles avec un « gouvernement monarchique. C'est dans ses opinions « qu'un Français met cette indépendance que d'autres

« peuples placent dans leurs lois. La liberté est pour lui « un sentiment plutôt qu'un principe, et il est citoyen « par instinct et sujet par choix. Si l'écrivain dont vous « déplorez la perte avait fait cette réflexion, il n'aurait « pas embrassé dans un même amour la liberté qui fonde « et la liberté qui détruit.

« J'ai, messieurs, fini la tâche que les usages de « l'Académie m'ont imposée. Près de terminer ce dis- « cours, je suis frappé d'une idée qui m'attriste ; il n'y a « pas longtemps que M. Chénier prononçait sur mes ou- « vrages des arrêts qu'il se préparait à publier : et c'est « moi qui juge aujourd'hui mon juge. Je le dis dans « toute la sincérité de mon cœur, j'aimerais mieux encore « être exposé aux satires d'un ennemi, et vivre en paix « dans la solitude, que de vous faire remarquer, par ma « présence au milieu de vous, la rapide succession des « hommes sur la terre, la subite apparition de cette mort « qui renverse nos projets et nos espérances, qui nous « emporte tout à coup, et livre quelquefois notre mémoire « à des hommes entièrement opposés à nos sentiments et « à nos principes. Cette tribune est une espèce de champ « de bataille où les talents viennent tour à tour briller « et mourir. Que de génies divers elle a vus passer ! Cor- « neille, Racine, Boileau, La Bruyère, Bossuet, Fénelon, « Voltaire, Buffon, Montesquieu... Qui ne serait effrayé, « messieurs, en pensant qu'il va former un anneau dans « la chaîne de cette illustre ligne ? Accablé du poids de « ces noms immortels, ne pouvant me faire reconnaître « à mes talents pour héritier légitime, je tâcherai du « moins de prouver ma descendance par mes senti- « ments.

« Quand mon tour sera venu de céder ma place à « l'orateur qui doit parler sur ma tombe, il pourra trai- « ter sévèrement mes ouvrages; mais il sera forcé de dire « que j'aimais avec transport ma patrie, que j'aurais souf- « fert mille maux plutôt que de coûter une seule larme « à mon pays, que j'aurais fait sans balancer le sacrifice « de mes jours à ces nobles sentiments, qui seuls donnent « du prix à la vie et de la dignité à la mort.

« Mais quel temps ai-je choisi, messieurs, pour vous « parler de deuil et de funérailles! Ne sommes-nous pas « environnés de fêtes? Voyageur solitaire, je méditais il « y a quelques jours sur la ruine des empires détruits : « et je vois s'élever un nouvel empire. Je quitte à peine « ces tombeaux où dorment les nations ensevelies, et « j'aperçois un berceau chargé des destinées de l'avenir. « De toutes parts retentissent les acclamations du soldat. « César monte au Capitole; les peuples racontent les mer- « veilles, les monuments élevés, les cités embellies, les « frontières de la patrie baignées par ces mers lointaines « qui portaient les vaisseaux de Scipion, et par ces mers « reculées que ne vit pas Germanicus.

« Tandis que le triomphateur s'avance entouré de « ses légions, que feront les tranquilles enfants des « Muses? Ils marcheront au-devant du char pour join- « dre l'olivier de la paix aux palmes de la victoire, pour « présenter au vainqueur la troupe sacrée, pour mêler « aux récits guerriers les touchantes images qui faisaient « pleurer Paul-Émile sur les malheurs de Persée.

« Et vous, fille des Césars, sortez de votre palais « avec votre jeune fils dans vos bras; venez ajouter la « grâce à la grandeur, venez attendrir la victoire et tem-

« pérer l'éclat des armes par la douce majesté d'une reine « et d'une mère. »

Dans le manuscrit qui me fut rendu, le commencement du discours qui a rapport aux opinions de Milton était *barré* d'un bout à l'autre de la main de Bonaparte. Une partie de ma réclamation contre l'isolement des affaires dans lequel on voudrait tenir la littérature était également *stigmatisée* au crayon. L'éloge de l'abbé Delille, qui rappelait l'émigration, la fidélité du poëte aux malheurs de la famille royale et aux souffrances de ses compagnons d'exil, était mis entre *parenthèses;* l'éloge de M. de Fontanes avait une *croix*. Presque tout ce que je disais sur M. de Chénier, sur son frère, sur le mien, sur les autels expiatoires que l'on préparait à Saint-Denis, était *haché* de traits. Le paragraphe commençant par ces mots : « M. de Chénier adora la liberté, etc., » avait une *double rature* longitudinale. Néanmoins les agents de l'Empire, en publiant ce discours, ont conservé assez correctement ce paragraphe.

Tout ne fut pas fini quand on m'eut rendu mon discours; on voulait me contraindre à en faire un second. Je déclarai que je m'en tenais au premier et que je n'en ferais pas d'autre. La commission me déclara alors que je ne serais pas reçu à l'Académie.

Des personnes pleines de grâces, de générosité et de courage, que je ne connaissais pas, s'intéressaient à moi. Madame Lindsay, qui, lors de ma rentrée en France en 1800, m'avait ramené de Calais à Paris, parla à madame Gay; celle-ci s'adressa à madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, laquelle invita le duc de Rovigo à me

laisser à l'écart. Les femmes de ce temps-là interposaient leur beauté entre la puissance et la fortune.

Tout ce bruit se prolongea par les prix décennaux jusque dans l'année 1812. Bonaparte, qui me persécutait, fit demander à l'Académie, à propos de ces prix, pourquoi elle n'avait point mis sur les rangs le *Génie du christianisme*. L'Académie s'expliqua; plusieurs de mes confrères écrivirent leur jugement peu favorable à mon ouvrage. J'aurais pu leur dire ce qu'un poëte grec dit à un oiseau : « Fille de l'Attique, nourrie de miel, toi qui « chantes si bien, tu enlèves une cigale, bonne chanteuse « comme toi, et tu la portes pour nourriture à tes petits. « Toutes deux ailées, toutes deux habitant ces lieux, « toutes deux célébrant la naissance du printemps, ne « lui rendras-tu pas la liberté? Il n'est pas juste qu'une « chanteuse périsse du bec d'une de ses semblables. »

PRIX DÉCENNAUX.

L'ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS. — LES NATCHEZ.

Ce mélange de colère et d'attrait de Bonaparte contre et pour moi est constant et étrange : naguère il menace, et tout à coup il demande à l'Institut pourquoi il n'a pas parlé de moi à l'occasion des prix décennaux. Il fait plus, il déclare à Fontanes que, puisque l'Institut ne me trouve pas digne de concourir pour le prix, il m'en donnera un, qu'il me nommera surintendant général de toutes les bibliothèques de France; surintendance appointée comme une ambassade de première classe. La première idée que Bonaparte avait eue de m'employer dans la carrière diplomatique ne lui passait pas : il n'admettait point, pour cause à lui bien connue, que j'eusse cessé de faire partie du ministère des relations extérieures. Et toutefois, malgré ces munificences projetées, son préfet de police m'invite quelque temps après à m'éloigner de Paris, et je vais continuer mes *Mémoires* à Dieppe.

Bonaparte descend au rôle d'écolier taquin; il déterre l'*Essai sur les Révolutions* et il se réjouit de la guerre qu'il m'attire à ce sujet. Un M. Damaze de Raymond se fit mon champion : je l'allai remercier rue Vivienne. Il avait sur sa cheminée avec ses breloques une tête de mort; quelque temps après il fut tué en duel, et sa charmante figure alla rejoindre la face effroyable qui semblait l'appeler. Tout le monde se battait alors : un des mouchards chargés de l'arrestation de Georges reçut de lui une balle dans la tête.

Pour couper court à l'attaque de mauvaise foi de mon puissant adversaire, je m'adressai à ce M. de Pommereul dont je vous ai parlé lors de ma première arrivée à Paris : il était devenu directeur général de l'imprimerie et de la librairie : je lui demandai la permission de réimprimer l'*Essai* tout entier. On peut voir ma correspondance et le résultat de cette correspondance dans la préface de l'*Essai sur les Révolutions*, édition de 1826, tome II[e] des OEuvres complètes. Au surplus, le gouvernement impérial avait grandement raison de me refuser la réimpression de l'ouvrage en *entier;* l'*Essai* n'était, ni par rapport aux libertés, ni par rapport à la monarchie légitime, un livre qu'on dût publier lorsque régnaient le despotisme et l'usurpation. La police se donnait des airs d'impartialité en laissant dire quelque chose en ma faveur, et elle riait en m'empêchant de faire la seule chose qui me pût défendre. Au retour de Louis XVIII on exhuma de nouveau l'*Essai;* comme on avait voulu s'en servir contre moi au temps de l'Empire, sous le rapport politique, on voulait me l'opposer au jour de la Restauration, sous le rapport religieux. J'ai fait une amende honorable si complète de mes erreurs dans

les notes de la nouvelle édition de l'*Essai historique,* qu'il n'y a plus rien à me reprocher. La postérité viendra ; elle prononcera sur le *livre* et sur le *commentaire,* si ces vieilleries-là peuvent encore l'occuper. J'ose espérer qu'elle jugera l'*Essai* comme ma tête grise l'a jugé ; car, en avançant dans la vie, on prend de l'équité de cet avenir dont on approche. Le *livre* et les *notes* me mettent devant les hommes tel que j'ai été au début de ma carrière, tel que je suis au terme de cette carrière.

Au surplus, cet ouvrage que j'ai traité avec une rigueur impitoyable offre le *compendium* de mon existence comme poëte, moraliste et homme politique futur. La séve du travail est surabondante, l'audace des opinions poussée aussi loin qu'elle peut aller. Force est de reconnaître que, dans les diverses routes où je me suis engagé, les préjugés ne m'ont jamais conduit, que je n'ai jamais été aveugle dans aucune cause, qu'aucun intérêt ne m'a guidé, que les partis que j'ai pris ont toujours été de mon choix.

Dans l'*Essai,* mon indépendance en religion et en politique est complète ; j'examine tout : *républicain,* je sers la monarchie ; *philosophe,* j'honore la religion. Ce ne sont point là des contradictions, ce sont des conséquences forcées de l'incertitude de la théorie et de la certitude de la pratique chez les hommes. Mon esprit, fait pour ne croire à rien, pas même à moi, fait pour dédaigner tout, grandeurs et misères, peuples et rois, a nonobstant été dominé par un instinct de raison qui lui commandait de se soumettre à ce qu'il y a de reconnu beau : religion, justice, humanité, égalité, liberté, gloire. Ce que l'on rêve aujourd'hui de l'avenir, ce que la génération actuelle

s'imagine avoir découvert d'une société à naître, fondée sur des principes tout différents de ceux de la vieille société, se trouve positivement annoncé dans l'*Essai*. J'ai devancé de trente années ceux qui se disent les proclamateurs d'un monde inconnu. Mes actes ont été de l'ancienne cité, mes pensées de la nouvelle; les premiers de mon devoir, les dernières de ma nature.

L'*Essai* n'était pas un livre impie; c'était un livre de doute et de douleur. Je l'ai déjà dit [1].

Du reste, j'ai dû m'exagérer ma faute et racheter par des idées d'ordre tant d'idées passionnées répandues dans mes ouvrages. J'ai peur au début de ma carrière d'avoir fait du mal à la jeunesse; j'ai à réparer auprès d'elle, et je lui dois au moins d'autres leçons. Qu'elle sache qu'on peut lutter avec succès contre une nature troublée; la beauté morale, la beauté divine, supérieure à tous les rêves de la terre, je l'ai vue; il ne faut qu'un peu de courage pour l'atteindre et s'y tenir.

Afin d'achever ce que j'ai à dire sur ma carrière littéraire, je dois mentionner l'ouvrage qui la commença, et qui demeura en manuscrit jusqu'à l'année où je l'insérai dans mes *Œuvres complètes*.

A la tête des *Natchez*, la préface a raconté comment l'ouvrage fut retrouvé en Angleterre par les soins et les obligeantes recherches de M. de Thuisy.

Un manuscrit dont j'ai pu tirer *Atala*, *René*, et plusieurs descriptions placées dans le *Génie du christianisme*, n'est pas tout à fait stérile. Ce premier manuscrit était écrit de suite, sans section; tous les sujets y étaient confondus : voyages, histoire naturelle, partie drama-

[1] Pages 133 et suivantes de ce volume.

tique, etc. ; mais auprès de ce manuscrit d'un seul jet il en existait un autre partagé en livres. Dans ce second travail, j'avais non-seulement procédé à la division de la matière, mais j'avais encore changé le genre de la composition, en la faisant passer du roman à l'épopée.

Un jeune homme qui entasse pêle-mêle ses idées, ses inventions, ses études, ses lectures, doit produire le chaos; mais aussi dans ce chaos il y a une certaine fécondité qui tient à la puissance de l'âge.

Il m'est arrivé ce qui n'est peut-être jamais arrivé à un auteur : c'est de relire après trente années un manuscrit que j'avais totalement oublié.

J'avais un danger à craindre. En repassant le pinceau sur le tableau, je pouvais éteindre les couleurs; une main plus sûre, mais moins rapide, courait risque, en effaçant quelques traits incorrects, de faire disparaître les touches les plus vives de la jeunesse : il fallait conserver à la composition son indépendance, et pour ainsi dire sa fougue; il fallait laisser l'écume au frein du jeune coursier. S'il y a dans *les Natchez* des choses que je ne hasarderais qu'en tremblant aujourd'hui, il y a aussi des choses que je ne voudrais plus écrire, notamment la lettre de René dans le second volume. Elle est de ma première manière, et reproduit tout *René :* je ne sais ce que les *René* qui m'ont suivi ont pu dire pour mieux approcher de la folie.

Les Natchez s'ouvrent par une invocation au désert et à l'astre des nuits, divinités suprêmes de ma jeunesse :

« A l'ombre des forêts américaines, je veux chanter « des airs de la solitude, tels que n'en ont point encore « entendu des oreilles mortelles; je veux raconter vos « malheurs, ô Natchez! ô nation de la Louisiane dont il

« ne reste plus que les souvenirs! Les infortunes d'un « obscur habitant des bois auraient-elles moins de droits « à nos pleurs que celles des autres hommes? et les mau- « solées des rois dans nos temples sont-ils plus touchants « que le tombeau d'un Indien sous le chêne de sa patrie?

« Et toi, flambeau des méditations, astre des nuits, « sois pour moi l'astre du Pinde! Marche devant mes pas, « à travers les régions inconnues du Nouveau Monde, « pour me découvrir à ta lumière les secrets ravissants « de ces déserts! »

Mes deux natures sont confondues dans ce bizarre ouvrage, particulièrement dans l'original primitif. On y trouve des incidents politiques et des intrigues de roman; mais à travers la narration on entend partout une voix qui chante, et qui semble venir d'une région inconnue.

FIN DE MA CARRIÈRE LITTÉRAIRE.

De 1812 à 1814, il n'y a plus que deux années pour finir l'Empire, et ces deux années dont on a vu quelque chose par anticipation, je les employai à des recherches sur la France et à la rédaction de quelques livres de ces *Mémoires;* mais je n'imprimai plus rien. Ma vie de poésie et d'érudition fut véritablement close par la publication de mes trois grands ouvrages, le *Génie du christianisme, les Martyrs* et l'*Itinéraire*. Mes écrits politiques commencèrent à la Restauration; avec ces écrits également commença mon existence politique active. Ici donc se termine ma carrière littéraire proprement dite; entraîné par le flot

des jours, je l'avais omise; ce n'est qu'en cette année 1831 que j'ai rappelé des temps laissés en arrière de 1800 à 1814.

Cette carrière littéraire, comme il vous a été loisible de vous en convaincre, ne fut pas moins troublée que ma carrière de *voyageur* et de *soldat;* il y eut aussi des travaux, des rencontres et du sang dans l'arène; tout n'y fut pas muses et fontaine Castalie; ma carrière politique fut encore plus orageuse.

Peut-être quelques débris marqueront-ils le lieu qu'occupèrent mes jardins d'Académe. Le *Génie du christianisme* commence la révolution religieuse contre le philosophisme du XVIII^e^ siècle. Je préparais en même temps cette révolution qui menace notre langue, car il ne pouvait y avoir renouvellement dans l'idée qu'il n'y eût innovation dans le style. Y aura-t-il après moi d'autres formes de l'art à présent inconnues? Pourra-t-on partir de nos études actuelles afin d'avancer, comme nous sommes partis des études passées pour faire un pas? Est-il des bornes qu'on ne saurait franchir, parce qu'on se vient heurter contre la nature des choses? Ces bornes ne se trouvent-elles point dans la division des langues modernes, dans la caducité de ces mêmes langues, dans les vanités humaines telles que la société nouvelle les a faites? Les langues ne suivent le mouvement de la civilisation qu'avant l'époque de leur perfectionnement; parvenues à leur apogée, elles restent un moment stationnaires, puis elles descendent sans pouvoir remonter.

Maintenant, le récit que j'achève rejoint les premiers livres de ma vie politique, précédemment écrits à des dates diverses. Je me sens un peu plus de courage en

rentrant dans les parties faites de mon édifice. Quand je me suis remis au travail, je tremblais que le vieux fils de Cœlus ne vît changer en truelle de plomb la truelle d'or du bâtisseur de Troie. Pourtant il me semble que ma mémoire, chargée de me verser mes souvenirs, ne m'a pas trop failli : avez-vous beaucoup senti la glace de l'hiver dans ma narration? trouvez-vous une énorme différence entre les poussières éteintes que j'ai essayé de ranimer, et les personnages vivants que je vous ai fait voir en vous racontant ma première jeunesse? Mes années sont mes secrétaires; quand l'une d'entre elles vient à mourir, elle passe la plume à sa puînée, et je continue de dicter; comme elles sont sœurs, elles ont à peu près la même main.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

Pages.

Opinion de M. de Malesherbes sur l'émigration. 1

Je joue et je perds. — Aventure du fiacre. — Madame Roland. — Barrère à l'Ermitage. — Seconde fédération du 14 juillet. — Préparatifs d'émigration. 5

J'émigre avec mon frère. — Aventure de Saint-Louis. — Nous passons la frontière. 11

Bruxelles. — Dîner chez le baron de Breteuil. — Rivarol. — Départ pour l'armée des princes. — Route. — Rencontre de l'armée prussienne. — J'arrive à Trèves. 17

Armée des princes. — Amphithéâtre romain. — Atala. — Les chemises de Henri IV. 23

Vie de soldat. — Dernière représentation de l'ancienne France militaire. . . . 27

Commencement du siége de Thionville. — Le chevalier de La Baronnais. . . 31

Continuation du siége. — Contrastes. — Saints dans les bois. — Bataille de Bouvines. — Patrouille. — Rencontre imprévue. — Effets d'un boulet et d'une bombe. 37

Marché du camp. 41

Nuit aux faisceaux d'armes. — Chiens hollandais. — Souvenir des *Martyrs*. — Quelle était ma compagnie aux avant-postes. — Eudore. — Ulysse. . . 45

Passage de la Moselle. — Combat. — Libba, sourde et muette. — Attaque sur Thionville. 49

Levée du siége. — Entrée à Verdun. — Maladie prussienne. — Retraite. — Petite vérole. 55

Les Ardennes. 61

Fourgons du prince de Ligne. — Femmes de Namur. — Je retrouve mon frère à Bruxelles. — Nos derniers adieux. 67

Ostende. — Passage à Jersey. — On me met à terre à Guernesey. — La femme du pilote. — Jersey. — Mon oncle de Bedée et sa famille. — Description de

Pages.

l'île. — Le duc de Berry. — Parents et amis disparus. — Malheur de vieillir. — Je passe en Angleterre. — Dernière rencontre avec Gesril. 73

Literary fund. — Grenier de Holborn. — Dépérissement de ma santé. — Visite aux médecins. — Émigrés à Londres. 83

Pelletier. — Travaux littéraires. — Ma société avec Hingant. — Nos promenades. — Une nuit dans l'église de Westminster. 87

Détresse. — Secours imprévu. — Logement sur un cimetière. — Nouveaux camarades d'infortune. — Nos plaisirs. — Mon cousin de La Bouëtardais. . . 93

Fête somptueuse. — Fin de mes quarante écus. — Nouvelle détresse. — Table d'hôte. — Évêques. — Dîner à London-Tavern. — Manuscrits de Camden. 99

Mes occupations dans la province. — Mort de mon frère. — Malheurs de ma famille. — Deux Frances. — Lettres de Hingant. 103

Charlotte. 111

Retour à Londres. 117

Rencontre extraordinaire. 121

Défaut de mon caractère. 127

L'*Essai historique sur les Révolutions.* — Son effet. — Lettre de Lemierre, neveu du poëte. 133

Fontanes. — Cléry 143

Mort de ma mère. — Retour à la religion 155

Génie du christianisme. — Lettre du chevalier de Panat. 159

Mon oncle M. de Bedée; sa fille aînée. 165

Incidences. — Littérature anglaise. — Dépérissement de l'ancienne école. — Historiens. — Poëtes. — Publicistes. — Shakspeare. 169

Incidences. — Romans anciens. — Romans nouveaux. — Richardson. — Walter Scott. 177

Incidences. — Poésie nouvelle. — Beattie. 181

Incidences. — Lord Byron. 185

L'Angleterre, de Richmond à Greenwich. — Course avec Pelletier. — Bleinheim. — Stowe. — Hampton-Court. — Oxford. — Collége d'Éton. — Mœurs privées; mœurs politiques. — Fox. — Pitt. — Burke. — George III. . . . 195

Rentrée des émigrés en France. — Le ministre de Prusse me donne un faux passe-port sous le nom de Lassagne, habitant de Neuchâtel en Suisse. — Mort de lord Londonderry. — Fin de ma carrière de soldat et de voyageur. — Je débarque à Calais. 209

Séjour à Dieppe. — Deux sociétés. 213

Où en sont mes *Mémoires*. 217

Année 1800. — Vue de la France. — J'arrive à Paris. 219

Année 1800. — Ma vie à Paris. 225

Changement de la société. 227

Année de ma vie 1801. — *Le Mercure.* — *Atala* 231

Année de ma vie 1801. Madame de Beaumont : sa société. 239

Année de ma vie 1801. — Été à Savigny. 249

Année de ma vie 1802. — Talma 255

Années de ma vie 1802 et 1803. — *Génie du christianisme.* — Chute annoncée. Cause du succès final. 259

Pages.
Génie du christianisme ; suite. — Défauts de l'ouvrage. 267
Années de ma vie 1802 et 1803. — Châteaux. — Madame de Custine. — M. de Saint-Martin. — Madame d'Houdetot et Saint-Lambert. 275
Voyage dans le midi de la France (1802). 283
Années de ma vie 1802 et 1803. — M. de La Harpe : sa mort. 299
Années de ma vie 1802 et 1803. — Entrevue avec Bonaparte. 303
Année de ma vie 1803. — Je suis nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome. 307
Année de ma vie 1803. — Voyage de Paris aux Alpes de Savoie. 311
Du Mont-Cenis à Rome. — Milan et Rome. 317
Palais du cardinal Fesch. — Mes occupations. 323
Année de ma vie 1803. — Manuscrit de madame de Beaumont. — Lettre de madame de Caud 327
Arrivée de madame de Beaumont à Rome. — Lettre de ma sœur. 335
Lettre de madame de Krüdener. 341
Mort de madame de Beaumont. 343
Funérailles. 349
Année de ma vie 1803. — Lettres de M. Chênedollé, de M. de Fontanes, de M. Necker et de madame de Staël. 353
Années de ma vie 1803 et 1804. — Première idée de mes *Mémoires*. — Je suis nommé ministre de France dans le Valais. — Départ de Rome. 361
Année de ma vie 1804. — République du Valais. — Visite au château des Tuileries. — Hôtel de Montmorin. — J'entends crier la mort du duc d'Enghien. — Je donne ma démission. 371
Mort du duc d'Enghien. 381
Année de ma vie 1804. 393
Le général Hulin. 399
Le duc de Rovigo. 407
M. de Talleyrand. 415
Part de chacun. 421
Bonaparte : ses sophismes et ses remords. 425
Ce qu'il faut conclure de tout ce récit. — Inimitiés enfantées par la mort du duc d'Enghien. 431
Un article du *Mercure*. — Changement dans la vie de Bonaparte. 435
Abandon de Chantilly. 439
Année de ma vie 1804. — Je viens demeurer rue de Miromesnil. — Verneuil. — Alexis de Tocqueville. — Le Mesnil. — Mezy. — Méréville. 443
Madame de Coislin. 447
Voyage à Vichy, en Auvergne et au Mont-Blanc. 453
Retour à Lyon. 461
Course à la Grande-Chartreuse. 465
Mort de madame de Caud. 469
Années de ma vie 1805 et 1806. — Je reviens à Paris. — Je pars pour le Levant. 483
Je m'embarque à Constantinople sur un bâtiment qui portait des pèlerins grecs en Syrie 491

Pages.
De Tunis jusqu'à ma rentrée en France par l'Espagne 505
Réflexions sur mon voyage. — Mort de Julien. 519
Années 1807, 1808, 1809 et 1810. — Article du *Mercure* du mois de juin 1807. — J'achète la Vallée-aux-Loups et je m'y retire. 523
Les Martyrs. 531
Armand de Chateaubriand 539
Années 1811, 1812, 1813, 1814. — Publication de l'*Itinéraire*. — Lettre du cardinal de Beausset. — Mort de Chénier. — Je suis reçu membre de l'Institut. — Affaire de mon discours. 547
Prix décennaux. — L'*Essai sur les Révolutions*. — *Les Natchez*. 571

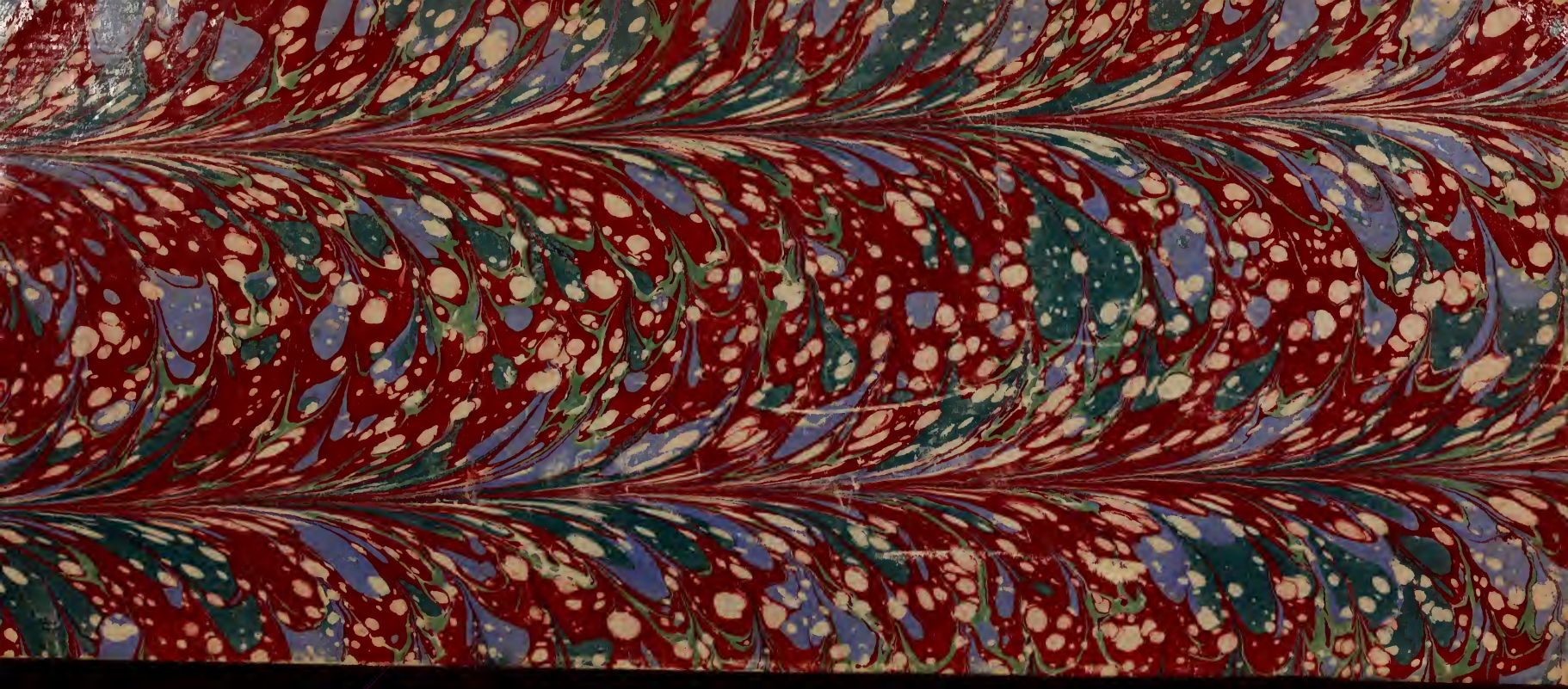
Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 29703

DC
255
C4A4
1840
t.2

Chateaubriand, François Auguste René
Mémoires d'outre-tombe

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 28 02 12 007 3